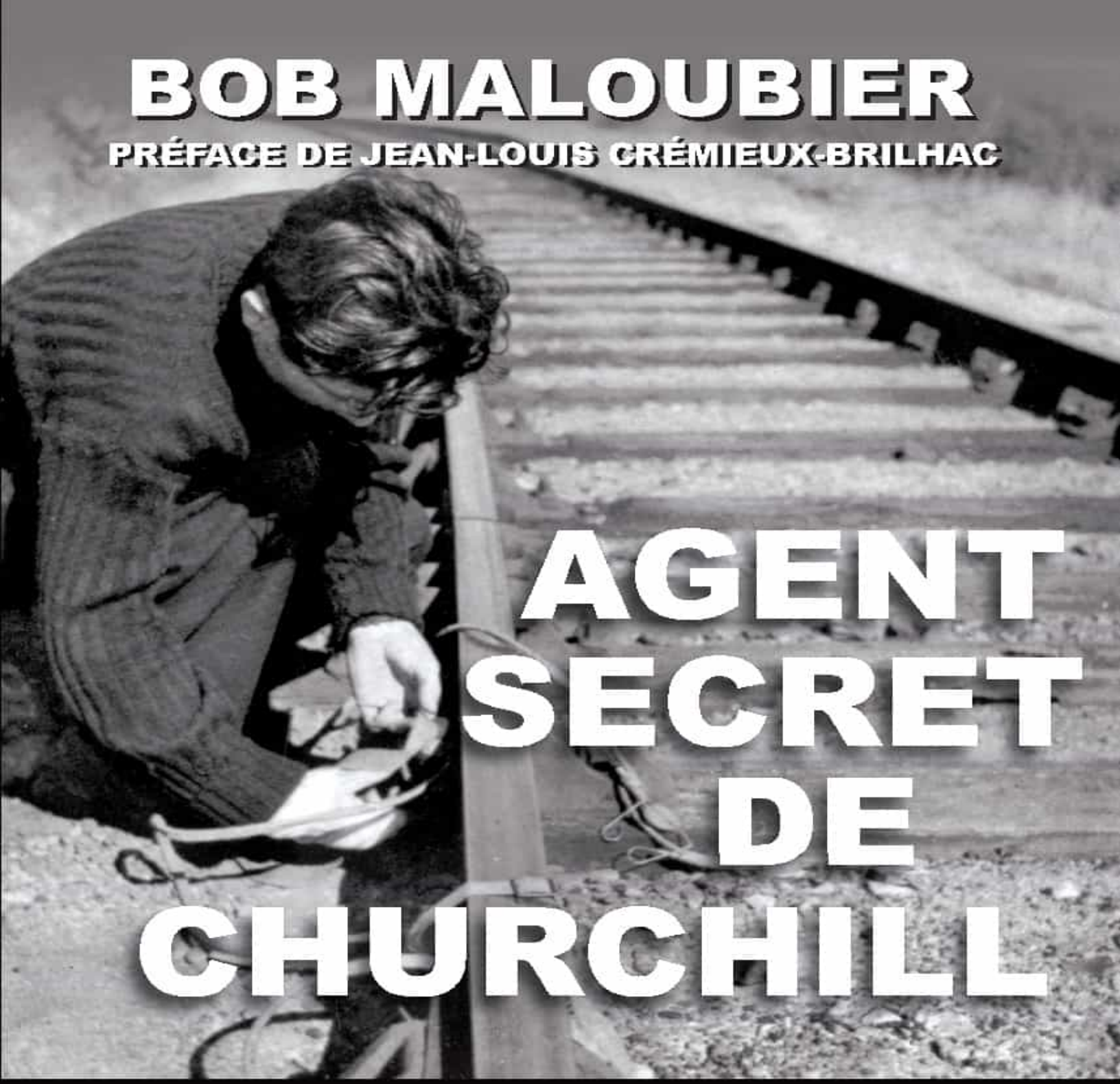


BOB MALOUBIER

PRÉFACE DE JEAN-LOUIS CRÉMIEUX-BRILHAC

AGENT SECRET DE CHURCHILL

LE TÉMOIGNAGE EXCEPTIONNEL D'UN HÉROS DE L'OMBRE

Tallandier

BOB MALOUBIER

AGENT SECRET DE CHURCHILL

TALLANDIER

Éditions Tallandier – 2, rue Rotrou 75006 Paris

www.tallandier.com

© Éditions Tallandier, 2013 pour la présente édition numérique

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

Réalisation numérique : www.igs-cp.fr

EAN : 979-1-02100-180-0

epub2.ade-ibooks.fr_v0.1

PRÉFACE

par Jean-Louis Crémieux-Brilhac

Ce livre tranche sur tous les mémoires de résistants publiés à ce jour à la fois par la personnalité haute en couleurs de Bob Maloubier, par les exploits et les péripéties de guerre singulières qu'il relate et par une écriture qui emporte le lecteur à bride abattue. Singularité supplémentaire, l'auteur a mené sa guerre dans le cadre d'un service d'action clandestine honni par de Gaulle et qui reste quasi inconnu en France, le SOE, le *Special Opérations Executive* britannique.

Le SOE avait été créé par Churchill dans l'été 1940 en marge de l'Intelligence Service avec mission de « mettre l'Europe en feu ». Pour des motifs obscurs, la relation officielle de ses activités a été interdite de traduction en France pendant cinquante ans – elle n'a pu y être éditée qu'en 2008[(1)] – et, du fait de hasards malheureux ou d'une conjoncture hostile, aucun des récits publiés en Angleterre par ses agents n'a été traduit en français.

Or, le SOE a été un moteur essentiel de l'action résistante. C'est lui qui a fourni jusqu'à la Libération leur logistique aux services secrets de la France Libre, formant leurs agents, assurant leur parachutage, les dotant de postes émetteurs, régissant leurs liaisons radio, et présidant à l'armement de la Résistance. Qui plus est – et c'est bien ce que de Gaulle n'admettait pas, car il tenait à ce que tous les ressortissants français abordant le sol britannique soient mis à la disposition de la France Libre – la section F du SOE, sous l'autorité du colonel Buckmaster, a constitué en France ses propres « circuits » clandestins d'action, souvent encadrés par des Français qui

avaient gagné Londres pour « casser du Boche » et qui, comme Bob, ignoraient en toute bonne foi les tensions entre les maîtres du jeu.

Les « circuits » britanniques n'étaient pas moins d'une cinquantaine en juin 1944 et disposaient de moyens que les réseaux français libres n'avaient pas. L'efficacité immédiate, sans aucune implication politique, était leur loi : ils avaient pour mission de multiplier les sabotages, chaque réseau dans une zone strictement délimitée, puis d'y organiser ou d'y soutenir les maquis, grâce à quoi trois ou quatre de ces réseaux ont pu apporter une contribution majeure à la libération de leur région.

C'est pour apporter ses talents de saboteur et d'instructeur de sabotage au réseau du SOE *Salesman*, actif en Haute-Normandie entre Rouen et Le Havre sous l'autorité du journaliste Philippe Liewer alias Staunton, que le jeune Bob Maloubier fut parachuté en France dans la nuit du 15 au 16 août 1943. Le moment était critique. Le débarquement allié sur le continent était prévu pour l'année suivante, les Anglais estimaient que l'arrestation du général Delestraint, puis celle de Jean Moulin et de l'état-major clandestin de la zone sud, survenues en juin, avaient réduit le potentiel militaire de la Résistance de 80 %. La militarisation de l'action résistante devenait une urgence et le harcèlement de la machine de guerre ennemie un impératif.

Le lecteur parcourra dans une course échevelée les étapes qui, d'un lycéen aventureux de 18 ans, outré par l'armistice de 1940, avaient fait en trois ans un dur à cuire, baroudeur à tous crins et baroudeur pour la vie, car (ce n'est pas l'objet du livre, mais tel est le personnage) Bob Maloubier allait être après la guerre parachuté au Laos pour le compte de la Force 136, « branche » SOE d'Extrême-Orient et y être blessé une troisième fois. Il allait être plus tard fondateur de l'unité des nageurs de combat du SDECE, forestier au Gabon, pétrolier au Nigéria, dans le Golfe persique et j'en passe…

Mois après mois, donc, dans une France aux deux tiers occupée et verrouillée par les autorités de Vichy, le lycéen s'est évertué à prendre le large pour être pilote de guerre dans les rangs de la France Libre, accumulant les déceptions, les échecs et les passages en prison sans trouver

finalement meilleur moyen de quitter la France que de s'engager dans l'armée de l'armistice pour se retrouver en novembre 1942 soldat de garde à l'aérodrome de Bizerte quand les Allemands débarquent en Tunisie. Il s'en est échappé précipitamment pour rejoindre l'Algérie où l'amiral Darlan avait été contraint, quelques jours plus tôt, de basculer dans le camp allié. C'est là, faute de contact avec la France libre, qu'il s'est laissé enrôler dans le service secret britannique, le plus prometteur d'action.

Six mois de formation dans les écoles secrètes du SOE et, trois semaines après avoir été parachuté, il est associé à l'opération la plus spectaculaire accomplie par le réseau *Salesman*, la destruction d'un petit vaisseau de guerre en réparation aux Ateliers et chantiers navals de Normandie pour laquelle il a fourni les explosifs. Dès le mois suivant, il inscrit en trois semaines deux exploits à son actif, la paralysie de l'usine de la Française des métaux de Deville, qui fabrique pour les Allemands des éléments de trains d'atterrissages, et la mise hors service pour six mois du transformateur de la centrale de Dieppedalle, qui alimente en courant la région rouennaise. On lira avec étonnement les péripéties haletantes de ces exploits. Mais la durée de vie était courte pour les saboteurs. Arrêté et grièvement blessé par les Allemands en décembre il leur échappe. On n'est pas un « trompe-la-mort » sans un dosage exceptionnel de rapidité d'esprit et d'audace devant le danger et d'indomptable énergie pour y survivre.

Il survit, il est récupéré par le SOE. Il est parachuté une seconde fois au lendemain du débarquement allié de juin 1944 en renfort aux maquis limousins ; il y est associé à l'action du « préfet des maquis » Georges Guingouin. Ainsi est-il en mesure de retracer l'activité de ce chef maquisard communiste peu orthodoxe et de faire revivre les atroces représailles infligées par les Allemands à Tulle et à Oradour. Ce genre de rencontres avec des personnages hors du commun, tout comme sa présence à point nommé dans les coulisses d'évènements historiques, font de son récit bien davantage qu'une pure autobiographie résistante. À Alger, en novembre 1942, il a noué amitié avec quelques uns des jeunes patriotes qui ont contribué à livrer sans combat la ville aux forces de débarquement américaines ; il y a retrouvé un ami d'enfance en la personne de Fernand Bonnier de La Chapelle qui allait abattre l'amiral Darlan et il a approché quelques uns des confidents du meurtre. Parachuté en Normandie, c'est

avec le concours de Claude Malraux, le demi-frère d'André, bientôt arrêté et déporté, qu'il effectue le sabotage de Dieppedalle. Il profite des atterrissages clandestins organisés par le plus spectaculaire agent double de la guerre, Déricourt, au procès duquel il devait témoigner. Au cours du tragique épisode limousin de 1944, il a pour co-équipière l'héroïque Violette Sszabo, une des quelque trente agents féminines envoyées en France par la Section F, « une des meilleures gâchettes et des esprits les plus ardents du SOE », écrit l'historien Michael Foot, et qui, moins chanceuse que Bob, fut abattue d'une balle dans la nuque avant d'être brûlée dans le four crématoire du Struthof. Enfin il ne résiste pas à la tentation de retracer l'ascension et la chute de Robert Maxwell, un moment agent de l'Intelligence Service et du Mossad, devenu jusqu'à la fin des années 1980 l'un des magnats de la presse britannique.

Survivant français du SOE dont il reste une des illustrations, Bob Maloubier déroule la saga de la Résistance comme une grande aventure où le courage est une banalité, où les acteurs se bousculent et où les faits se court-circuitent. S'étonnera-t-on de la facture d'un récit galopant jonché de dialogues ? C'est sa façon de conter : il écrit comme il parle et comme il agissait. Dialogues reconstitués ? Oui, bien sûr. Comment mieux faire comprendre que la Résistance était à chaque étape une affaire de copains sans lesquels rien ne pouvait réussir, des copains dont tant et tant y ont laissé la vie ? Laissez-vous donc emporter dans son galop d'aventures, son récit est plus *thrilling* que les Tontons flingueurs et, de surcroît, tout y est vrai…

Note

(1) Michael Foot, *Des Anglais dans la résistance. Le Service secret britannique d'action (SOE) en France, 1940-1944*, Tallandier, 2008 ; collection « Texto », 2011.

À Serge

Remerciements à François Kersaudy pour ses précieux conseils.

Chapitre premier

ACHTUNG FELDGENDARMES !

Rouen, 20 décembre 1943.

« Mais qu'est-ce qu'il fout, Pierrot ? En retard d'une demi-heure, ça ne lui ressemble pas ! » Georges Philippon extrait sa tête d'un moteur désossé sur un établi : « Tu as raison, Bob, c'est pas son truc ! Te fais pas de mouron, il va venir ! ».

En bouchonnant ses mains dans un paquet d'étoupe, il m'adresse un sourire rassurant. Un Normand – un Cauchois même – typique, Georges : trapu, large, court sur pattes mais puissant, la tête dans les épaules ; sous une couronne de cheveux roux grisonnant par touffes et taillés en brosse, son visage est semé de taches de son. S'il lâche un mot, ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi. Il est mon adjoint, et solide comme un roc. Son flegme, je l'ai apprécié lors des coups que nous avons menés ensemble.

La ponctualité : règle d'or inculquée dans les *Special Training Schools* ou STS, les écoles d'espions britanniques ; elles ont fait de moi cet agent secret qui opère derrière le mur de l'Atlantique que Rommel consolide en cet hiver 1943. Cette règle, je l'ai enseignée à ma petite troupe ; Pierrot l'observait à la lettre jusqu'à ce soir. Une perle, ce garçon. Aussi placide que Georges mais en plus enrobé et en plus jeune – vingt-cinq ans peut-être – et indispensable aussi car, transporteur indépendant agréé par les autorités d'Occupation, il possède un camion Citroën P45 à gazogène et les sésames permettant de circuler : un *Ausweis* allemand, un *S.P.* français. Depuis six mois, il véhicule les armes qui tombent du ciel dans la campagne rouennaise, il les véhicule jusqu'à mon arsenal, ce garage niché au fond de la rue des Abattoirs à Sotteville, un faubourg rive-gauche de Rouen.

En ce soir glacial de décembre, dans un champ près d'Elbeuf, je dois réceptionner le dernier parachutage de l'année.

Le sourcil froncé, Georges grommelle :

– Bouge pas, mon gars. Je vais aux nouvelles.

Il enfile sa canadienne, enfourche son vélo et se fond dans une obscurité à couper au couteau. En Normandie, à courte portée des bombardiers alliés, le black-out est observé au doigt et à l'œil : une ampoule mal masquée attire les Feldgendarmes comme une charogne les guêpes. Un imprudent risque de finir la nuit au mitard. Et qu'un attentat ait lieu, qu'en représailles la Kommandantur imagine d'aller moissonner des otages… Les minutes s'égrènent. Une demi-heure, une heure passent. L'anxiété me gagne : serait-il arrivé « quelque chose » à Pierrot ? Une autre heure s'écoule, c'est l'angoisse. J'imagine le pire : Pierrot a été arrêté, la Gestapo a tendu un piège à Georges…

Filer, avant qu'il ne soit trop tard !

Un toussotement me fait tressaillir. Je l'avais oublié, celui-là, le modeste secrétaire de mairie auquel j'ai mission d'offrir le spectacle, le grand jeu d'un parachutage de nuit ! Une idée de Charles Staunton, le chef de réseau, « mon » chef : « Ce garçon nous fournit des cartes d'identité et d'alimentation cent pour cent « vraies ». Il les vole dans les stocks. Une mine d'or ! À sa façon, il court autant de dangers que nous ! Il se plaint, à juste titre, de n'être que le petit rouage d'une machine de guerre dont il ne sait rien. J'ai pensé que voir des armes tomber du ciel lui mettrait le moral au beau fixe ! À la première occasion, emmène-le ! »

Il est tendu. Je le rassure d'un ton convaincant.

Soudain une porte grince ; je tressaute. Poussant son vélo, Georges entre en grondant :

– Excuse-moi ! Pierrot n'était pas chez lui. C'est son anniversaire, il l'a arrosé, d'un bistrot à l'autre avec ses copains. Quand je l'ai rattrapé, il était fin rond ! Il m'a chanté : « On prend le dernier et on y va… T'inquiète, je vais pas laisser tomber Bob ! » Tu parles, c'est nous qui devons laisser tomber maintenant ! ».

Impossible. Il est trop tard pour accrocher Londres à la radio et décommander l'avion. Un bombardier de trente tonnes, isolé, sans

protection, et avec cinq hommes d'équipage va se payer le mur de l'Atlantique et ses batteries de DCA, se faufiler entre les bases de chasse de la *Luftwaffe*… pour des prunes ! Mieux, il doit nous livrer l'émetteur dernier cri, le *New B*, qui va sacrément faciliter nos transmissions ! Il faut y aller ! Georges conduira le camion de Pierrot.

Objection de Georges : le *gazo* est éteint, il faut une heure pour le mettre en route. Heureusement, il y a l'*Oiseau Bleu*, une pétrolette de 125cc bleu turquoise réservée aux urgences car Georges ne perçoit l'essence, si rare, qu'au compte-gouttes : « Et les containers de deux cents kilos qui vont pleuvoir, tu vas les porter dans tes petits bras jusqu'à Rouen, mon bonhomme ? ».

– Voyons, Georges, les chars à bœufs, c'est fait pour quoi ? Aidés par le fermier qui nous attend, nous les planquerons dans la grange, et cette andouille de Pierrot les récupérera quand il aura dessaoulé.

Nouvelle objection : le couvre-feu tombe dans une demi-heure.

– Bah, nous aurons largement le temps de sortir de la ville. En campagne nous serons tranquilles. Les *Fritz* ne la ratissent pas, tu le sais bien.

– Pardon… et moi, dans tout ça ? lance le secrétaire de mairie. On ne peut pas monter à trois sur votre moto !

Le pinceau blême du phare de l'*Oiseau Bleu* badigeonné au bleu Défense passive tressaute sur les pavés défoncés de la route d'Elbeuf parcourue de rails de tramway gelés que je m'applique à éviter. Qu'une roue de ma pétrolette s'y plante : soleil garanti et fin de l'aventure ! Le vent glacial transperce les couches de journaux, de tricots, de chandails et la peau de mouton dont je suis cuirassé. Des larmes givrent au coin de mes yeux. En revanche, chaud au dos : le gratte-papier est collé à moi comme une arapède. Les ordres du « chef » faisant loi, je lui ai accordé priorité. Les rues de Sotteville sont désertes ; par cette nuit de plein hiver, la foule des besogneux qui les peuple à la sortie des usines est calfeutrée derrière ses volets. Ceux-là en sont à glaner du bois mort, des bouts de charbon, du beurre, des œufs en catimini dans les fermes et des rogatons au marché noir afin que ce quatrième Noël sous l'Occupation, si pesante derrière le « Mur », tourne au jour de fête.

Charles m’a accordé la permission de réveillonner au chaud à Paris, d’huîtres et de foie gras. J’imagine la flamme tremblotante des chandeliers du *Monseigneur,* la boîte de nuit de luxe, dansant dans les yeux azur de Maguy moulée dans un fourreau de satin, et les Tziganes roucoulant dans la mousse blonde de sa nuque. Elle est de ces rares Françaises qui ne portent pas de *fibrane* synthétique et ne sont pas juchées sur des semelles de bois « compensées ». Pour elle, vraie laine, vrai satin, vrai cuir. Privilégiée parmi les privilégiées… elle est mannequin chez Heim, le couturier de l’avenue Matignon. Blonde intégrale, aussi longue de chevelure que de jambes ou de cou, et dont les dix-neuf ans ignorent les soutiens-gorge. Un rideau de cils clairs filtre son regard gris ; elle joue souvent d’un sourire de Joconde énigmatique entre deux fossettes…

En revanche Ann, la *sweet-heart* qui m’attend à Londres, a un regard vert Manche d’automne franc comme l’or, un diadème de cheveux de lin bouclant sous le bonnet Royal Navy et des courbes faites au moule trahies par l’uniforme taillé machine, le col dur, la cravate et les épais bas noirs de grand-mère. Elle ne virevolte pas sur un podium, elle astique un sous-marin de 800 tonnes de la base de Weymouth.

Passé les dernières demeures de l’agglomération, je franchis un passage à niveau qui s’ouvre sur la campagne. L’énorme lune rousse, qui avait montré le nez à l’horizon, a viré au blanc et peint d’argent les prés et les arbres. Je souris de contentement : me voici en sécurité, un quart d’heure avent le couvre-feu ! Soudain un ronronnement dans mon dos. À cette heure, sur une route de campagne, ce ne peut être que l’un de ces médecins que l’Occupant autorise, avec les hauts fonctionnaires et bien sûr les collabos, à rouler carrosse. Je serre l’accotement pour lui faire place. Une grosse automobile me double, puis, subitement, se rabat et stoppe brutalement devant moi. Je manque m’écraser contre sa plaque d’immatriculation frappée d’un WH noir sur fond blanc, le « Double Vache » de la Wehrmacht ! À peine ai-je le temps de reprendre mes esprits, un Feldgendarme « kolossal » descend de la voiture. Je l’identifie à la plaque d’acier, le *Rink* hérité des chevaliers teutoniques, qu’il porte en sautoir.

– Monzieur, me lance-t-il, un mauvais sourire aux lèvres. Feu rouche, *nicht gut* !

Je réprime un soupir de soulagement. Ce n’est que ça ! Je promets de changer l’ampoule incriminée. Son visage ne s’éclaire pas pour autant :

– Et votre *Kamerad, Weg* ? Parti ? Pourquoi ?

Je me retourne. Mon passager s’est volatilisé sans que je m’en rende compte ! Je demeure désemparé quelques secondes, puis, reprenant mes esprits, je réplique :

– Pas camarade ! Inconnu rencontré sur la route. Moto-stop !

Apparaît un second Allemand, filiforme, binoclard, coiffé d’un calot planté bien droit, qui me lance dans un français châtié :

– Vous recueillez souvent en pleine nuit des inconnus qui ont tant à se reprocher qu’ils s’enfuient à notre vue ? Vous expliquerez cela à la Kommandantur. Montez !

Il porte ostensiblement la main à son pistolet. « Le « gros » Goering qui me serre de près fait de même. Côte à côte, l’un tout rond, l’autre malingre : Laurel et Hardy crachés ! L’un de leurs deux congénères occupant la banquette arrière de la Mercedes descend pour me faire place puis se cale contre moi. Je suis pris en sandwich. Envolé, mon bel optimisme ! Ils bloquent les portières ; du coin de l’œil, j’observe leur profil hostile sous la visière du « seau à charbon », le casque d’acier tombant sur le nez. La peur s’insinue en moi. Dieu sait si l’on nous a assez répété au stage de sécurité qui a clôturé notre formation : « Ne vous laissez jamais enfermer ! Entre quatre murs, vous êtes *licked*, « cuits » ! Filez avant, même si vous n’avez qu’une chance sur cent de survie. Mieux vaut la mort que la torture. » Tout beau dans une salle de cours ! Que ferait à ma place le vieux colonel Spooner qui nous serinait des consignes cent pour cent efficaces… sur le papier. Ils ne me laissent pas la moindre chance, ces Fritz ! Je sais trop bien qu’à la longue, sous le mitraillage des questions pièges de la Gestapo, je me couperai. J’en ai fait l’expérience « en classe » au cours de simulacres, réalistes, d’arrestations et d’interrogatoires. Des instructeurs déguisés en SS nous tiraient du lit à l’aube et cassaient nos alibis les mieux affûtés.

Machinalement, je m’écrie :

– Et ma moto ?

– Nous nous en chargeons, répond « Laurel » avec suffisance.

Le poussah a déjà enfourché l'*Oiseau Bleu* et s'acharne sur le kick sans parvenir à faire bredouiller le moteur. Brocardé par ses compères vautrés au chaud, il explose :

– *Französische Mechanik, Scheisse !* La mécanique française, quelle merde !

Il ignore que, par réflexe, j'ai fermé le robinet d'essence placé loin des yeux sous le réservoir. Et ce n'est pas moi qui vais le lui dire !

– Allez l'aider, m'intime « Laurel ».

Mon cœur bondit dans ma poitrine. La chance de ma vie !

Le gros Feldgendarme que la hargne étouffe me cède la place. Cette vieille pétrolette qui digère mal le carburant anémié du temps de guerre n'a pas de secrets pour moi. En faisant mine de renouer un lacet, je débloque le robinet du bout du doigt puis, actionnant le kick à coups redoublés je fais délibérément bafouiller le moteur à plusieurs reprises… Lorsqu'il démarre enfin, je crie dans la pétarade :

– Si je l'arrête, elle ne repartira plus ! Allez-y, je vous suis !

Tout est clair dans ma tête : au premier carrefour, dérapage contrôlé, culbute, et je m'évanouis dans la nature ! Mon rêve tourne court : dans mon dos, l'obèse enfourche l'*Oiseau Bleu* qui s'affaisse en gémissant de toutes ses tôles. Posément il applique le canon glacé de son Luger sur ma nuque en grondant :

– *Weg*, en route !

Bah, dans le sillage de la voiture, le soleil sera jouable !

Hélas, la Mercedes ne s'ébranle pas devant moi, mais derrière ! Le pinceau de ses phares lèche mon équipage et des petites pressions de pistolet me rappellent à l'ordre lorsque j'accélère trop. À droite comme à gauche, des champs plats et tout nus, sans couvert… Déjà, un bourg se dessine ; les maisons grandissent trop vite ! Je débouche sur une place. Au fond, un imposant bâtiment surmonté de la sinistre bannière nazie. Bientôt, moins de cent mètres nous en séparent. Ni la voiture… ni le Luger ne m'ont lâché d'un pouce. Mon espérance de vie se limite à quelques secondes, car je suis bien décidé à tenter le tout pour le tout : m'envoler de ma selle tout en freinant brutalement… Et si l'auto ne m'écrase pas, si une balle ne me

fait pas sauter la cervelle, si les Feldgendarmes lancés à ma poursuite me ratent… je survivrai.

Que de « si » et combien je regrette d'avoir jeté dans le premier cabinet venu – par gloriole, parce qu'à vingt ans on se croit maître du monde – ma capsule de cyanure, « l'assurance contre la torture » dont on nous dote avant le grand saut dans l'inconnu ! Le major Morel, le chef des Opérations, me l'avait remise en mains propres en juin dernier dans l'élégant hôtel particulier d'Orchard Court, au cœur chic de Londres, siège de la Section française du *Special Operati*ons *Executive* (SOE), un service à part pratiquant sabotage, guérilla et exécutions en tous genres. Gerald Morel – Gerry – m'avait tendu une boîte de pilules bleu ciel et une capsule de verre incolore, en me recommandant avec un fin sourire :

« Ne les confondez pas, Bob ! Les pilules bleues, de Benzédrine, vous tiendront éveillé des heures, l'autre, de cyanure de potassium, vous endormira… à jamais. En trente secondes, vous partirez en beauté, si l'on peut dire, tout en faisant peur aux nazis car, convulsé, les yeux hors de la tête, vous leur tirerez la langue ! En cas d'arrestation, gardez-la en bouche et si vous craignez de céder à la torture, croquez ! *By the way*, ne faites pas de répétition à blanc quand il gèle à claquer des dents !

Son humour à froid ne m'a pas offusqué. J'étais blindé : ma mère, qui avait fait ses premières armes de préceptrice en Angleterre à la Belle Epoque, m'avait familiarisé avec l'*understatement*, cette manière d'autodérision pince-sans-rire que les Britanniques pratiquent même aux moments les plus dramatiques. Et les officiers d'encadrement n'y manquaient pas, à l'image de Churchill, qui, en juillet 1940, alors qu'aucun obstacle ne s'opposait à ce que Hitler fasse une bouchée de l'Angleterre, a créé à partir de rien ce SOE qu'il a baptisé son « Armée secrète », sa « Quatrième Arme » ! Il a même commandé aux trois pelés qui la constituaient : « Mettez le feu à l'Europe ! »… sans rire.

Cette nuit, ce n'est pas l'Europe qui flambe, mais ma tête : s'y bousculent la peur, le doute, les si. Je lutte contre la panique. Je ne dispose même plus de la fameuse minute de vérité pour m'en sortir ; de trente secondes au plus… Une idée me vient soudain… Tandis que la Mercedes amorce un virage pour se ranger devant l'immeuble, je poursuis droit sans ralentir.

– *Rechts* ! grommelle mon amazone en piquant le canon de son arme dans mon cou.

En faisant mine de m’escrimer sur le guidon, de ne pas maîtriser ma moto, je m’écrie :

– Je ne peux pas tourner, je vais trop vite ! *Bremsen*, les freins… nicht gut !

Mon cerbère semble y croire.

Lorsque nous nous immobilisons enfin, la Mercedes a fait halte sous l’oriflamme à croix gammée… à trente bons mètres de nous ! Son moteur se tait, ses phares s’éteignent. Un rectangle de lumière projeté par une porte qui s’ouvre se reflète sur le capot. Trois silhouettes s’engouffrent dans l’ouverture. L’*Oiseau Bleu* geint de soulagement lorsque le mafflu met pied à terre en m’intimant de le suivre.

Tout me revient.

Piètre potache, j’ai été en revanche un élève espion exemplaire, mémorisant comme paroles d’évangile les règles enseignées au *STS.* Ainsi : « Ne télégraphiez jamais vos coups. Endormez l’ennemi en vous montrant soumis, terrorisé, *stupid !* » J’applique la leçon à la lettre : « endormi » par ma soumission exemplaire, et aussi transi que moi, le gros laisse pendre son arme et tend le cou vers la porte entrouverte. C’est qu’une brise légère porte une odeur de café ! À peine ai-je le temps d’entrevoir la devise de la Wehrmacht, *Gott mitt uns*, « Dieu est avec nous », inscrite en ronde-bosse sur la boucle du ceinturon comprimant sa bedaine qu’il me tourne le dos !

Maintenant ou jamais !

Je me ramasse, je rassemble mes forces, je bande mes muscles et j’arrache du sol jusqu’à hauteur d’épaule les cinquante kilos de l’*Oiseau Bleu*, puis je les catapulte avec un hurlement sauvage dans les reins de l’Allemand. Il s’abat en poussant un couinement de porc égorgé. Je m’élance comme une flèche vers une rue qui débouche à l’angle de la place. Lorsque j’estime avoir gagné une cinquantaine de mètres, je me sens délivré d’un poids : le major Sykes, directeur du programme de tir du SOE, nous a démontré que de nuit, à une telle distance, un tireur d’élite n’est pas capable d’atteindre un objectif en mouvement.

Je redouble de vitesse lorsque la fusillade à laquelle je m'attendais éclate. Soudain, un soldat casqué, l'arme au pied, se dresse devant moi ! D'un bond, je l'évite, ainsi qu'une chaîne traîtreusement tendue entre des obus fichés dans le sol. Heureusement, ce n'est pas un ennemi, mais le poilu en pierre du monument aux morts dressé au beau milieu de la place ! J'en souris presque lorsqu'un fulgurant coup de fouet me cingle les reins, me casse en deux, me projette en avant. La balle m'a frappé au niveau de la ceinture et a sûrement transpercé le poumon, le foie et l'intestin. Je trébuche, je me rétablis je ne sais comment, je poursuis ma course. Une gorgée de liquide fadasse me vient à la gorge, mes poumons s'enrouent, bouche grande ouverte, je halète. Pourtant, sans même ralentir, j'atteins le fond de l'esplanade. Derrière moi, les *Chleus* galopent.

À droite, une rue. Je m'y jette. Hélas, c'est un cul-de-sac. Au fond, un mur, tout noir ! C'est la fin… Alors que je m'attends à y être cloué par une rafale, un demi-cercle blafard s'ouvre devant moi : un tunnel ! À l'instant où je m'y engage, les Mauser tonnent, les Schmeisser crépitent ; le claquement des balles, le hululement des ricochets résonnent sous la voûte à m'en déchirer les tympans, mais la chance me sourit : je débouche sur un chemin de terre qui se perd dans la campagne. Au tintamarre succède un silence irréel. Auraient-ils brûlé toutes leurs cartouches, ces maudits ? Aucun roulement de bottes dans mon dos ! Un sursis… Il était temps ! Je suis à bout, asphyxié. La fièvre bat mes tempes ; douleur aiguë de la ceinture à l'épaule. Je m'arrête pour souffler. À cet instant, des aboiements rageurs me rappellent à la réalité. Ils vont me traquer avec leurs chiens de guerre ! Je me remets en route en toussant, en graillonnant… et au pas.

Un kilomètre plus loin, mon sentier se jette dans la Seine. Épuisé, je songe m'y laisser aller ; des icebergs miniatures dérivent devant une île fantomatique au ras de l'eau. Un fragile instinct de survie me retient. J'aperçois alors des huttes à demi cachées par une palissade. Un abri ! Je la franchis en crachant mes poumons. Derrière, un étroit canal. Les cris des chiens s'amplifient ; des hommes les excitent. Plus question d'abri ! Mon odeur, il faut que je la noie. Je me laisse glisser dans l'eau glaciale, je tiens bon. Enfin, je touche à la rive opposée, m'aggripant à la terre boueuse, où je m'échoue. Devant mes yeux s'étend un pré, plat, couvert de givre. Je rampe jusqu'à son centre, je m'y incruste, contre toute raison. Un pari qui s'est

souvent révélé payant… à l’entraînement. J’avais noté que les instructeurs qui figuraient l’ennemi n’imaginaient pas un instant qu’on puisse se cacher en pleine vue. Ils se contentaient de battre les taillis sans accorder un regard aux espaces découverts !

Mes vêtements se raidissent ; leurs plis me scient l’aine et les aisselles. Je perds conscience par instants. Les molosses franchissent le canal, me semble-t-il. Derrière moi, sous des rangées de projecteurs, des locomotives halètent, sifflent, des wagons s’entrechoquent, des haut-parleurs vocifèrent en allemand. C’est à Saint-Pierre-du-Rouvray, où s’amorcent les multiples voies de la grande gare de triage de Sotteville, que je vais mourir…

Soudain des sirènes d’alerte hululent. Aussitôt, les projecteurs s’éteignent, et avec eux les glapissements des haut-parleurs, le teuf-teuf des machines, les tamponnements… et les grognements des chiens ! Tout se tait, sauf le grondement des quatre moteurs de mon Halifax qui vient semer la panique ! J’ai pour son *captain* une pensée émue : il va rentrer bredouille, certes, mais il n’est pas venu pour rien !

Le Halifax s’étant perdu au loin, les projecteurs s’allument l’un après l’autre, le triage reprend, les haut-parleurs éructent, les wagons s’entrechoquent, mais les aboiements des chiens se dissipent. Les locomotives sifflent à réveiller un mort… moi. Mes membres s’engourdissent déjà. L’eau dont mes vêtements sont imprégnés gèle et me fait un cercueil de glace.

Voile noir. Adieu Ann… Adieu Maguy.

Mourir à vingt ans… pour une connerie.

Chapitre II

À Churchill pour la vie !

Un sifflet plus strident que les autres perce le néant où je suis aboli. Mais… je le reconnais : c'est celui du petit train des Halles, qui chaque matin brinqueballe sur les rails de tramway courant sous les fenêtres de notre immeuble du Roule à Neuilly ! Livrant à l'aube au ventre de Paris les légumes des maraîchers de Colombes, d'Argenteuil, il tire du sommeil, en sursaut, les bourgeois des beaux quartiers, sans compter moi… et mes douleurs. Mes jambes brûlent, brûlent… J'appelle ma mère qui somnole à deux pas : « Maman, j'ai mal ! »

Elle accourt les larmes aux yeux. Que peut-elle y faire ? Je me souviens du « Il est perdu ! » murmuré par notre vieux médecin de famille lorsqu'il a contemplé mes jambes ébouillantées que les cloques envahissaient. Une bassine de lessive fumante déposée sur le carrelage au pied de la cuisinière… Je courais – à trois ans passés, je ne me déplaçais qu'au trot – j'ai trébuché. Il les a emmaillotées de tulle gras, ces jambes cuites à point. Il les a immobilisées. À dieu vat…

Je reste cloué au fond de mon petit lit à barreaux, raide comme une momie. La nuit, cauchemars. Le matin, cris de Paris poussés par le vitrier, le chevrier à la flûte de Pan, le rémouleur, le vendeur de « Mouron pour les petits oiseaux ! ». Jacques, mon frère, fait jouer et rejouer jusqu'à épuisement sur le gramophone les airs de ragtime apportés de New York par notre père. Ma grand-mère ollé-ollé – la mère de papa – prétend que Napoléon III lui a fait de l'œil au Bois, qu'en 71, au cours du siège de Paris, elle a taillé une bavette avec Verlaine défoncé à l'absinthe, qu'après elle a fréquenté le Moulin-Rouge, qu'elle a entendu tonner la Grosse Bertha. Elle

a été jeune, belle, avec un joli filet de voix, frivole et flambeuse avec ça ! Pas étonnant qu'un jour, mon grand-père soit sorti acheter des cigarettes et ait disparu à jamais. C'était en 87, trente-six ans avant ma naissance. Afin de ne pas être en reste, ma grand-mère maternelle, la Franc-Comtoise, nous glisse qu'elle aussi a vu l'empereur. Il traversait en traîneau le Doubs pris par les glaces… Il lui a tapoté la joue !

Maman, elle, me raconte comment, jeune institutrice, elle a enseigné le français à des gamins riches, en Allemagne et en Angleterre, avant d'être titularisée professeur au collège Adelphi de New York : « Une jeune fille de 18 ans, quitter sa famille, inconcevable en 1900 ! Songe, sous Félix Faure, les gars qui se rendaient de Montbéliard à Besançon « s'expatriaient » ! J'ai dû batailler dur, tu sais. Plus que ton universitaire de père ! Il avait droit au titre de professeur, lui ! Lorsqu'il s'est présenté à l'Adelphi, il avait déjà enseigné en Italie, en Espagne, à Prague, en Bohême austro-hongroise où il s'est battu au sabre. Nous étions deux célibataires endurcis… En 1914, exempté de service militaire, ce Don Quichotte a couru s'engager ! Quatre ans de guerre sur la Somme… »

Jacques est né en 1920 à New York, que papa ne reconnaissait plus : « sa » ville des *Gay Nineties* à dimension humaine s'était transfigurée en une métropolis de la démesure ; gigantisme, business et dollars à outrance. Il s'est pris d'aversion pour le Coca, le chewing-gum, les hamburgers, a emballé le nouveau-né dans un couffin et, sa femme au bras, a embarqué sur l'*Ile-de-France* et a tourné le dos à l'Amérique.

Je suis né à Neuilly, où maman a choisi de faire son nid « afin que les petits profitent du bon air du bois de Boulogne ». Le bon air… Je n'en jouis pas au fond de mon lit de douleur. Je survis pourtant jour après jour, semaine après semaine. « Miraculeux ! » s'exclame notre médecin lorsqu'un matin il ose déballer deux baguettes de tambour – mes jambes – à la peau parcheminée, dépigmentée, couleur gras de jambon, mais vierge de nécrose et d'infection ! Ne reste plus qu'à forcer articulations et tendons grippés, semble-t-il, à jamais. Après des mois de martyre, victoire !

Papa a importé des États-Unis l'amour du sport. À Jacques et moi, natation, hockey sur glace, athlétisme. Nous brillons plus sur les stades qu'en classe… Je ne vise ni Polytechnique ni un doctorat ; je veux être pilote, et de chasse ! Il me suffira de m'engager, la guerre fera le reste. La

guerre… dès les années trente, on la sent. Attaché de presse, polyglotte, papa lit entre les lignes des dépêches. Un jour, accablé, il nous avoue : « Mes enfants, je vous ai répété que j'avais fait la « dernière » pour vous épargner la prochaine… Je me suis trompé : Hitler ne vous laissera pas en repos ! »

Les apôtres de « la paix à tout prix », les démocraties molles, Angleterre et France, ont cédé au Führer Rhénanie, Autriche, Tchécoslovaquie. Chamberlain, le « clergyman aux dents de lapin », col cassé et parapluie, Daladier, le prétendu « Taureau » du Vaucluse, mènent un troupeau résigné à l'abattoir. Papa ne décolère pas, mais il prêche dans le désert. « Tout va très bien, Madame la Marquise ! » chante ray Ventura.

Le 14 juillet 1939, Marianne en délire commémore le cent cinquantième anniversaire de la Révolution par une fête grandiose. Tout Paris est dans la rue ; le Vel' d'Hiv est pris d'assaut. Marlène Dietrich y chante *Mon Légionnaire*.

À voir la parade de nos chasseurs et bombardiers Morane, Bloch, Potez, dernier cri survolant les Champs-Élysées, mon cœur se gonfle de fierté. De retour à Neuilly, je m'exclame :

– Nous avons la meilleure aviation du monde… Papa, je veux m'engager !

Mon père m'adresse un regard morne :

– Tu n'as que dix-sept ans, donc il n'en est pas question… et puis, les appareils que tu as admirés sont les seuls exemplaires que notre Armée de l'air peut aligner. Une façade. Derrière, il n'y a que des vieux coucous périmés. Les statistiques ne mentent pas, elles. Et je les ai à l'œil depuis vingt ans ! Heureusement, la RAF n'est pas tombée si bas. Mais je ne la crois pas de taille à affronter la Luftwaffe. Si j'étais croyant, je prierais. C'est le seul remède, car la guerre nous pend au nez.

Le 1er septembre, sans crier gare, la Wehrmacht entre en Pologne ; en une nuit la Luftwaffe écrase au sol la quasi-totalité de l'aviation polonaise. « Nous serons à Berlin dans trois semaines ! » clame la presse française, mais la France reste l'arme au pied.

La « drôle de guerre » s'installe : « activités de patrouilles » le long du Rhin, reconnaissances aériennes de part et d'autre. Dès qu'un avion ennemi

survole la ligne Maginot, les sirènes hululent dans la France entière avec descente à la cave à la clé… au cours des premières semaines. Ensuite, ça ne prend plus ; on reste au chaud dans son lit. La « Défense passive », des retraités, en béret, à brassard, parfois en uniforme bleu, donne du sifflet à roulette et s'égosille lorsqu'un rai de lumière filtre entre des rideaux mal tirés. Maman, patriote à tous crins, et moi, nous suivons un cours de secourisme. Je me vois déjà, à seize ans, ressuscitant une *pin-up* que j'aurais arrachée aux décombres. Un doux rêve.

Mai 1940, les Panzer s'engouffrent par les Ardennes réputées in-franchis-sables par nos vieilles culottes de peau, par les Flandres, ouvertes à tous vents ; la Belgique s'étant déclarée neutre, on a jugé inutile de prolonger la ligne Maginot jusqu'à la mer du Nord… en dépit du fait qu'en 1914 déjà, le Kaiser avait méprisé la neutralité belge

« Il veille… Souscrivez ! » affirme une affiche invitant les Français à s'enrichir en bons du Trésor. Le chef-d'œuvre représente un bidasse svelte en capote de gros drap, bandes molletières, casque, sur fond tricolore.

« Des molletières, dans les barbelés, ne m'en parle pas ! J'ai déjà donné ! grommelle papa. Quant au sac de vingt kilos, contre les Panzer… »

Ils roulent, ces Panzer, jusqu'à la mer. Néanmoins, plus de trois cent mille Anglais, et quelque cent mille Français leur brûlent la politesse à Dunkerque. Ailleurs, les régiments de Gamelin sont cernés, culbutés, désarmés, capturés. Plus de nouvelles de Jacques, mon frère, mais nous sommes confiants : mobilisé dans l'artillerie, parti en guerre au pas de percherons tractant un canon de 105, il n'atteindra jamais le front !

Peu avant la charge des blindés ennemis, je remporte le cross de *L'Auto*, rassemblant les meilleurs crossmen de France. Violant le code d'amateurisme, le journal m'offre un superbe vélo de cyclotourisme à pneus ballons, dérailleur, sacoches et gadgets en tous genres. Je suis loin d'imaginer combien il tombe à pic !

« Bûche tes maths si tu veux devenir pilote », me dit papa.

Plus facile à dire qu'à faire ! À court de professeurs mobilisés ou requis ailleurs, mon lycée, Janson-de-Sailly, n'ouvre ses portes que le matin, et aux élèves munis de leur masque à gaz ! Pour sécher, il suffit de l'oublier.

Tentation : à portée, dans le bois de Boulogne, le nid de verdure du Racing Club de France. Des ondines de rêve ointes d'ambre solaire lézardent sur la margelle d'un bassin bleu turquoise. Le soir, surprises-parties. Les parents ferment les yeux. Comment refuser à des gamins qui demain tomberont peut-être au front de faire la fête ? Au front, je compte bien y aller. Pour modèle, j'ai le cousin, très proche, de ma mère, Émile Bonotaux, un commandant. Il s'est couvert de gloire, très jeune, à la Grande Guerre. Lorsqu'il vient déjeuner, bardé de médailles, je m'imagine en uniforme bleu, macaron de pilote sur le cœur…

Dans les pince-fesses de Neuilly, entre les libéraux du lycée Pasteur et les « cathos » de l'institution Sainte-Croix, c'est la trêve sacrée. Ce n'était pas le cas quelques années auparavant lorsque je m'étais fait un ami « papiste » : Fernand Bonnier de la Chapelle, un beau garçon sage et franc comme l'or. Il m'avait avoué que le « de la Chapelle » n'était que la transcription du nom de sa mère « Della Capella » – une Dupont-Durand à l'italienne – accolé à celui de son père. Nous ne nous disputions pas les filles ; l'un comme l'autre, nous ne rêvions que de « bouffer du *Fritz* ». Il gravait des fleurs de lys dans la pierre noble des immeubles haussmanniens, croyait en Dieu, en un roi béni par Lui, et en Jeanne d'Arc.

Le 5 juin, papa rentre tôt du bureau, atterré :

– Ma société se replie demain dans le Sud-Ouest. On m'a réservé deux places dans une auto… pas plus.

Maman se refuse à m'abandonner. Mon intellectuel de père se montre cornélien : le devoir – prioritaire – du « petit » : dans trois jours, le *bac* qui donne accès à l'École de l'air ! À mon tour, je remets maman à sa place :

– Ne te vantes-tu pas d'avoir quitté les jupes de ta mère à dix-sept ans, toi, une fille ! Alors…

Mon père tranche : les routes étant prises d'assaut, atteindre Saintes en voiture prendra des jours : « Tandis que Bobby, lui, est capable de pédaler deux cents kilomètres d'une traite… Il arrivera avant nous ! »

Le matin de l'examen, je me présente au lycée. Sur la porte close, une note : « En raison des événements, les épreuves du baccalauréat sont reportées à une date ultérieure. »

Les communiqués de guerre certifiaient pourtant que, de replis stratégiques finauds en « défense élastique » astucieuse, on contenait l'ennemi ! Du baratin ! Les Panzer enveloppent Paris. Il est temps de filer à l'anglaise !

Le lendemain à l'aube, dans des rues vides à faire peur, les poubelles saturées vomissent leurs ordures au vent. Un brouillard opaque puant le soufre et le caoutchouc brûlé prend à la gorge, pique les yeux, pare le soleil d'un halo sinistre : les dépôts de carburant et de pneus de l'armée seraient en feu. Place de la Concorde, un fantôme d'obélisque se dresse dans un clair de lune à la Magritte. Dès la porte d'Orléans, c'est un pot-pourri de berlines, de teuf-teuf, d'autobus, de camions, de taxis, de tombereaux des Glacières de Paris et d'un corbillard. Même les petits ânes du Luxembourg, attelés à leurs landeaux sont de l'Exode. Les hommes étant à la guerre, des femmes, des gamins qui n'ont jamais tenu un volant, jouent aux autos tamponneuses, font crisser les vitesses et s'insultent pire que des harengères.

À Chartres, grande paix. Les flèches de la cathédrale chantées par Péguy jaillissent des moissons dans un ciel serein… mais un bourdonnement me fait dresser l'oreille : un essaim de Stuka, sirènes stridentes, prend soudain la route en enfilade ! Des geysers de terre, de fer, de corps, fusent. Les matelas ficelés sur le toit des véhicules ne sont que des boucliers dérisoires qui retombent en confettis. Poursuivi par les hurlements des blessés, je me jette à travers champs, les blés ras craquant sous les roues de ma prestigieuse et providentielle bicyclette.

Saumur se détache sur un rideau de flammes. Des dépôts en feu, déjà ? On raconte que les cadets de l'École de cavalerie sont prêts à livrer un baroud d'honneur. Les ponts de la Loire sont pris d'assaut. Heureusement, un pont de chemin de fer à l'écart des grands axes enjambe le fleuve.

La Loire passée, la grande retraite se dilue.

À Saintes, mes parents réfugiés chez un oncle m'étouffent de baisers. Ils n'espéraient plus me revoir ; les nouvelles sont si mauvaises…

« C'est la débâcle, m'annonce papa. À peine un rideau de troupes entre les Allemands et nous. Pourtant Reynaud aurait pu renverser la situation : Churchill a proposé que France et Angleterre forment une seule nation !

Mais Pétain, qui a désormais les pleins pouvoirs, Laval et l'amiral Darlan lui ont ri au nez. Pourtant, Churchill, c'est quelqu'un, crois-moi ! Je l'ai connu sur la Somme en 15. Ministre au rancart, il s'était engagé plutôt que de pantoufler au Parlement. Je l'ai vu haranguant son bataillon debout sur le parapet d'une tranchée, avec sur la tête un casque de poilu, cadeau d'un général. Les balles sifflaient autour de lui. L'odeur de la poudre l'enivrait… Et quel visionnaire ! À soixante-cinq ans, il est bien capable de renverser la vapeur. C'est qu'il galvaniserait les morts, ce surhomme ! »

Le 17 juin, Pétain chevrote : « La paix dans l'honneur… » L'œil humide, maman murmure : « Son honneur, où le place-t-il ? Au niveau de son… ? » Elle s'est mordu les lèvres… Ma mère, une sainte femme qui s'exprimait comme une duchesse !

Le lendemain, mon père, qui écoute en permanence le haut poste de TSF en acajou, se montre presque guilleret :

– Un certain de Gaulle, un officier de blindés qui, à mon sens, a une guerre d'avance, appelle les Français à continuer à se battre. Il a suivi Churchill à Londres… Ah, si j'avais vingt ans de moins !

– J'en ai quarante de moins, moi, papa !

Mon père me fixe avec gravité :

– J'y ai songé… Je suis même parvenu à convaincre ta mère que non seulement les Juifs, mais les jeunes de ton espèce ont tout à craindre de ces paranoïaques que sont Hitler et Staline, qui se sont unis contre nature pour dépecer la Pologne.

Je n'en crois pas mes oreilles lorsqu'il poursuit :

– Tu veux être pilote ? Eh bien, vas-y ! Je te donne la moitié de ce que je possède, douze cents francs, tiens ! Et puis des lettres de recommandation pour les amis que je compte encore à Londres.

J'exulte : Churchill et de Gaulle peuvent compter sur un pilote – et quel pilote ! – de plus !

Chapitre III

Cellule Dreiundneunzig

À dix-sept ans, on s’en va en guerre la fleur au fusil ; au bout de la route, la victoire, la gloire ! Pour gagner l’Angleterre, je n’ai qu’à sauter dans un de ces bateaux à quai dans un port de l’Atlantique. L’enfance de l’art…

Je suis pas déçu !

Saintes est à l’écart de la grande migration qui m’engloutit à l’entrée de Bordeaux. Bordeaux l’opulente, Bordeaux la bourgeoise n’est plus qu’un camp de romanichels. Un village de toile, des popotes, un bidonville se dressent sur l’esplanade impériale des Quinconces, sous les façades en majesté des Chartrons. Les dernières vagues de l’Exode ont échoué là, et le gouvernement, et les services publics. Ses sept cent mille habitants sont submergés par deux millions de réfugiés. Pis : des bombardements, les premiers depuis la Fronde, ont semé des ruines, la désolation et la mort.

Le consulat britannique est assiégé par une foule si dense qu’on n’y glisserait pas une carte de visite, encore moins un garçon et son vélo. Je me rabats vers les quais. Des malabars défendent les passerelles des bateaux contre des hordes brandissant d’épaisses liasses de billets de banque. Dans les recoins, des matelots vendent des places de pont à prix d’or. Mieux vaut patienter. La nuit, futé comme je suis, je parviendrai bien à forcer une écoutille ! Un soleil implacable fait de la Garonne un bouillon de culture brunâtre qui exhale des relents gras de marée basse, de vase, de mazout, de plantes pourries. La gorge sèche, je gagne l’ombre d’une ruelle tranquille. Avachis sur leur barda à même le sol de la terrasse d’un café minable, des soldats perdus ruminent leur rancœur :

– Weygand, il a dit qu'il regrouperait ses forces sur les Pyrénées, t'y crois, toi ?

– Mon cul ! Il a plus de couilles, ce vieux con ! Moi, je me mets en civelot et je me tire chez bobonne, ni vu ni connu.

– Si t'es pris, c'est le falot !

– Pris par qui ? Y'a plus d'armée ! C'est les *Fritz* qu'il faut doubler maintenant… Écoute plutôt, andouille !

Dans le fond du bistrot, la TSF nasille : « Bordeaux… déclarée ville ouverte… Les troupes du Reich doivent y entrer sans rencontrer de résistance. »

Pour moi, branle-bas de combat, cap au sud !

La route d'Espagne, d'abord un trait tracé au tire-ligne dans la pinède des Landes, ondule autour de criques d'eau bleue crêtées de maisons basses, d'une église, d'un fronton de pelote. Devant valsent des silhouettes blanches à béret et à large ceinture rouges. J'y croise un ami du Racing, Roger Nordmann :

– Tu vas où ?

– Hum, comme toi, mon gars, vers l'Angleterre…

Nous débouchons dans le port de carte postale de Saint-Jean-de-Luz envahi par des vacanciers attroupés devant la halle aux poissons, occupée par des soldats disciplinés qui saluent leurs officiers ! Au loin, une noria de chaloupes déborde du quai avec un plein chargement d'hommes et rentre à vide. Nous fendons les *congés payés* en tricots de peau et shorts. Des gamins aux épaules pelées par le soleil trimballent des filets à crevettes et des canards en caoutchouc. Un jeune soldat s'interpose :

– Vous cherchez quelqu'un ?

– Non, on se posait la question… l'aigle que vous portez au col, c'est quoi ?

– L'aigle polonais, voyons ! Nous, on s'est battus tant qu'on pouvait, on s'est repliés en bon ordre. Maintenant on file vers l'Angleterre.

Nordmann, mon aîné de trois ans et futur ingénieur, sait se montrer convaincant. On nous offre le bortsch, un uniforme quoique sans aigle, et

une nuitée sur un étal de marbre de la halle aux poissons. La couche est raide. Pourtant, je flotte sur un petit nuage.

Aux pâles aurores, des files de Polonais piétinent vers les bassins. Parmi eux, Roger et moi. Après une éternité, nous parvenons au débarcadère. Bouffée d'orgueil : « Père, si tu voyais ton fils ! J'ai déjà le pied à l'étrier ! »

Roger, qui me précède, dévale dix marches et saute dans une chaloupe en partance. Alors que je m'élance, l'officier d'embarquement qui, penché vers le bassin, me tourne le dos laisse tomber son bras devant moi, comme un couperet. Chargé à ras bord, le canot s'éloigne ; il emporte Roger qui, debout sur un banc, m'adresse un geste de la main en me criant « A tout de suite, Bob ! ».

L'officier fait alors volte-face. Il me toise et gronde en polonais. Comme je reste muet, il reprend sèchement en français :

– Ah, tu es français ! Alors reprend donc la queue là-bas ! Mes hommes d'abord. S'il reste de la place, on te prendra.

La tête basse, je remonte la file, longue à faire peur. Lorsque j'en atteins le bout, une auto déboule, freine des quatre roues. Son chauffeur hurle : « Les Fritz arrivent ! »

D'un coup, les rangs se rompent, se diluent, le môle se dépeuple, les chaloupes s'enfuient, les navires dans la rade mugissent, lèvent l'ancre.

À tout de suite, Bob ? Non, adieu Roger…

Bientôt, il ne reste plus sur le pavé que moi… et deux garçons prostrés devant une traction Citroën. Lorsque l'un dit à l'autre : « Filons par Irun ! », j'interviens :

– Vous croyez au Père Noël ? En cheville avec Hitler, Franco n'a pas les Français à la bonne. Il leur ferme la porte au nez.

Le plus vieux gémit :

– Que va-t-on faire ? Pierre a tenu le volant seize heures d'affilée depuis Paris. Il est crevé. Moi je ne ne conduis pas !

J'offre de prendre le relais. En route, nous faisons connaissance. Le « vieux », la trentaine, est tchèque. Dessinateur de mode réfugié à Paris, il a pris pour nom Boucher. L'autre, de mon âge, Pierre Bourillet, est fils de

haut fonctionnaire. Il pilote la voiture de papa. Nous roulons jusqu'à Marseille, d'une traite. Depuis le port de la Joliette, des cargos appareillent encore pour l'Angleterre ! C'est du moins ce que, dans des bistrots, nous assurent des marins « dans le coup » qui nous font miroiter un embarquement contre un « p'tit acompte »… Les marins et nos acomptes prennent le large, à jamais. Il me reste beaucoup à apprendre.

Boucher se souvient qu'un de ses amis, un amateur d'art américain richissime, réside dans un château à Cassis, à vingt kilomètres. Il aura sûrement un tuyau, lui, pour gagner Londres…

En robe antique et une nymphette au bras, l'esthète nous accueille dans un décor de cinéma : des ruines blanches s'échelonnant à flanc de falaise et savamment mises en valeur par des spots. Y fréquentent des vedettes que l'Exode a jetées là : Denise Grey, Albert Préjean, séducteur voyou à l'image de son copain Gabin, Charpin, le compère de Raimu en Pagnol, et Robert Lynen, un rouquin flamboyant de mon âge dont le film *Poil de Carotte* a fait une star à douze ans, et qui ne rêve, comme Bonnier de la Chapelle et moi, que de « bouffer du boche ». Les autres n'ont pour ambition que de gagner des tournées de pastis à la pétanque devant le bar de la Marine. Charpin me prend pour équipier : je « tire » bien la boule.

– Vé, Bob, me répète-t-il, laisse tomber les Englishe. Quand les studios de la Victorine rouvriront, je te prendrai avec moi !

Pas question ! Mon copain Lynen est en cheville avec un grand pendard d'Irlandais qui se prétend dynamitero du Sinn Fein et se vante de nous frayer la voie vers l'Angleterre.

Cassis, port d'opérette, sommeille au pied du cap Canaille, une falaise en proue de quatre cents mètres, un amour de « rocher des suicidés ». Cassis et ses délices : dans la nuit tiède, grillades de sardines à même la roche sous les éclats verts du phare. Émoustillées par le petit blanc local, les starlettes échouées chez « l'Américain » ont le vague à l'âme, et au corps. Super star, Lynen les attire comme un aimant ; je ramasse les miettes.

Je réalise vite que la filière de l'Américain et les tuyaux de l'Irlandais sont crevés. Sur la « Côte », baignant dans le soleil, l'huile d'olive et le pastis, de Gaulle ne fait pas recette, surtout depuis qu'à Mers-el-Kébir – les

feuilles de Vichy le serinent sur tous les tons – les Anglais nous ont tué 1 500 marins ! Nous, ses irréductibles, avons intérêt à garder profil bas !

À Marseille, je croise deux amis d'enfance, Jean et Pierre Ducroquet, fils d'un chirurgien renommé, qui, repliés dans le Midi, poursuivent leurs études de médecine. Jean m'ouvre grand les bras :

– Ah, tu tombes à pic ! Imagine, j'ai planqué mon arsenal dans l'appartement de mon père à Paris…

Pêcheur, chasseur, Jean est un amateur d'armes forcené ; la médecine, il l'apprend durant les loisirs que son armurerie et sa menuiserie lui laissent.

– Tu connais la grande gueule de mon père ? poursuit-il. Une prise de bec avec les Fritz, une perquisition et c'est le poteau ! Faut que je le débarrasse ! Tu vas m'aider.

Entre Marseille et Paris, la ligne de démarcation ! Sans *Ausweis* et carte d'identité de zone occupée, on ne passe pas ! Nous ne doutons de rien. Nous achetons deux cartes vierges vendues en librairie. D'une belle encre violette, nous calligraphions notre adresse de Neuilly ; nous les authentifions d'un cachet officiel : le profil de Marianne, emprunté à une pièce de cinq francs, encré et pressé à chaud, et nous paraphons : « Pour le Préfet. »

Au café de la Gare, à Buxy, bourg éloigné d'une quinzaine de kilomètres de la première ville de zone occupée, Chalon-sur-Saône, se tient une foire aux passeurs. Pour cinquante francs, un brave homme nous mène à un rang de barbelés courant au coin d'une fûtaie et semé de pancartes *« Achtung Minen »* :

– Vous cassez pas le tronc, c'est bidon, y a pas de mines. Par contre, sortez pas des bois et des sentiers couverts ! Sinon, les Fridolins vont repérer vos traces dans la neige fraîche et avec votre allure de bourgeois, vous serez bons pour la Villa de la rue d'Autun, la prison de là-bas !

Ce 24 décembre 1940, le froid est mordant et un épais tapis de neige s'étend à l'infini. Nous suivons les conseils du passeur et parvenons à la gare de Chalon en sautant d'un boqueteau à l'autre. Haut-le-cœur à la vue du premier *Feldgrau* de faction. Des *Feldgrau*, je n'en ai vus qu'en photo. Pas avenant, celui-ci ; le crâne ras sous le calot vert, il me fixe droit dans les

yeux. Lorsqu'il se penche vers ma carte d'identité, mon cœur a des ratés… Il l'étudie longuement, puis m'expédie d'une pichenette vers le train.

En gare de Lyon, les Fritz foisonnent, sentinelles à mitraillette, Schmeisser, en sautoir, permissionnaires le nez au vent. Sur le parvis ont poussé d'étranges arbres de Noël, des poteaux piqués de panneaux de signalisation blanc-jaune-rouge bordés de noir. Sur la place, de rares voitures, vertes, et des vélos-taxis, d'étranges nacelles à la remorque de tandems. À l'entrée du métro, Jean et moi nous arrêtons net devant une affiche, ou plutôt un faire-part au liseré noir, fraîchement apposée, un *Beckanntmachung* – « Avis » – daté de la veille : le Tribunal militaire du Gross Paris a condamné à mort pour violence l'ingénieur Jacques Bonsergent… qui a été fusillé ce matin.

Le métro est bondé. Occupés et occupants, la baïonnette battant le flanc, se côtoient dans l'indifférence… déjà.

Lorsque je sonne à la porte de notre pavillon de Neuilly, rue Borghèse, ma mère manque s'évanouir. Le réveillon sera maigre devant un poële tiède que, par un froid de gueux, papa nourrit, en guise de charbon, de boulettes de journaux pétries à l'eau puis séchées. Lorsque je me vante d'avoir sauté la Ligne « les doigts dans le nez », il ironise :

– Tu sembles ignorer que le 13 de ce mois, Pétain a limogé Laval, l'a fourré en résidence surveillée. Du coup, furieux, Hitler a envoyé ses sbires le cueillir à Vichy… en zone libre ! Ensuite, il a cadenassé la ligne de démarcation ! Passage interdit même aux porteurs d'Ausweis et de tous les sacrements. Et tu as choisi cet instant pour la « sauter », comme tu dis, alors que tous les gardes frontières étaient sur les dents ! Compte tenu de tes imprudences, je prie que ta chance de pendu te reste vissée au corps !

Pauvre père. Je m'abstiens de lui révéler que je n'ai pas franchi la Ligne uniquement pour réveillonner en famille, mais pour convoyer des armes ! Et les armes, toutes les armes, même les plus antiques pétoires, dès les premiers jours de l'Occupation, les Français ont été mis en demeure de les livrer… sous peine de mort.

Est-ce la trêve de Noël ? Les Allemands ont le sourire aux lèvres… C'est que Hitler s'est mis en tête d'amadouer la France ; de lui rendre les cendres de l'Aiglon, dont mon copain Lynen a joué le rôle à l'écran. Le

15 décembre, aux Invalides, Darlan tout empesé en a pris livraison au nom du Maréchal. Sacha Guitry a joué les divas ; la presse entière a fait donner les cuivres. Hélas, le lendemain on torche à grands coups de fusain sur les murs de Paris : « Il nous pique le charbon. Il nous renvoie les cendres ! ». De longues bannières à svastika déparent chambre des députés, sénat, ministères et grands hôtels, réquisitionnées. Leurs trottoirs, *Verbotten*, sont défendus par des sentinelles casquées. Au seuil des boutiques, les queus s'étirent.

Sur la route du retour, à Chalon, résolus à nous épargner une marche de quinze kilomètres dans la neige, nous tentons notre chance auprès du patron du premier café le long de la Saône qui, coupant la ville en deux, figure la Ligne. Jean lui chuchote au-dessus du comptoir :

– Des passeurs, vous en connaissez, par hasard ?

Avec un sourire, le tenancier apostrophe un client en bleu de chauffe :

– Dis, Marcel, ces jeunes, tu peux les emmener ?

– À la nuit, on y va. Le temps de finir mon verre…

Il nous guide vers une passerelle sur une porte d'écluse. Soudain, un *Feldgrau* gigantesque surgit de l'ombre. Je sursaute. Marcel me saisit le bras :

– Calme, mon gars ! Je bosse ici, je crèche en face, je traverse tous les jours. Ce Fritz, comme je l'arrose à la gnôle depuis six mois, il a appris à fermer les yeux.

– Comme il est grand !

Marcel éclate de rire :

– Mais non. C'est qu'il est monté sur bottes polaires à semelles de bois de dix bons centimètres d'épaisseur !

Le géant m'adresse un bon sourire et une tape dans le dos au passage. Je me détends. Comment pourrait-il imaginer que Jean transporte un Parabellum, un Browning, et moi, ficelé contre le ventre, un Star espagnol à canon long qui me bat l'entrecuisse… Marcel n'accepte pour paiement qu'une chopine de rouge. Pas cher payé pour un trafic d'armes valant douze balles dans la peau.

La chance sourit aux innocents… Mais est-ce une règle absolue ?

Marseille grelotte. Les Pyrénées sont enfouies sous un épais tapis blanc.

La fuite à l'espagnole, remettons-la au printemps.

En attendant le dégel, je pousse une pointe jusqu'à Clermont-Ferrand. Les états-majors de nos armées se sont réfugiés dans la ville et ses environs. Et avec eux Émile Bonotaux, le « cousin » commandant, auquel je confie :

– Je cherche à rejoindre de Gaulle. Peux-tu m'aider ?

Il lance un regard anxieux autour de lui :

– Es-tu fou ? On ne prononce pas ce nom-là, ici !

– Mais maman m'a assuré que tu ne baisserais pas les bras…

– Elle a raison. Mais je reprendrai le combat dans la légalité, moi… Ne fais pas de bêtises, toi !

Sa « légalité » me laisse perplexe : avec Pétain, Laval, Darlan et les autres ? J'ignore tout alors des mouvements de résistance que des officiers vichystes ébauchent.

En février 1941, Berlin autorise Vichy à reconstituer une petite armée d'« armistice » de quelque cent mille hommes, non juifs, non communistes, non francs maçons… et ouailles du Maréchal, cela va de soi. Elle défendra la patrie, et ses colonies, contre toute agression… britannique, au premier chef. Les nouveaux engagés choisiront leur lieu d'affectation !

Mon ami Jean Kisling, fils du peintre en vogue, et moi courons nous enrôler dans l'aviation. Option : Tunisie. Choix sans faille : élèves pilotes, à notre premier lâché en solo nous mettrons le cap soit sur Malte, soit sur la Libye, où les Britanniques déculottent les Italiens !

Après quatre mois d'école du soldat sous poigne de fer, au régime jockey, dans la bise glaciale de la vallée de l'Isère, puis sous le soleil torride du plateau tunisien de Zaghouan, je suis affecté à Sidi Ahmed, base près de Bizerte, Jean à El-Aouina, base de bombardiers aux portes de Tunis… comme rampants, car les écoles de pilotage ont fermé leur porte *sine die* ! Malte se trouve toujours à cinq cents kilomètres, mais à la nage, et les « British » de Libye à plus d'un millier, mais à pied par la plage.

Un soir, poursuivis par des Spitfire, deux chasseurs italiens Fiat, des biplans très maniables, se réfugient sur notre base. De garde, je commets mon premier sabotage : de la pointe de ma baïonnette, je trace une ligne de perforations sous le plan inférieur des avions ; j'invite le copain de relève à poursuivre… Si ces ailes ne se sont pas déchiquetées en l'air, il a bien fallu les réentoiler, non ?

Le 22 juin 1941, la base entre en ébullition : opération Barberousse ! Hitler a envahi l'URSS. Joie dans les rangs : « Comme Napoléon, il crèvera dans la Berezina ! » En attendant, les Panzer foncent vers Moscou.

Je brique des Dewoitine 520, chasseurs dernier cri deux ans auparavant, du Groupe 2/7. Aide-mécanicien je suis. Fidèles au Maréchal, leurs pilotes virevoltent dans un ciel… serein. En revanche, ils se sont fait les dents sur un Leo 25, une cage à poule des années vingt rendant l'âme à cent cinquante à l'heure, à bord de laquelle des sous-officiers fous tentaient de gagner Malte. L'as d'une escadrille a abattu un bombardier anglais qui léchait les côtes. De bon droit, puisque la Tunisie est neutre… alors que les avions de l'Axe s'y posent et les cargos d'armes à destination du front de Libye y font escale.

Nos pilotes acrobates se chargent d'expédier les Dewoitine à la casse. Par jeu, lorsqu'en rase-mottes ils sectionnent d'un coup d'antenne ventrale notre filet de volley-ball et manquent leur coup. Par omission, lorsque, par exemple, un capitaine confond par deux fois le levier de commande du train d'atterrissage et celui des volets ! Le bouquet : le défi en combat simulé – de tradition – lancé par le meilleur d'entre eux au nouveau commandant dès son arrivée. Vrilles, chandelles, esquives ventre à ventre, tonneaux à couper le souffle… jusqu'à ce que le chef dérape et se désintègre dans le marais bordant l'aérodrome en un chaos de feu, de fumée, de fer et de vase. Son adversaire se pose en catastrophe, son appareil vole en éclats, mais il en saute, indemne. Le commandant est enterré en grande pompe à la cathédrale, en présence de l'évêque. L'espace d'un matin, le « 2/7 » a perdu quatre appareils et un commandant. L'Angleterre, elle, manque d'avions, de pilotes…

7 décembre : Pearl Harbor. L'Amérique entre dans la danse. On n'attend donc plus que moi…

Justement, le téléphone arabe prétend qu'un pasteur anglican de Tunis dirigerait une filière d'évasion. Je l'approche avec des ruses de Sioux ; il reçoit de même le jeune fou de dix-sept ans que je suis : « Désolé, mon garçon, mais on ne me tolère que si je demeure strictement neutre. Sinon la commission d'armistice italo-allemande obtiendra mon expulsion. Je peux vous confier néanmoins que Bizerte étant le verrou de la Méditerranée, les Alliés y prendront pied un jour… dans une année, sans doute. »

Merci, Padre ! Je peux profiter de ma permission annuelle, « en zone libre exclusivement » précise le règlement. Mais le règlement ne s'applique pas à un virtuose du passage de la Ligne !

Je fais escale au Collège des sports d'Antibes, où mon frère Jacques fait un stage. Il m'accueille avec des airs de conspirateur. Il fait partie d'un « réseau » gaulliste baptisé « Les âmes du purgatoire » ! Comme il est artiste et poète, le nom l'a séduit. Je m'en inquiète. Que diable va-t-il faire dans cette galère ? Il est incapable de survivre dans la clandestinité ! C'est un naïf auquel manque ce sixième sens qui m'est chevillé au corps, moi qui saute les frontières, et bardé d'armes encore !

À Buxy, l'ambiance n'est plus au beau fixe. Plus de passeur au cœur tendre consentant à casser les prix pour un jeune : « Se faire dessouder en Russie a rendu les Fritz teigneux ! À la moindre broutille, c'est *nach* le front de l'Est. Alors ils sont consigne-consigne ! »

Mais je connais la musique… et le chemin. Je franchis les barbelés bordant le faux champ de mines ; j'emprunte le sentier à travers bois. Le ciel est de plomb fondu ; la terre, les bois, les routes sont sous un suaire blanc. Il fait un froid de gueux, 18 degrés sous zéro. Qu'importe, j'ai largement le temps d'attraper l'Express de 13 h 10 en gare de Chalon…

« *Zelle Dreiundneunzig* ! Cellule 93 ! » aboie un garde-chiourme au visage anguleux et à petites lunettes rondes derrière la grille d'entrée de la « Villa de la rue d'Autun », la prison allemande de Chalon.

Le préau, aussi vaste qu'une nef de cathédrale, est cerné par trois étages de galeries de fer à claire-voie sur lesquelles s'ouvrent les cellules. Il y a un siècle, la Villa devait être une prison modèle. Depuis, sa verrière s'est chargée de tant de crasse qu'elle ne laisse filtrer qu'une obscure clarté.

Un *Feldgrau* classique, fond de pantalon élimé pendant aux fesses et veste trop courte façon boléro, me précède dans l'escalier en faisant tinter gaiement contre les barreaux de la rampe un trousseau de clés du diamètre des tartes aux quetsches de ma grand-mère. S'inscriront à jamais dans ma mémoire ce tintement, le martellement des bottes, le claquement des portes ferrées, des verrous, des guichets. Notre nef héberge des transhumants de tout poil alpagués, comme moi, sur la Ligne : des gamins, des vieillards, des gendarmes, un curé et des Juifs délestés au passage de leur fortune en coupures et bijoux. Des hommes uniquement. Les quartiers des femmes et des « droit commun » sont, paraît-il, « ailleurs ».

La 93 est un trou sombre où se fondent une tinette, un petit tas de bois, un poêle de fonte, deux bat-flanc et un bonhomme maigre enroulé dans une couverture. Il me tend une demi-gamelle de bouillon aux yeux rares comme les beaux jours et une croûte de pain :

– T'as pointé trop tard pour la soupe. Alors, prend ça, petit !

Comme je me fais prier, il me coupe :

– Arrête ton cirque ! C'est à charge de revanche… Où tu t'es fait gauler ?

Je décris ma rencontre avec des Feldgendarmes entre deux cornes de bois. J'ai prétendu être venu « au ravitaillement » dans une ferme. Un paysan qui passait m'a glissé : « Ça ne prend pas, mon gars. Ces deux-là, ils « font » la Ligne depuis six mois. Ils reconnaissent un pigeon voyageur les yeux fermés ! »

– T'es aussi con que moi, glousse mon compagnon de cellule. Ça me réconforte.

– Un passage de Ligne, ça coûte combien ?

– Pour toi, j'sais pas. Pour moi, une paie, a-t-il grogné.

– Ah bon ! Pourquoi ?

– En taule, les questions c'est malsain, petit gars. Si j'ai besoin de toi, j'te sonnerai. Boucle-la ! C'est 8 heures, l'heure de pioncer, si tu peux…

À peine a-t-il terminé sa phrase, la lumière s'éteint. Je perçois un grouillement. Je m'exclame :

– C'est quoi ?

– La vermine, bien sûr !

Jaillissant de la paillasse et des fissures du châlit, puces et punaises montent à l'assaut. Première nuit sans fermer l'œil à me gratter jusqu'au sang. À l'aube, mon codétenu, Gaston, me réconforte :

– Faut s'y faire… Elles étaient là avant nous !

Un remède, éphémère : s'asperger du filet d'eau qui cascade dans la cour sur une stalagmite. À – 18°, revigorant ! Un seau d'eau, pas plus, réchauffé sur le poêle nourri de trois brindilles et de crottes de tourbe doit suffire à la lessive et au bain de l'après-midi. Régime : ersatz de café, deux bouillons de rutabaga et un quignon de pain par jour. Mercredi et dimanche, un dé de viande nage dans le bouillon.

Gaston s'adoucit ; il se fait le mentor du jeune chien que je suis. Je me prends d'affection pour son museau de furet.

Chaque soir montent de la rue les *« Heidi, Heido, Heida ! »* de la chanson de marche favorite de la Wehrmacht. Nous nous disputons le soupirail :

– C'est mon tour !

– Non, c'est le mien !

– La dernière fois, c'est moi qui t'ai porté !

J'escalade ses épaules, j'incruste mon visage entre les barreaux. Gaston m'interroge anxieusement :

– Ils les ont ?

– Je n'en suis pas sûr, je ne vois pas bien.

– Tu te fous de moi !

– Si tu le prends comme ça, je ne dis plus rien…

– Et moi je te balance sur le poêle !

– Te fâche pas, ils les ont !

Un rituel, cette chamaille pour le soupirail d'où l'on aperçoit les détachements défilant sous nos murs. S'ils arborent des housses blanches, signe d'un départ vers le front russe, Gaston exhulte : « Que leurs couilles gèlent à en tomber, ces fumiers, et que les Popov jouent aux billes avec ! »

S'il les hait à ce point, Gaston a ses raisons : bidasse de 40, il a été pris avant d'avoir tiré un coup de fusil :

– La première fois que j’ai fait la belle, j’étais pas au point. Ils m’ont alpagué à moins de cent kilomètres. La dernière, je me suis payé la traversée de l’Allemagne depuis la Silésie, la zone interdite, la zone occupée, comme une fleur… Et je me suis fait piquer à cent mètres de la Ligne, près de Saint-Étienne, chez moi ! Con comme un balai, j’avais gardé ma plaque d’identité militaire pour la montrer à Londres quand j’y serais arrivé ! Car j’étais sûr que j’y arriverais… comme toi. Je vais dérouiller sec, mais je remettrai ça !

Un matin, Wilfried, le plus buté des gardiens, glapit au guichet :

– Gaston Baret, *Dripunal* !

À son retour, deux heures plus tard, il lâche :

– Je suis cuit !

– Ils vont te… »

– Fusiller ? Mais non, pomme ! J’ai écopé de deux mois de mitard… Que ça te serve de leçon. Ferme-la ! Surtout ici où il y a des mouchards, faciles à reconnaître… Comme ils bouffent en douce ils sont plus gras que nous ! Tiens, l’Alsacien de la 56, par exemple. Si tu lui dégoises, comme à moi, ton Paris-Marseille avec des pétoires, c’est pas en Allemagne que tu finiras, mais dans un fossé avec du plomb dans l’aile, pour sûr !

Le 2 février 1942, surprise ! Gaston produit un gâteau d’anniversaire de vrai chocolat décoré de bougies en résineux, lève un dé de gnôle en fredonnant :

– À tes dix-neuf ans !

À son départ, il me donne une accolade de ministre.

On me transfère à la 56. En dépit des douceurs dont le petit Alsacien replet me comble, je joue au con ainsi que Gaston me l’a recommandé : « T’as pas à te forcer, t’as qu’à rester naturel. »

Je conserverai toujours le souvenir du mince sourire de Gaston, de son œil mi-clos fouineur, de son menton bleu, de ses cheveux en épis mal moissonnés.

Moi, le *Dripunal* composé d’un unique officier ne me condamne qu’à deux mois de détention et m’autorise à écrire à ma mère. Elle m’expédie un colis de six œufs dont elle s’est privée… Grâces soient rendues aux leçons

de Gaston : je ne bats pas d'un cil lorsque Wilfried les casse l'un après l'autre « au cas où ils contiendraient un message », tout en guettant ma réaction du coin de l'œil. Ce jour-là, je me jure de faire payer cher aux Wilfried les œufs de maman. Et je m'y tiendrai… avec des fortunes diverses. Hélas, parfois, oubliant les avis de gaston, je ne me retiens pas de singer un garde ou de fumer sur les rangs. Descente au mitard, un caveau étroit, voûté, noir, nu, sans siège. On s'y entasse à dix debout et à croupetons à tour de rôle d'abord au froid, puis dans une moiteur tropicale, et une epstilence infernale dès que la tinette déborde. On y dort debout. Au petit jour, lorsqu'Otto ou Karl ouvre la porte, un nuage puant la merde et le tabac les fait reuler.

– *Sie rauchen ?… Verboten !* s'écrient-ils.

– *Nein !* répliquons-nous d'une seule voix angélique.

À l'aube, parfois, des grincements de verrous, des appels assourdis. « Ils » extraient des prisonniers des cellules « au secret » du rez-de-chaussée. Des cris fusent alors : « Courage, on vous vengera ! Vive la France ! Vive de Gaulle ! » accompagnés de tambourinades, de Marseillaise. Un adieu aux otages qui vont payer de leur vie un attentat. Ces jours-là, qui sentent la mort, *Nicht Promenade*. Ambiance électrique.

« Vous, *bacages* ! *Weg* ! Partir ! » glapit Wilfried par un frais matin de printemps.

En gare de Chalon, un fringant capitaine français, à bottes miroir de cavalier, papote avec sa réplique en vert-de-gris, et à monocle. Au second plan, une dame effacée en manteau de lainage : Maman qui, mon père restant chevillé à sa tâche, a volé à mon secours ! Dix heures de train glacière ne l'ont pas rebutée. Elle se jette dans mes bras en se lamentant :

– Mon pauvre petit, que tu es maigre !

Ma garde-robe étant tombée en lambeaux, je flotte, éthéré et blême, dans une défroque – un smoking ! – donnée par des sœurs visitandines autorisées à réconforter les détenus.

– N'oublie pas, insiste-t-elle, de remercier mon cousin Émile ! Si, sur ma demande, il n'avait pas fait donner la cavalerie, les Allemands t'auraient gardé en zone occupée ! Sans lui, tu ne pourrais regagner Bizerte… Tu

serais condamné pour désertion à l'ennemi – sa voix se fond en un murmure – toi qui depuis deux ans t'efforces de rallier de Gaulle !

Le train entre en gare. Le fringant officier français s'incline sur son poignet. Pensez, une dame qui a ses entrées à l'état-major ! Le *Hauptmann* claque des talons. Elle me serre éperdument sur son cœur mais, sarcastique, sussure à mon oreille :

– Quand sortiras-tu des jupes de ta mère ?

Chapitre IV

SPECIAL DETACHMENT

Un beau jour, des semaines après mon retour à Bizerte, le colonel de Montrichard, qui commande la base de Sidi Ahmed, belle gueule de chevalier du ciel vieille école, grisonnant, décoré, couturé et boitant bas, me convoque dans son bureau pour me passer un savon :

– L'état-major se soucie de toi, le fameux saute-frontière auquel j'ai collé deux mois de prison pour insoumission ! Décidément, Émile avait le bras long ! Ce que je te reproche, c'est de t'être fait prendre, mais comme j'aime les garçons qui courent des risques, même absurdes, je t'affecte à la garde… Tu auras un canon.

Au cours des mois qui suivent, je bichonne mon canon Oerlikon de 20 mm, parangon de précision suisse, je le fais virer ; je fais mouche lors des très rares séances de tir.

Le déroulement de la guerre n'a aucun secret pour Henri Silol, mon ami, qui opère au standard téléphonique ; facile : il espionne les conversations échangées entre le haut commandement et le colonel !

Le 8 novembre 1942 au matin, hystérique, sa voix fait grésiller le téléphone de ma batterie :

– Bob ! Les Alliés ont débarqué à Alger !

– Mais… c'est ici qu'ils devaient débarquer ! Mon pasteur me l'avait promis…

– Veux-tu que je leur adresse une réclamation ?… Attends la suite : Darlan, l'amiral, est là aussi ! Venu rendre visite à son fils malade, il s'est

trouvé coincé. Du coup, il s’est bombardé dauphin du Maréchal, a fait ouvrir le feu et fait tuer des milliers d’hommes.

– J’espère qu’on va le pendre, ce salaud !

– Évidemment. D’ici là, si tu veux suivre l’affaire en direct, rejoins-moi !

Au standard. Henri a collé un écouteur à mon oreille ; la voix du gouverneur général de Tunisie, l’amiral Esteva, nasille :

– Colonel, je vous transmets les ordres de l’amiral Darlan délégué du Maréchal : « Les Alliés nous ayant attaqués, nous devons les combattre seuls ou assistés. » S’ils se présentent, vous devez les repousser !

– Pardonnez-moi, amiral, s’écrie notre chef d’un ton douloureux. Mais ainsi, nous nous rangeons du côté des Allemands !

– Ce sont les ordres ! coupe Esteva d’un ton impérieux. Ils sont contresignés par le chef du gouvernement, Pierre Laval en personne.

Montrichard n’est pas homme à se soumettre à Laval, vendu corps et âme à Hitler ; iI raccroche sèchement.

Dans l’après-midi, les groupes de bombardement de Tunis s’enfuient à Biskra.

Le lendemain, des bruits circulent : des vagues de Blohm und Voss géants déchargent à El Aouina des milliers de *Feldgrau* qui investissent Tunis posément, sans tirer un coup de fusil. À leur arrivée, la base était déserte. Jean Kisling est donc déjà dans le camp allié, le veinard !

Ensuite, au fil des heures, des jours, les appels téléphoniques se succèdent en douche écossaise :

– Ici le général Juin, commandant les forces d’Afrique du Nord. J’appelle d’Alger, où j’ai la situation en main ! Les Alliés font route vers vous, colonel. Il vous appartient de les accueillir et de repousser l’ennemi !

– Vous avez bien dit « repousser l’ennemi » ? répond « le Vieux » d’une voix ragaillardie. À vos ordres, mon général !

Hélas, qui reprend la ligne le lendemain ?… Esteva :

– Les instructions du général Juin sont annulées ! Restez neutre, l’arme au pied !

Le 11 Novembre célébré chaque année avec faste est « remplacé par un coup de sifflet bref » ! Peu après, l'amiral Esteva refait surface :

– On me signale une escadre allemande au large de Bizerte, colonel.

– Dois-je la tenir en respect, envoyer des patrouilles en reconnaissance ?

– Surtout pas !

Ensuite, l'amiral Darlan lui succède, en personne. Un fin politique. Ne dit-on pas qu'il a plus navigué dans les allées du pouvoir que sur les océans ? Il s'exprime d'une voix posée, relevée d'un léger accent chantant :

– Nous devons rester neutres à tout prix, colonel. Recevez les Alliés s'ils se présentent… les Allemands aussi.

– À vos ordres, Amiral, grommelle Montrichard, sans conviction.

Un ultime appel d'Esteva l'achève :

– Désormais c'est au général Noguès, gouverneur du Maroc, que vous devez obéir. Le Maréchal lui a délégué tous pouvoirs en Afrique du Nord qu'il lui a commandé de défendre contre « tout » envahisseur.

– Mais il y a peu, l'amiral Darlan…

– Le Maréchal, qui vient de destituer Darlan, m'a enjoint de vive voix de respecter les conventions d'armistice. Je vous somme de faire feu… sur les Alliés !

– Et sur les forces de l'Axe si elles se présentent, n'est-ce pas ?

– Pas du tout ! Nous ne sommes pas *de jure* en état de guerre avec elles, mais bien avec les Alliés qui nous ont envahis, dois-je le répéter ?

Montrichard, un grand seigneur dont la courtoisie bourrue est légendaire, marmonne un « *de jure*… mes fesses ! », avant de raccrocher rageusement.

Lorsque dans la nuit, le gouverneur revient à la charge, Montrichard le coupe d'une voix sifflante :

– Permettez ! Nos escadrilles ont reçu l'ordre de rejoindre dans le sud des éléments, neuf mille hommes mal armés, du général Barré qui a pris le parti de « nos » alliés… Vous, amiral, vous voulez céder à l'ennemi une terre que vous êtes censé défendre ? Je reste, moi, pour respecter les ordres, avec une poignée de rampants qui ne sont pas en mesure de repousser qui que ce soit. Mais vous n'aurez pas de baroud d'honneur !

Montant sur ses ergots, l'amiral glapit :

– Je vous somme d'obéir au Maréchal ! Vous devez résister jusqu'au dernier homme…

Montrichard lui a raccroché au nez.

– La poignée de rampants… et le dernier homme, c'est nous ! s'exclame Silol. Ils n'en ont rien à foutre de nous faire étriper, ces vieux schnoks… et pour rien ! Les Fritz sont foutus, ça se voit gros comme une maison. Y laisser la peau, très peu pour moi ! La belle, c'est maintenant ou jamais !

Au matin, lorsque je prends ma faction à mon Oerlikon, des points noirs apparaissent dans le ciel.

– Des forteresses ! exulte mon pourvoyeur.

– À trois moteurs ? Des Junker 52, tu veux dire ! Fais passer les obus.

Le sous-off de batterie, la tête taillée au carré par le règlement, s'interpose :

– Interdiction de tirer ! Toi, descend de ton affût et va voir plus loin si j'y suis.

C'est le standard que je gagne ; Henri est sur les dents :

– Tu n'as vu que l'avant-garde des Fritz qui ont lancé à l'amiral Derrien qui commande la marine un ultimatum : « Capitulez ! Sinon vous serez considéré comme comme franc-tireur et fusillé ! » Il est déjà collabo, tu imagines comme il va s'allonger !

Au passage j'ai repéré un camion en état de marche derrière le hangar du « Technique ». Lorsqu'à la nuit tombée je m'en approche, un sergent jaillit de l'ombre, un pistolet à la main :

– Tu cherches quoi ?

Piteusement, je rapporte cet échec à Henri qui me répond avec humour :

– Bah, mille kilomètres, à pied, c'est pas la mer à boire ! Je plaisante, j'ai repéré deux vélos sous l'escalier du PC et j'ai intercepté le mot de passe qui nous permettra de franchir les postes de garde. En route, mon gars !

La sentinelle qui, ce soir-là, croise sa baïonnette devant nous jusqu'à ce que mon ami lui souffle le fameux « mot » nous désigne des feux de bivouac :

– Les Fridolins sont là ! Passez de ce côté, vous les contournerez.

Sans ce bidasse discipliné, nous serions tombés entre leurs mains.

Nous abordons sans encombre la route goudronnée de Mateur. Au bout, Alger, à des centaines de kilomètres. Je remarque que, sous la pleine lune, Silol se déhanche bizarrement. Je lui jette :

– Mais… tu pédales de travers ! Tu es bancal ou quoi ?

– Tu as dit bancal ?… Merde, le seul bancal de la base, c'est le colon ! Je lui ai piqué son vélo ?… Bah, il n'en a plus besoin, puisqu'il est fait aux pattes !

Pauvre Montrichard : un amiral lui a volé son honneur, les nazis, sa liberté, et un trouffion en cavale, sa bicyclette !

Cent kilomètres et dix crevaisons plus loin, en sueur et glacés, nous gravissons les méandres raides de la route menant à la frontière algérienne. À nos pieds, nous laissons Tabarka, un petit port coquet endormi sous ses tamaris. Lorsqu'à l'aube, enfin, nous atteignons un plateau, une pétarade nous fait nous jeter dans le fossé. Deux motards en kaki nous passent sous le nez à pleine vitesse.

– Mais… ils viennent de l'ouest ! s'écrie Henri. Alors ce sont des…

– Anglais, oui. J'ai reconnu leurs motos, des *Norton*. Sans protection, quel culot ! Ce sont des éclaireurs ; le gros de la troupe doit suivre.

– Ça fait deux ans que j'attends ce moment et… je ne leur ai même pas serré la main ! Merde alors !

Le gros de la troupe, nous le croisons à la première bourgade, La Calle. Ce n'est en fait qu'une avant-garde de chenillettes montées par des tommies éberlués qui cueillent au vol des bouquets de fleurs et esquissent le V de la victoire.

Enthousiastes, les habitants ! La ville est pavoisée mieux qu'au 14 Juillet.

En vue, le bout du tunnel : la route d'Alger… ouverte ! Et elle mène droit à un bureau de recrutement de la RAF, je n'en doute pas.

Maman, je suis sorti de tes jupes !

Allongé à côté de moi, la crosse de sa Sten Gun collée au ventre, imperturbable, un caporal tire chargeur sur chargeur vers le ciel en m'arrosant d'une pluie de douilles brûlantes. Le tac tac de sa mitraillette se perd dans le rugissement des moteurs des Junker 88 rasant à cinq cents à l'heure la cime des arbres. Le crépitement des armes individuelles, le staccato des mitrailleuses, le martellement sourd des Pompom se mèlent aux déflagrations des bombes. Un vacarme à tout casser. Un déluge de fer s'abat sur nous, cisaille les branches des ficus du cours de Bône, sous lesquels la 36e brigade britannique a choisi de sacrifier au sacro-saint *five o'clock tea*. Henri et moi venions juste d'y être invités… Soudain, les bombardiers ont pris l'avenue en enfilade. Nous nous sommes roulés en position fœtale entre les racines d'un arbre, sous une pluie de feuilles et de branchages.

Enfin le calme se fait. La chaussée est défoncée, jonchée de véhicules éventrés et fumants, de corps ensanglantés ; des blessés geignent. Un major blanc de poussière allant de l'un à l'autre crie à la cantonnade :

– *Any one around here speaks French ? I need local doctors to assist me !* (Quelqu'un parle français ici ? Il me faut des docteurs du coin pour m'aider !)

Je lève le doigt, comme en classe.

Henri et moi dénichons des médecins, aidons à transporter blessés et morts à l'hopital. Au soir, nous sommes terreux et exténués.

Pour nous marquer sa gratitude, Wilson, le major, offre de nous enrôler dans sa brigade comme scouts. « Un honneur » affirme-t-il. J'use de toute la diplomatie dont je suis capable pour décliner. Devenir pilotes de chasse est notre rêve, n'est-ce pas ? Fair-play, l'officier nous remet une lettre de recommandation et un sauf-conduit valables auprès des forces de Sa Majesté.

Le lendemain à l'aube, le train de marchandises dans lequel nous sommes montés stoppe sur une croupe dominant Alger, pourfendu, comme Bône, par la Luftwaffe. Spectacle féerique : des guirlandes multicolores s'élèvent gracieusement vers les étoiles ; ce sont les chapelets d'obus traceurs tirés par tout ce que la ville et la cohue de navires mouillés dans le

port comptent de batteries. Les bombardiers sèment des geysers, brunâtres à terre, d'une blancheur immaculée en mer.

Par la seule voie intacte, le train pénètre dans une gare en ruine dont la verrière émiettée pend lamentablement.

En battle-dress, calot sur l'oreille, Players aux lèvres et nez au vent, nous arpentons la rue d'Isly, la rue chic d'Alger. C'est que le sésame du major a fait merveille ! Au dépôt des isolés des forces britanniques qui a élu domicile au lycée Bugeaud dominant Bab-el-Oued, un lieutenant de vaisseau nous a reçus à bras ouverts. Il a d'abord tenté de nous « vendre » un engagement dans la Merchant Navy qui manque cruellement de bras ; les U-Boote de la Kriegsmarine envoient tant de cargos par le fond ! Très peu pour nous… Sans rancune, l'officier nous a fait délivrer un paquetage réglementaire, uniforme, brodequins, harnachement, rechanges – tout sauf le fusil – en nous confiant :

– Nous, Anglais, sommes juste tolérés à Alger. Le débarquement est une affaire américaine. Aussi ne comptez pas y trouver un bureau de recrutement. Voyez plutôt côté Yankees… et soyez nos hôtes aussi longtemps que vous le désirerez.

Au prestigieux hôtel Saint-Georges où loge le QG allié – exclusivement US, ou presque – « une » officier, uniforme à la Chanel, maquillage de Max Factor, nous conseille avec un sourire de star : « Désolée *boys*, sur un théâtre avancé d'opérations, il n'y a pas de bureaux de recrutement. Adressez-vous donc à l'armée française, elle est *with us* aujourd'hui !

Au bureau de garnison, on nous introduit auprès d'un colonel gothique en bleu-horizon modèle 14-18, et aux moustaches en guidon de vélo de course. Je suis pris d'un doute… Trop tard ! Il suffoque lorsque je lui confie naïvement que nous voulons rallier de Gaulle :

– Quoi, ce renégat ? C'est au Maréchal que vous devez allégeance, et à lui seul !… Gardes, tonne-t-il, conduisez ces traîtres à la prison de la caserne Pélissier !

Heureusement, nos « gardes » se résument à un unique tirailleur à chéchia aussi usagé que son chef mais qui, même jurant par Allah, ne crache pas sur l'anisette. À la première, il nous décrit sa « Marne » de 1915,

à la seconde, il avoue admirer « di Golle », à la cinquième, nous l'abandonnons ancré à un comptoir, son tromblon, baïonnette au canon, calé sous le bras. Je maugrée :

– Comment pouvons-nous être aussi jobards ! Surtout après avoir intercepté les conversations de ces vieux jetons que Roosevelt a laissés en place ! ».

Que de bruits courent les rues d'Alger ! L'amiral Leahy, ambassadeur des États-Unis à Vichy et confident du président Rossevelt, aurait convaincu ce dernier que de Gaulle ne jouit d'aucune audience en France. Le seul, le vrai chef : Pétain, père de la Patrie ! Pour Roosevelt, le Général est un odieux dictateur en puissance ! À se dresser seule contre l'invincible Wehrmacht soutenue par Staline, l'Angleterre s'est ruinée. Dépendant désormais entièrement de Roosevelt pour le renflouer en hommes, en armes, en or, Churchill joue au larbin du président… Entre de Gaulle et lui, ce serait l'amour vache. Winston persiste à miser sur le Grand Charles, une tête de mule qui lui fait piquer des crises à avaler son cigare. Le gouvernement de la France Libre, il l'a reconnu, alors que Franklin ne jure que par Vichy.

Quoi qu'il en soit, l'opération Torch étant une affaire purement américaine – Churchill y a souscrit – le gros des troupes britanniques, en route vers le front de Tunisie, ne fait que transiter en Algérie. Roosevelt a laissé le gouvernement de l'Afrique du Nord aux mains de Darlan et de sa clique.

À Alger, les vitrines des magasins exhibent les portraits de Pétain et de Darlan. Mieux vaut éviter les vieux moustachus à Francisque de la Légion des combattants, et le Bureau du PPF, creuset des Waffen SS gaulois ! Ils ont toujours pignon sur rue. Les lois d'exception promues par Vichy avant même que les nazis ne l'exigent sont toujours en vigueur. Sont, entre autres, fermées aux juifs fonction publique et armée. Leur carte d'identité porte mention : « Juif indigène ». Nous rasons les murs, tout autant que les gaullistes déclarés. La police de l'amiral les pourchasse.

Nous surnageons sans faire de vagues dans cette mare au diable qu'est Alger. Y gravite une faune de marginaux qui se reconnaissent au *feeling* et colportent des tuyaux, souvent crevés. Le dernier : « Au 7 rue Charras, au coin de la rue Rameau, il y a une officine gaulliste ! »

En uniforme anglais, que risquons-nous ? À la porte, une pancarte « Bureau des carburants » ne nous dit rien qui vaille. Une volée de marche mène à une pièce meublée d'une étagère, d'une table en bois blanc. Un jeune aspirant mince et blond lève le nez à notre approche :

– Je m'appelle Pauphilet. Vous désirez ?

Échaudé par le fossile du bureau de garnison, je tourne autour du pot. L'aspirant me sourit :

– Si j'avais le pouvoir de vous faire passer en Angleterre, j'y serais déjà ! En revanche je peux vous enrôler dans une formation gaulliste… le SD.

– SD ? Comme le *Sicherheitsdienst*, le service de sécurité nazi ? Vous rigolez ?

Il éclate d'un bon rire :

– Non, SD pour *Special Detachment* ! C'est une unité, mettons… paramilitaire, équipée par les Anglais.

– Et à quoi sert-il, ce SD ?

– Peut-être un jour à foutre en l'air Darlan et sa clique. Si ça vous botte, revenez demain matin, à 6 heures. Un camion vous emmènera.

– Où ?

– Vous le verrez en arrivant.

Je consulte Silol du regard. Il hoche la tête :

– On y sera !

Nous avons bien failli ne pas y être.

Chaque soir, à la nuit tombante, les Ju 88 de la Luftwaffe fondent en rase-mottes depuis les hauts d'Alger sur le troupeau de bateaux gris qui se serrent dans le port. Cette fois, l'un d'eux vise court. Sifflement strident… Je me jette sous mon lit en criant à Henri : « Elle est pour nous ! »

Le ciel nous tombe sur la tête, les murs suivent ; nous nous retrouvons à l'air libre. De notre chambre ne reste plus qu'un pan de mur truffé de longues flèches de vitres soufflées par l'explosion. Dehors, la cour a fait place à une gigantesque excavation. Partout, des cadavres. Vingt morts, cent blessés. Nous aidons à les évacuer, comme à Bône.

À l’aube, la place est nette ; nous filons rue Charras.

De là, après avoir roulé une petite heure, un camion nous dépose à la porte d’un vaste domaine du cap Matifou. Derrière un long mur, des champs, des granges, une maison de maître, des dépendances. Un petit homme rondouillard en haut de battle-dress et culotte de cheval, lunettes d’écaille sur le nez, calvitie naissante, se présente :

– Capitaine Sabatier… Je commande ce camp. Venez au mess boire un café.

Le mess est une grange où sont réunis une bande de jeunes gens vêtus, comme nous, de battle-dress. Lorsque j’entre, une voix s’élève :

– Tiens, Pasteur rejoint Sainte-Croix à ce que je vois !

Un large sourire aux lèvres, Fernand Bonnier de la Chapelle me tend la main. Son regard est toujours aussi franc. Dégaine de boy-scout, fossette au menton, c’est bien mon copain de Neuilly !

– Comment es-tu arrivé ici, Fernand ?

– J’ai manifesté le 11 novembre 1940 à l’Arc de Triomphe. Comme je n’avais que dix-sept ans je n’ai eu droit qu’à un passage à tabac et à huit jours de tôle. Mon père, journaliste à Alger, m’a obtenu un laissez-passer… Tiens, je te présente Pierre Raynaud. Nous étions dans le coup du 8 novembre dernier…

Raynaud fait vieux, plus de vingt-et-un ans peut-être, sans doute parce que ses cheveux en houpe se font rares sur les tempes, qu’il fronce les sourcils et mordille une pipe.

– Pour arroser notre rencontre, je vous invite à dîner au *Chien qui fume*, propose Fernand. C’est mon père qui régale !

Fernand conduit la vénérable Citroën *Rosalie* de papa à tombeau ouvert jusqu’au bourg. Le repas est arrosé. Au retour, il négocie les virages en virtuose… et fait un soleil au-dessus d’un fossé. Nous ne sommes pas de trop pour rétablir *Rosalie* sur ses pattes. Ce soir-là, Silol, dont l’introspetion n’est pourtant pas le fort, marmonne : « Un bureau des Carburant sans essence, un SD qui n’en est pas un, des gaullistes déguisés en Anglais cachés dans une ferme et qui font la java au bistrot du coin pendant que les flics de Darlan sont à leurs trousses, c’est quoi ce micmac ? »

Au matin, Sabatier nous interpelle :

– Vous avez été militaires, vous deux ? Alors vous enseignerez le maniement d'armes aux bleus.

Les bleus sont des pieds-noirs, étudiants en majorité, et juifs. Ils veulent bouffer du nazi, mais l'armée leur a fermé la porte au nez. Comment ont-ils trouvé le chemin du SD, mystère ! Sabatier soulève un coin du voile :

– Certains ont donné la main au débarquement. Depuis, ils sont en cavale. « Matifou » est leur refuge. ».

– Et ce « Matifou », les Américains n'y voient que du feu ?

– Pour l'instant, ils nous foutent la paix. Jusqu'à quand, je n'en sais rien. Les Anglais ont monté la filière. Cette ferme, son propriétaire, Demangeat, l'a mise à notre disposition, au nom de qui, je vous le demande ? Au lendemain du débarquement, « on » nous a livré 17 tonnes d'armes anglaises, des uniformes, de quoi équiper un régiment ! Et notre budget nous permet de nourrir tout le monde.

Autre bizarrerie de ce camp « anglais », sa cambuse est gérée par des survivants des Brigades internationales genre desperados à la Hemingway, bérets, ceintures et foulards rouges, moustaches et rouflaquettes à la Pancho Villa. Ils mitonnent des ratas pimentés et ne sont pas chiches de *vino tinto* !

Raynaud, Bonnier, Silol et moi formons bientôt un groupe à part, auquel se joignent deux Normands flegmatiques, Bures et Lucas, blonds comme les blés, petite moustache, pipe au museau, plus british qu'un colonel Bramble. Ils sont en rupture d'école d'officiers au long cours.

La nuit du 7 novembre, nos amis, en compagnie de Pauphilet, s'étaient rendus maîtres d'Alger… l'espace d'un matin. Raynaud le raconte :

– Nous faisions partie d'une centaine de conjurés qui, ce soir-là, se sont pointés avec des ruses de Sioux chez le docteur Aboulker, un chirurgien juif, l'un des chefs du « coup ». Là, le commandant de la garnison d'Alger, le colonel Jousse, nous a remis des brassards estampillés « VP » pour « volontaires de la place », une milice bidon, chargée, tu parles, d'assister la troupe en cas « d'événements imprévus » ! Deux heures plus tard, sans tirer un coup de fusil, tous les points stratégiques de la ville étaient sous contrôle. Nous, sous la conduite de Pauphilet dans son uniforme d'aspirant, nous avons relevé les tirailleurs de garde à la villa de Juin, le général en

chef… du velours ! Ne restait plus qu'à attendre que les Américains débarquent. Tout baignait lorsque Bob Murphy, le consul des États-Unis, s'est présenté avec le colonel Chrétien, le patron du Deuxième bureau…

– Il était aussi du complot, celui-là ?

– Je crois… Murphy fait réveiller Juin, qui descend en pyjama à rayures roses et lui lance : « Les Américains sont sur le point de débarquer… Retenez vos troupes ! » Tu rêves ! Fils de gendarme marié avec la discipline, Juin s'écrie : « Mais… je n'ai pas le pouvoir de décision ! Je dois en référer à mon supérieur… l'amiral Darlan ! » Et ce con de Murphy laisse faire ! Mis en garde, Darlan met la garnison, 25 000 hommes, en alerte. Les Américains sont accueillis à coups de canon. La centaine de VP que nous étions ne fait pas le poids, bien sûr. Beaucoup parviennent à filer, mais deux sont tués. À lui tout seul, Murphy a manqué faire rejeter les siens à la mer !

Le lendemain, un major britannique de six pieds de haut et pesant son quintal entre dans le camp comme chez lui. Dans un français faubourg Saint-Germain, il se présente : « Je suis Jacques Vaillant de Guélis, chargé de vous enseigner des notions de tir et d'*unarmed combat*, l'art de tuer en silence, jeunes gens ! » Un officier supérieur – rien que ça ! – affecté à une poignée de sans-grade pour leur enseigner la savate alors qu'un caporal ferait largement l'affaire ? Qu'est-ce que ça cache ?… Mieux, il nous traite en copains, écoute nos aventures, en rit, nous touche deux mots des siennes :

– En 1941, je me suis posé en zone libre. Imaginez, Roosevelt qui déteste de Gaulle s'était mis en tête de s'entourer de parlementaires français « représentatifs » qui tiendraient la dragée haute au Général à Londres et à Washington ! Certains de mes amis et moi avions pour mission d'appâter Daladier, le syndicaliste Jouhaux et Édouard Herriot. Ils n'étaient pas chauds… Vous pensez… après Mers-el-Kébir ! Quant à de Gaulle, il n'était pas du tout du goût de ces politiciens roses ! Ne parlons pas d'Herriot !

Je m'esclaffe :

– Herriot n'allait pas se mouiller ! Mon père me répétait souvent le mot de Clemenceau : « Herriot est un drapeau. Il tourne à tous vents. »

Le bon géant éclate de rire :

– Dieu qu'elle est bonne, celle-là ! Il faudra que je la répète à Churchill. Il a une vénération pour le « Tigre » et adore les bons mots !

– Ainsi, vous êtes un espion ? laisse tomber Silol.

– Un espion ? *My God no !* Chez nous, les espions au sens strict, ceux qui écoutent aux portes, appartiennent au Secret Intelligence Service, ou MI 6, moi je ne suis qu'agent du SOE, le *Special Operations Executive* : coups de main, sabotages, exécutions, derrière le dos de l'ennemi. L'intelligence Service dépend des Affaires étrangères, le SOE directement de Churchill.

– Exécutions ? C'est courant ?

– Non, plutôt rare. L'ordre d'opération « homo », pour homicide, doit venir d'en haut, de tout en haut.

Les mains dans les poches, de Guélis m'interpelle :

– Vous, Bob, attaquez-moi !

– Si vous ne vous défendez pas, je ne peux pas, mon commandant !

– Allez-y, c'est un ordre !

J'ai tâté de la boxe avant guerre sous l'œil d'un ancien champion du monde, Routis. Je me lance… Un pied chasse ma jambe, ma main est prise dans un étau, je décris un vol plané, j'atterris sur le dos, un genou écrase ma poitrine tandis que mon coude est plaqué en porte-à-faux sur une cuisse et qu'une paume en couperet s'abat sur ma gorge. Pour conclure, deux doigts en fourchette s'arrêtent à un cil de mes yeux. Le major se redresse, époussette son pantalon et tapote sa pipe sur son talon :

– Voici ce qu'est l'*unarmed* ou *silent combat*, Bob. Il vous reste beaucoup à apprendre !

– C'est bien beau, votre *unarmed combat*, le coupe Henri qui ne s'encombre pas de ronds de jambe. Mais nous voulons nous battre en l'air, nous, pas au ras du sol ! Vous ne pourriez pas nous trouver une petite place dans la RAF, par hasard ?

– Désolé ! L'aviation n'est pas de mon ressort. Mais si éventuellement le SOE vous tente…

– « Faire » agent secret ? Quelle idée ! marmonne Henri. Être réexpédié en France alors que j'ai eu tant de mal à en sortir, jamais !

Un matin, Sabatier me lance :

– Il paraît que tu tires bien ? Je te prends comme garde du corps.

– Vous êtes donc menacé dans ce camp ?

– Bien sûr que non ! Mais en ville, mieux vaut être sur ses gardes !

Dans le panier de crabes d'Alger ? Je veux bien le croire ! Le gouvernement vichyste – je l'apprendrai bientôt – est noyauté par des gaullistes, des monarchistes, des arrivistes et des opportunistes qui guettent le moindre faux pas de Darlan pour l'écarter… et prendre sa place.

Harcelé par Churchill, poussé par de Gaulle et une opinion publique de France, d'Angleterre et même d'Amérique se scandalisant de le voir s'appuyer sur un collaborateur notoire, Roosevelt a reculé : « J'ai conclu avec Darlan un accord, provisoire, qui sera révisé dès que nous serons victorieux en Tunisie. ». Cette déclaration, le cabinet noir de Darlan – quatre cents censeurs – l'a caviardée dans les journaux. Peine perdue : la BBC et Radio Brazzaville s'en sont donné à cœur joie. Des graffitis naissent sur les murs : « L'amiral à la flotte ou au cimetière marin ! » *Combat*, une feuille gaulliste clandestine affiche : « Il fait eau de toutes parts. Il va sombrer ! »

Je suis mal les événements ; j'ai trop à faire. Sabatier enchaîne les rendez-vous à un rythme effréné. Nous sautons du docteur Aboulker, gaulliste, à Marc Jaquet, un directeur de cabinet que jusqu'alors je croyais pétainiste, à Henri d'Astier de la Vigerie, directeur de la police et l'un des promoteurs de ces volontaires de la place fabriqués de toutes pièces. Je le croyais gaulliste, il serait monarchiste ! Il est l'un des « Cinq » hommes de pouvoir prétendument neutres imposés à Darlan par Eisenhower – conseillé par Murphy – pour contrarier ses ardeurs pétainistes. Libre de ses mouvements, l'amiral aurait tôt fait d'embastiller toute opposition.

Je croise le lieutenant Cordier qui, dans la nuit du 7 novembre, a occupé le standard téléphonique. Dans le civil, si l'on peut dire, il est prêtre, confesseur d'Henri d'Astier et de… mon ami Fernand.

Le 27 novembre, coup de semonce à Darlan : la flotte française, « sa » flotte, se saborde à Toulon peu avant que les Allemands, qui ont envahi la zone libre, n'atteignent le port. Bien naïf, Roosevelt a espéré jusqu'à la dernire minute qu'elle rejoindrait l'US Navy ! L'amiral n'est donc plus

qu’un capitaine de bateau-lavoir. Et il aurait été déposé par Pétain pour… marché noir ! On raconte que, dans sa résidence de France, la police du Maréchal a déniché des quintaux de sucre, de café, d’huile et de jambon, victuailles si rares que les gagne-petit n’en voient jamais la couleur. Alger boit du petit-lait.

Un jour de la mi-décembre, alors que, ma Sten au creux du coude, je talonne Sabatier, il emboîte le pas à une caricature d’espion, feutre rabattu, lunettes de soleil fumées alors qu’il pleut à verse, et long trench-coat mastic. Une silhouette qui ne m’est pas inconnue. Où l’ai-je vue ? J’y suis : étalée à la une des journaux… c’est celle d’Henri d’Orléans, l’immuable prétendant au trône de France qui a offert ses services au Maréchal il y a peu. Laval lui a alors proposé le ministère du Ravitaillement. Le « Ravitaillement », une planche pourrie cible de quarante millions de crève-la-faim rêvant de faire la peau au ministre ? Son Altesse a décliné en riant jaune, puis s’est envolée pour Rome, où elle a salué Mussolini et s’est jetée aux pieds de Pie XII.

Mais que vient donc magouiller à Alger ce pilier de la monarchie interdit de séjour sur tout le territoire de la République ? J’apprends que l’abbé Cordier, Marc Jaquet et Mario Faive, un jeune sympathisant de sa cause, sont allés le chercher à la frontière du Maroc – pays sous mandat, donc « étranger » en droit – où il résidait, et l’ont infiltré clandestinement en Algérie sous le pseudo de Robin – Robin des bois sans doute. Il a pris pension chez Henri d’Astier et a aussitôt offert ses services aux « Cinq », puis à Darlan. Aucun d’eux n’a semble-t-il relevé que Son Altesse nageait dans l’illégalité. Mais tous l’ont roulé dans la farine. Convaincu que Dieu et les hommes lui avaient ouvert une voie royale, le prétendant a rédigé, entre deux messes dites sur un autel portatif, une *Proclamation au peuple de France* à diffuser lorsqu’il serait Prince-Président, et plusieurs moutures de la composition de son futur cabinet ministériel. À l’occasion, de Gaulle et Giraud y figurent, l’un et l’autre tantôt chef de gouvernement, tantôt dauphin. Quant à Darlan, Son Altesse le voit ambassadeur à Washington ! Ces bouffonneries égayent d’abord Churchill, dont l’humour est l égendaire, puis Roosevelt et lui y mettent vite un terme.

En revanche, l’étoile de Giraud se lève au firmament. Giraud, un général très vieille école, grand – 1,92 m – portant leggins et moustache à la

gauloise. Aux yeux de Roosevelt, la doublure parfaite au cas où Darlan… sait-on jamais ? Le SOE de Jacques de Guelis, l'Intelligence Service, le BCRA (Bureau central de renseignements et d'action) ont conjugué leurs efforts pour le tirer de la forteresse allemande où il croupissait depuis 1940. Aussitôt libéré, il a couru faire acte d'allégeance au Maréchal. Un émissaire de FDR l'a persuadé alors de gagner Alger, en l'appâtant avec une carotte de choix : le commandement des armées alliées en Afrique du Nord. Le sous-marin *Seraph* de la Royal Navy, en fait un ferry clandestin enlevant et déposant des agents secrets sur les côtes de France, l'a embarqué à Ramatuelle près de Saint-Tropez et l'a remis, à Gibraltar, aux mains d'Eisenhower… que FDR avait fait, aussi, généralissime de toutes les forces d'Afrique du Nord ! Ike lui a offert, maigre consolation, le commandement des forces françaises. Giraud s'est fait prier avant de consentir à s'envoler enfin pour Alger. Hélas, son avion a été détourné sur Boufarik, un aérodrome secondaire, désert. Absent, le triomphal comité d'accueil sur lequel il comptait ! Il a échoué en pleine prise de bec – une parmi tant d'autres – entre Darlan et Clark, le second d'Eisenhower, qui, excédé par la duplicité de l'amiral, a offert sa place à Giraud. Noguès a mis son veto. Darlan a une étoile de plus !

Clark en a paraît-il avalé son calot… Giraud n'acceptera que d'être le *« most obedient servant »* de l'amiral. Et Darlan de proclamer par affiches : « Au nom du Maréchal j'assume l'autorité en Afrique du Nord. Les officiers conservent leur commandement. L'armature administrative et politique reste en place. Aucune mutation ne peut être effectuée sans nouvel ordre de ma part. Vive le Maréchal ! »

Choqué par la tournure nauséabonde des événements Churchill n'a pas hésité à doubler Roosevelt : ce *Special Detachment*, constitué de réprouvés qui feraient volontiers un carton sur l'amiral…

La ferme de Matifou débordant de volontaires, le SD a annexé, à deux pas, la petite gare désaffectée d'Ain Taya, aussi désaffectée que la ligne de tortillard qu'elle désservait avant guerre. Là je me suis lié avec trois GI occupant une villa bourgeoise du bord de mer. Ils servent un canon de marine braqué vers le large… sans excès de zèle, car les Allemands les plus proches se débandent de Tunisie vers la Sicile, à mille kilomètres d'Alger ! Entente cordiale : je troque légumes frais et pinard contre conserves,

cigarettes, lits Louis-Philippe à édredons moelleux. Et je tiens les fourneaux à la satisfaction générale.

À la veillée de Noël, tandis que je rissole boudin blanc et pommes reinettes, à travers un brouillage à couper au couteau et dans une langue indéfinissable, une radio débite un message entrecoupé : « Amiral Darlan assassiné… meurtrier appréhendé… »

Je lâche ma poêle et, Silol sur les talons, je cours à la gare. Pierre Raynaud s'y trouve, son éternelle pipe aux lèvres.

– Tu as entendu la nouvelle, Pierre ?… Tiens, Fernand n'est pas avec toi ?

Il demeure silencieux, avant de laisser tomber :

– Non… Il a tué Darlan.

– Comment le sais-tu ?

– J'étais dans le coup. J'ai participé au montage avec les autres, dont Sabatier, Henri d'Astier et son fils, Cordier, Mario Faivre. Il y a eu tirage au sort. Fernand a tiré la bonne allumette. Opération réussie, sauf qu'il a été pris. Ce n'est pas grave, il est couvert. Hier, après s'être confessé devant Cordier, il m'a avoué : « Je ne crains pas grand-chose. J'ai un passeport au nom de Morand, un visa pour le Maroc espagnol. De là, je rejoindrai l'armée Leclerc. » Il était remonté à bloc. Il est bordé : d'Astier est directeur de la police et son bras droit, le commissaire Achiary, est gaulliste à mort. Les Anglais se chargent de la chaîne évasion, c'est leur spécialité. Quant à Giraud, trop heureux d'hériter du pouvoir, il va fermer les yeux !

Le jour de Noël, Radio Alger reste muet.

Le premier bulletin de nouvelles, le 26 au matin, nous foudroie : « Rappelé d'urgence du front de Tunisie, le général Giraud a réuni un tribunal militaire chargé de juger le meurtrier… Ce dernier a été fusillé ce matin. » Avec, affirme-t-on, la bénédiction de Roosevelt qui s'est exclamé : *« It's a first degree murder ! »* : un homicide prémédité, sans circonstances atténuantes, donc !

Quelle aberration a poussé Giraud à faire tomber la tête d'un boy-scout de 20 ans, pour prix de celle d'un traître ? Darlan n'a-t-il pas souhaité la victoire du Reich, accordé aux nazis des bases en Syrie et au Liban et, le

8 novembre, sacrifié des milliers d'hommes, pour rien ? Pis, Giraud a commis un déni de justice : étant mineur, n'appartenant à aucune unité combattante reconnue, Fernand n'était en aucun cas justiciable d'un tribunal militaire.

À l'aube de ce 26 décembre, deux voitures noires ont fait halte dans un fossé du fort d'Hussein Dey. Dans l'une, un cercueil de pin, dans l'autre, Fernand. Lorsque le peloton l'a mis en joue, il a crié : « J'ai fait justice d'un traître… »

On l'a mis mis dans le cercueil. Personne n'a versé un pleur. Potache aux yeux clairs vieux de vingt ans et cinquante-sept jours, il croyait à la France, au roi, au bon Dieu.

À Pierre il avait confié : « Tu sais, Henri IV a dit : « Paris vaut bien une messe ». Alors, la France vaut bien ma peau. »

L'après-midi de ce 26 décembre maudit, j'arpente mélancoliquement le terre-plein devant notre petite gare. Surgit un autocar bleu précédé d'une traction Citroën noire. Descendent de l'un une troupe de gardes mobiles qui se déploie, de l'autre deux policiers en civil qui s'adressent à moi :

– J'aimerais parler aux nommés Sabatier, Raynaud, Pauphilet. Ils sont là ?

Hier, tous nos amis se sont évaporés. Seuls Henri et moi sommes restés. Et pour cause : nous ne possédons pas de pied-à-terre en ville, nous !

De l'air le plus détaché qui soit, je réponds :

– Ne bougez pas, je vais les chercher !

Je pénètre dans la gare, je cueille Silol au passage et, via une porte de service, nous détalons jusqu'à la « villa des Américains » puis, de là, au trot, jusqu'à celle du major de Guelis. Ce soir-là, il reçoit : officiers et officières papotant, un verre à la main, toisent les deux trouffions essoufflés qui se présentent à la grande porte. Le major nous pousse dans la cuisine, nous écoute, conclut :

– Eh bien, mes garçons, si vous voulez échapper à la police de Giraud, il ne vous reste plus…

– Qu’à nous engager dans votre SOE ? le coupe Silol. OK, commandant, nous n’avons plus le choix !

Grandioses, les funérailles de l’amiral en la cathédrale d’Alger. Le catafalque béni par le haut clergé disparaît sous les couronnes, les gerbes. Eisenhower et les siens saluent derrière les rangs serrés de leurs « alliés » : Giraud, Chatel, Noguès, Bergeret et autres, feuilles de chêne au vent. Ils ignorent qu’en privé, Ike et Clark ont surnommé ces vieilles cocottes capricieuses les « *YBSOB* » pour *Yellow Bellied Sons Of a Bitch*, ou « Fils de pute qu’ont les foies blancs ». Churchill en dira : « Ils se haïssent les uns les autres plus qu’ils ne détestent les Allemands. Bien plus que de libérer la France, ce qui les intéresse, c’est le pouvoir ! »

Toutefois, le Président ne voit pas les choses sous cet angle et Winston… n’en est que le *« most obedient servant »*, hélas !

Aussitôt après les funérailles, s’appuyant sur une mesure au parfum nazi, « l’internement administratif des personnes dont l’activité nuit au gouvernement », le nouveau haut-commissaire Giraud part en chasse. Par charretées, les suspects de sympathie gaulliste sont expédiés sur le front de Tunisie avec la quasi-certitude de recevoir une balle dans le dos, ou déportés au plein Sud saharien avec la perspective d’y être oubliés à jamais, sans oublier ceux qui sont jetés en prison sans jugement : le docteur Aboulker, par exemple, tiré de son lit sans lui permettre d’ajuster sa jambe artificielle. L’autre est restée dans une tranchée de Champagne.

Gagner un cachot à cloche pied, une première pour un grand invalide de guerre, non ?

Chapitre V

LE DÉMINEUR FOU DE GIBRALTAR

Coque de noix minuscule dans un univers bleu, le *Tarana* taille sa route.

– Quoi, on va embarquer sur ce mouille-cul ? a rigolé Silol en le voyant, au petit matin, écrasé par la masse de gros bâtiments et de liberty-ship embouteillant le port d'Alger.

De Guélis s'est presque fâché :

– Cette unité est une corvette de 200 tonnes au service du SOE ! En jargon de métier, une « felouque », nom sans doute inspiré par les felouques du Nil qui louvoient d'un rivage à l'autre. Déguisées en chalutiers, elle et ses sœurs déposent, évacuent des dizaines d'agents sur les côtes de Provence et du Languedoc ! Et croyez-moi, ce n'est pas de tout repos ! Si je ne l'avais pas décrochée, vous gagneriez Gibraltar sur un cargo, bien moins confortable. Sans compter que si un jour vous avez la Gestapo aux fesses, vous serez bien content qu'il vous sauve la mise, ce mouille-cul !

Je le crois sans peine, d'autant que si la Navy navigue au régime sec, à bord du *Tarana,* bière, vin espagnol et scotch coulent à flots.

Tandis qu'Alger la blanche s'estompe à l'horizon, deux hommes surgissent d'une écoutille comme des diables d'une boîte. L'un sec, souple, blond au regard clair, nous lance :

– Bonjour jeunes gens ! Je suis François Vallée, breton, cavalier, et voici mon ami Henri Gaillot. Nous venons juste d'émigrer d'un bagne du Sahara. Pétain nous y avait offert des vacances.

Gaillot, massif, la tête dans les épaules, la barbe et les cheveux drus et gris, reprend :

– Moi, je suis wallon, et si vieux, près de cinquante ans, qu'on m'appelle Grand-Père. Et bien entendu, on se tutoie ! Chez nous, à Liège, on ne connaît pas le vous.

Les deux hommes, des officiers qui refusaient la défaite, se sont liés à Tunis où la débâcle les avait jetés. Ils sont entrés en relation avec un réseau de résistants qui avaient bricolé un émetteur radio et « accroché » par miracle la station de l'Intelligence Service de Malte. L'un d'eux, Mounier, un avocat, à bord de son cotre a fait voile jusqu'à Malte et en a rapporté des émetteurs modernes permettant de signaler le passage de convois italiens que les bombardiers anglais cueillaient ensuite au vol. Ses hommes et lui écumaient les navires coulés sur des hauts-fonds. La masse des documents qu'ils recueillaient a atteint un volume tel que la radio a déclaré forfait. Un sous-marin a assuré le service de livraisons à Malte : une nuit il a enlevé Breuillac, le chef de réseau, et l'a chargé au retour de bombes sous-marines appelées *Limpets*, « Patelles ». À en croire les Anglais, les coller sur un bateau, un jeu d'enfant…

– Tu parles ! ricane Gaillot. Elles étaient si lourdes ces maudites Patelles que la première m'a échappé. Les aimants de la deuxième, que j'avais équipée d'une vessie, n'ont pas pris sur les bernacles qui couvraient la coque. À la troisième, nous avons gratté la tôle si longtemps que nos doigts ont perdu connaissance. En fin d'hiver, même en Tunisie, l'eau est glaciale et nous étions en caleçon de bain ! À la longue, nous avons truffé plusieurs cargos italiens que nous pensons avoir coulés… sans que nous en ayons la preuve puisque les retards de mise à feu étaient calculés de sorte qu'ils s'engloutissent au large. Et, comme tu l'imagines, les Italiens se gardaient bien de claironner leurs pertes… jusqu'à ce qu'un minéralier dont le chargement a traîné sombre à quai et que des scaphandriers italiens découvrent le pot aux roses. La garde a été renforcée. Mieux valait attendre des jours meilleurs. Hélas un beau pétrolier s'est présenté, si beau que Vallée n'a pas su résister. Si j'avais été là, je lui aurais fait entendre raison… Bref, il s'est mis à l'eau, a été intercepté, assommé à coups d'aviron. Je l'ai rejoint en prison peu après. Direction le sud… le bagne. Lorsque, le 8 novembre, les Allemands ont pris pied en Tunisie, on s'est cru foutus ! Par bonté d'âme, ou parce qu'il tirait une traite sur l'avenir, un garde nous a laissé filer…

À peine avons-nous gagné le siège de l'Intelligence Corps de Gibraltar, une belle demeure espagnole juchée en haut d'une ruelle montant à l'assaut du Roc, que de Guélis nous y rejoint :

– Vous jouez de malchance : Churchill, Roosevelt, de Gaulle et Giraud, qui vont se réunir le mois prochain à Casablanca, ont monopolisé les avions ! J'ai décroché deux sièges pour Vallée et Grand-Père. On les attend à Londres ! Les autres, vous prendrez la mer. Et comme les bateaux sont eux aussi pris d'assaut, vous aurez le temps de visiter le Roc ! C'est un gruyère aménagé en ville souterraine, vous savez. Près de cent mille hommes-taupes y vivent au chaud mais… sans une femme. Alors, les suicides vont bon train !

– Mais les bordels ne sont pas faits pour les chiens !, s'exclame Reynaud.

– Les associations de vieilles folles les ont fait bannir. Alors les pauvres gars passent l'arme à gauche, mais l'âme droite.

S'il en est un qui refuse de passer l'arme à gauche, c'est bien Lionel Crabb, le démineur en chef et la star de Gibraltar. Les siens l'ont surnommé *Buster*, allusion à Buster Crabbe, un super champion américain de natation, *Burster*, « l'Exploseur », et *Toad*, « le Crapaud ». Il a désamorcé par dizaines les bombes que les *nuotatori d'assalto* italiens s'acharnent à planter sur les centaines de navires qui font escale à « Gib ».

Ces « nageurs d'assaut » français, qui ont devancé de plusieurs mois les *nuotatori* qui viennent seulement de couler leurs premiers navires anglais à Alexandrie, il les a invités à son carré. « Tu es bon nageur. Viens avec nous ! », m'a lancé Vallée.

Ce carré que « le Crapaud » a surnommé le *Bastion* n'est qu'un abri de tôle branlant sur un coin de quai, gras, couvert de filins, de tuyaux, de caisses et d'outils.

Le « Commander » – c'est ainsi que les siens l'appellent, bien qu'il ne soit que lieutenant de vaisseau – est un petit rouquin mal rasé à la poitrine creuse, au nez en schnorkel et dont l'œil gauche, irrité par la fumée du mégot qui ne quitte jamais ses lèvres, cligne inlassablement. Pas plus que ses confrères français, il ne possède de combinaison, de scaphandre, de palmes. Son masque de plongée : un verre de masque à gaz dans une vessie

de ballon de foot. En montrant ses mains aux ongles en deuil, gercées, boursouflées, entaillées, il ricane : « Faut pas que je me plaigne. Bientôt nous toucherons des gants. Et l'Amirauté, qui a déjà porté la prime de plongée à près de 5 de vos francs, nous a accordé double ration de tafia ! »

À vingt ans, il avait déjà brossé les mers de Chine et exercé cent métiers. La guerre venue, il avait couru s'engager. La Navy l'avait rejeté : « Trop souffreteux ! », et l'avait versé dans l'« auxiliaire », un chalutier poussif se prétendant chasseur de sous-marins. De là on l'affecte à la veille sur les côtes. La veille à quoi ? Aux sous-marins, aux flottes d'invasion ? Il fait vigilance en observant de longues stations de guet dans tous les pubs stratégiquement postés entre Folkestone et Douvres. Par bonheur, on manquait de démineurs. Deux mois plus tard, l'école de déminage vouait aux gémonies ce fou qui désamorçait les mines les plus sensibles à coups de burin. Justement, Gibraltar réclamait des démineurs à cor et à cris. Reçu comme le messie, le futur *Burster* découvre alors que c'est sous l'eau qu'il doit exercer ses talents… Or il ne sait pas nager. Il apprend sur, ou plutôt sous le tas.

– Venez boire un *tot* de rhum pour vous réchauffer ! propose-t-il. Ah, si nous avions des palmes, c'est sûr qu'on patrouillerait plus vite nos cinquante hectares de bassin et nos cent coques de navires ! Enfin, on a déjà des scaphandres Davis… ce sac en caoutchouc avec un tuyau au bout, là ! Trente minutes d'autonomie… si on respire une fois sur deux.

– C'est nouveau ? questionne Vallée.

– Et comment… conçu sous la reine Victoria, breveté vers 1910 !… Un petit *tot* pour la route, *Gentlemen* ?

Dans des quarts émaillés, il nous verse des rasades de tord-boyaux propre à assommer un cosaque.

Le soir, entre le bouillon clair de tortue et le gigot surbouilli à la sauce menthe, de Guelis ajoute une touche au personnage :

– Il a inventé des filets de protection, des tuyaux de poêle lance-grenades, des rampes de projecteurs subaquatiques. Il a pêché des *nuotatori*, morts, dans ses filets. Il les a immergés avec les honneurs, au clairon, drapés dans leur drapeau, couverts de fleurs et bénis par un curé catholique espagnol, le tout à ses frais. Du coup, les Italiens l'auraient baptisé *Gentleman Crabb*. Et

savez-vous par quel critère il juge les candidats *frogmen* ?… La longueur du nez ! Il prétend qu'elle décèle la détermination des futurs plongeurs… Dites donc, Bob, vous devriez vous mettre sur les rangs, non ?

Il ne croit pas si bien dire : dix ans plus tard, je contribuerai à former le corps des nageurs de combat français… et, plus étonnant, équipé d'un Davis, dotation réglementaire de notre Amirauté ! Quant à Crabb, je croiserai de nouveau sa route, avant qu'au terme de bien des tours, il ne tire sa révérence…

Au long de la nuit, toutes les trois minutes, un bourdon sonne le tocsin… une invention du *Crapaud* : des grenades sous-marines explosant avec une régularité de métronome devant l'entrée de la rade.

Le jour de leur départ, j'accompagne Vallée et Grand-Père jusqu'à l'aérodrome, une bande bétonnée jetée à travers l'isthme marquant la frontière et bordée par un bidonville de caisses percées de fenêtres, hérissées de tuyaux de poêle : les emballages des appareils livrés en pièces détachées à assembler sur place, et dont les mécaniciens font leur *home*. Autour, bourrés à la va-comme-je-te-pousse, mille avions fin prêts espèrent un pilote. Point d'orgue, la route de l'Espagne qui la traverse en son milieu est fermée par une barrière, qui s'ouvre une fraction de minute entre deux atterrissages pour livrer passage à une meute de travailleurs espagnols, qui s'élancent comme des zèbres afin de ne pas être hachés par les hélices du prochain monstre volant ! Gibraltar Airport est sans conteste l'aérodrome le plus meurtrier au monde : des vents tournoyant au pied d'un Roc haut de quatre cents mètres, des avions se succédant à un rythme d'enfer sur une piste plongeant dans la mer et coupée par un passage à niveau que franchissent des piétons en folie !

Deux semaines consacrées à nourrir les singes effrontés qui squattent le Roc, tirent les passants par la manche et caquètent à tout va, c'est long. Ils ont tous les droits ces « magots », car la légende veut que s'ils venaient à disparaître, les Anglais suivraient sous peu !

Enfin, le *Laetitia*, un *Liner* converti en transport de troupes, veut bien de nous. En perspective, une bonne semaine de traversée en zigzag pour tromper les sous-marins allemands qui pullulent dans l'Atlantique. Et, en février, il est démonté, cet Atlantique !

Aussitôt franchies les Colonnes d'Hercule, nous dansons sur des montagnes d'eau qui s'entrecroisent, se brisent et sur lesquelles le *Laetitia* danse la gigue. La troisième nuit, les klaxons hurlent, les sirènes mugissent, les haut-parleurs aboient : « Aux postes d'abandon ! » Pierre, Henri et moi tombons de nos couchettes, enfilons nos *Mae West* (gilets de sauvetage) et rejoignons dans les coursives un défilé de soldats qui progressent en titubant à l'aveuglette, mains collées aux parois pour tenir l'équilibre. Dehors, la tempête fait rage. Déchaînés, des faisceaux de projecteurs effleurent la crête de vagues monstrueuses, que des destroyers fins comme des aiguilles percent en projetant de gigantesques éventails d'écume. Boum, boum, le bourdon de Gibraltar… des grenades sous-marines explosant sans discontinuer. Des geysers jaillissent. La DCA s'en mêle. J'interpelle un officier le nez pointé vers le ciel… comme s'il pouvait percer la cavalcade de nuages bas :

– Sur quoi tire-t-on ?

– Sur l'un de ces bâtards de Focke Wulf Condor qu'on a signalés.

Le *Condor*, l'œil de la Kriegsmarine, est un quadrimoteur à long rayon d'action qui dirige les meutes de U-Boote vers les convois.

Soudain, un petit porte-avions de notre escorte apparaît. Il tangue de telle sorte que parfois il semble friser la verticale. Au-dessus tournoient deux antiques biplans de reconnaissance. Ils hésitent à se poser sur cette balançoire. L'un s'y risque enfin. Il se laisse choir à la seconde où le pont tient l'horizontale, parcourt quelques mètres. Une équipe se rue, le plaque au sol, le traîne hors de la piste. Encouragé, le second le suit… à l'instant où le pont se soulève ! Il s'écrase, pique du nez et glisse inexorablement vers le vide. Soudain, juste avant que le coucou ne bascule nez par-dessus bord, une petite silhouette grise, le pilote, en saute !

– *Good show* ! applaudit l'officier. Cette nuit, Dönitz (commandant de la flotte sous-marine allemande) en sera pour ses frais.

– Mais… je n'ai rien vu ! Vous êtes sûr que nous avons été attaqués par un sous-marin ?

– Certainement, mais quand on n'est pas de la partie, on n'y voit rien dans cette mayonnaise, me répond-il en balayant d'un geste la houle écumante. Pourtant l'Atlantique grouille de U-Boote, plus de trois cents

aujourd'hui ! Jusqu'à présent ils nous ont coulé plus de tonnage que n'en produisaient les chantiers américains !

Silol me souffle :

– On a bien fait de refuser un engagement dans la Marchande, hein !

Bah, si j'ai hérité le don de ma mère pour esquiver les U-Boote, je n'ai rien à craindre ! Elle en a défié un en 1915 depuis la passerelle du *Touraine*, un transatlantique qu'elle connaissait bien. Cette année-là, s'étant mis en tête de surprendre mon père sur le front de Picardie, elle avait embarqué à New York sans lui en dire mot. « Nous n'étions que trois femmes à bord, choyées comme des princesses, m'a-t-elle souvent raconté. Une nuit, la lune s'est prise à danser bêtement d'un hublot à l'autre à m'en donner le tournis. Tu me connais, je suis allée en toucher deux mots au capitaine… Je l'ai surpris à son poste, sur la passerelle : « Pourquoi virez-vous à me rendre folle, Commandant ? Et puis… au fait, je trouve qu'il fait bien froid pour la saison ! Ne naviguez-vous pas trop au nord ? Souvenez-vous du *Titanic* ! » "Je n'en ai rien à foutre du *Titanic*, Madame ! a éructé le pacha. J'ai un sous-marin aux fesses et je manœuvre pour l'éviter ! Dégagez ma passerelle, nom de Dieu ! » »

À cet instant, un trait phosphorescent a frôlé l'étrave, un autre la poupe. Le *Touraine* a viré sec et maman a dévalé l'échelle de dunette sur les fesses.

Sur le quai du port de Greenock, suant brouillard et crachin écossais, surgit un parfait pecimen de *british officer* ; trench-coat, casquette droite, gants beurre frais, stick gainé de peau de porc et bottines étincelantes :

– Je me présente : capitaine Bisset, votre *conducting officer*, votre nounou si vous voulez, chargée de vous coacher jusqu'à Londres.

Stupéfiant : cette gravure de mode s'exprime avec un accent de Belleville ! Il nous éclaire :

– Ça vous en bouche un coin, hein ? J'y peux rien. Mon père était en poste à Paris ; j'ai fait la communale. On me surnomme Toto… Et j'appelle tout le monde Toto ! En route mes Totos !

Au petit matin, une voiture nous cueille à l'arrivée du *Scotsman*, l'express Glasgow-Londres, traverse les beaux quartiers, débouche dans

Portman Square derrière Selfridge’s, franchit un porche et nous dépose devant un élégant hôtel particulier.

– Terminus : Orchard Court ! annonce Toto. La cour du Verger, en français, et vous remarquerez… sans une pomme !

Pas de danger, elle est faite d’asphalte lissé au petit fer, cette cour.

Apparaît sur le perron un majordome de comédie, long, la quarantaine sonnée, cheveux lustrés sur un front dégarni, bouche en cul-de-poule ébauchant un sourire pincé. Il articule dans un français châtié :

– Bienvenue au Verger ! Je suis Park, le factotum. Le colonel Buckmaster vous attend, suivez-moi ! Et il nous mène à un bureau impersonnel du dernier étage.

Là, alors que je me dispose à affronter le regard d’acier du chef de reîtres auquel Churchill a commandé de mettre le feu à l’Europe, c’est l’œil rond et bienveillant d’un pasteur dégingandé, un peu emprunté, qui me fixe. Des frisettes de cheveux roux et sel battent en retraite sur un large front d’intellectuel. Un sourire chaleureux découvre des dents en touches de piano. Il nous accueille d’un : « Merci à vous de nous rejoindre ! »

– C’est un honneur ! répond Raynaud en notre nom

L’accent du colonel ne doit rien à Belleville, plutôt à Oxford… Il est à couper au couteau. Pourtant, Bisset nous a affirmé qu’il avait vécu longtemps à Lyon et à Paris ! Le don des langues ne doit pas être sa *cup of tea*, c’est tout ! L’échange de banalités s’arrête là : le major Nicholas Bodington, adjoint de Buck, submergé, dispose par miracle d’un créneau…

« Nick », pour les intimes, est d’une autre essence. À première vue, ses traits un peu lourds peuvent donner le change, mais pas ses yeux, incisifs, très mobiles derrière des petites lunettes rondes, et sa moue cynique. Il me jauge, semble-t-il, comme un maquignon estime un veau, moi… et mon espérance de vie. La chaleur humaine fait relâche. C’est un espion, un vrai : correspondant de presse pendant la guerre d’Espagne et honorable correspondant de l’Intelligence Service, l’un n’allant pas sans l’autre. Ensuite, attaché à l’ambassade de Grande-Bretagne, faubourg Saint-Honoré, dont son père était l’éminence grise, il a couvert, entre autres, le voyage officiel du roi George VI à Paris. Infiltré en France par le *Tarana* en 1942, il

a donné naissance à plusieurs réseaux du SOE. Son prestige lui vaut d'être la cheville ouvrière de la French Section.

Park nous conduit ensuite chez le responsable des Opérations, Gerald Morel dit « Gerry », un courtier d'assurances qui a longtemps vécu chez nous. Au cours de sa première et unique mission, il a été trahi et livré à la police de Vichy. Opéré à chaud d'une péritonite, il a réussi à s'évader de l'hopital – où il était sous bonne garde – au bras d'une infirmière… et le ventre bourré de pansements. Il a franchi les Pyrénées, traversé l'Espagne, gagné Gibraltar puis a débarqué à Londres.

Nous saluons ensuite Bourne Paterson, dit « BP », l'administratif, l'homme des dossiers. Un Ecossais affable qui jongle autant avec l'espagnol, le portugais qu'avec le français.

Le secrétaire général, Park l'a gardé pour la bonne bouche : son bureau exhale un parfum de tabac d'Orient. Tout en roulant entre ses doigts un long fume-cigarette à la Marlene Dietrich, « elle » nous fixe d'un œil bleu saphir inquisiteur. C'est une belle femme, savamment fardée, aux lèvres pleines, à la mâchoire bien dessinée dont la chevelure auburn est roulée en torsade. Sa voix roucoulante, Mayfair, smart, traîne à n'en plus finir sur les dernières syllabes. Pilier du brain-trust de la Section, elle a son mot à dire dans tous les domaines. Elle est gérante et confidente des agents, un peu leur mère, autant que le colonel s'en veut le père. Elle peut les faire ou les défaire, car Buck ne jurerait, dit-on, que par elle. On l'a surnommée « la Madone », c'est tout dire. Son nom : Vera Atkins. Si les cadres mâles de la Section ne font pas mystère de leurs origines, Eton, Oxford, Cambridge, carrière libérale, officiers d'occasion, celles de Vera tiennent du secret défense : impénétrable. Une aristocrate de haute volée désirant garder l'anonymat, sans doute. Son accent plaide en faveur de cette hypothèse.

Dieu qu'elle a su tromper son monde, la Madone ! Seul Nick Bodington l'a surpassée. C'est seulement lors du dernier acte, au grand déballage du SOE, qu'il s'avéra que des agents qui passaient pour blancs étaient en fait plus noirs que la suie, que d'autres que l'on croyait « simples » étaient « doubles », que des « doubles » avaient été roulés dans la farine par des « triples », et que Vera n'était pas du tout ce que l'on croyait !

Lorsqu'elle nous congédie d'un chaud sourire, Silol me souffle :

– J'ai eu l'impression qu'elle déculottait ma pensée !

– Et ta pensée, vis-à-vis d'elle… était-elle pure ?

– Hum… c'est selon.

Nous sommes ensuite accueillis par un homme à tout faire de la French Section, plutôt porté sur les opérations aériennes puisqu'il est *squadron leader* (commandant) de la RAF, André Simon. Fils d'un éminent importateur de bordeaux, il est français mais, produit des collèges anglais, massacre notre langue au point qu'en 1941, lors de sa première – et unique – mission en France, en zone libre heureusement, son accent l'a trahi : la police de Vichy l'a jeté en prison. Par bonheur, un officier a reconnu en lui un interprète qu'il avait eu sous ses ordres. Un Lysander l'a rapatrié. Son rire tonitruant rivalise avec celui de Jacques de Guelis, qui, le verre à la main, ne lui arrive pas à la cheville. André éponge whisky, porto, champagne et bordeaux, bien sûr, avec un égal bonheur. À quarante ans à peine, son nez fleurit en grappe de lilas. Mais quel humour, quelle joie de vivre !

Le Verger, une maison de fous, aux mains de « bloody amateurs », des « pékins » pêchés à la fortune du pot parce qu'on les supposait de culture française, mis en uniforme, gradés au petit bonheur et auxquels on a attribué de vive voix une fonction. Pas de plaques aux portes ; les notes de service sont rares comme les beaux jours. On le surnomme « la maison de passe ». Du matin au soir, les rendez-vous entre officiers traitants et agents en partance ou de retour de mission se succèdent. Toutes les pièces sont monopolisées, y compris la salle de bain de marbre noir à bidet – une rareté en Angleterre. Il m'est arrivé, Orchard Court étant plein à ras-bord, d'être reçu au « 64 » ! Or le 64 Baker Street, à deux pas du Verger, siège de l'état-major du SOE toutes sections confondues, est supposé être « top secret ». Boutade des anciens : « Si tu te perds à Londres, demande, avec ton accent, au premier taxi venu de te ramener à la maison. Il te conduira droit au siège du BCRA, 10 Duke Street, au Verger ou au "64" ! »

Londres est envahi par un million de soldats britanniques, américains, français libres, belges, polonais et la suite, réfugiés des pays d'Europe sous

la botte. Les officiers pullulent ; le salut militaire a été aboli, afin que les sans-grade ne vivent pas la main rivée au calot. Le premier jour, Bisset nous conduit à une grande bâtisse pompeuse mais aux murs noirs de suie, Patriotic School, plantée à Wandsworth dans la banlieue sud de Londres. « La reine Victoria l'a fondée, nous précise-t-il, afin d'héberger les orphelins de la guerre de Crimée. Aujourd'hui, c'est un centre de filtrage. Tous les étrangers mettant le pied en Angleterre y passent. Pour vous, qui êtes parrainés, une simple formalité… Mais ne vous y fiez pas ! Trébuchez sur une question piège, vous resterez des mois sur le gril, et si vous vous emmêlez les pinceaux, vous finirez… la corde au cou ! »

Une fois la « formalité » remplie en moins d'une heure, Toto joue au guide touristique : Westminster, Whitehall, Big Ben, la cathédrale Saint-Paul, intacte, dressée comme le doigt de Dieu au centre d'un champ de ruines : la City rasée par la Luftwaffe. Buckingham est cerné de barbelés et bardé de remparts de sacs de sable, ainsi que les monuments et les bâtiments administratifs. À chaque coin de rue, une grande pièce d'eau, et autour, des briques ou de moellons proprement empilés : ce qu'il reste d'un immeuble frappé de plein fouet. La pièce d'eau : un réservoir pour les pompiers. Collée sur un pilier encore debout, une affichette : « Par la grâce de Dieu, Herr Hitler, notre magasin, qui commençait à dater, a été transféré au 10 Jermyn Street. Notre aimable clientèle est invitée à visiter nos nouveaux locaux complètement rénovés. »

« Ne faites pas de folies », nous a recommandé Bisset. Pas de danger ! Notre solde couvre à peine le prix d'une portion de *fish and chips*, le traditionnel poisson pané-frites emballé dans le journal d'hier. Mobilisées ou exerçant des métiers d'hommes, et mourant autant qu'eux sous les bombes, les Anglaises n'ont plus rien de commun avec les saintes-nitouches de Thackeray. Elles remettent les mâles à leur place ou affichent leurs goûts. Hélas, sans un penny, nous en restons au lèche-vitrines.

Toto nous expédie enfin à Chicheley, un charmant village aux chaumières chaulées à la Walt Disney. Dans un cottage, on enseigne combat sans armes et tir, accompagnés de parcours du combattant. Nous nous y défoulons.

Un soir, les muscles noués, les oreilles encore bourdonnantes de coups de feu, je m'aventure au bal du village. Dans un hangar, trois vieux beaux en smoking martyrisent un piano désaccordé, un accordéon, un violon. Un

bataillon de soldates, d'infirmières et quelques filles en robe d'organdi et escarpins en lamé se disputent une poignée de militaires mâles. Mon teint hâlé attire leur regard. Plusieurs d'entre elles m'invitent à danser. Je me dérobe ; la danse à l'anglaise est un art sacré, et un sacré sport qui exige des années de pratique : arabesques de la valse lente, véroniques du paso, pirouettes du tango. Ne parlons pas du *jitterbug*, le *swing* acrobatique importé par les GI.

Une jeune infirmière s'assoit à mes côtés :

– Vous ne dansez pas ? Alors bavardons…

Elle est fraîche, svelte ; des boucles châtain, de grands yeux clairs. Je viens d'ailleurs, je sais écouter. Son père, ses frères font la guerre, sa grande bourgeoise de mère s'est enrôlée dans la Défense passive ; quant à elle, elle a interrompu ses études pour servir. Elle restera infirmière tant qu'on se battra, sera médecin ensuite, sa vocation. Elle consulte sa montre, s'écrie :

– Mon dieu, il se fait tard ! Raccompagnez-moi, voulez-vous ?

La nuit est d'encre. Aussi me prend-elle par la main pour me guider le long d'un chemin forestier. Les feuilles mortes craquent sous nos pas. Soudain, elle s'arrête et me lance à brûle-pourpoint :

– Donnez-moi votre imperméable !

Elle l'étend à même le sol, le recouvre de son ample cape d'infirmière. Pendue à mon bras, elle s'allonge, dresse les jambes au ciel… Sa jupe s'envole, dévoile un triangle blanc qui, à son tour… Suit un chuchotement :

– Darling, prouvez-moi que ce qu'on dit des Français n'est pas surfait !

Je n'ai pas songé à lui demander son nom. Jamais je ne l'ai revue. Je ne garde d'elle, mêlée à des ferments d'humus, que la fragrance lavande discrète et coûteuse d'une Lady Chatterley…

M'est revenue en mémoire une réflexion de ma sainte femme de mère : « Hélas, à l'étranger, les Françaises ont une réputation de femmes légères, surtout en Angleterre, où la conduite des dames est irréprochable ! »

Que de stupre a coulé sous les ponts de Londres, ma pauvre maman, depuis que tu les traversais en victoria !

« À Wanborough, la Special Training School nº 5, l'école de sélection, aura lieu un tri im-pi-toy-able !, a claironné Bisset. Ça passe ou ça casse, mes Totos ! Seul le gratin du gratin sera admis à poursuivre la formation. »

Wanborough Manor, une demeure edwardienne sur le Hog's Back, à quelques kilomètres de Guildford, donne sur un grand parc abritant un stand de tir et une carrière de démolitions. Nous y retrouvons une dizaine d'agents en formation, dont trois jeunes femmes. Une brune piquante au joli visage mat et à la chevelure couleur marron vernis m'interpelle :

– Tu es français ?

– Oui. Toi aussi, je suppose.

– Non, espagnole par ma mère, anglaise par mon père qui, traitant d'affaires en Europe, nous a élevés en partie en France, mon frère et moi. Née Éliane Brown-Bartroli, je suis devenue Plewman par mariage. Tiens, ajoute-t-elle en désignant une rousse aux yeux verts se tenant à ses côtés : voici Diana Rowden, un pur produit britannique qui a grandi sur la promenade des Anglais !

Diana se rebiffe :

– N'importe quoi ! Je n'ai pas grandi à Nice, mais à Cannes, où mes parents ancraient leur yacht ! J'y ai fait mes études.

La troisième jeune femme est un bonbon rose aux cheveux blonds mousseux, aux yeux immenses derrière des lunettes d'écaille, si délavés qu'ils semblent inhabités.

– C'est notre chaperon, s'esclaffe Éliane. Elle s'appelle Prudence, ça ne s'invente pas ! Comme si nous avions besoin d'un chaperon !

Parmi les hommes, Éric Cauchi, un colosse brun de peau et de poil, préfère parler pied noir que massacrer sa langue maternelle :

– Je suis pourtant britannique… maltais, enfin. Comme j'ai suivi mon père de port en port autour de la Méditerranée, j'ai appris le grec, l'italien, le français… mais seulement trois mots d'anglais.

Alors qu'il vient de nous certifier que la dynamite explose au moindre choc, à la moindre étincelle, l'instructeur qui jongle, cigarette au bec, avec un boudin d'explosif, le laisse échapper ! D'instinct, je me roule en boule.

Pas un souffle ! L'officier s'esclaffe : « Heureusement, ce n'est pas de la dynamite, mais du *Plastic High Explosive* composé d'une fraction d'exogène dans un excipient inerte… donc stable ! C'est l'arme idéale ! Une balle, les flammes de l'enfer le laisseront de marbre, mais mis à feu par un détonateur au fulminate de mercure, extra-sensible, lui, il détonnera à huit mille mètres/secondes et cisaillera acier et béton ! »

À nous de pétrir, sertir la mèche dans le détonateur et le détonateur dans la charge. Faire sauter les premiers pains, quelle ivresse ! Pressentant que pour triompher de ce stage « impitoyable », mieux vaut faire bloc, Éric, les jeunes femmes et les trois « Africains » – c'est ainsi qu'on nous a baptisés – s'entraident. Lorsque Diana s'escrime à remonter dans le noir une Sten Gun, je chuchote : « N'oublie pas de verrouiller la culasse ! » Une hantise, la culasse de la Sten, mitraillette de tôle emboutie produite par millions à trois sous pièce ; laissée libre, elle rebondit comme une balle. Si le chargeur est engagé, la rafale entière vaporise aux quatre points cardinaux !

Lecture de cartes, marches d'orientation, séances de démolition et de tir de plus en plus exigeantes… Je remporte l'épreuve de tir : un sans-faute sur un parcours en forêt et « maison hantée ». À Wanborough, ce ne sont pas les fantômes et les squelettes de la Foire du Trône qui surgissent, mais des SS en carton. Ils glissent d'arbre en arbre le long d'un câble, se dressent derrière un buisson, une porte, en haut d'un escalier, dans les WC même. Il faut dégainer plus vite que son ombre, sinon les mauvais points pleuvent ! En morse, nous rivalisons de virtuosité, jusqu'à ce qu'Éliane nous souffle : « J'ai appris que le SOE manque de radios. Cessez donc de faire des étincelles, sinon… »

Le radio, le « pianiste », est à la fois prima ballerina, cordon ombilical et paria d'un réseau. On le couve, car par lui transitent commandes, instructions et appels au secours. Il est si précieux qu'on le tient à l'écart des parachutages, des sabotages. Il vit cloîtré… jusqu'à ce que, trop souvent, les « grandes oreilles » de la Gestapo, le repérage d'émissions par goniométrie, le localisent.

« Dans ce domaine, pertes de 25 % plus élevées que chez les agents lambda ! nous assène Éliane. Avis aux amateurs ! »

Du jour au lendemain, nos doigts se nouent. Grippent les Q, da-da-di-da, que nous égrenions magistralement au rythme de la Marche nuptiale, les V, di-di-di-da, sur la *Cinquième* de Beethoven, les H traduits par une salve de quatre percussions sèches ! Mike, notre instructeur *Signals*, ne se remettra sans doute jamais de cette épidémie sans précédent : six opérateurs-radio lui ont claqué simultanément entre les doigts !

Fiévreux sont les derniers jours, les jours d'examen, même sans morse au menu !

Nous comparaissons devant de longues tables chargées d'un marché aux puces d'explosifs, de grenades, d'armes de toutes provenances : Mauser, Parabellum, Luger, Hersthal, Browning, Colt, Smith et Wesson, Llama espagnols, Sten, Bren, et même le redoutable Sturmgewehrt des parachutistes allemands, à démonter, remonter sans produire une pièce en trop, au chronomètre et… les yeux bandés. Un jeu d'enfant pour nos amies. Ayant grandi sur un navire, Diana a le sens de la mécanique et de l'orientation. Éliane a des doigts de fée ; fille d'un businessman, elle manie la dialectique. Lorsqu'elle ignore une réponse, elle noie les instructeurs dans un verbiage creux.

L'exercice de fin de stage prend sa source en forêt lointaine : il faut s'y orienter, comme le Petit Poucet, sans lumière, sans boussole, sans carte et sans se faire intercepter par nos professeurs, qui jouent les guetteurs ennemis. Objectif final : gagner le bureau du major Watt, commandant l'école. Ayant glissé entre leurs doigts, j'atteins la façade du manoir, je me hisse le long d'un lierre jusqu'à une fenêtre… dont le battant cède ! À pas de velours, je me glisse à l'intérieur…

– *My God, who is it ?* gémit une voix oppressée.

Une lampe de chevet s'allume sur un lit en désordre. Dans le lit, Prudence, le chaperon, au naturel, cheveux de lin répandus, écarquillant ses grands yeux de myope. Un sein rose pointe le nez par l'échancrure d'un déshabillé de satin parme. Je chuchote :

– N'aie pas peur, Pru ! Ce n'est que moi, Bob, en exercice d'intrusion. Je me suis trompé de chambre…

Elle murmure :

– Ah, c'est vrai ! Je devais accompagner les filles, mais j'ai la grippe !

Le drap dévoile l'autre sein… Je tombe à genoux, ma bouche se pose sur les lèvres entrouvertes de Prudence qui s'animent… À cet instant m'apparaît en surimpression sur la peau nacrée l'article IX du règlement de l'école : « Le quartier des *Ladies* est strictement interdit aux *males* ! »

Et si cette poupée n'était qu'une tentatrice, une Mata-Hari chargée d'éprouver mon irréprochabilité, l'instrument du « tri impitoyable » qu'a évoqué Toto ? Je dénoue aussi délicatement que je peux les bras noués autour de mon cou ; je m'arrache à regret à une vallée enchantée embaumant Yardley. Je me faufile dans le couloir ; dix pas plus loin, je me glisse dans le bureau de Watt…

Prudence or not Prudence ? Ai-je déjoué une machination ou ai-je déçu une oie blanche qui voulait éprouver, elle aussi, si ce qu'on dit des Français… Je ne le saurai jamais. En revanche, je suis jugé « Apte à poursuivre ma formation ».

Diana, Éliane, Éric et Pierre figurent également au tableau d'honneur.

Henri Silol, lui, au terme d'une si longue route, a failli… bêtement.

Le samedi, on nous accorde quartier libre à Guildford, sous condition expresse de nous tenir à l'écart du *Red Lion*, un pub du centre-ville. Le soir, Henri nous revient frétillant :

– J'ai fait connaissance d'une ravissante. Nous avons bu une bière au *Red Lion*.

Je sursaute :

– Tu es fou ! Il est « *out of bounds* », interdit, voyons !

– Tu crois tout de même pas que le SOE y poste des mouchards déguisés en pompe à bière ? me répond-il en riant.

Le lendemain, il s'entête à y retrouver sa créature. Lorsque Pierre et moi rentrons du cinéma, une note épinglée sur l'oreiller de notre ami attire notre regard : « Bonsoir les amis. Je suis convoqué à Londres. Je n'en aurai sûrement pas pour longtemps. À bientôt. » À bientôt ?… Jamais nous ne le reverrons ! Quelque part dans l'extrême nord de l'Écosse se cache, dit-on, une forteresse surnommée le *Cooler* ou le *Purgatory*. Le SOE y cloîtrerait, au secret absolu, les agents ayant failli. Coupés du monde, sans calendrier, sans montre, tournant aux zombies privés de toute notion du temps, ils

mêleraient dates, évènements. Lorsqu'on leur ouvrira la porte, un jour, ils ne seront plus que des névrosés inoffensifs, libres de raconter ce qu'il leur passera par la tête… que, jadis, par exemple, le SOE déguisait ses mouchards en pompe à bière ?

À Londres, j'occupe la chambre d'ami de l'appartement d'Éliane à Queen's Gate dans le quartier chic de Kensington. Éric partage celle de la maîtresse de maison… Ils se sont toqués l'un de l'autre, ces deux-là, entre deux jets de grenade ! Nous formons un trio indissociable. Jouant à la grande sœur – elle a 24 ans passés ! – elle m'appelle *Hermano* et, tout indulgence, adresse un sourire angélique à mes conquêtes d'un soir qu'elle surprend parfois, au saut de mon lit :« Que prenez-vous le matin, thé ou café ? » Comme si rien n'était plus naturel que de croiser sous son toit une inconnue à moitié nue. Elle leur décerne même des notes.

Vallée, Gaillot, Pierre Raynaud nous rendent visite. Diana offre des dînettes à Chelsea, le Saint-Germain-des-Prés de Londres, dans son *mews*, une écurie donnant sur une ruelle, aménagé en appartement bijou, le fin du chic ! Éliane nous impose dans des cocktails. Son restaurant favori : la *Casa Pepe*, le restaurant espagnol en vogue de Soho. Pepe, un hidalgo potelé, calamistré, costume bleu pâle et chemise rose, l'écrase sur son cœur, couvre ses paumes de baisers.

Personne ne fait plier Éliane, pas même Vera que j'affronte, tête basse, lors de fins de mois cruelles :

– Vera, une petite avance de dix livres, s'il te plaît.

Elle me transperce d'un regard glacial :

– *By God,* Bob, tu sais bien qu'il m'est interdit de consentir des avances à qui que ce soit ! Ah, vous, les Français !

– Voyons, Vera, si je survis, ne fût-ce que trois semaines en mission, tu pourras te rembourser sur la bête !

Elle soupire à fendre l'âme, me tend un petit carré de papier pelure bleu tendre, la couleur de ses yeux :

– Soit. Signe là.

Parachute School, « l’usine à parachutes » de Manchester, livre les parachutes comme un distributeur automatique les sandwichs. Ils dévalent à jet continu le long de rampes au pied desquelles on fait la queue. Avant de sauter, entraînement au sol : agrès, roulés-boulés, sauts depuis une maquette de bombardier ou une tour, visite des salles de pliage et inévitable trait d’humour du sergent de service, qui glousse :

– Voyez, ces plieuses insèrent dans chaque sac une fiche à leur nom ! Du coup, si votre truc ne s’ouvre pas, vous saurez à qui vous adresser !

Une nuée de Whitley, bombardiers hors d’âge, sème chaque jour des milliers d’hommes à tous vents. Avant de sauter, on braille :

I want to find a sergent who forgot to hook me up !

Cause I ain’t gona jump no more !

J’veux retrouver ce sergent qui a oublié de m’accrocher !

Pas’que j’pourrai plus jamais sauter !

Le reflet des prés de la verte Angleterre projeté par la trappe circulaire rend livides à souhait les vingt visages découpés au carré par la visière et les oreillettes du casque de mousse. Nous nous propulsons en cul-de-jatte à la suite de nos compagnons de *stick* vers l’ouverture béante qui nous avale l’un après l’autre. À Ringway, ce n’est pas aux corneilles qu’il faut bailler, mais aux hommes-oiseaux. Il en pleut de partout ! Des instructeurs s’égosillent dans des mégaphones :

– Numéro Treize ! Serrez juste les jambes avant de toucher ! Position impeccable !… Merde… Ambulance au Treize !

Assommé à l’impact, le malheureux Treize vogue à la traîne de son pépin que la brise gonfle en spinnaker. Un cockney sans pitié lui jette au passage :

– Jette l’ancre, mon pote ! Y a un quai au bout !

Éliane et Diana disposent d’un avion particulier qui les largue loin des regards. Aucune femme n’étant censée porter une arme – conventions de guerre obligent –, que feraient-elles au bout d’un parachute ? À moins d’être spéciales, ce qui ne regarde personne. Par ailleurs, l’insigne à ailes bleues ne sera décerné ni aux une ni aux autres. Afin de tromper l’ennemi,

ne jouons-nous pas les ronds de cuir d’état-major ? Or des ronds de cuir, on n’en a jamais vus se jeter dans le vide, voyons !

Chapitre VI

ADIOS, HERMANO !

L’école de sécurité, ou Groupe B, occupe l’immense domaine de Lord Montagu of Beaulieu – prononcez Bioulè – au sud de Southampton. Une étendue sans fin de pâturages, de haies et de bosquets où divaguent des vaches, des chevaux à demi sauvages et des hardes de cerfs. Un major nous accueille dans un manoir edwardien :

« *Welcome !* Ce chalet Boarmans, ou STS 36, est traditionnellement réservé aux membres de la French Section… Pourquoi « Beau Lieu » ? Parce que les moines cisterciens français qui ont édifié ici une gigantesque abbaye ont traduit en leur langue son nom latin, « Bellus Locus ». C’est dire si le site était enchanteur ! Ils y ont prospéré jusqu’à ce que le pape excommunie notre bon roi Henri VIII. Du coup, il a mis la main sur le monastère, ses trésors et trois mille hectares de terres, qui ont été cédés ultérieurement pour une bouchée de pain à un Montagu allié aux Stuarts par la cuisse gauche. Mais assez d’histoire… Aujourd’hui, le domaine compte une douzaine de cottages comme celui-ci. Y logent des Belges, des Tchèques, des Yougoslaves, des Norvégiens, des Danois, etc., et vous. »

Au programme : composition des forces armées et de subversion nazies dont le RSHA, Office central de sécurité du Reich, et son fleuron, le *Sicherheitsdienst* ou SD dont la Section IV est la Gestapo. N’oublions pas l’Abwehr, le service secret militaire dirigé par un héros de roman, l’amiral Canaris. Sa photo est épinglée au mur : cheveux blancs, visage aux traits acérés éclairé par un regard métallique qui, dit-on, transperce ses interlocuteurs.

Quant à Heydrich, le chef mystique du SD, sadique à visage en lame de couteau, trois agents de la Section tchèque du SOE lui ont fait la peau l'année dernière.

Le chef suprême des SS – bourreaux vêtus d'uniformes noirs à tête de mort, d'où leur surnom de *Totenkopf* – est Himmler. Le patron de la section antiterroriste de la Gestapo à Paris, notre ennemi public n° 1, est le *Sturmbannführer* (commandant) Karl Boemelburg, qui, dans sa prime jeunesse avant 1914, a étudié en France, puis, au cours de plusieurs séjours, l'a longuement espionnée ! Passant pour expert criminologue, il a même collaboré à la protection de George VI lors de sa visite à Paris en 1938 ! Tiens, comme Bodington ? Il a même eu accès aux fichiers de la police française !

Lorsqu'en juin 1940 il a occupé les locaux de la Sûreté, rue des Saussaies, il s'est senti chez lui. Ses services ont réquisitionné la majorité des beaux immeubles du bout de l'avenue Foch, côté porte Dauphine, dont le 84 voué aux interrogatoires des agents du SOE capturés. Il est secondé par un ancien flic de Karlsruhe, raide comme la justice, le *Hauptsturmführer* (capitaine SS) Hans Kieffer, et Götz, un *Herr Professor* fait *Obersturmführer* (lieutenant) expert en *Funkspiel*, retournement d'opérateurs radio capturés. Il jongle avec les codes. Quant à Karl, un épicurien, il a le béguin pour la cuisine française et les p'tites femmes de Paris…

Les leçons de grimage que donne un officier au physique de jeune premier, le capitaine Follis – qu'Éliane baptise « Follis Bergères » – déchaînent les fous rires. En nous maquillant avec les moyens du bord, blanc à chaussures pour grisonner, cendres pour accentuer les rides, chewing-gum et coton pour les bajoues, nous nous vieillissons de trente ans, nous nous faisons bossus, boiteux, moribonds.

Nous bûchons les codes, nous concoctons des encres sympathiques à base de blanc d'œuf, de jus de citron, d'urine. Pour violer le courrier sans laisser de trace, rien de mieux que de faire rouler délicatement une aiguille à tricoter sous le rabat de l'enveloppe.

Après, le capitaine Green, dit *Killer Green*, entre en scène. « Le Tueur » parce qu'il est professeur d'activités criminelles, ce qui, contrairement à ce

que nous imaginions, ne traite pas d'exécutions sanglantes, mais d'empoisonnements scientifiques au cyanure, arsenic, aconitine, toxine botulique et autres, administrés dans les boissons, la nourriture, la colle des enveloppes et des timbres, le café ou le thé… comme si les Allemands prenaient le thé ! Green crochète aussi les serrures. C'est, paraît-il, un monte-en-l'air virtuose que le SOE a extrait de prison pour nous enseigner son art. Il déchiffre les combinaisons de coffre-fort à l'oreille, prend des empreintes au chewing-gum et à la pâte à modeler, cisèle au millimètre des fausses clés en plexiglas. À l'aide d'une épingle à cheveux, il viole les serrures de sûreté.

Je m'applique… en pure perte. Le *Killer* m'assène : « Pour faire un casseur passable, il faut dix ans, mon cher Bob… »

Suivent les leçons de filature. Tour à tour, intructeurs et élèves figurent les fileurs ou les filés. Le champ clos : Southampton, où nous sautons dans des autobus en marche, nous nous défilons par des immeubles à double issue, nous nous perdons dans les grands magasins. Fines mouches, Diana et Éliane attirent leurs poursuivants dans les rayons de petites culottes ; là, sous le regard de ladies offusquées, ils se liquéfient.

À ce petit jeu, la ville et son port nous sont vite familiers. Les bombes ne les ont pas épargnés. Comme à Londres, des pièces d'eau entourées d'un muret comblent les vides laissés par un immeuble ou un commerce détruits. Parfois, d'un pub il ne reste qu'une enseigne, accotée à un pan de ruines. L'une d'elles figurant un cygne, du nom du pub défunt *The Swan*, me fait sourire… la *Mort du Cygne*, à l'anglaise !

Une nuit, nous cambriolons un cottage farci de *booby traps*, « pièges-à-con » au talc, cachés derrière les portes, dans les tiroirs et même sous le siège des WC. Nous rentrons de l'expédition blancs comme neige.

Hors salle d'étude, un vieux sergent-major évoque le bon vieux temps : « Sous Victoria, Baden-Powell, vous savez, l'inventeur de ces scouts à la gueule dans le vent et francs comme l'or, eh bien, lui, il savait tromper son prochain ! Il a couru le monde déguisé en peintre du dimanche qui croquait toutes les fortifications, tous les canons qu'il rencontrait… et sans se faire piquer ! Une vedette de l'IS ! Il avait pour copains Dansey la Chaussette et… Churchill. « La Chaussette » parce qu'il liquidait les sentinelles boer

avec un bas plein de sable mouillé. D'après ce qu'on dit, Winston le valait bien. Ces deux-là appartenaient à une unité qui laissait les uniformes au vestiaire pour attaquer les Boers dans le dos. Pas étonnant qu'ils aient fondé le SOE. Aujourd'hui, Dansey est le n° 2 du MI 6. En fait, son vrai chef, car Menzies, le patron en titre, lui mange dans la main. »

Un brillant cerveau de la Firme – surnom de l'Intelligence Service – a été l'inspirateur de cette école. Son père, Saint-John Philby, gentleman explorateur, a été le premier à traverser l'immense désert d'Arabie et, devenu l'inséparable d'Ibn Seoud, a cédé son sous-sol aux pétroliers américains. Diplômé de Cambridge, Kim, son fils, est entré à l'IS, a jeté les bases de notre Groupe B et de la STS 17, l'école supérieure de formation de saboteurs. Après cela, il gravira les échelons de la Firme jusqu'à prendre la tête d'une section très sensible, celle de l'URSS. On connaît la suite : avec quatre de ses condisciples de Cambridge, il vendra pendant une bonne trentaine d'années les secrets de l'IS, et ses agents, avant de s'évaporer à Moscou où, colonel de l'Armée rouge et héros de l'Union soviétaique, il sera enterré avec tous les honneurs. Jamais il ne sera inquiété, car nul gentleman de l'*establishment* ne peut concevoir qu'un *fellow* de Cambridge, un confrère, s'amuse à trahir !

« *Heraus* ! Debout ! »

Trois gestapistes bien imités – uniformes noirs à *Totenkopf* et gueule à l'avenant – font irruption dans ma chambre et me traînent dans une pièce nue, sous une lampe à arc. Entre rêve et réalité, je tente de reprendre mes esprits. Les questions pleuvent. Mes tortionnaires se lançent la balle, rabâchent, m'invectivent, me forcent à me couper. Je m'en sors du mieux que je peux. Cette répétition *true to life* – en vrai – d'une arrestation par la Gestapo me laisse sur le flanc. Néanmoins, le directeur des cours me juge « apte à poursuivre sa formation ».

Demain, j'affronterai l'épreuve finale de la session, le *Scheme de 96 heures*, une mission simulée, grandeur nature.

Les cokeries, hauts-fourneaux et aciéries de Shieffield souillent le ciel à vingt kilomètres à la ronde, et le col de ma chemise en moins d'une heure.

Mon but : dénicher une tonne d'informations sur la Poste centrale et les transmettre discrètement. Bisset ne m'a pas caché combien le parcours serait piégeux :

– Chaque soir, tu nous téléphoneras le nom de ton hôtel.

Je me suis rebiffé :

– Je serai donc filé dès que je mettrai le nez dehors, et vous me pêcherez au lit !

– À toi de te démerder. Tu n'as pas passé quatre semaines à Beaulieu pour des prunes ! *Good luck !*

La chance me sourit : à Sheffield, pas d'Interurbain automatique. Jouant le renard de La Fontaine, je loue le ramage de la standardiste. Elle me confie qu'elle est célibataire. Dans la ville, plus de jeunes hommes ; ils sont partis à la guerre ; la vie n'y est pas folichonne. Le plumage de la belle n'est hélas pas égal à son ramage. Elle n'a pour elle qu'une chevelure dorée coiffée à la diable et, derrière les lunettes, un regard aussi vert que son tailleur de tweed. Les ras-bords de *Claret* la mettent en verve. En une heure elle m'en apprend plus sur le *Post Office* que ne l'exige le questionnaire qu'on m'a remis. Je me rachète en lui prodiguant ensuite toute la ferveur dont je suis capable à vingt ans. Final de ma mission : transmettre les renseignements butinés à un quinquagénaire légèrement bedonnant à l'hôtel Terminus, le lendemain. Impossible de le manquer, il lira le *Times*.

À l'heure pile au rendez-vous, je fouille le bar des yeux. Une voix m'interpelle :

– Lieutenant Mortier ?

C'est celle d'une vamp à la crinière de feu, au maquillage appuyé. Assise sur un haut tabouret, elle m'offre une vue imprenable sur des cuisses généreuses gainées de bas fumés. À Sheffield, je suis Roger Martin ; la carte d'identité que m'a délivrée Orchard Court en fait foi. Cette vamp est donc une Mata-Hari made in SOE qui tente de me piéger ! Je passe donc mon chemin sans ciller. La Dalila me poursuit, me chuchote le mot de passe qu'un quinquagénaire bedonnant aurait dû me débiter. Je réplique avec un sourire suave :

– Vous faites erreur sur la personne, Madame !

Elle insiste ; je ne démords pas de Martin. Elle s'obstine. Je décide de me laisser ferrer :

– Même si je ne suis pas celui que vous croyez, je bénis cette méprise… Puis-je vous offrir un verre ?

Pendant le déjeuner, c'est d'elle que je parle à bâtons rompus, rien que d'elle.

Au cours de la promenade qui suit, sous un pommier, j'enlace Doris. Elle ne se défend pas. Je lui porte alors un étranglement – enseigné par de Guelis – que j'interromps à la seconde où ses yeux se révulsent. Lorsqu'elle reprend ses sens, je lui murmure :

– Voyez, Doris, personne autour… Caché sous cette haie, votre cadavre ne serait pas découvert avant des jours. Je serais loin ! Ayez la bonté de mentionner dans votre rapport à Buckmaster que vous avez été assassinée par un inconnu qui a pris la fuite à cinq heures et trois minutes. D'accord ?

Comment pourrait-elle m'en tenir rigueur ? Nous sommes devenus si proches. Elle me confie qu'elle est la sœur du commandant de l'une de ces STS que j'ai fréquentées. La French Section, une affaire de famille, en quelque sorte ?

Lorsque, le lendemain, je traverse le hall de l'hôtel pour gagner mon taxi, deux bourgeois qui arpentaient le trottoir me barrent le passage. Je les bouscule. Alléché par la promesse d'un gros pourboire, mon chauffeur les sème. Peine perdue, trois de leurs confrères me guettent en gare. Lorsque je suis emmené, menottes aux poignets, la foule s'agglutine : « Ce jeune homme bien mis, un criminel ?… À l'heure où tant d'autres donnent leur vie pour la patrie ! *Shocking* ! »

Au commissariat, je suis cuisiné jusqu'au matin aussi rigoureusement que par les « gestapistes » peu auparavant. C'est qu'ils appliquent à la lettre les consignes d'Orchard Court, ces flics. Quoi qu'il en soit – merci à Doris ? – mon sens de la sécurité est reconnu. Je suis jugé « apte à remplir une mission *in the field* ». Pour de vrai.

– Mortier, vous connaissez Poitiers ?

– Pas du tout, mon colonel.

– Parfait, parfait ! répète Buckmaster qui m’a convoqué. Ainsi, vous n’y serez pas reconnu. J’ai justement quelque chose pour vous là-bas. Une affaire éclair : orchestrer le sabotage de grandes écluses… si vous êtes volontaire ?

– Bien entendu, Sir.

– Point d’arrivée : l’hippodrome abandonné de Poitiers, situé à neuf kilomètres de la ville près du hameau de La Torchaise. Parachutage *blind.*

Aïe ! tomber *blind*, en aveugle et seul, c’est ne pouvoir compter sur personne pour me dépendre éventuellement d’un arbre, me soutenir en cas d’entorse, enterrer mon parachute, effacer mes traces, m’aider à porter ma valise pesant une tonne, me mettre sur le bon chemin. Sans même envisager le pire : que « ce con de navigateur » s’emmêle dans ses degrés et me largue dans le bleu, à cent kilomètres du point prévu !

Mon ordre d’opération ne s’encombre pas de ces détails :

« 18 mai 1943. Opération Porter.

Votre nom de code : Paco.

Papiers d’identité au nom de Robert Mollier.

Personnage et histoire de couverture : à construire.

Après parachutage, vous vous rendrez à votre maison sûre :

Monsieur Gâteau. Commissaire-priseur.

19 bis rue Boncenne. Poitiers.

Mot de passe : « Mon ami Pierre m’a dit que vous pourriez me présenter à sa cousine. »

1) Vous reconnaîtrez la *Dropping Zone* (DZ – zone de parachutage) que nous vous suggérons ici et réceptionnerez une équipe de démolition au début de la lune de juin.

2) Vous définirez l’itinéraire entre DZ et objectif.

3) Vous reconnaîtrez l’objectif de façon à y mener l’équipe et être en mesure de remplir le questionnaire joint.

Votre contact sur votre route d’évasion :

Señora Dona Jacoba Robredo.

Calle Bravo Murillo 107. Secunda Izqiuerda.

Madrid.

Votre signature de reconnaissance pour tout courrier : « Anastase. »

En Espagne, vous pourrez requérir l'assistance des autorités britanniques sous le nom de lieutenant Robert Malley. Matricule 13191.

Vous apprendrez par cœur ces instructions frappées du sceau du *Secret Act* et ne les divulguerez à personne, même parents et intimes.

« Porter », « Paco », des classifications bonnes pour les scribes du SOE ; je ne les retiens pas. En revanche, en France, je me coulerai dans la peau de Mollier et si, par malheur, je dois sauter les Pyrénées, après m'être débarrassé de mon jeu de papiers, je jouerai à Robert Malley, *British officer,* évadé. J'exigerai que mes geôliers espagnols communiquent mon nom et mon numéro matricule au consul britannique le plus proche. Il me fera élargir – je l'espère – dans la foulée.

Ce texte, le lendemain, je le récite de mémoire, à l'endroit, à l'envers et, en toute modestie, j'annonce à Pierre, à Éric et aux filles que je suis, le premier, en *stand by*. Au souper que Diana donne à cette occasion, Vallée et Grand-Père nous révélent qu'ils sont, eux aussi, sur la case départ. Mais je me sens de force à les prendre de vitesse !

Le mois de mai 1943 a goût de muguet ; le soleil brille. Heinkel et Dornier répondent à l'appel du printemps ; nous subissons un mini-blitz : une modeste giboulée de bombes, de rares immeubles éventrés, quelques centaines de morts. La RAF et les batteries de DCA qui se sont répandues en pleine ville sont désormais trop musclées.

Dès 8 heures les dortoirs pour sinistrés aménagés dans les stations de métro s'éveillent. Entre les rideaux cachant les lits superposés émergent des écoliers en blazer et des gentlemen de la City. « *Business as usual !* ».

La convocation du colonel ne me prend pas par surprise ; je suis fin prêt… et le premier à partir, comme je l'escomptais…

– Hum, hum ! me fait Buck. Vos écluses, mon cher Bob… elles sont dans le lac. Mission annulée à la dernière minute.

Diana et ses taches de rousseur, ainsi que François Vallée nous quittent le 16 juin. Pierre le lendemain.

Éliane, Éric et moi restons sur le pavé, mélancoliques.

– Bob, vous connaissez Rouen ?

– Non, mon colonel.

– Parfait ! Vous irez donc remplacer le saboteur du réseau Salesman, en Seine-Inférieure. Il a eu des ennuis. Clément, son chef, vous attend.

Clément est le pseudo du *captain* Charles Mark Geoffrey Staunton, un agent chevronné qui, en 1941 déjà, appartenait à un réseau de la Côte d'Azur. Arrêté par la police de Vichy, il a été interné au camp de Mauzac, en Dordogne. Il s'en est évadé en compagnie d'une douzaine d'agents du SOE et du BCRA gaulliste, en enlevant un garde ! Par les Pyrénées, l'Espagne et le Portugal, ils ont rejoint Londres. Fabuleuse, cette évasion est évoquée comme un cas d'école à Beaulieu. En mars dernier, Staunton a regagné la France. Il a monté à Rouen un réseau qu'on cite en exemple.

Là-bas je serai Robert Mollier, orphelin et célibataire, sans enfants, né dans un faubourg du Havre dont, en 1940, la mairie et ses archives ont été réduites en cendres. Ingénieux, non ? Ma boîte aux lettres : *Micheline-Modes*, rue des Carmes, à Rouen. Le mot de passe : « Avez-vous des chemises encolure 46 ? ». Si le patron, notre « correspondant », s'est absenté, le vendeur me prendra pour un loufoque : j'ai un coup de cygne. Lorsque j'aurai la Gestapo aux trousses, je me réfugierai non plus chez ma « tante » Dona Robredo à Madrid, mais chez un « tonton » Lionel Martin, Rambla Santa Monica à Barcelone. C'est plus près !

Dernière formalité du briefing : Morel m'a tendu la traditionnelle bonbonnière : « Cachets bleus : la Benzédrine… capsule incolore : le cyanure ! Ne vous trompez pas, hein ? »

Éliane, Éric et moi sommes inscrits au « tour » de lune de juillet. Ah, cette maudite lune, le SOE et ses agents sont à sa merci ! Ses rayons dessinent les méandres des rivières, peignent de blanc les prés qui contrastent avec les forêts restées noir d'ébène. Ce sont les seuls repères

offerts aux équipages des *squadrons* clandestins du SOE, le 161, le 138, qui, radio muette, naviguent à l'estime au-dessus de terres que le black-out enténèbre. Encore, dans le cockpit des quadrimoteurs Halifax de trente tonnes, quatre hommes veillent ! En revanche, un homme, un seul, est aux commandes du petit monomoteur de *pick up* Lysander, ou *Lizzie* ! Pour unique fil d'Ariane, une carte, qui tend à glisser sur les genoux, éclairée par la lueur blafarde du tableau de bord. À lui d'affronter les orages pour aller, à trois cents kilomètres de là, se poser en acrobate sur un mouchoir de poche et mal pavé encore ! Ils comptent tant sur les rayons de la reine des nuits, ces *squadrons*, qu'ils se sont baptisés *Moonlight Squadrons*, « Escadrilles du clair de lune » !

Éliane et Éric ont caressé le rêve de courir l'aventure ensemble ; le « 64 » l'a étouffé dans l'œuf : « Deux agents liés sentimentalement ne seront jamais parachutés ensemble. Que l'un soit pris, l'autre tentera tout pour le sauver, jusqu'à, pourquoi pas… trahir. »

Frappé au coin du bon sens ! Il suffit de voir Éliane se blottir contre Éric, insinuer sa tête par petits coups entre menton et épaule en grognant de plaisir, ses paupières battant comme des ailes de papillon, pour en être convaincu.

Ann me tient à cœur, mais rien de commun avec la passion qui submerge ces deux-là. Elle débarque de Portsmouth sans crier gare, se défait de son béret, de sa veste, de son col, de sa cravate, secoue ses boucles, puis fond dans mes bras. Le soir, elle étrenne les dessous de dentelle que je lui ai achetés. Elle en reste confondue : qu'un gentleman ose seulement pénétrer dans un magasin de lingerie féminine constitue à ses yeux un acte d'héroisme.

Elle possède deux adorables fossettes au coin des lèvres, deux autres au creux des reins.

Je me livre à un dernier galop à « Chorley Wood », une STS « à la carte » où, selon son humeur, chacun pratique ce qu'il lui plaît : tir, démolitions, motocross. Les radios font des gammes sur des couineurs. Je me lie avec Peter Newman, un Anglais qui rentre de mission. En fait, son vrai prénom, Isidore, lui donne des boutons. « En France j'ai adopté Pierre ou Pépé », me confie-t-il.

Je m’offre une indigestion de plastic et de tir au bazooka, un *rocket launcher* américain dernier cri, léger, sans recul, qui perce les blindages comme du gruyère. Je suis moins brillant au gros mortier de « trois pouces », plus de 75 mm, un vrai canon.

Au premier rayon de la lune de juillet, une grosse Humber nous conduit, Éliane, Éric et moi, à Hasell’s Hall, la STS « de départ » à une centaine de kilomètres au nord de Londres et à dix minutes de Tempsford, la base des Halifax de l’Escadrille du clair de lune. C’est une *mansion* de brique parée d’un péristyle à colonnade. Dans le hall d’entrée, un pôle d’attraction : un grand tableau de feutre sur lequel à l’heure du thé, cérémonieusement, le chef des Opérations pique à l’aide d’une fléchette un feuillet : la liste des partants du soir.

Le second jour, mon nom y figure.

J’ai le privilège d’inviter mes amis en salon particulier. Débauche de bordeaux vieux et de Drambuie, la liqueur de whiskey écossais. Au café, Éric me broie sur son poitrail, la larme à l’œil, Éliane m’embrasse tendrement :

– Au revoir *Hermano*. À bientôt sur les Champs-Élysées !

Un quart d’heure plus tard, après avoir louvoyé entre des ombres démesurées, les bombardiers au parking, ma voiture me dépose devant une grange baptisée « Gibraltar », allez donc savoir pourquoi. Des batteries d’ampoules éblouissantes éclairent de longues tables ; ses murs sont tapissés d’étagères croulant sous un bric-à-brac de parachutes, de sacs, de vêtements, de conserves et d’armes de tout poil. Un sergent me fouille à nu, en quête de monnaie, de tickets oubliés, de marques de blanchissage ou d’étiquettes *Made in England*. Pourtant, mes costumes, mes chemises ont été taillés « à la mode de Paris » par un petit artisan d’Europe centrale tout à la solde de Vera. L’homme recense mes papiers d’identité, mes cartes de rationnement, mon certificat de travail… et la capsule de cyanure dans son écrin. On bourre ma valise de conserves, de tablettes de chocolat et de cigarettes à base de déchets de cigares sous emballage de papier bleu, sans aucune marque ! Du jamais vu en France ! Lorsque je fais mine de refuser,

un officier intervient : « Dans un pays où tout manque, c'est une monnaie d'échange inappréciable ! »

Une monnaie ? Un aller simple pour Buchenwald, plutôt ! J'endosse une combinaison à vingt poches chargée de pelle-pioche, trousse de secours, cartes, compas, un poignard et un antique Mauser à crosse de chêne millésimé 1914, du jetable… tout comme moi. On me hisse dans un Halifax dont les moteurs rugissent déjà. Il se dandine, couine des freins, roule. Nous sommes partis ! Prochain arrêt, Rouen ! Soudain il fait demi-tour, s'immobilise, les moteurs s'éteignent. Un navigant sort du cockpit :

– Je suis votre *captain*… Temps bouché. On ne passera pas.

– Mais… la météo ne vous a pas prévenu ?

– La météo… en France occupée ? Imaginez, les Huns refusent de nous la communiquer et nos stations en mer, leurs U-Boote nous les coulent ! Alors on l'a à la dernière minute et elle est souvent au pif !

Dans le vestibule de Hasell's Hall, une grande fille sculpturale en chemisier blanc et pantalon noir m'attend :

– Désirez-vous souper ?

– Quoi ? Passé minuit ? C'est l'habitude ici ?

– Souvent chez ceux qui, comme vous, ont fait demi-tour… Je suis la cuisinière de service.

– Vous, cuisinière ?

– J'appartiens aux FANY… vous savez, ce corps d'élite qui fournit aux états-majors et aux services où l'on estampille les documents secrets d'un « À brûler avant de lire », secrétaires, chauffeurs et… cuisinières. *By the way*, je suis officier, comme vous. Mon nom est Mary.

– Le *breakfast.*… une autre fois, Mary.

Le soir, Éric nous invite à son dîner d'adieu. Éliane et lui s'étourdissent de bons mots et de saint-émilion, mais dans les yeux d'Éliane se lit une tristesse infinie. Je me retire discrètement.

Éric rentre au petit matin…

Deux soirées plus tard, nouveau dîner mélancolique : Éliane s'en va.

Le lendemain… nous prenons le breakfast ensemble.

Tandis que la lune brille de tout son éclat, je suis « On » de nouveau. « Mon » Halifax décolle. Le pilote m'invite dans le cockpit. Dans une débauche d'étoiles, un grand quartier de l'astre des nuits se lève ; la Manche est d'argent.

– Nous voici à 6 000 pieds, dit le *captain*. Nous allons franchir les côtes de France.

– Deux mille mètres ? C'est pas trop bas, ça ? Si nous sommes pris en chasse, comment ferez-vous ? Vous n'avez même pas de mitrailleuse de queue, je l'ai remarqué !

– Pas seulement de queue, nous n'en avons pas la queue d'une ! Les grands chefs ont estimé qu'elles ne sauveraient pas un *Hali* isolé d'une meute de Huns ! Nous sommes totalement désarmés, ce qui nous permet d'emporter des containers en supplément. Si un Focke Wulf se pointe, je vous promets une sacrée danse !

– Ça vous est déjà arrivé ?

– Non. Pourtant j'en suis à ma sixième mission. Apparemment, les routes qu'on nous fait suivre, au large des bases de chasse de Beaumont-le-Roger, Évreux et Saint-André-de-l'Eure sont fiables. Tant d'escadrilles survolent la France que les *Gerries* ne savent plus ou donner de la tête. Comme leurs radars ne valent pas les nôtres, un avion seul arrive toujours à se faufiler. Cette fois encore, nous passerons entre les gouttes.

Sur ce, ce ne sont pas les Focke Wulf, mais un orage d'été qui nous prend en chasse. On danse ! Le *Hali* tangue, rue, cabriole, saute cent mètres en l'air pour retomber de deux cents. Les tôles semblent se déchirer, les colis s'entrechoquent, leurs sangles gémissent, la pluie tambourine. Je m'arc-boute contre une cornière pour ne pas m'envoler. Mon parachute a joué les filles de l'air. Après une heure de cirque, le dispatcher revient en zigzaguant comme un poivrot :

– La « visi » est nulle, mais le cocher veut s'amuser encore un peu en essayant de se positionner sur votre DZ.

Pour ne pas voir la mort en face, j'avale une grande lampée de scotch de ma flasque de secours ; elle m'assomme. Je quitte ce tunnel de la mort.

Une flambée de rayons pourpres tombant d'une bulle de plexiglas me réveille. Nous volons sans à-coups. À côté de moi, le dispatcher ronfle. Je

gagne l’avant. Tout dort : pilote, co-pilote, navigateur, radio, bouche ouverte, tête renversée. Aux ordres du pilote automatique, les commandes frémissent. Comme une jument de médecin de campagne sentant l’écurie, le *Hali* trotte de lui-même vers Tempsford.

Lorsque la lune décline, on nous renvoie à Londres, Éric s’esclaffe : « Sept faux départs à nous trois… et combien de litres de bordeaux éclusés ! « Con comme la lune », maintenant, je sais ce que ça veut dire ! »

Après deux semaines de farniente à Queens Gate, Éliane met la clé sous la porte. Retour à Hasell’s Hall.

Le 11 août 1943, mon *Hali* et moi poussons jusqu’à Rouen. Les indicateurs sont au vert : temps de curé sur l’hinterland. Nous avons épousé les méandres de la Seine, j’ai endossé mon parachute, l’air s’est engouffré par la trappe découverte, nous avons décrit un cercle puis deux, puis trois… Le dispatcher m’a soufflé :

– On est pile sur votre DZ… Pas de balisage ! On rentre.

Conclusion d’un « sac dans les transmissions » : orage, panne, brouillage ou coupure à la sauvette par crainte d’un repérage se traduisant par des messages tronqués ou pas de message du tout, qui est le quotidien des radios. Du coup, on se méprend sur la date ou la DZ. Pour une opération réussie, trois avortent.

Éliane, Éric et moi restons les derniers clients d’un manoir ayant compté au lever de la lune une bonne douzaine d’agents. Nous faisons partie des meubles.

Le 13 août, nous sommes tous les trois « On ». Sur le tarmac de Tempsford, trois *Hali* nous attendent. Perdue dans une combinaison qui en aurait contenu deux comme elle, Éliane se dresse sur la pointe des pieds pour m’embrasser, avant d’être engloutie par un bombardier dont les moteurs ronflent. Elle esquisse un pâle sourire, car Éric a embarqué le premier. La bouche dans mon cou elle murmure : « Crois en mon intuition féminine, *Hermano*, cette fois c’est le grand départ ! Je ne t’oublierai jamais. À bientôt sur les Champs-Élysées ! »

Dans ma voiture, je renifle, je me mouche, pour que mon chauffeur, une jolie FANY, n'aperçoive pas la petite goutte tremblotant sur ma joue. Je me croyais un cœur de pierre. Mais Éliane est ma sœur après tout…

– Il vous faut un remontant ! me dit Mary en me voyant réapparaître à l'aube. Je vous recommande la spécialité du chef : œufs mollets arrosés d'un porto-flip… Et je me joindrai à vous, car ce manoir vide me donne le cafard. On ne vous le montre pas mais nous, les permanents, nous nous attachons à vous qui passez. À chaque lune, il faut avoir le cœur solide !

Il n'en reste qu'un ; je suis celui-là !

J'erre comme une âme en peine dans le parc, les salons vides. Au bar, un vieux major du *staff* qui noie sa mélancolie dans une Guiness me tend un verre :

– Nous allons bientôt débarquer à Dunkerque et le vieux croûton que je suis n'en sera pas !

Et moi alors ? Unique nouvelle réconfortante qui me vient aux oreilles seulement maintenant : de Gaulle a enlevé la Guadeloupe… et l'or de la Banque de France que Pétain avait mis en « sûreté » aux Antilles !

Le lendemain, à l'heure du thé, un nom s'affiche au tableau : le mien, bien entendu. Mary apparaît :

– Ce soir vous ne dînerez pas seul… Si vous voulez de moi ?

Je veux bien – en tout bien tout honneur – de cette longue fille aux cheveux coupés à la Jeanne d'Arc.

À l'heure du Drambuie, elle m'affirme :

– Ma fête tombe à minuit… Elle vous portera bonheur, je le sens !

Chapitre VII

LA MORT DU CYGNE

15 août 1943. Minuit.

Le vent qui s'engouffre par la trappe de saut me cingle le visage. Mary aurait-elle réellement forcé le destin ?

– *Go !… and meurde* ! glapit le dispatcher en m'assénant une bourrade.

Délicate attention, ce *« Meurde ! »*, seul mot français qu'il connaisse ! Et depuis peu… Je viens de lui expliquer qu'il porte bonheur ! Ma coupole s'ouvre dans un froissement aussi soyeux que celui d'une nuisette glissant aux pieds d'une maîtresse. Je jouis du silence de la nuit, trente secondes au plus car, pour ne pas attirer l'attention, les agents secrets sont largués au ras des pâquerettes. Des rangs de pommiers montent vers moi. Je boule entre deux arbres. Une ombre s'approche :

– Je suis Clément !

Je note le front bombé, les grands yeux pâles, pénétrants.

– Roule ton parachute et dégageons la DZ ! poursuit-il.

– Et les colis ?

– L'équipe de ramassage s'en occupera. Viens !

– Le 4 est plein de provisions. Comme vous manquez de tout…

Clément – à Londres, le capitaine Staunton – ébauche un mince sourire. Il me mène à une ferme, ouvre la porte donnant sur une grande salle et une longue table couverte de charcutailles, chaînes de saucisses, andouilles au mètre, terrines, miches larges comme des pneus et une motte de beurre. Sur une cuisinière de régiment portée au rouge, des matrones choquent des

poêles. Elles me claquent sur les joues trois baisers d'affilée, à la normande :

– Vous prendrez bien une p'tiote collation, vous qu'avez rien à manger en Angleterre !

Le *yorkshire pudding* du souper me pèse sur l'estomac. Clément me souffle :

– Pas question de refuser. Tu les vexerais !

Les bolées de cidre et les trous normands m'achèvent. Au fond du jardin, je vomis corps et âme. À l'aube, la soufflante d'un gazogène me réveille. Sans plus réfléchir, je jette dans la fosse septique ma capsule de cyanure. La torture, je me débrouillerai bien pour y couper !

Les containers que le Halifax a largués sont déjà chargés dans un camion à gazogène et dissimulés sous des fagots. Mon boss, Pierrot le chauffeur et moi nous serrons dans la cabine. Pierrot, un garçon placide, conduit précautionneusement entre de rares véhicules, allemands pour la plupart. À l'entrée de Louviers, j'aperçois mes premiers *Feldgrau*. À Elbeuf, Oissel, ils se font plus nombreux. J'ai beau m'en défendre, il me semble qu'ils me fixent avec suspicion. Soudain, un soldat planté à un carrefour devant nous brandit un panneau rouge. Un contrôle ! Inconsciemment, je saisis la poignée de la portière. Clément me happe le bras :

– Calme ! Ce n'est qu'un Feldgendarme. Il nous fait signe de laisser passer ces tanks, là, à droite !

Pierrot pose sa tête sur le volant et s'endort d'un coup ! Clément sourit :

– Il est solide, tu vois ! On peut toujours compter sur lui.

Débouchent des chars Panther calés sur des remorques montées sur tant de roues qu'elles ressemblent à des mille-pattes. Les tourelles atteignent le niveau des toits et leurs chenilles défilent à hauteur de mes yeux. « Un promenoir de plaques articulées qui, répartissant le poids sur une grande surface, permet à un engin automobile de progresser sur un sol fangeux », suivant les termes de mon grand-père qui, professeur au collège technique de Montbéliard, avait, à la fin du siècle dernier, inventé cette « Chenille » avec le concours de son plus brillant élève, Kégresse. Les généraux français, déjà en retard d'une guerre, les avaient envoyés aux pelotes. Ceux du tsar, en revanche, les avaient invités à présenter leur bébé à Moscou !

Hélas, grand-mère s'était opposé becs et ongles à ce que son Pierre, qui destinait son « promenoir » à l'agriculture, aille le vendre à des « Tartares » guerriers. Kégresse a fait fortune ; pas grand-papa qui a négligé d'associer son nom au brevet. Pourtant, à voir les Panther, il a prospéré, son bébé !

Le dernier char passé, nous repartons. Après plusieurs kilomètres de soubresauts sur les pavés de Sotteville, le P45 bifurque dans l'étroite rue des Abattoirs et pénètre dans un entrepôt. Un quadragénaire trapu en bleu de chauffe, Georges Philippon, referme le portail derrière le véhicule. Mon boss me désigne une bicyclette de luxe à pneus ballons, dérailleur et porte-bagages :

– Voici ton carosse, Bob ! Les Fritz n'accordent des *Ausweis* et des bons d'essence qu'à des médecins et à quelques hauts personnages. Pierrot fait exception, car il est camionneur de métier et que son camion roule au charbon ! En cas d'urgence, on se sert de l'*Oiseau Bleu*, la pétrolette que tu aperçois là… Ouvert à tous vents, le vélo n'est pas idéal poour affronter le pot de chambre de la France, tu t'en rendras vite compte… Tu t'y feras… Viens, c'est l'heure de te rendre chez ton logeur.

À Maurice Gelé, mon logeur, rond et jovial, qui trône derrière le zinc du *Bar de la Marine*, quai de la Bourse, Clément annonce :

– Voici votre neveu. Installez-le et renvoyez-le-moi.

Puis il me prend à part :

– Dépose ta valise chez lui et retrouve-moi 12 rue Jeanne-d'Arc, la grand-rue qui descend de la gare à la Seine. Au deuxième étage, une seule porte : « Denise Desvaux. Couture. » Là, je te présenterai le reste de l'équipe… Et pas un mot à ton « oncle ». Ça ne le regarde pas, hein !

Maurice possède un coquet pavillon de pierre sur la côte de Bihorel, une côte à couper les jambes ! M'attendent sa femme, une blonde potelée, un gamin, son fils, et un vrai neveu, un adolescent « réfractaire » au Service du travail obligatoire (STO) en Allemagne, qui se cache là. J'esquive le piège d'un « pousse-au-cul », un calvados à 70°. En Normandie, je n'aurai pas que les Allemands à redouter, mais aussi la cirrhose !

À Rouen, ils grouillent, les Allemands. Une marée verte s'écoule vers la basse ville par la rue Jeanne-d'Arc, bordée de respectables immeubles. La

tour de la Pucelle, l'Hôtel de Ville, un bijou gothique, et nombre de bâtiments font parade de plus de croix gammées que le *Majestic* de Paris.

12 rue Jeanne-d'Arc. 2e étage. Je me fige. De la porte indiquée s'échappent les voix fluettes d'un chœur massacrant une rengaine de musette : « On n'a pas tous les jours vingt ans ! » J'hésite à sonner, mais les ordres sont les ordres. Une dame imposante, fardée au pinceau, menton haut, guipure de dentelle, cheveux montés en saint-honoré, m'ouvre et s'écrie en m'administrant le triple baiser normand :

– Vous tombez à pic ! Nous fêtons l'anniversaire d'une de mes cousettes. Puis *mezzo voce* : elles ne sont pas au courant de « nos » activités, elles me servent juste de paravent. Vous êtes donc un ami de passage… innocent comme l'enfant qui vient de naître, n'est-ce pas ?

Dans le salon Louis XV, une douzaine de filles frisottées, pomponnées, une coupe de mousseux à la main, se pressent autour d'un Pleyel demi-queue en caquetant : « Pierre, s'il vous plaît, jouez-moi *Fascination* !… Non, *Rêve d'amooour* !… Pour moi : *La Valse brune* ! »

À mon approche, le pianiste tourne la tête et jette :

– Te voici enfin ? Depuis le temps que je t'attendais !

C'est Peter Newman…

La fête finie, les cousettes envolées, il ricane :

– Dans ma jeunesse, j'ai étudié le piano et les arts appliqués. Ca sert, tu vois ! Je crée des modèles pour Denise, ma « cousine ». Ma couverture est donc parfaite. Bien sûr, à mes moments perdus, je pianote pour Clément, sur un Martk III.

Le Mark III est le plus perfectionné des émetteurs-valise clandestins, et réputé léger… quatre kilos au bas mot, sans batterie.

S'avance un garçon de mon âge, élancé, visage anguleux, pâle, aux yeux gris fiévreux, au front barré par une mèche. Il me rappelle un personnage, mais qui ? Peter le présente : « Voici Claude. »

– Claude est mon second, coupe le patron. Ainsi, avec toi, l'équipe est au complet. Acclimate-toi aux Vert-de-Gris en vadrouillant une semaine en ville. Mais évite les cafés, les cinémas aux heures ouvrables. Ils y font alors la chasse aux oisifs ! N'oublie pas, Morel te l'a caché, bien entendu, que tes

faux papiers fabriqués à Londres ne valent pas tripette : support trop fin, couleur trop fade. En revanche, tu as une chance de pendu : le frère d'une jeune femme de notre réseau rapatrié pour maladie d'un Stalag est mort sur le chemin du retour, et son décès n'a pas été déclaré ! Au vu de son certificat de rapatriement, la mairie du Havre te délivrera des papiers blindés ! Résident havrais de zône côtière « interdite », tu pourras arpenter le mur de l'Atlantique sans *Ausweis* particulier et, rapatrié sanitaire, tu seras exempté du travail obligatoire en Allemagne ! À mon retour, j'espère te trouver nageant dans les *Feldgrau* comme un poisson dans l'eau.

Le lendemain matin, mon « oncle » Maurice m'interpelle :

– Des amis à moi, les Beau, membres de notre réseau, hébergent un pilote anglais qui attend depuis des semaines qu'un passeur le prenne en charge. Comme il ne parle pas français, le pauvre, et les Beau pas un mot d'anglais, à rester bouclé dans une pièce, il déprime… Si tu voulais bien aller lui dire un mot dans sa langue ?

Les Beau habitent rue aux Ours. Une petite femme vive m'introduit dans une chambre aux volets clos. Le pilote, John, petit blond au teint blême de reclus mais bouffi – son hôtesse le gave, c'est certain – s'épanouit lorsque je le salue en anglais. Il me raconte d'un trait comment son Lancaster a été abattu, comment son parachute l'a sauvé, comment des paysans l'ont caché. À l'entendre rouler les « r », je pressens qu'il est écossais. Il réplique :

– Pas du tout ! Je suis de Southampton !

Il a le mal du pays, ce brave John, je le comprends. Or, Southampton, j'en viens ! Je vais lui parler de sa ville ; son spleen s'envolera ! En fait, je monologue : j'ai beau évoquer des quartiers, des magasins à la mode, pas d'échos. Le berceau de son enfance, il n'en parle que du bout des lèvres. Les monuments, les avenues, les squares, il les décrit comme… un guide touristique. Manque quoi ? Mais, les ruines laissées par les bombardements, les sacs de sable, les barbelés, le black-out… la guerre, quoi ! Une onde déplaisante me chatouille les reins. Me vient une idée :

– Vous connaissez le *Swan*, bien sûr, un pub près du port ?

– Et comment ! Il y a deux mois, je faisais du gringue à la barmaid !

– Eh bien, depuis, on l'a fermé. Une affaire de mœurs !

– Pas possible ! J'espère le trouver ouvert quand je rentrerai !

Coup au cœur : s'il ignore que le *Swan* a été réduit en poussière il y a plus d'un an, c'est qu'il n'a pas mis les pieds en Angleterre depuis, ce John, ou ce Johann, un faux pilote mais… vrai Allemand !

Je demeure impassible, je n'écourte pas ma visite. Enfin, usant de tous les expédients anti-filature appris à Beaulieu, je cours rue Jeanne-d'Arc mettre Peter en garde. Il fait la moue :

– Si ton John est un mouchard, les Beau sont depuis longtemps sous surveillance… Toi, j'espère que tu n'as pas été filé… Cela dit, es-tu certain de ne ne t'être auto-intoxiqué ? Les premiers jours de mission, on voit la Gestapo partout, j'en ai fait l'expérience, tu sais.

Claude, le vétéran, se montre encore plus sceptique que Peter. Rasséréné, je me lance en ville.

Me voici place du Vieux-Marché, où la Pucelle a brûlé. Face au bûcher, l'*Auberge de la Couronne*, qui se prétend la plus ancienne de France, est réservée à la Wehrmacht. Sur le seuil des boutiques, à la terrasse des bistrots, des étaloirs exposent des cartes postales à la gloire de la sainte. On y voit Churchill caricaturé en Cauchon, cigare aux lèvres, savourant son supplice. Quelle injustice ! Dans son *Histoire des peuples de langue anglaise*, Dieu sait s'il l'a encensée « sa » Jeanne d'Arc, dont il était un fan inconditionnel : « Ange de délivrance, la plus patriote des femmes, pucelle à jamais radieuse, glorieuse, héros le plus superbe de la France, etc. »

Sur la place de la cathédrale plaquée de sacs de sable, une admirable demeure gothique affiche *Soldatenheim*, réservé à la Wehrmacht. Dans la rue Saint-Romain, une venelle médiévale, une pancarte « *Rechts Gehen* » passablement dégradée invite à tenir sa droite. Datant des premiers jours de l'Occupation, elle est passée de mode. Depuis, la pagaille gauloise a pris le dessus : occupants et occupés se croisent à la fortune du pot.

Le soir venu, je regagne le pavillon de Bihorel. Je sonne à plusieurs reprises au portail. Pas de réponse… J'escalade la grille, je pénètre dans le salon par une fenêtre entr'ouverte. Soudain, suivie de son fils et de son neveu, mon hôtesse surgit de la cheminée :

– Ah, vous êtes libre, vous ! Mon mari vient d'être arrêté ! Quand je l'ai appris, nous nous sommes cachés !

Ébouriffée, noire de suie, elle tourne en rond :

– Je ne sais pas quoi faire… Il faut que vous partiez demain, j'imagine !

La Gestapo, on me l'a enseigné, chasse de nuit. Qu'elle n'ait pas encore jeté ses filets sur le pavillon est miraculeux. C'est maintenant qu'il faut filer, mais où ?

– Des parents à moi habitent à deux rues d'ici, me dit ma « cousine ». Luc peut vous guider.

L'heure du couvre-feu est passée. Chargés de valises, poussant nos vélos, Luc et moi rasons les murs jusqu'à la maison indiquée. Derrière les volets clos, une femme chuchote :

– C'est qui ?

– Moi, Luc !… Maurice a des ennuis.

– Quels ennuis ?

– Les Fritz…

Derrière elle, un homme grommelle :

– Toi, le gamin, ne nous mêle pas à ça ! File, sinon…

Le volet claque. Luc me dit :

– C'est mal barré ! Des patrouilles, il en passe plusieurs par nuit. Mais, j'y pense… notre vieille femme de ménage habite tout près. Elle est patriote, elle ! Elle nous cachera.

À pas de loup, nous gagnons un modeste pavillon au fond d'un jardinet. Une brave femme en tablier nous ouvre :

– Quoi, les Boches sont après vous ? Entrez vite, mes enfants !

Pas question de couper au café et à « un petit quelque chose » avant de plonger sous une couette fleurie. Au matin, après en avoir détruit les emballages, je fais don à la brave femme des cigarettes et du chocolat « made in England ». Elle extrait de la naphtaline le bleu de travail, le béret, la musette de son « défunt ». Merci à Follis Bergères : en pochant rides et pattes d'oie à la cendre de cigarette, je me vieillis de dix ans. Peter, les traits creusés par l'anxiété, a peine à me reconnaître :

– C'est toi ? Dieu merci ! Tu n'as pas été suivi, au moins ?.

– Non. J'ai pris mes précautions… Ainsi, tu sais déjà que mon logeur a été arrêté !

– Ton logeur, arrêté ? Première nouvelle ! Il n'était question que des Beau jusqu'à présent… Seigneur, Maurice aussi ? Nous voici dans une sacrée merde !

Qu'il parle, Maurice, la Gestapo aura beau jeu de recouper ma description donnée par le faux pilote. Me voici brûlé dans la France entière ! Peter est atterré :

– Maintenant tu vas avoir Ali aux trousses !

– Ali, qui est-ce, un Algérien ?

– Non, Alie avec un « e » est breton et chef d'une brigade anti-terroriste auquel la Gestapo délégue tous pouvoirs. Il arrête, torture, fait fusiller. As-tu une maison sûre par ici ?

– Non, à Paris… peut-être.

– Alors file ! Oublie le rapide, il sera sûrement surveillé. Claude a une boîte aux lettres à Paris. Tu y laisseras ton adresse.

– Une boîte aux lettres ? À quel nom ?

– Malraux.

– André, l'écrivain ?

– Claude est son frère… Grouille-toi !

Aucun *Chleu* ne rôde sur les quais de la petite gare. Après vingt haltes, mon tortillard exhale gare Saint-Lazare des torrents d'escarbilles et de fumée. Une équipe franco-allemande du « Contrôle économique » fourrage dans les bagages à la recherche de produits de marché noir. Heureusement, je me suis soulagé des cigarettes et du chocolat de Baker Street !

Sur le parvis, les bras ballants, je m'interroge : où vais-je dormir ce soir ? À éviter, les hôtels : les hôteliers – des indics – remettent les fiches des clients à la police. Les seules personnes au monde auxquels je peux me fier, sont mes amis Ducroquet. Hélas, leur téléphone reste muet. Il ne me reste qu'un recours… les miens. Je compose le numéro de Neuilly :

– J'écoute ! répond Jacques, mon frère, à la première sonnerie.

– Ici Robi – un diminutif dont, seuls, nous usions. Je suis de passage.

Il réprime un oh ! de surprise et poursuit :

– J’ai été très malade dernièrement… mais je ne suis plus contagieux. Retrouvons-nous donc comme d’habitude. Ce « malade, contagieux » ne me dit rien qui vaille. Une mise en garde ?

Depuis trois ans, Paris a peu changé : autant de svastikas et de panneaux de signalisation. En revanche, plus encore d’affiches « patriotiques » : « Ouvrier, va en Allemagne. Tu travailleras pour l’Europe ! » ou « Engage-toi à la LVF ». Et que de placards à la vitrine de magasins vides : « Entreprise juive » !

« Comme d’habitude » : notre lieu de rendez-vous, près du gros ballon de bronze de la porte des Ternes, entre le grand Luna Park de la porte Maillot et l’Institution Sainte-Croix, d’où Fernand fuguait pour graver ses fleurs de lys.

Jacques réprime un haut-le-corps lorsqu’un ouvrier en bleu de chauffe se dresse devant lui et lui jette :

– Ta contagion, ça rime à quoi ?

– Ah, c’est toi ?… Je viens de passer quatre mois à la prison du Cherche-Midi. J’étais agent de liaison des « Ames du Purgatoire ». La Gestapo nous a infiltrés…

– Et tu as été libéré après quatre petits mois de taule seulement ? Incroyable !

– Note que tous les jours, un SS m’assurait qu’il me fusillerait le lendemain. Mais la sœur ravissante d’un des nôtres a tapé, paraît-il, dans l’œil du ponte de la Gestapo, un major, et aurait payé… de sa personne.

– Si, comme je le pense, ton major s’appelle Karl Boemelburg, nous nous trouvons juste devant chez lui ! Il habite cet hôtel particulier que tu vois là, en face, au coin de la rue de Rouvray et du boulevard Victor-Hugo. Ne traînons pas ici !

– Maman a aussi plaidé pour moi…

Dans son allemand le plus châtié, ma mère a harcelé jour après jour ces messieurs de la Gestapo et les autorités de la prison jusqu’à ce que son fils lui soit rendu.

– À peine remise de ce choc, elle en a subi un second ! Imagine, il y a quinze jours, peu après mon retour, tard le soir, coup de sonnette chez

nous ! Tremblant de tous ses membres, maman s'étrangle : « C'est de nouveau la Gestapo ! » À la porte, devine qui… Jean, notre cousin de Saintes ! Il y a un an, cette andouille s'était laissé embarquer en Allemagne par le STO ! Il n'a rien trouvé de mieux que de s'évader dans un wagon de pommes de terre, d'en sauter gare de l'Est, et de débarquer chez nous sans crier gare. Toi, tu vas être le bouquet !

Rue Borghèse, je suis enlacé, étouffé, baigné de larmes.

Ce soir-là, en souhaitant bonne nuit à Jacques, un fou rire me prend.

– Tu pètes les plombs ? s'inquiète-t-il.

– Non, je fais le point, si l'on peut dire : il y a trois ans, d'ici même, je suis parti en guerre… Je me suis payé l'Exode, un départ manqué à Saint-Jean-de-Luz, des mois de prison à Chalon, un rallye Bizerte-Alger, l'exécution de Darlan, une croisière Alger-Londres, puis ce raid Tempsford-Rouen-Neuilly. Tout ça pour me retrouver à la case départ et… sans doute rentrer à Londres via les Pyrénées ! Et lorsque j'y arriverai, à Londres, la guerre sera finie ! Il y a de quoi crever de rire, non ?

Un beau matin se présente le capitaine Staunton. Je le suis, l'oreille basse.

Chapitre VIII

LE MUR DE L'ATLANTIQUE

Pan ! Pan !

Je dégaine mon colt à la volée, j'imite les détonations. Dans la salle de cours dont je dispose, le garage Philippon, aucun de mes élèves ne rit. Sous l'Occupation, on se passe de coups de feu… par ailleurs superflus : mes hommes sont des chasseurs de bécasses qui intègrent d'instinct les gestes du tir réflexe. À balles réelles, ils descendront sans sourciller tous les Fritz de la terre !

Le rallye Pyrénées-Londres, un vigoureux savon de Charles m'en a préservé :

– Tu as commis une faute de sécurité impardonnable. Le réseau Salesman prospère parce qu'il est raisonnablement cloisonné. J'ai rué dans les brancards lorsque Buck m'a commandé de servir de relais à une chaîne d'évasion du MI 9 ! Mais l'ordre venait de trop haut : il y a tant d'aviateurs à évacuer que les passeurs sont submergés ! Tu as failli foutre mon réseau en l'air ! Cependant, grâce à ta chance de cocu… tu n'as pas été pris dans le collimateur de la Gestapo. Les Beau ignoraient tout de toi, et ils n'ont pas donné Maurice… qui est passé entre les gouttes !

– Pourtant, il a été arrêté !

– Pour trafic au marché noir, et relâché contre une forte amende. J'ai coupé les ponts avec lui. Tu logeras chez ton « cousin » Boucher, peintre en bâtiments, rue Molière, derrière Saint-Maclou. Maintenant, assez rigolé, tu as des groupes de combat à former et des usines à faire sauter !

Première étape : prendre en main, rue des Abattoirs, « mon » équipe de choc : Philippon et Jean, son neveu de dix-sept ans qui vit dans son ombre, les frères Broni et Félix Piontek, professeurs de mécanique, et Hugues Paccaud, maître charpentier des Chantiers de l'Atlantique. Des hommes denses, placides, des artisans aux mains d'or pour qui démonter une mitraillette, piéger une grenade, ou sertir un détonateur, va de soi. Nous formons une famille dont Charles est le patriarche et moi le petit maître, parce que j'exerce l'art des armes.

Je me suis aguerri ; je ne vois plus dans le premier territorial venu un limier de la Gestapo. J'affronte sans sourciller les contrôles d'identité. Je pédale par la campagne, les sacoches de mon vélo chargées de mes outils de travail : Stengun, grenades Mills, boudins de plastic coiffés de mon colt et de deux *Gammon* bourrées d'une bonne livre d'explosif et d'un cent de clous. Je vais de ferme en ferme, où un petit groupe de volontaires attend comme le messie cet « Anglais » qui va leur apprendre à bouffer du Fritz. Dans la forêt de Lyons, à Saint-Martin, dans une boucle de la Seine ou de la Risle, je déballe mon nécessaire sur une grande table de ferme. La leçon s'achève par une omelette au lard, des bolées et des trous normands, puis je dors quelques heures sous un édredon épais. J'arpente les clairières. Sous les averses, à moi les marathons semés de pentes… qui ne sont pas sans péril ! Pour exemple, un jour…

Je me suis jeté dans un barrage qu'un dévers cachait. Un modèle du genre : en pointe, un gendarme français, dix mètres plus loin, une escouade allemande. Mon cœur s'est emballé. Pourtant, j'ai mis pied à terre posément en jaugeant le pandore : un fonctionnaire fidèle au Maréchal, certes, mais trop bien en chair pour jouer les héros. Il a parcouru mes papiers puis, les pouces dans le ceinturon, en montrant mes sacoches, m'a lancé le fatidique :

– Qu'est-ce que vous avez là-dedans ?

Je les ai ouvertes, j'ai placé une main sur le colt, l'autre sur une *Gammon*, en murmurant :

– Un mot, un geste de trop… cette bombe qui explose à l'impact va vous transformer, vos copains et vous, en écumoire !

À Chorley Wood, cette redoutable *Gammon* m’avait séduit.

– Vous n’allez quand même pas balancer ce bébé-là si près, lieutenant ? m’avait lancé, incrédule, l’instructeur « Explosifs » après m’avoir vu bourrer la poche noire d’une bonne livre de plastic truffée d’un cent de clous.

Je ne l’ai pas laissé finir. Elle a volé, ma *Gammon* ! Nous nous sommes plaqués au sol. Ouragan de ferraille au-dessus de nos têtes. À cent mêtres à la ronde, les arbres ont été lardés de pointes d’acier.

En souriant, j’ai fixé mon gendarme :

– Si je passe, je vous promets un message de remerciement de la BBC… et la reconnaissance du général de Gaulle à la Libération. Sinon…

Jamais plus je ne verrai un pandore rouler des yeux de la sorte. Il a dégluti la boule qui colmatait sa gorge, a chuchoté :

– C’est vrai… de Gaulle ?

Je lui ai soufflé :

– Oui !

– Et… le message, ça sera quoi ?

Sans réfléchir, j’ai jeté :

– Merci Pandore !

Il a battu des paupières, a fait signe aux Feldgendarmes, qui, au passage, m’ont adressé un petit salut. Je me suis éloigné lentement, sans me retourner, l’échine hérissée. Ma sacoche refermée, j’étais sans défense. Qu’il se ravise mon gendarme…

Aucune rafale n’a troublé la paix des champs.

En six mois de divagations derrière le mur de l’Atlantique, deux fois encore j’ai donné dans l’un de ces barrages franco-allemands. Par deux fois, j’ai survécu. Merci, Pandores !

– Je crois que chez les *Diables noirs*, tu en auras pour ton argent, m’a promis Charles. Ils t’attendent près de Ry.

Le long des rives vert pomme de l'Andelle, des chaumières chaulées brasillent entre deux rideaux de pluie. Ry : un bourg de maisons de brique coiffées d'ardoise où Flaubert a fait mourir d'ennui son Emma Bovary.

À la nuit tombée, je me glisse dans une trouée de la forêt de Lyons. Le hululement d'une chouette me fait sursauter. Une silhouette voilée vient à ma rencontre. On m'encapuchonne, on me prend par la main. Nous cheminons dix minutes. Une porte grince… des marches… vingt et une, je les compte. Mon masque tombe ; mes yeux cillent sous l'éclat d'ampoules nues. Je me trouve dans une cave voûtée. Trente personnages m'entourent, vêtus de noir et masqués : les fameux *Diables noirs* ! Entre béret et foulard, trente regards inquiétants me scrutent. Leur chef, Raoul Boulanger, me lance d'une voix de stentor :

– Bienvenue dans la caverne d'Ali Baba !

Propriétaires d'une petite scierie, son frère et lui sont entrés en résistance aux premiers jours de l'Occupation. Ils ont aménagé ce repaire de brigands dans les galeries d'extraction de craie courant sous les bâtiments.

Sages comme des images, les *Diables* suivent mon cours d'armement, puis me font visiter des dortoirs, un arsenal et même un gymnase, éclairés, ventilés. Il faut nourrir cette horde, la vêtir, la protéger ; la famille entière et les voisins s'en chargent.

Un jour, le cadavre criblé de balles d'un garde-chasse trop curieux, un indic de la Gestapo, a été découvert au pied d'un arbre. Le commissaire Alie est venu fureter. Interrogés, les bouseux, unanimes, ont juré que le meurtre était le fait d'un mystérieux homme des bois, un vagabond surnommé *Fantomas,* aussi insaisissable que le héros de Gaston Leroux. Alie a passé la forêt, les champs et la scierie au peigne fin. Mais, chez les *Diables noirs*, il a fait chou blanc.

J'adresse à Londres une grosse commande d'armes, de vêtements, de couvertures.

Mon premier parachutage, près de Boissay, leur est destiné. Douze parachutes se déploient en claquant sous les étoiles ; douze containers de deux cents kilos rebondissent sur le pré. Les bœufs du fermier voisin les tirent dans une grange. En temps utile, Pierrot les livrera à bon port.

Ensuite nous ratissons le champ, comblons les ornières. Un Halifax flânant dix minutes au-dessus d'une clairière vous attire les Chleus. En temps utile, Pierrot les livrera à bon port.

Staunton n'est jamais aussi sérieux – son côté british – que lorsqu'il profère une énormité. Un matin, il m'apostrophe :

– Dis donc, mon grand – il mesure à peine 1,70 m – saurais-tu couler un navire de guerre ?

Je joue le jeu :

– À Gibraltar, Crabb m'a indiqué comment faire. Je peux essayer.

– Ne te fatigue pas, je n'ai besoin que de *Limpets*… La Navy nous supplie de torpiller un de ses casse-tête, un ravitailleur de sous-marins de 900 tonnes qui, depuis la Seine, se faufile dans l'Atlantique où il approvisionne les U-Boote. Du coup, ils tiennent la mer à n'en plus finir ! Il est insaisissable et bien armé : canon de 88 mm, pom pom quadruples, mitrailleuses lourdes. Esquinté par un Typhoon de la RAF, il est de refonte aux Chantiers de Normandie, à Quevilly. Et devine qui met la dernière main à ses aménagements… Hugues Paccaud !

Dans mon arsenal, chez Philippon, je peaufine deux *Limpets*, deux boudins de 3 livres de plastic munis de six aimants. Hugues m'observe. Je lui montre comment visser les mollettes de mise à feu à retard réglées à six heures. Désinvolte, il saisit les boudins, les jette dans sa musette. Mon cœur se serre :

– Et la fouille… comment vas-tu y couper ?

– Au pot ! Les sentinelles ne me fouillent qu'une fois sur trois.

– Et si c'est la bonne ?

– Bof ! Où y a pas de risque, y a pas de plaisir !

Et il s'en va, sourire aux lèvres, ses cheveux ondulés séparés par une raie bien droite.

Après un attentat, gare aux rafles et aux barrages !

Cette nuit-là, je ne dors que d'un œil dans l'attente de la déflagration… qui ne vient pas. Au lever du couvre-feu, 5 heures, je n'y tiens plus, je cours au poste du ravitailleur, quai Jeanne d'Arc. Ambiance inhabituelle : au lieu de traverser la Seine au trot pour pointer à l'heure à l'usine, les laborieux du petit matin baguenaudent le long du parapet, se penchent vers l'eau… d'où émerge une oriflamme à croix gammée !

Des « bien informés » commentent : « Quand il a été fin prêt, il a fait un galop d'essai jusqu'à Saint-Aubin, puis il est revenu ici pour la réception. Un amiral a refilé un chèque de cinq millions au directeur du chantier en le félicitant de son « *schön Arbeit* » ! Après, ils se sont poivrés au champagne. » Un vieux hoche la tête d'un air entendu : « Et si c'était un coup fourré des Boches ? Pour baiser les English, ils se seraient-y pas fait livrer leur baille en plongée ? » L'ambiance est à la fête, mais mieux vaut rentrer à la maison : des Feldgendarmes se sont répandus sur les berges.

J'expédie mon « cousin » René aux nouvelles : vers minuit, seule la rive basse a été réveillée par une explosion étouffée lorsque le ravitailleur a sombré corps et biens !

Les scaphandriers de la Kriegsmarine ont plongé. Verdict : une bombe placée à l'extérieur du navire, côté quai, l'a envoyé par le fond. En conséquence, l'Amirauté a fait jeter en prison, avant le peloton d'exécution, les sentinelles de garde à terre, aveugles… ou complices ?

Les plongeurs du *Sicherheitsdienst* (SD) qui se sont mis en l'eau quelque temps après ont renvoyé les ânes du Génie maritime à leurs chères études. La bombe a été posée… à l'intérieur ! Le S.D. est le bras infaillible des SS ; leur chef, Himmler, porte une haine sans faille aux armes de tradition, dont la marine au premier chef ! Il a exigé qu'on lui livre les treize ouvriers français de service à bord la veille… parmi eux, Hugues, dont la peau ne vaut plus un clou !

Au matin, lorsqu'il s'est présenté à l'embarquement, l'équipage n'a pas manifesté, loin de là ! la consternation de mise à la vue de son unité glougloutant par le fond. On le comprend : dans l'Atlantique, l'équipage d'un ravitailleur solitaire jouant à colin-tampon avec la RAF et la Royal Navy, c'est de la pâtée à poissons en devenir ! Deux gradés en joie ont même ébauché une bourrée bavaroise. Ils on été exécutés avant le final !

Quant aux « survivants », ils ont été embarqués dans le premier train à destination du front russe !

Le capitaine Staunton, lui, a rédigé un bulletin de victoire tout de concision, et de… modestie : « Attention Colonel B. Stop. Votre unité insaisissable coulée corps et biens. Stop. Pertes ennemies : quatre tués, trente-cinq morts programmés et cinq millions partis en bulles. Stop. Les nôtres : Néant. Stop. Porter champagne au compte Vera. Stop. »

Nos pertes, néant ? Mais aurait-t-il oublié Hugues et ses treize camarades…

Il a décerné le bonnet d'âne à la Kriegsmarine pour avoir sauvé le coupable et exterminé des innocents, en prime nazis, sur la base d'un argument spécieux : « Les dentelures de la brèche orientées vers l'intérieur indiquent sans contestation que l'explosion s'est propagée depuis l'extérieur. » À moins que… « la coque touchant au quai, le souffle de l'explosion provenant de la cale n'ait chantourné les dentelures d'abord vers l'extérieur puis, après avoir rebondi contre ce quai, ne les ait repoussées vers l'intérieur »… Ce qu'a conclu, à juste titre, le *Sicherheitsdienst*.

Par bonheur, au royaume de Hitler, où la raison du plus fort – Himmler – doublée du plaisir d'humilier les *pisse-dans-l'eau*, était toujours la meilleure, la Kriegsmarine, sans doute maîtresse après Dieu dans « son » domaine maritime, a eu pour une fois gain de cause !

Les ouvriers ont été élargis…

Je me sens mal à l'aise lorsque les cerbères contrôlant l'entrée de la zone côtière « interdite » aboient le sempiternel « *Papier bitte* ! ». Ils sont autrement tatillons que les trouffions patrouillant la ville. La couleur de ma carte d'identité made in SOE est trop pâle, son cartonnage trop fin, je le sais, Charles me l'a souvent répété. Je retiens mon souffle. Ils l'épluchent sur toutes les coutures puis me la rendent, sans commentaire !

Il n'y a pas foule sur le parvis de la gare du Havre ; je reconnais au premier coup d'œil Roger Mayer, le délégué de Staunton en région havraise. Il est posté comme prévu sous une affiche de la Transat d'où,

fendant les flots, jaillit l'étrave du *Normandie* incendié à New York deux ans plus tôt.

« C'est un prof de sciences si doué qu'il a pulvérisé son labo avec un explosif de son invention. Coup de chance, il n'en était qu'à la phase d'essais, pas de production industrielle ! » m'a confié le boss.

Hors cours, Mayer est rédacteur, éditeur, imprimeur d'une feuille clandestine, *L'Heure H*, qu'il livre dans les boîtes aux lettres et colle aux murs. Il fabrique de faux bons d'encre et de papier attribués aux seules publications agréées par la censure allemande. Il se fait un devoir d'emmener souvent ses deux fillettes chez leur grand-mère à Valence ; là, il se fournit en encre introuvable au Havre. L'édition de feuilles clandestines et la mise au point de machines infernales coûtant cher, il tire sur les leçons particulières.

À moi de former les volontaires de Roger. Ma zone d'activités : le mur de l'Atlantique, depuis Le Havre jusqu'à Fécamp. Le lendemain de mon arrivée, Mauricette Hérault, ma future « sœur », me conduit à l'Hôtel de Ville. À la vue de l'*Entlassungsschein,* le certificat de rapatriement pour raison sanitaire, bardé de svastikas de son frère dont le décès n'a pas été enregistré, un fonctionnaire charitable me délivre une panoplie de « vrais » papiers. Me voici René Hérault, résident de zone interdite, prisonnier réformé donc exempté de STO, et digne de compassion.

Roger Mayer habite un pavillon de la rue Picpus dans le quartier de Sanvic. Chapitrées, ses deux fillettes me donnent d'emblée du « Tonton ». Juliette, sa jeune femme au visage très mobile et au regard doux, s'échine à courir au marché, à l'école, au fourneau. Fataliste, elle chantonne :

– Un jour, lorsque vous nous aurez fait fusiller, nous nous retrouverons au ciel. Avec vous, on ne s'ennuiera pas.

Le lendemain, alors que je charge mon vélo dans le funiculaire de Sanvic, un obligeant *Feldgrau* se met en tête de m'aider !

– *Ach* ! s'exclame-t-il, soupçonneux, *Sehr schwer* ! C'est bien lourd ! Qu'avez-vous là-dedans ?

Je ne lui mens pas :

– Mes outils de travail, monsieur l'officier.

– C’est sûr, ça ?

La cabine est bondée d’ouvriers, de femmes, d’enfants. Mon ventre se noue. Avant que tombe l’inexorable « Ouvrez ! », je murmure :

– J’ai aussi quelques bouteilles de schnaps pour me donner du courage !

Son visage s’éclaire ; il enfonce un doigt dans ma poitrine en s’exclamant :

– *Ach, fous, gross filou*, hein !

Au long de l’ascension nous bavardons. Au sommet, de nouveau, il m’assiste. Je lui serre chaleureusement la main. N’a-t-il pas épargné ma vie et… celle d’une meute de mères et de mioches.

Car une *Gammon*, dans un funiculaire bourré de femmes et de mioches…

Au nord du Havre, en pédalant sur la petite route côtiére longeant la falaise, je me figure le parcours des commandos anglais qui, l’été précédent, ont donné l’assaut à la station radar de Bruneval toute proche. Ils ont prélevé les pièces essentielles d’une mécanique révolutionnaire, ont fait sauter le reste et se sont repliés par mer. Un chant farouche m’arrache à mes réflexions, *Giovinezza ! Giovinezza !*, l’Alleluia faciste. Poussé par une troupe de *Bersaglieri*, il est aussi incongru ici que le *God Save the King* ! Ils surgissent d’un grain, les malheureux, au pas de charge, trempés comme des soupes, le plumet de leurs chapeaux les aspergeant pire qu’un goupillon. Qu’ont-ils à se geler ici, ces *povres*, au lieu de partager le sort de leurs frères capturés par millions dans les ruines de l’éphémère empire du Duce ? Prisonniers agricoles, libres comme l’air dans la campagne anglaise, ils interrompent les airs de bel canto qu’ils égrènent du haut de leur charrette pour lancer des *Buon Giorno !* à la ronde. Seul un grand PW pour *Prisonner of War*, dans le dos les distingue des paysans locaux. On les retrouve au pub, sifflant des pintes de bière. Certains, beaux comme des dieux, ne doivent pas se priver de remplacer le mari de la fermière parti se faire tuer, lui !

« Tu verras la mer ! », m’a dit Staunton. Pas depuis Étretat en tout cas : reliant les villas du bord de l’eau, la coulée de béton du « Mur » masque le grand large. Sur les falaises, à leur pied et dans des grottes, des blockhaus, des bunkers, des canons, des nids de mitrailleuses. Derrière ce rampart, les

Cauchois vivent à petit feu ; de rares passants se défilent dans les rues grises infestées de *Feldgrau*. L'ombre d'Arsène Lupin ne plane plus sur l'Aiguille creuse.

Le chef du noyau de résistance étant le maître d'école, je donne un cours dans une classe de maternelle à des marins-pêcheurs au visage boucané, recroquevillés derrière les pupitres nains. Le silence n'est troublé que par les roulements de bottes des sections de garde montant aux bastions.

Je rentre au Havre en passant par Cany et des routes de campagne.

Fourni en plastic, Roger ne consacre plus ses nuits à combiner des mélanges détonants ; il s'adonne à *L'Heure H* et me met à contribution. Que de bonnes soirées nous passons, l'oreille à l'affût, à en coller des exemplaires aux murs ! Il garde à l'œil une usine produisant de l'eau oxygénée pour batteries de sous-marins, dont il me dit. « Un ingénieur a promis de m'en procurer les plans. À ta prochaine visite chez nous, tu pourras t'y faire les dents. »

À bientôt, Roger !

Chapitre IX

L'OR DU RHIN

L'*Entlassungsschein* est un sésame ; c'est tout juste si, au retour, les gardes contrôlant le train du Havre ne me saluent pas.

Le lendemain, il fait beau sur Saint-Maclou ; les toits d'ardoise du vieux Rouen se parent de bleu. Soudain, les sirènes d'alerte, puis les batteries de Flak entrent en action. Très haut, au-delà des petits panaches marquant les déflagrations des 88 allemands, des croix étincelantes tirent dans le ciel de longs traits blancs. Des Forteresses ! Seule l'US Air Force bombarde de jour et d'une d'une telle altitude ! Saisi d'un pressentiment, je prends la porte. René Boucher me crie :

– C'est interdit de sortir pendant les alertes, tu le sais ! Si tu es pris…

– T'inquiète, les Frisés sont sous terre !

Je dévale les cinq étages, je saute en selle. Au-dessus de ma tête, les croix volantes pondent des œufs minuscules qui se dandinent quelques secondes, puis échappent au regard. Cent trente Forteresses, aspergent l'agglomération rouennaise. Les bombes pleuvent à verse. Rue Molière, sur les quais, pas un chat, mais un sabbat d'enfer, des explosions, des colonnes de fumée à chaque coin de rue. Comme une flèche, je traverse le pont Boëldieu encadré par des geysers. À Sotteville, une girouette, une statue décollent sous mes yeux, me survolent. Je vire en trombe dans la rue des Abattoirs coiffée d'un nuage noirâtre. À ma gauche, un pâté de maisons s'est volatilisé. Seul reste debout le café de la mère Ripol, qui, plantée sur le trottoir, contemple, effarée, le garage Philippon éventré et mon dépôt… ouvert à tous vents. Derrière son rideau de fer chantourné s'étalent des containers, des parachutes, des caisses d'explosifs et une panoplie de

mitraillettes, revolvers, poignards ! Sans me soucier de la brave femme, je me précipite, j'attaque le rideau à grands coups de barre à mine. Soudain, derrière moi, j'entends Georges Philippon haleter :

– Ben, mon gars ! C'te veine… on a eu la même idée !

Nous martelons, étirons. Nous nous pendons au tablier qui consent à s'abaisser… à l'instant où la première patrouille allemande déboule. Le café Ripol ouvre spécialement pour nous. La patronne nous lance en débouchant un calvados hors commerce : « C'est ma tournée. » Pas un mot sur ce qu'elle n'aurait pas dû voir. Les Cauchois sont avares de paroles : un battement de cils… on se comprend.

– Pourvu qu'elle tienne ta baraka, s'écrie Charles lorsque je décris notre intervention. J'ai besoin de ta science pour mettre en veilleuse une grosse boîte qui donne des cheveux blancs à la RAF. Si tu réussis, elle te tressera des couronnes… Evensen t'en dira plus.

Cinquante ans, Birger Evensen, grand, beau, ventre plat, visage bronzé aux arêtes nettes sous une chevelure argent, le regard gris du Viking… qu'il est, puisque norvégien. De plus, toujours tiré à quatre épingles, complet au fil à plomb, chemises à col anglais.

En Europe nazie, seules trois usines de la firme norvégienne Mustad, aux hameçons réputés, manufacturent des clous de fers à cheval. Or, dans la steppe russe, le général Hiver faisant figer gasoil et lubrifiants, la Wehrmacht s'est rabattue sur les moteurs à crottin ; les fers s'y perdent par milliers et les clous de leurs fers par millions ! Directeur de l'une de ces usines implantée à Duclair, faubourg éloigné de Rouen, Evensen est choyé par l'occupant qui l'invite aux tables rondes vouées à traire au mieux les industries françaises. Bien informé, il est l'espion n° 1 de Staunton ; sa famille tout entière est de notre réseau : son fils Sven est le garde du corps et l'assistant de Pépé Newman, sa fille Liv, une collégienne de 17 ans, transmet des messages cousus dans ses jupes. Trônant à La Bouillotte, une belle villa de Duclair dominant une boucle de la Seine, la mère de famille enrichit ses plantureuses recettes norvégiennes de crème double de Normandie.

Concis et méthodique, Birger déploie un plan gigantesque sur la table du salon.

– Voici le relevé de l'usine de la Française des Métaux de Déville qui tourne des éléments de trains d'atterrissage de Focke Wulf 190 *Long Nez*, le plus performant des chasseurs allemands. C'est une place forte, impénétrable, en principe…

La feuille est couverte d'un fouillis de lignes, de rectangles, carrés, cercles, figurant halles, machines, voies, rails, conduites d'eau, de gaz, d'électricité. Il ricane :

– Tu es déjà perdu, hein ? C'est qu'il faut être du métier pour s'y reconnaître entre les forges, les presses, les fours, les emboutisseuses et les tours répartis dans des hectares de hangars ! Heureusement, tu ne t'en prendras pas à ces machines. Seulement au circuit hydraulique qui les alimente et les refroidit. De l'eau, il leur en faut des tonnes, sinon elles chauffent, grippent, cassent ! À la Française tournent cinq pompes alimentées par un canal de dérivation, de grosses bêtes : deux bicylindres, une Champigneulles, une Davey, trois tricylindres, une Worthington et deux Meier. En prime, je t'offre une grosse génératrice de 1 200 kilovolts/ampères. Tu me bouzilles tout ça et un joli paquet de Focke Wulf manquera de pattes pour décoller !

Un matin, je pédale le long de la rue pavée qui ceinture le haut mur de l'usine. Après avoir croisé trois patrouilles, soupçonneuses me semble-t-il, je ne m'attarde pas. Derrière la grille monumentale de l'entrée, des vigiles français étroitement surveillés par une escouade de *Feldgrau* fouillent au corps les ouvriers. Heureusement, la forteresse imprenable a une faille, m'a révélé Evensen.

Le 10 octobre, un dimanche, à la nuit tombée, Philippon, son neveu, les Piontek et Hugues sont tapis derrière Claude Malraux et moi au fond d'une impasse sombre face à la petite porte du logis d'un agent de sécurité donnant accès aux ateliers… seule et unique ouverture percée dans le mur d'enceinte. La faille…

« Ein-Zwei ! » La ronde de 20 heures défile devant nous à pas d'éléphant. Elle s'éloigne. Je frappe à la porte :

– Police ! Ouvrez !

Une voix de femme, chevrotante, répond :

– Mon mari qu'est pas là, y m'a dit d'ouvrir à personne !

– À la police, on ouvre, Madame ! Surtout accompagnée de « ces Messieurs » !

À l'unisson, Claude vocifére avec un accent caverneux :

– Bolice allémante ! Zi fous résistez je fais tirer dans fotre borte !

La serrure grince. D'un coup de genou, j'enfonce le battant et je projette la pauvre femme bras en croix contre son buffet. J'étouffe le hurlement de terreur qu'elle allait pousser à la vue de bandits masqués. Sept hommes, sept vélos s'embouteillent sur dix mètres carrés de tomettes. Le « petit » Philippon ligote la malheureuse dont les gémissements fendent le cœur.

Sten et musette d'explosifs à l'épaule, nous plongeons dans un nuage de poussier et un vacarme de coups de marteaux-pilons, de chuintements de vapeur, de crissements de meules, de glissements de ponts roulants. Des serpents d'acier portés à blanc défilent, des forges rougeoient, des arcs électriques crépitent, des gerbes d'étincelles fusent de partout. On devine à peine le plafond. D'entrée, je suis désorienté. Georges me crie :

– Panique pas, mon gars. On va longer ce mur, puis l'autre…

Le mur, nous le suivons en file indienne. Attelés à leur banc, les ouvriers ne nous accordent pas un regard. Nous traversons une halle, une seconde. Nous consultons le plan : sous le pinceau de la lampe torche, un labyrinthe sans fil d'Ariane… Je m'approche d'un ouvrier, un spectre dans la nuit, je lui tapote le dos. J'imagine la stupéfaction qu'il va éprouver à la vue de mon colt ! Il se retourne, le regarde… s'esclaffe :

– Ah, non Lulu, cette fois, ça ne prend plus ! Si le contremaître te choppe, ça va être ta fête !

Un fou dans cet enfer ? Je reste bouche bée. Pas Philippon qui saisit l'homme au collet, brandit sa mitraillette en grondant :

– Tu te fiches de nous ?

Interdit, l'homme roule des yeux vers la Sten qui reflète les éclats des arcs électriques. Il s'exclame alors :

– Merde… mais c'est du vrai !… Alors, t'es pas Lulu ?

– Lulu ? Sûrement pas ! tempête Georges. Qui c'est, Lulu ?

– C’est mon pote Lucien, un marrant ! Pas plus tard qu’hier, il m’a fait le coup du terroriste masqué, comme vous, mais avec un revolver en carton ! Alors, m’excusez, je croyais qu’il remettait ça ! Moi, c’est Bébert… Vous venez faire quoi ici ?

– Mène-nous en douce aux pompes de refroidissement et tu verras !

En file indienne, nous suivons Bébert par deux halles sans attirer l’attention de qui que ce soit. Une porte dérobée que nous aurions été bien en peine de trouver donne sur un canal dont les eaux gazouillent. Sous un abri, cinq gros colimaçons de fonte bourdonnent. Faire adhérer les *Limpets* sur leurs carters gras n’est pas une mince affaire ! Je m’y reprends à trois fois avant d’être pleinement satisfait. Je règle les retards à trente minutes, le temps de traiter la génératrice et de prendre le large. À cet instant, notre guide déclare forfait :

– Moi, j’sais pas trop où elle est votre *géné*. Le *jus*, c’est pas mon truc. Émile, le chef électricien, il saurait, lui ! Mais dimanche, il est pas de service… Je connais bien un gros moulin, c’est peut-être le vôtre ?

Hélas non. Ce n’est qu’un modeste moteur de 300 kva. J’hésite à l’honorer des trois kilos de plastic qui me restent. Cependant, comme le temps manque pour chasser la grosse bête, je prends le parti de les plaquer sur le palier de rotor.

Dieu que j’ai été bien inspiré…

Les minutes se sont écoulées si vite que nous sommes encore groupés dans la minuscule cuisine lorsque les pompes sautent ! La déflagration, violente, fait voler les vitres et cascader les faïences du vaissellier. Un imbroglio de guidons, de pédales et d’hommes se dénoue je ne sais comment ; je me trouve expulsé dans la rue. Déjà mes gaillards se dispersent. Claude Malraux et moi sautons en selle.

Cent mètres plus loin, nous manquons emboutir deux Allemands arrivant à bride, ou plutôt à guidon abattu ! Claude a la présence d’esprit de leur crier :

– *Laufen Sie schnell* ! Il y a des terroristes là-bas !

Pas nunuches, les *Feldgrau* ! Ils freinent des quatre fers, roulent au sol et, le genou à terre, épaulent leur Schmeisser. Nous allons être tirés comme au stand !

Soudain, un pan de toit s’envole dans un fracas volcanique, des tôles tournoient en vrombissant, des éclats de fonte s’abattent en pluie ! Nos tireurs piquent une tête ! Un trait de génie, ces trois kilos de plastic plaqués à la sauvette sur une mécanique qui ne les méritait pas !

En une heure de route sans histoire, nous atteignons Roumare et notre « maison sûre », une ferme du bocage. La maisonnée au grand complet nous attend avec impatience dans la grande salle. Le père nous apostrophe :

– On s’disait que vous n’arriveriez jamais ! Allez, au boulot !

– Au boulot ? Pour quoi faire ?

– Pour tuer le « bêu », pardi. On a bien un merlin qu’on a caché aux Boches depuis 40, mais depuis, les cartouches sont mortes. Alors vous, avec vos pétoires…

Sans malice le « bêu » darde vers moi ses grands yeux tout en mâchonnant un brin de paille. Je m’avance, le colt dans le dos ; je tire à bout portant entre les cornes. Il ne bronche pas. À la deuxième balle, il tressaille à peine. À la troisième, il fléchit des pâturons. À la cinquième seulement, il s’agenouille, s’affale enfin. Le fermier tranche la carotide, fend la peau du ventre. Le sang, les boyaux, la bile, la bouse se répandent en torrents. On me tend un couteau de boucher. Toute la nuit, on dépèce et baigne dans le sang. À l’aube, on sert les ménagères faisant la queue à la porte de l’étable. C’est alors qu’un gamin hors d’haleine surgit :

– Une équipe du Contrôle économique fouille la ferme d’à côté !

Il va sans dire que l’abattage à domicile « clandestin » est strictement *Verboten* ! Aussi, lorsque les inspecteurs débarquent, la place est nette : le « beû » s’est envolé sans laisser de trace. Ni poil, ni goutte de sang. Ces inspecteurs, les paysans s’entendent à les empaumer. Lorsqu’ils sont signalés, les bêtes, les tonneaux, l’alambic, transitent d’une ferme à l’autre. Victuailles, grains, pommes de terre s’évaporent… On leur sert une piquette à décaper la ferraille. Ce qu’il reste, paraît-il.

Nous, nous réparons nos forces à l’aide de steaks d’une livre rissolés à la crème dans une poêle grande comme une roue de charrette.

Charles nous accueille à Rouen avec chaleur :

– La RAF vous témoigne sa reconnaissance. Toutefois, ce sabotage a rendu ces Messieurs nerveux ! Ils multiplient les barrages et les contrôles d'identité. Je vous conseille vivement de vous enfermer chez vous, ou de changer d'air… Bob, pourquoi n'irais-tu, par exemple, te faire oublier… à Paris. Tiens, je t'offre une permission de détente. Reviens-moi d'attaque !

À Paris, la cohue de midi à la station Marbeuf est insoutenable. Adieu Métropolitain d'avant-guerre, au temps où les messieurs offraient leur place aux dames et où les banquettes de cuir souple des premières n'accueillaient que des fesses bourgeoises. À l'heure où les autos dorment sur cales et les bus à gaz sont plus rares que les beaux jours, occupés et occupants s'y écrasent.

Je suis pressé contre une toute jeune femme dont, au contact, les reliefs s'affirment harmonieux. Mon nez est pris dans une cascade de cheveux blonds d'où émane un parfum chic. Une mèche ombrage une paupière aux cils ourlés teints de mascara outre-mer. Svelte, elle est d'une élégance sans défaut : redingote en pied de coq, jupe droite bleue. Mon regard se perd dans l'échancrure d'un chemisier de dentelle. Elle le surprend, sourit avec indulgence.

C'est ainsi que j'ai rencontré Maguy.

Ce jour-là, nous déjeunons dans un restautrant de marché noir puis elle m'emmène au *Ciro's*, un piano-bar, rue Daunou. Le pianiste joue ses airs favoris, Ellington, Basie, Django Reinhardt. Je m'étonne :

– Je croyais que le jazz était interdit ?

– Vous datez, René. On voit que vous étiez prisonnier. Vous ne connaissez même pas le *Ciro's* ?

Je réprime un sourire : je connais un *Ciro's*… à Londres. Ann y est même tombée sous le charme des pizzicati de Stephane Grapelli, l'inséparable de Django.

Je quitte Maguy à sa porte, avenue Kléber. Elle me tend ses lèvres en disant :

– À demain !

Comme si sa bouche et « demain » allaient de soi ?

Le lendemain, soirée au *Shéhérazade*, une boîte où le caviar se paie au grain, et le champagne à la goutte. On n'y danse pas ; le pieux Maréchal l'a interdit : la France souffre ! Cependant, les gagneuses payées au bouchon, jupes fendues et bas résille, poussent à la consommation des officiers à épaulettes dorées. Des malfrats qui vivent aux frais des vainqueurs, éclatent de rire au moindre de leurs mots. Maguy m'observe du coin de l'œil et chuchote :

– Tu ne les aimes pas, n'est-ce pas ?

– Et toi ?

Elle pèse sa réponse :

– Je déteste les soldats, tous les soldats. Ceux-ci n'ont pas leur place ici. Pourtant je suis… à moitié allemande. Mon père, qui occupait la Ruhr après la guerre, y a rencontré ma mère. Ma langue maternelle est l'allemand.

Un détail dont je me garderai de faire part à Staunton et Buckmaster !

Elle est blonde, intégralement. L'or du Rhin, sans doute. Je ne sais ce qui l'attire en moi. L'argent dont je dispose ? Je ne fais pourtant pas le poids face aux messieurs cossus qui, depuis leur voiture de maître ancrée avenue Matignon, devant chez Heim, appâtent mannequins et petites mains !

Ma villégiature, délicieuse, s'achève trop vite. Un coin d'établi rue des Abattoirs, et mon vélo me tendent les bras.

En guise d'accueil, Charles renifle :

– Pour ton prochain job, vaudra mieux te changer ! Tu empestes *Shalimar*, ma parole, et… tu es sapé comme un mylord !

La faute en revient à Maguy. Un matin, elle avait palpé mon veston : « Pur peigné d'Écosse… introuvable depuis des années ! Où te l'es-tu donc procuré ? Mystère ! En revanche, quelle coupe, provinciale, vieillote ! Tu mérites mieux. »

Mieux : un prince-de-galles et un fil-à-fil coupés à la dernière mode de Paris par un petit tailleur de ses amis, et du faubourg Saint-Honoré, dont l'aiguille vaut de l'or… sans bons de textiles, cela va de soi.

Le lendemain, Charles nous convoque, Claude et moi, au garage Philippon, devant une bourriche d'huîtres, un plat de charcutailles, des fillettes de muscadet, le tout fourni par Mme Ripol :

– J'ai un problème, les enfants ! Buck nous demande de foutre en l'air deux grosses centrales électriques, l'une à Yainville près de Jumièges, l'autre au Grand-Quevilly, classées objectifs prioritaires. La RAF a d'abord été chargée de les applatir. Après s'être perdues par deux fois dans la mélasse du « pot de chambre », ses escadrilles de Mosquitos ont déclaré forfait. À nous de jouer ! Yainville est du gâteau : à la moindre alerte, la garde se jette dans un abri qui n'a qu'une issue. Un homme armé de grenades et d'une mitraillette suffira à les neutraliser. À Quevilly, c'est une autre histoire : à la première menace, sa garnison de 150 hommes prend position dans une tranchée circulaire. Je ne me sens de force à intervenir que si la RAF nous prête son concours. Encore faut-il le lui arracher ! Voici mon plan, vous allez voir… génial !

Par un soir d'automne maussade je pédale jusqu'à Quevilly. Constellée, en dépit du black-out, de points lumineux, la centrale est visible à un kilomètre de distance. Mieux, une batterie de projecteurs balayant ses abords par intermittence la montre littéralement du doigt. Elle est cernée d'une haute clôture grillagée, électrifiée, coiffée de barbelés, d'un chemin de ronde miné puis d'un terrain vague semé de fondrières. Je m'en approche en bondissant d'un trou à l'autre entre deux coups de projecteur. Parvenu à bonne distance, je la longe en plantant au passage des chapelets de *Thermites*, des incendiaires au phosphore surpuissants, reliés par un cordeau de mise à feu.

Génial, notre Charles : il a convaincu la RAF que si nous la balisions, ses bombardiers ne pourraient la manquer, cette maudite centrale ! Et la RAF n'a pas osé se défiler.

À 22 heures, roulé en position fœtale, je serre entre mes doigts les allumeurs de mes feux de bengale. L'oreille tendue vers l'ouest, je suis à l'affût d'un bourdonnement céleste qui, tout d'abord à peine perceptible, enfle, enfle ! J'amorce la mise à feu, puis, sautant d'un entonnoir à l'autre, je détale. Lorsque j'atteins le buisson où j'ai enfoui ma bicyclette, mes « pots-à-feu » s'embrasent, illuminent a giorno des transformateurs, des tours, une forêt de pylones et de câbles. Hystériques, des mitrailleuses, des

mitraillettes ouvrent le feu sur les *Thermites* qui pètent les flammes. Je saute sur ma bécane, j'écrase les pédales. J'observe les obus traçants des pom pom de la Flak s'envolant par centaines en direction des Mosquitos qu'on entend défiler à six cents à l'heure… au-delà de l'impénétrable matelas de nuages collé au lit de la Seine.

Le pot de chambre a encore frappé !

Et à Yainville, contre tout espoir, les gardes sont restés l'œil au créneau !

Le lendemain, la RAF nous fait savoir, sèchement, qu'elle n'envisage plus de risquer la vie d'équipages sur la base d'idées aussi… lumineuses. En revanche, le War Office persiste et signe : le potentiel industriel de Rouen étant classé « A », *Top Priority* tout doit être tenté pour, au moins, l'écorner.

– Un paquet de kilowatts produits à Quévilly, assez pour alimenter une partie substantielle des industries rouennaises, est transféré sous 90 000 volts à la station de transformation de Dieppedale sur la rive droite, m'expose Evensen appelé en renfort. Là, des engins de 20 000 kilowatts et quatre mètres de haut transforment le courant à livrer aux usines. Ils sont d'un type inusité, obsolète, seuls de leur espèce ! Ni remplacement possible, ni pièces de rechange. Cependant, il faut que tu les traites sans tarder. Traumatisés par le dernier raid des Mosquitos, les Allemands s'apprêtent à les mettre en sûreté sous la falaise !

J'objecte :

– S'ils sont gardés par une compagnie…

– Non ! Par des vigiles français et des rondes allemandes. Mais ne te contente pas de les crever ! Ils seront rembobinés et resoudés en quelques semaines. Pour que tout fonde, il faut mettre le feu aux dix tonnes d'huile qu'ils contiennent.

– On ne met pas le feu à dix tonnes d'huile avec une allumette !

– Pas dix tonnes, Bob, dix tonnes par engin, quarante tonnes en tout, dont la moitié figée, car ils fonctionnent par roulement, et avec le froid de l'automne…

Un beau soir, de l'à-pic de la falaise de Canteleu, je balaie la Seine depuis Sotteville jusqu'au château de Robert le Diable, puis mes jumelles visent, cent mètres en contrebas, un terrain planté de gros cubes gris couronnés d'un réseau de cables. Evensen n'a pas menti : des fourmis en vert posent des rails qui se perdent dans une grotte au pied du tombant de craie.

Dimanche 31 octobre 1943 au matin, un froid de gueux fait prendre le plastic en pierre. J'en loge des pains sous mes aisselles, entre mes cuisses, et m'en vais les couver devant un grog au calva dans la tièdeur du café Ripol. Une fois amollis, je les mets en forme : huit charges propres à éventrer les transformateurs et leurs commutatrices. Dix fois nous avons répété les gestes de l'opération, jusqu'à ce qu'ils s'enchaînent, les yeux bandés, aussi joliment qu'un pas de deux.

À la nuit tombée, un par un, Philippon, son neveu, les Piontek et Paccaud me rejoignent à l'ombre du mur de la sous-station. Une chouette pépie, comme pour annoncer le roulement des talons ferrés de la ronde qui fait halte à deux pas.

Il est 21 heures.

Son chef jappe :

– *Hallo ! Alles in Ordnung ?*

Dans le noir, la voix traînante d'un vigile répond :

– *Alles gut !* Ça va mon pote, te bile pas !

La patrouille s'éloigne. Nous disposons d'une heure…

Nous sautons le mur ; à pas feutrés nous abordons un bâtiment blanc niché au pied de la falaise : la salle de contrôle faisant office de poste de garde. J'enfonce la porte d'une bourrade. Assis contre un poêle, le vigile, un bonhomme mûr en uniforme bleu, pousse un « Nom de Dieu ! » en esquissant un geste vers l'étui en cuir pendant à sa ceinture puis, avisant le museau du colt 45 pointé vers lui, se ravise. Le « petit » Philippon le déleste de son arme, un antique revolver modèle 92, et le saucissonne sur sa chaise en grondant :

– Où sont tes copains ?

– Le dimanche, on n’est qu’un ! Pas de relève avant demain !

Je n’ai pas choisi le jour du Seigneur en vain ! J’assène :

– Si on t’appelle, si le téléphone sonne, si on frappe, tu répondras normalement, n’est-ce pas ?

– Il sera sage ! ajoute le « jeune » Philippon en agitant son colt.

Effectivement, la vue de bandits cagoulés et de leurs mitraillettes paralyse le bonhomme.

Les transformateurs, des mastodontes gris surmontés de barres de cuivre, ronronnent dans l’obscurité. « Danger – Haute tension » signalent des écriteaux. Des feux follets bleuâtres dansent de-ci de-là. Les gros cubes tapis dans le noir sont plantés dans des bains de pied en béton destinés à recueillir les fuites d’huile.

J’ouvre le bal : entre les ailettes du premier, j’encastre la *Limpet* que me tend Philippon. Ensuite, le jeu des mains tant répété se déroule sans heurt : les aimants de la seconde *Limpet* claquent sur la commutatrice, un tour d’adhésif fixe les queues de Cordtex, le cordeau détonnant. Au coin du bain de pied, je place une *Thermite* ficelée sur un flotteur de liège que je relie à l’explosif par deux mètres de cordeau incendiaire. Si le rebord retient l’incendiaire, boum ! Si l’explosion le souffle, adieu l’incendie ! Dans l’allée centrale, Hugues et les Piontek déroulent silencieusement quarante mètres d’une double ligne maîtresse de Cordtex.

Alors que je m’en prends au dernier transformateur, un bruit de bottes résonne. Georges chuchote :

– Merde ! La patrouille est en avance !… On serait repérés ? Je cours sauver le gamin !

Je m’interpose :

– Trop tard, attends !

Le bruit de pas enfle. J’appréhende le *« Alles in Ordnung ? »* qui va suivre…

Pas d’arrêt… Le martellement décroît.

– Ouf ! soupire Georges. Une troupe de passage ! On a eu chaud !

Je quitte la station le dernier, après avoir pressé les quatre *Time Pencils* – allumeurs à retard chimique – et m’être assuré que, les ampoules d’acide

étant proprement écrasées, le fil d'acier sous tension retenant les percuteurs serait bien rongé. J'ai correctement dégagé les goupilles de sûreté, j'ai verrouillé portes, portails et portillons et j'ai jeté toutes les clés disponibles dans la Seine.

Ensuite, j'enfourche mon vélo, je m'éloigne en pédalant lentement et en passant en revue tous mes gestes. « Voyons, ai-je correctement connecté les cordeaux sans qu'ils se chevauchent ? Sinon, ils se cisailleront l'un l'autre. Alors, adieu feu de joie ! Non, je n'ai rien laissé au hasard. J'ai tout, tout, contrôlé. »

Quinze minutes passent. Rien… Restons calme : marge d'erreur des allumeurs, dix à vingt-cinq pour cent ! Vingt minutes… L'angoisse bien connue du saboteur me prend. Je rumine : quelle bourde ai-je commise ? Soudain, Eurêka : les retards sont étalonnés à température standard, 15 ! Or, cette nuit, il gèle presque ! D'où le décalage…

Un éclair déchire le ciel. Le fleuve flamboie. Un coup de tonnerre n'en finit pas de rouler. Je fais volte-face. Des flammes se tordent dans des volutes de fumée noire. J'exhale un long soupir.

Nez dans le guidon, je fonce par les petites rues des bas quartiers, j'aborde en trombe la place de la cathédrale. Il est bientôt 23 heures, l'heure du couvre-feu, et les cinémas dégorgent leur plein de spectateurs. Les tours de la cathédrale s'illuminent soudain ! Suit un fracas ! Au coin de la place, des flammes s'élèvent, un nuage de fumée rougeoit, du côté du *Soldatenheim*, semble-t-il. Concert de hurlements, d'ordres, de coups de sifflet. Cette fumée ne fleure pas la foudre… elle empeste la dynamite ! Il s'agit d'un attentat ! Donc, en moins de deux minutes, la place va être bouclée et ceux qui y traînent fouillés de près ! Or, la sacoche de mon vélo est pleine de mes « outils de travail » !

La peur me donne des ailes : je me jette dans la rue Saint-Romain, vire devant Saint-Maclou, gravis quatre à quatre mes cinq étages. Pas question de payer pour l'un de ces attentats sanglants qu'Orchard Court nous interdit de commettre ! Credo du SOE : un sabotage bien torché porte un coup plus dur à l'ennemi que le meurtre d'une poignée de *Feldgrau*. Surtout, il n'entraîne pas de représailles ! Le sang d'un fusillé retombe toujours sur la

Résistance. Et les *Feldgrau*, les Russes les liquident par milliers dans leurs steppes.

Le lendemain matin, je dresse mon chevalet devant ma fenêtre, j'ouvre ma boîte d'aquarelles. À Monet, la cathédrale ; je me contenterai des toits du vieux Rouen. De quoi occuper la retraite de rigueur après un coup de Trafalgar.

À la une du *Journal de Rouen*, le préfet Parmentier fulmine : la bombe du *Soldatenheim* a tué deux « soldates » allemandes et blessé plusieurs *Feldgrau*. En vérité, la Kommandantur a étouffé la mort de quatre autres soldats ; les terroristes ne s'en prennent qu'aux femmes, n'est-ce pas ?

Au cours d'un raid sur une papeterie, un policier a été abattu. Plus loin, trois lignes évoquent les maigres dégâts infligés à une sous-station électrique. Conséquence : le préfet, « sur ordre des Autorités d'occupation », décrète que les salles de spectacle, cinémas et bars seront fermés jusqu'à nouvel ordre et que le couvre-feu est avancé à 20 heures.

J'ai droit aux félicitations de Buckmaster… et du capitaine Staunton :

– Evensen a jugé que les quatre transformateurs étaient bons pour la ferraille et qu'avant qu'on ne les remplace, les Alliés auront débarqué. Du coup… je t'octroie une nouvelle permission.

Aussitôt débarqué gare Saint-Lazare, j'appelle Maguy. Elle me répond d'une voix mourante :

– J'ai la grippe. Je suis clouée au lit. Je t'attends chez moi.

– Mais… tes parents ?

– Ils ne te mangeront pas, voyons !

Avenue Kléber, la dame qui m'ouvre est le portrait, en plus mûr, de sa fille. La brassée de roses que je lui tends la fait rosir. Elle est adorable, mais quel accent d'outre-Rhin ! Maguy est alanguie dans son lit. Je m'assieds à son chevet. À cet instant sa mère annonce depuis l'antichambre : « Chérie, voici ton oncle qui vient prendre de tes nouvelles ! »

Lorsque l'oncle s'encadre dans la porte, mon sang ne fait qu'un tour : la cinquantaine, grand, droit, le cheveu argenté en brosse, le regard aussi limpide que celui de sa nièce, Dieu qu'il porte beau… dans son uniforme

chamarré d'*Oberst*, colonel, de la Wehrmacht ! Un large sourire aux lèvres, il me serre la main. Maguy, l'innocence incarnée, engage en allemand une conversation dont, à voir les coups d'œil entendus que m'adresse le bel officier, je fais les frais. Je ne lui suis pas inconnu, c'est évident.

Le lendemain Maguy me glisse : « Que penses-tu de mon oncle ?

– Charmant ! Un vrai… gentleman qui semble t'adorer.

– Oh, il t'apprécie également.

– Je vois. Tu m'as donc décrit comme un neveu… présentable ?

– Pas du tout, simplement tel que tu es ! Comme il ferait n'importe quoi pour moi, il pourrait t'être utile… sait-on jamais ? Quoi qu'il en soit, reviens-moi vite, pour le Réveillon.

Le « sait-on jamais » ne cessera de tourbillonner dans ma tête.

Charles m'attend de pied ferme : les milliers de tonnes d'armes et d'équipement qui, d'Allemagne au Havre, transitent sur la Seine à bord d'automoteurs géants causent du souci à l'état-major. Goulot d'étranglement stratégique : un jeu d'écluses grand modèle qu'ils franchissent à Léry-Poses, au confluent de la Seine et de l'Andelle, près de Pont-de-l'Arche, à 25 kilomètres en amont de Rouen.

Armé d'un permis de pêche et d'un jeu de cannes dernier cri, je taquine l'ablette sous la Côte-des-Deux-Amants, en vue de l'écluse… et d'une section de Wehrmacht qui la garde. Je l'apprivoise à l'aide d'un mauvais cognac. Cette fois, faire dans le feutré est exclu. Deux sentinelles montent la garde en permanence devant l'ouvrage. Il faut les abattre d'une balle de Welrod, ce pistolet silencieux qui ne tire qu'un coup à la fois ! Je me chargerai de l'une, Hugues, la meilleure gâchette de l'équipe, de l'autre… de nuit, une gajeure ! Si nous manquons la cible, les Allemands nous aligneront au fusil-mitrailleur, instantanément. Repli en catastrophe ! Charles pèse le pour et le contre :

– C'est jouable… la nuit de la Saint-Sylvestre. Moi, je serai à Londres. Je n'y resterai pas plus d'un mois, je te promets, le temps de me guérir.

Son estomac… En dépit de bicarbonate à haute dose, les crampes succédent aux brûlures. Parfois il se tord, les mains crispées sur le ventre.

– Claude assurera la gestion, à toi la direction des opérations, poursuit-il. Pas de problème ?

– Aucun, Claude et moi sommes comme cul et chemise. À ce propos, pourquoi t'a-t-il rejoint, alors que son frère André, le « grand » Malraux, n'a pas pris parti ? Il reste cloîtré dans un château de Dordogne, je crois. Il n'en sort que pour faire le beau dans des cocktails parisiens avec Cocteau, Guitry, Arletty, Rebatet, Brasillach, non ?

– André et moi avons été très proches… Ne te fie pas aux apparences, n'oublie pas sa guerre d'Espagne ! Dans le collimateur de la Gestapo, il doit garder profil bas. Mais neutre, il ne le sera jamais ! Lorsque l'heure viendra, il s'affichera gaulliste, avec panache car il aime les projecteurs. Cependant, il a fait mieux : il a pris pour parrain de son second fils Drieu La Rochelle parmi les plus antisémites des pro-nazis, alors que Roland, son deuxième frère, appartient à un réseau en Corrèze ! Les Malraux, il ne faut pas les jauger comme le commun des mortels : le grand-père est mort, paraît-il, d'un coup de hache… Le père, un héros de la Grande Guerre ruiné par le krach de 29, se serait suicidé. André, qui s'est fait piquer en train de faucher des bouddhas à Angkor, a décroché le Goncourt. Ensuite, il a fait le clown à Moscou dans les années trente. Enfin, il m'a « prêté » Claude… il y a des mois !

Ma nouvelle tournée au Havre et le long du mur de l'Atlantique coïncide avec une inspection de Rommel. J'évite de le serrer de trop près. Un seul incident : je dérape sur la chaussée grasse devant une caserne allemande ; chute aux pieds du factionnaire, qui, bon enfant, se porte à mon secours. À cet instant il prend l'idée à ma Sten de pointer le nez hors de son sac. J'ai juste le temps de l'escamoter ! Ensuite, je me débats contre ce « bon » Allemand qui, tout en m'époussetant, veut me traîner à l'infirmerie pour panser mes genoux couronnés.

Mes groupes de combat se sont multipliés. Ils ne rêvent plus que de « déquiller » du *Chleu* au jour J ! J'entame mon cinquième mois en France, un pied de nez aux Cassandre du SOE qui n'accordent aux agents *in the field* qu'une espérance de vie de quelques semaines.

Mais moi, j'ai le fameux sixième sens !

Ce parachutage, de routine, à réceptionner le 20 décembre. Du gâteau…

Ensuite Noël : champagne, dîner aux chandelles dont l'éclat des flammes pétillera dans la chevelure cendrée de Maguy.

Chapitre X

MISSION SANS RETOUR

Nuit du 21 décembre… Je surprends un tzigane à pourboire du *Monseigneur* faisant pleurer son violon si près de l'oreille de Maguy qu'il effleure sa nuque de son archet… beaucoup trop à mon gré ! Je dresse la tête, menaçant. Du coup, il manque un accord ; le sanglot de son violon se mue en un grincement déchirant. À sa suite, l'orchestre, violons, tambourin, balalaïkas cafouillent. Je fixe l'homme d'un regard noir… qui se perd dans le firmament infini et le pinceau aveuglant des projecteurs de la gare de triage de Sotteville. Ce tambourin, ces balalaïkas discordants, ce sont les wagons qui se télescopent, des roues qui crissent, des haut-parleurs qui criaillent.

Je m'éveille tout à fait… Me voici de retour sur le lopin de terre gelée où, à minuit, j'ai passé l'arme à gauche. Suis-je donc en vie ? Pour m'en assurer, je m'ébroue timidement. Je tousse, je crache, je décolle mon dos du sol, je fais un tour d'horizon…

Une grosse lune rousse va se coucher. Les Feldgendarmes ont disparu. Néanmoins, je ne me berce pas d'illusions : ils ont donné l'alerte : à chaque carrefour, je suis attendu. Une idée se fait jour : aux carrefours, sûrement, mais peut-être pas le long des voies ! Mon souffle est un râle, mais je respire… Je me dresse, j'esquisse un pas, puis deux. Je me bats contre les barbelés qui défendent la gare de triage. Me voici errant dans le va-et-vient des locomotives. Je cueille une lanterne abandonnée au pied d'un appentis ; je la balance avec l'aisance d'un vieux cheminot, je mets cap au nord en claironnant, entre deux accès de toux, des « Salut ! » aux manœuvres français et des *« Guten Morgen ! »* aux agents de la Reichsbahn.

Deux kilomètres plus loin, la voie longe une cité ouvrière sortant du sommeil. Ses besogneux se répandent dans les rues, processionnent vers Rouen. Je me fonds dans la foule que je suis à petits pas. Sept kilomètres plus loin, je guette le seuil du pont Boëldieu : pas de barrage de police ! Le souffle commençant à me manquer, je le traverse en haletant. Gravir la rue des Carmes jusqu'à Saint-Maclou : un calvaire ! Ensuite je croupetonne mes cinq étages marche par marche avant de tomber épuisé dans les bras de ma « cousine » Madeleine, qui me hisse dans mon lit en poussant des cris d'orfraie.

Le 24 décembre, les poumons en feu, je crache des caillots de sang. Madeleine m'a lavé, rasé, emmitouflé et adossé à une montagne d'oreillers en me disant :

– Tu dois être présentable. Tu as de la visite !

Tout en écoutant la BBC, je songe à Fernand, fusillé il y a un an déjà. En éliminant Darlan, il a dégagé la voie du Général, qui n'a fait qu'une bouchée des vieux pontes vichystes, et a institué un gouvernement provisoire à Alger.

« Les amis de Park pensent aux anciens élèves du Verger et leur souhaitent de très bonnes fêtes » déclame soudain le speaker de Londres.

« Les élèves », « le Verger » ? Effet boomerang : mes pensées s'envolent vers Éliane, Éric, Diana, Pierre, ainsi que Staunton que j'imagine dans un restaurant select de Bond Street caressant de son regard gris un ballon de vieux whiskey… et une ravissante ne demandant qu'à être goûtée, elle aussi. Sacré Charles !

Claude Malraux entre. Il précède notre vieux médecin, Delbos, un médecin à la Flaubert, gilet à revers barré d'une chaîne de montre, lorgnon, bajoues, moustache gauloise jaunie de tabac à priser. Il est optimiste :

– À la Saint-Sylvestre tu seras debout… Pourtant, je donnerais cher pour localiser cette foutue balle qui te tient au corps ! Pas question de t'envoyer chez un radiologue, la Gestapo doit être à l'affût ! Tu ne m'as pas fait le coup de l'évacuer par voie naturelle, quand même ?

À cet instant, à mon ébahissement, la porte s'entrouvre sur Charles, tout sourire !

– Comme tu le vois, je ne suis pas parti, mon grand… j'ai même failli y rester ! Treize soirs de suite j'ai battu la semelle sur un champ des environs d'Amboise sans voir la queue d'un Lysander. La quatorzième, et dernière, nuit de la lune, un veilleur a déboulé : « Il y a des Fritz tout autour ! » Sauve-qui-peut, tu penses… heureusement sans casse ! La prochaine lune sera la bonne. Je t'emmène te faire soigner à Londres !

Au café Mas, place des Ternes, nous attend Henri Déricourt, chef des opérations aériennes qui gère les *pick up* de ces avions « noirs » qui déposent et enlèvent clandestinement les agents du SOE. Un beau gosse au sourire charmeur, au regard clair, aux cheveux en bataille. « Un sacré pilote, m'a confié Charles. Meetings, voltige, la Postale, pilote d'essai. Il faut ça pour juger qu'un mouchoir de poche est assez long, assez meuble et assez dégagé pour qu'un confrère y joue sa vie dans le noir sans l'avoir reconnu ! » Henri nous fixe rendez-vous :

– Gare Montparnasse au départ de l'Express d'Angers, le 6 janvier à 11 heures.

Lorsque je surprends Maguy avenue Matignon, elle explose :

– Non seulement tu me laisses sans nouvelles, mais tu me reviens à l'état de mort vivant. Tu es maigre, pâle, les yeux cernés à faire peur. Que t'est-il donc arrivé ?

– Une mauvaise bronchite…

– Visiblement mal soignée ! Dans ton trou perdu, ça ne m'étonne pas ! Je vais t'envoyer chez un bon médecin.

Pour qu'il découvre le pot aux roses ! Je me récrie :

– J'en connais un excellent ! Je prendrai rendez-vous dès ce soir, je te le promets !

Piégé, il ne me reste plus qu'à appeler Jean Ducroquet, l'ami de toujours… qui tombe de haut. En deux mots je lui décris mon cas. Il détient la solution :

– Le réseau de résistance de la faculté de Médecine dont je fais partie est animé par le docteur Delors, mon patron de thèse… un super gastro-

entérologue ! Tu ne peux pas mieux tomber. C'est un sacré numéro, tu verras !

Le cabinet du « numéro » occupe le premier étage d'un immeuble prestigieux, place d'Iéna. Il est encombré de chouettes, en aquarelles, à l'huile, en bas-reliefs, en statuettes, en tapisserie, en cendriers, en presse-livres, en coupe-papier, en pendules, en vases, en pieds de lampe. Le « professeur » est un petit homme frêle, sans épaules. Un front immense écase un visage triangulaire, plat, éclairé par des yeux ronds cillant sans cesse, une face de chouette. Il s'écrie d'une voix de tête :

– Fascinants, ces oiseaux, hein ? On les a pourchassés, exterminés, crucifiés sur la porte des fermes simplement parce qu'ils veillent lorsque tout dort ! Une abomination… D'autant que j'étais chouette dans une vie antérieure… et j'en suis toujours une, n'est-ce pas ? Mais, passez donc derrière l'écran… Voyons, d'après la cicatrice, la balle a effleuré l'intestin. Vous êtes un miraculé, jeune homme ! Mais où diable est-elle passée ? Si vous l'avez évacuée par voie naturelle, ma communication à l'Académie des sciences, après guerre bien entendu, me rendra célèbre !

Après avoir déplacé l'écran, il s'exclame :

– Hélas non, pas cette fois !… La voici, dans le cul-de-sac de Douglas, un repli du péritoine entre vessie et rectum où, à bout de course, elle a dû tomber ! Un cas unique digne d'être commenté, quand même… Venons-en à mes honoraires…

J'évalue les fauteuils, les commodes Louis XV, les tapisseries, les lambris, les appliques dorées, les lustres ; je m'attends au pire.

– Je n'ai pas de prix, poursuit-il, Vous me paierez, lorsque vous serez à Londres… d'un message me rassurant sur votre sort : « Douglas remercie son médecin. » Au plaisir de vous revoir.

Cet au revoir est le prélude d'une amitié qui ne s'éteindra qu'à sa mort.

Avec ménagement, j'annonce à Maguy que ma société m'expédie en Turquie, pour un mois, pas plus ! Séparation déchirante ; corps à corps arrosé de larmes. Me croit-elle ? Moi, je m'en veux : la Turquie, passe encore, mais un mois ? Je sais combien les horaires des avions « noirs » sont imprévisibles !

Le 6 janvier, appliquant les consignes de sécurité enseignées à Beaulieu, j'arrive gare Montparnasse une bonne heure en avance afin de reconnaître les abords des quais. Pas plus de *Feldgrau* que d'usage, pas de flâneurs suspects. Pour tuer le temps, je descends aux toilettes. À l'instant où je m'y mets à l'aise, une voix caverneuse me glace :

– Les mains en l'air, Bob. Tu es fait !

Mon cœur s'emballe, mon sang se fige : il sait mon nom, ce gestapiste ! Qui m'a vendu ? Tremblant, je lance un coup d'œil en biais… À ma droite Vallée, à ma gauche Grand-Père, hilares :

– Nous ne sommes pas la Gestap', heureusement, car avec ton machin à l'air… On ne surveille jamais assez ses arrières, tu vois, mon petit !

Bras dessus, bras dessous, nous rejoignons Déricourt et Charles qui patientent au pied d'un wagon de première classe. Le compartiment réservé aux officiers allemands est occupé par six d'entre eux, qui papotent et fument à tout va. Le suivant est vide. Tandis que nous y prenons place, un sixième passager se présente. Il salue Déricourt comme une vieille connaissance avant d'adresser un « Bonjour » à la cantonnade. La quarantaine, grand, bien découplé, bronzé, profil d'oiseau de proie, Dieu qu'il attire l'œil ! Grand-Père ironise :

– Un compartiment d'officiers british à côté d'un compartiment de Fritz, personne ne nous croirait !

Charles observe le nouveau venu avec attention.

– Ma parole, me souffle-t-il, c'est Robert Benoist !

Benoist, tous les potaches qui, comme moi, ont griffonné des Bugatti sur leurs cahiers de brouillon connaissent ce pilote de légende. Entre les deux guerres, il a remporté tous les grands prix et les Vingt-Quatre Heures du Mans.

– Il est fou de ne pas se grimer, ajoute Charles, sa photo figure encore dans les journaux de sport !

Après avoir cahoté vingt kilomètres depuis Angers, l'omnibus du Mans nous dépose en gare du bourg de Tiercé à la nuit tombante. Là, il dégorge paysans en houppelande, paysannes chargées de cabas et, parmi eux, une douzaine de touristes *fashionable*. En canadienne ou trench-coat flambant

neuf, portant des valises de cuir bleu ou rouge presque cubiques taillées à la mesure d'une trappe de saut de Halifax, Dieu que nous faisons tache ! Une rousse incandescente à talons hauts et manteau de fourrure crève la nuit.

Sous les yeux ronds des indigènes et en file indienne, ce beau monde suit Déricourt, qui, au milieu du village, bifurque sur une petite route de campagne. Ce soir-là, aucun Allemand n'a le mauvais goût de mettre le nez dehors, heureusement ! Après une marche sans fin, nous entrons dans un champ. Comme si elle avait deviné mes pensées, la jeune femme rousse me glisse :

– La couleur de mes cheveux, c'est pour tromper l'ennemi ! L'avis de recherche de la Gestapo me décrit comme blonde, vous savez. Au fait, je m'appelle Henriette. Voici Marius, mon patron.

Sud-Africain, Marius parle un français indéfinissable.

Deux colonels français, transfuges du Vercors, se présentent : « Ely, Valette d'Osia. » Le déguisement de ce dernier vaut celui du comte de Paris : barbe et lunettes noires, casquette à carreaux, trench-coat, culottes de golf ! Un troisième colonel, dit Limousin, « dans la Résistance » précise-t-il, se fond, lui, dans le paysage.

– Cette LZ c'est le Vieux Briollay ou Soucelles au choix, nous explique Déricourt. C'est un billard : trois kilomètres de long dont neuf cents mètres roulables. Un minimum pour le Hudson, un bimoteur transformé qui vous emportera. Ne vous attendez pas à des sièges pullman !

Sur le « billard » gelé, un troupeau d'apparitions bat la semelle. Parfois, un brasillement : quelqu'un tire sur une cigarette cachée au creux des mains. À chaque ronronnement, nous nous pétrifions. Impavide, Déricourt commente :

– Au bruit du moteur, voici un Heinkel… Tiens, un Halifax cette fois… derrière une patrouille de Messerschmitt. Patience ! Il ne se pointera pas avant minuit, votre Hudson !

Charles Fatosme, un de ses adjoints, a pris en charge l'éclopé que je suis. Il m'emmaillote dans une couverture, me fait asseoir sur un billot, m'apporte du café. Une vraie nounou.

Minuit, pas de Hudson. Les heures s'écoulent. J'ai le sentiment que mes pieds ne reprendront jamais vie. À 5 heures, Déricourt annonce :

– Terminé pour cette nuit ! Séparons-nous en deux groupes. Charles, Bob, Marius, Henriette et Robert, allez à l'auberge du village, sûrement vide en cette saison. Je me charge des autres. En route !

En réponse Benoist grommelle dans le noir :

– Voyons, Henri, il n'y a pas de Robert qui tienne ! Je suis Lionel, je te l'ai dit cent fois !

L'auberge donne sur la grand-rue, à mi-chemin de la gare. « Lionel » frappe à la porte ; elle s'entrouvre. Suivent des exclamations confuses, puis notre ami nous crie.

– Entrez, vous autres ! Nous sommes ici chez nous. Je vous présente Fernand, le patron. En 1918, voyez-vous, j'étais pilote de chasse… il était mon mécano. Puis, philosophe : Laissez tomber le « Lionel », il ne s'y fera jamais !

À midi, surprise : quatre des cinq tables de la petite salle à manger sont occupées, l'une par des voyageurs de commerce, la deuxième par des gardes-voies français, la troisième par des *Feldgrau*, la dernière par des miliciens en noir, sinistres, portant brassard frappé d'un gamma d'argent. Un entourage explosif, d'autant que, rajeuni d'une guerre, Fernand s'efface devant Benoist avec un « Après vous, mon capit… » qu'il noie dans une quinte de toux. Cependant, comme il a décrit en termes poignants la panne de voiture qui, en pleine nuit d'hiver, nous a fait échouer dans son auberge, l'accueil est bienveillant : « Bonjour ! », *« Guten Tag ! »* par-ci, « Bon appétit ! », *« Prosit ! »* par-là…

Le ciel est en deuil : opération remise. Après deux nuits passées au chaud, Fatosme, bouleversé, fait irruption dans l'auberge :

– Déricourt vient d'être arrêté ! Soyez parés à filer au premier signe ! Les routes, les trains sont sûrement surveillés. Il faudra éviter les routes !

Au soir, qui pousse la porte derrière laquelle, sac au pied, nous patientons ? Déricourt en personne, plus désinvolte que jamais :

– C'est ma tournée ! Que je vous raconte… au Vieux Briollay, le village où je couche, une rentière a été poignardée ! En mourant elle a lâché : « Baudoin m'a tuée ! » Baudoin est le nom dont je me sers dans le coin, imaginez ! Les gendarmes me sont tombés dessus. Seule échappatoire : leur dire la vérité, avec promesse de message BBC. Depuis, ils ont épinglé le

vrai Baudoin, un clodo… Et maintenant les gendarmes sont nos anges-gardiens.

Sans doute, mais aucun Hudson ne se présente avant que la lune ne tombe en quartiers.

Lorsque je la surprends, Maguy saute de joie et fond dans mes bras. Elle se fiche bien des raisons qui m'ont fait remettre mon départ.

– Tu as deux semaines devant toi ? J'en profiterai pour te remettre sur pied. Tu es encore si pâle !

Elle me pousse à de lentes promenades à son bras, au bois de Boulogne, autour de ses lacs gelés et le long de l'avenue Foch. Je jette un coup d'œil furtif au 84, fief du *Sturmbannführer* Boemelburg qui se voue à la chasse aux agents du SOE. Là, ils sont cuisinés avant d'être gazés, inoculés ou fusillés dans les camps de la mort. Je frissonne.

– Tu as froid ? s'inquiète Maguy. Maternelle, elle noue son foulard autour de mon cou… Si elle savait !

Une semaine plus tard, nouveaux adieux, aussi déchirants.

Sur le chemin de la gare Montparnasse, je croise mes amis Vallée et Gaillot dans une rame de métro. Je m'exclame :

– Nous allons de nouveau prendre le même train !

– Non, répond François, le visage fermé.

– Mais… Déricourt nous attend !

– Justement, il sent le faisandé, ton Déricourt ! On l'a vu en compagnie d'officiers allemands.

– Vous êtes sûrs ? Charles et Benoist qui sont passés plusieurs fois entre ses mains, et sans casse, ne jurent que par lui !

– Henri les aura roulés dans la farine ! Des preuves irréfutables ont été communiquées à Londres. Aussi, nous, nous partons par l'Espagne. Tu ferais mieux de venir avec nous !

– Désolé, les amis, j'ai un boss, Charles. À lui de décider. D'autre part, avec mon poumon mité, je n'irais pas loin !

L'un et l'autre m'écrasent sur leur poitrine à m'en faire rendre l'âme :

– Espérons que tu passeras entre les gouttes, soupire François. À bientôt sur les Champs-Élysées… et pas un mot à Déricourt, hein ?

Leurs silhouettes se fondent dans la foule. Moi, je reste planté les bras ballants, totalement désarçonné… Et si c'était vrai ?

– Il m'en manque deux ! s'inquiète Déricourt lorsque retentit le coup de sifflet du départ du train d'Angers.

Je me jette à l'eau :

– Je les ai rencontrés par hasard… Ils préfèrent passer par l'Espagne.

– Ils t'ont dit pourquoi ?

– Se geler pendant deux lunes pour rien les a dégoûtés des *pick up*.

Henri, le beau parleur, demeure longtemps silencieux, puis lâche en me fixant d'un regard pesant :

– Rien d'autre ?

– Rien d'autre.

Sur le mur de ma chambre rose, un cupidon joufflu bande un arc miniature en direction d'une naïade nue comme un ver. Roses, l'édredon de satin, les abat-jour et le bidet du bordel quatre étoiles d'Angers, dont les gagneuses sont en congé. Adieu Tiercé. « Une fois suffit ! » a décrété Déricourt. Comment s'est-il débrouillé pour que cette « maison » soit exclusivement réservée à Henriette, Marius, Benoist, Charles et moi ? Mystère.

Le soir de notre arrivée, son équipe a pris possession du bar. Son second, Rémy Clément, décrit ses rase-mottes entre les escadrilles franquistes lorsqu'il livrait des avions aux républicains espagnols. Ancien de l'Aéropostale, Dumesnil fait revivre le gourbi-escale de Cap Juby, en plein Sahara qu'il partageait avec Saint-Exupéry. Benoist évoque la Grande Guerre. Henri nous enseigne le poker-menteur. Armé d'un sourire angélique et d'un regard franc comme l'or, il ment comme il respire et rafle les mises.

J'ai bien sûr dévoilé à Charles les révélations de François.

– Du vent ! a-t-il rétorqué. Robert est passé deux fois entre les mains d'Henri, moi une. Et nous sommes vivants. Donc il est blanc, j'en mettrais ma main au feu !

Charles et Benoist étant mes pères spirituels, leurs paroles, d'évangile, font taire mes inquiétudes. Robert, m'a pris sous son aile :

– Après guerre j'ai des projets pour toi. Je t'engagerai dans mon écurie.

Je dors comme un plomb. Comme je suis trop faible pour pédaler les vingt kilomètres séparant Angers de Soucelles, Charles fait le gros du travail… sur un tandem. La lune vire du roux au platine. Les mottes gelées de la LZ se dérobent sous les talons. Minuit passe. Henriette ironise :

– Il est 1 heure du matin. Pas plus d'avion que d'habitude. On va faire dodo ?

Henri la coupe :

– Oui, mais à Londres, pomme ! Écoute plutôt !

Au nord naît un grondement. Une croix noire crachant des flammes nous survole. La lampe torche de Déricourt clignote. En réponse, des éclats dans le ciel. Fatosme, Clément, Dumesnil détalent ; sur la plaine éclosent des points lumineux. Une météorite munie d'un phare aveuglant pique sur nous si brutalement que je la vois, littéralement, emboutir la planète ! À la dernière seconde, elle redresse sa course, rebondit. Des freins couinent. La silhouette d'un bimoteur se dessine. Un instant plus tard, un Hudson vire et stoppe, porte ouverte, sous notre nez. Ses moteurs vrombissent à réveiller un mort et… tous les *Chleus* des environs ! Par l'ouverture apparaît Gerry Morel en uniforme de la RAF. Il apostrophe sèchement Déricourt. Couverte pas la tempête que déchaîne le vent des hélices, la prise de bec tourne au vinaigre ! Alarmé, le pilote passe la tête à sa fenêtre et, tout en martelant la tôle du cockpit, brame :

– *What's the hell… Let's get out of here, God damn !* « Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Tirons-nous d'ici, Bon Dieu ! »

Lorsque Morel tente de saisir au collet Henri, qui résiste comme un beau diable, sa casquette s'envole. Clément s'élance au galop dans le noir : que la gendarmerie soit dans le coup ou non, une casquette de la RAF trouvée dans un pré ferait jaser dans les chaumières ! De retour, la casquette à la main, il interpelle Henri :

– S’ils te veulent à Londres, c’est peut-être pour te remettre la DSO[(1)] !

– Leur banane, je n’en ai rien à en foutre ! N’essaye pas de m’embarquer, Gerry, mes hommes sont derrière moi ! Je refuse de planter là mon équipe et de laisser tomber ma femme ! Et puis on a six vélos et un tandem à évacuer, non ? Embarquez, vous autres ! nous lance-t-il.

La porte, minuscule, est prise d’assaut.

– Tout le monde à l’avant ! rugit le pilote.

Huit hommes et Henriette s’emboîtent comme des sardines contre la cloison du cockpit. Deux mille chevaux se déchaînent ; tremblant de toutes ses membrures, le Hudson se cabre, cahote, accélère puis, enfin, pointe le nez vers les étoiles. Je pousse un ouf de soulagement… trop tôt. Des éclairs zèbrent l’obscurité, des explosions nous secouent, des guirlandes de traceuses s’étirent, des pinceaux entrent en danse. L’avion abat sur l’aile, entame une java en trois dimensions. Mon estomac rebondit des talons à la glotte. Benoist lâche :

– L’engueulade entre Henri et Gerry a fait perdre les pédales à notre *captain* ! Il a mis le cap droit sur Angers… et sa Flak !

L’avion ayant repris son assiette, je glisse à Charles :

– Crois-tu toujours que les soupçons de Vallée, c’est du vent ?

– J’en aurai le cœur net à Londres ! grommelle-t-il.

– Au fait, pourquoi Gerry s’est-il déguisé en *squadron leader* ?

– Imagine… Le Hudson est touché, l’équipage et lui sautent donc en parachute. Les Fritz récupèrent tout ce beau monde au sol. Un major de la biffe dans un équipage de la RAF, ça ne ferait pas sain !

Note

(1) *Distinguished Servive Order*. Plus haute décoration militaire britannique après la *Victoria Cross*. Réservée, en principe, aux officiers supérieurs, rarement aux subalternes, et très exceptionnellement à des officiers étrangers.

Chapitre XI

VIOLETTE

– Sublime, ta bourride ! s’extasie Charles en embrassant Jeannette Déricourt, dite Jeannot, sur les deux joues. Surtout lorsqu’on sait qu’on ne trouve pas une herbe de Provence dans tout le pays ! Comment as-tu fait pour imiter le thym ?

– C’est mon secret ! minaude-t-elle en rougissant et en agitant ses doigts potelés chargés de bagues. Elle est ronde, fardée, et plus rousse qu’Henriette. Son accent fleure l’ail autant qu’aujourd’hui l’appartement du West End, où Déricourt offre à déjeuner à ses « fidèles », Charles, Robert, et moi.

Je ne donnais pourtant pas cher de sa peau lorsque, à l’aube du 5 février, notre Hudson s’est posé à Tangmere, la base des « petits avions » de pick-up près de Portsmouth. Morel en a bondi le premier et s’est précipité vers un Buckmaster fébrile planté sur le tarmac. « Échange de vues » moins tumultueux que le précédent mais tout aussi tendu. Buck, qui s’attendait à voir Déricourt derrière Gerry, fait grise mine ! Pour nous souhaiter la bienvenue, il a plaqué un sourire de pacotille sur sa mine d’enterrement. J’ai soufflé à Charles : « Alors ?… »

Vieux routier du service, en vingt-quatre heures il a tiré, plus ou moins, l’affaire au clair :

– Voilà : Frager, un chef de réseau de notre section, a affirmé à Buck qu’un agent double de l’Abwehr qu’il traitait lui avait juré que Déricourt « prêtait » à la Gestapo, pour être photocopiés, le courrier, plans, photos, etc., qui passent entre ses mains. Ses soupçons auraient été corroborés par Yeo Thomas, le fameux « Lapin Blanc », porte-parole de Churchill auprès

de pontes de la Résistance, Jean Moulin entre autres. Aussi le service de sécurité, qui veille à la fiabilité du SOE, s'en est mêlé. En dépit de ses protestations, Buck, qui a plus foi en Déricourt qu'en la Sainte Vierge, a été mis en demeure de le rapatrier, *manu militari* au besoin. Du coup, Morel, dont la mission avait été baptisée *Knacker*, « Équarisseur », était armé, tu penses ! Il n'a pas osé se servir de sa pétoire, heureusement ! Les hommes de Déricourt auraient riposté… Morel étant rentré bredouille, les super-mouchards en ont déduit que Déricourt était coupable et ont fait une croix dessus. Pourtant, Benoist et moi restons sceptiques.

Le 9 février à minuit, le jeune pilote de Lysander qui s'est posé à Azay-sur-Cher, avec mission de prendre livraison d'un passager, a vu avec stupéfaction une boule de fourrure émerger de l'ombre derrière le « Joe » annoncé. Le « Joe » était Déricourt et la boule de fourrure… Jeannot, empaquetée dans un manteau de castor et perchée sur des talons aiguille. « Je n'abandonnerai pas ma femme ! » avait juré Henri.

– Et, conclut Charles, il a si bien plaidé son innocence que les juges ont revu leur copie et l'ont laissé libre. Il sera bientôt de retour en France, Buck a trop besoin de lui… En attendant, à nous les bouillabaisses de Jeannot !

Harley Street, une artère copurchic du West End, est bordée d'hôtels particuliers arborant de rutilantes plaques de cuivre derrière lesquelles tout ce que Londres compte de médecins à la mode guette les patients cousus d'or. Le MD (médecin) agréé par les services secrets qui me reçoit porte monocle et complet de Savile Row. Il écoute mon récit en dodelinant du chef et, sans m'ausculter ni me radiographier, rend son diagnostic :

– Votre bain froid a enrayé toute hémorragie. Sinon… vous ne seriez plus de ce monde !

– Et le traitement, docteur ?

– Le temps… Laissons faire le temps, *young man.*

– Et toi, ai-je demandé à Charles, où en es-tu de tes maux d'estomac ?

– Le stress, mon grand, le stress. D'après Harley Street, après un mois de repos, je serai frais comme un gardon. J'ai donc décidé… de faire un saut en parachute.

J’en suis suis stupéfait : Charles a toujours prétexté qu’il était trop vieux pour « se vomir d’un avion en marche » !

– Tu as donc rajeuni ?

– Non, j’ai réfléchi : c’est idiot d’être déposé sur une LZ(1) à trois cents kilomètres de Rouen, puis de franchir une demi-douzaine de barrages, avec de l’argent et des documents plein les poches, alors qu’on peut se poser à domicile, ou presque ! Allons chez moi arroser ça.

Le « chez moi » du major Staunton – il vient d’être promu – donne sur Curzon Street, rue snob de Mayfair ; c’est un appartement « service compris » : ménage par soubrette en tablier de dentelle et Chivas hors d’âge servi sur plateau d’argent par un maître d’hôtel aussi pincé que Park.

Charles reçoit officiers, journalistes, hommes d’affaires et jolies femmes *class*. En uniforme de quartier-maître, Ann ne détonne pas ; elle a raccourci sa jupe de deux pouces, cintré sa vareuse, étrenné des nylons diaphanes. Seule tache au tableau : ses ongles culottés de virgules de cambouis, vestiges des cales de sous-marins qu’elle récure.

Parrainé par Charles, je déjeune parfois au *Ciro’s* avec Grapelli, parfois chez *Prunier* ou à *L’Écu de France*, hauts lieux fréquentés par gourmets anglais et VIP de la France libre : Schumann, Jean Marin et Pierre Dac qui, évadé par l’Espagne, pourfend Pétain au micro de la BBC. On les compte sur les doigts, les artistes de chez nous qui ont choisi la voie « du sang et des larmes » : Jean-Pierre Aumont, Joséphine Baker, Gabin et mon copain Lynen. Les autres mangent au râtelier de la *Continental*, la firme nazie qui coiffe le cinéma français. Goebbels règle les tournées « triomphales » *nach Berlin* des écrivains et artistes qui ne crachent pas dans la choucroute.

Charles me fait part d’échos qu’il a glanés en marge de l’affaire Déricourt :

– J’ai découvert par hasard qu’une flopée de réseaux a été infiltrée, comme l’*Interallié* de l’IS vendu par une Française surnommée « La Chatte ». Elle serait aujourd’hui au trou quelque part en Angleterre. D’autres, de format démesuré échappant à tout contrôle, ont été pénétrés par la Gestapo ou l’Abwehr, parfois les deux… Prends *Prosper*(2), par exemple, un vrai holding qui s’étendait de la Belgique au Poitou. Cascade d’arrestations… Du coup, à l’insu de Buck, prétend-on, Bodington s’est fait

déposer en France pour mesurer l'ampleur du désastre. Il y est resté trois semaines sous la houlette de Déricourt. Envoyé à un rendez-vous suspect, son radio, Agazarian, a disparu. À son retour, Buck l'a vidé. Où, personne ne sait.

– Tu m'étonnes ! Le n° 2 du service au courant de tous ses secrets, ses agents, ses réseaux, leurs codes, allant jouer au chat et à la souris avec la Gestapo ? Qu'elle le piège et le fasse chanter, c'est tout le SOE qui tombe !

Aux premiers jours du printemps, sur Londres, légère pluie de bombes, sans plus. Une DCA foudroyante, des meutes de chasseurs de nuit refroidissent la Luftwaffe. Toutefois, un soir, la station de mon quartier, Gloucester Road, est en feu et lorsque je rentre chez moi, ma logeuse, une vieille fille sèche comme un pruneau, glapit : « Lieutenant Mortier, on a détecté quatre bombes non explosées dans le jardin. Descendez immédiatement aux abris ! »

Elle honnit ses pensionnaires français ou canadiens qui traitent le black-out par-dessus la jambe, sèchent les tours de veille sur le toit – un saut de sable à la main pour étouffer les bombes incendiaires – introduisent des créatures à la cuisse légère et, pis, gaspillent l'eau ! À peine suis-je entré dans mon bain : « Lieutenant ! Vous dépassez les limites ! » Les limites : une hauteur de huit pouces d'eau, qui ne m'arrivent même pas au nombril.

Je gronde :

– Vos bombes, Miss Martins, qu'elles se démerdent. Moi, je dors.

À peine ai-je fermé les yeux, elle frappe de nouveau à ma porte. Je maugrée :

– Je viens de vous dire, Miss, que vos bombes…

Une voix mâle répond :

– Je ne suis pas ta Miss Machin, mais Robert, et à la rue ! En rentrant du *Ciro's*, j'ai trouvé un tas de pierres à la place de mon immeuble. Un bombardier fritz ne l'a pas loupé !

Je partage donc avec Benoist – mon père spirituel – ma chambre, mon rasoir, ma brosse à dents.

– J'en ai vu d'autres, plaisante-il. Il y a un an, avec mon frère, mon beau-frère Wimille, et Grover Williams, un pilote anglais de mes amis, j'ai monté

un réseau. Marchait bien… jusqu'au jour où la Gestapo m'est tombée dessus. Je me suis trouvé coincé boulevard des Italiens dans une traction avec trois de ces messieurs. Elle a pris un tel virage sur les chapeaux de roue que mon cerbère a été projeté vers la portière opposée. Un coup d'épaule, j'ai roulé sur la chaussée et j'ai enfilé le passage des Princes où j'ai battu le record du cent mètres… Seconde mission : mon radio, un dingue de foot, se rendait aux matches avec son émetteur ficelé sur son vélo ! Il s'est fait repérer, il a été descendu. Cette fois aussi, je m'en suis sorti.

Au matin, je lui donne une chemise, des chaussettes, un caleçon.

– Merci, je te les rendrai après la guerre ! N'oublie pas, à la Libération, adresse-toi à l'Automobile Club de France, place de la Concorde. J'y serai !

Charles rentre enchanté de Manchester :

– Je suis converti au parachute ! Mieux : à Ringway, j'ai recruté un « courrier » pour nos opérations futures. Le Jour J, tu sais, nous risquons de nous trouver souvent séparés. Il assurera les liaisons.

– À quoi ressemble-t-il, ton pigeon voyageur ?

– Tu le verras demain, au *Studio Club*.

De l'entrée du *Studio*, un club privé de Knightsbridge, on a vue sur Harrods. Charles est accoudé au piano-bar ; à côté de lui, une jeune femme petite, mince, en robe noire simple, chic, à décolleté rond. Des vagues de cheveux châtains encadrent un visage délicat à pommettes hautes. Charles sourit en coin :

– Voici notre courrier, Violette.

Elle abandonne son long fume-cigarette, se dresse sur la pointe des pieds et, dans une envolée de Guerlain, m'embrasse sur la joue. Le boss poursuit :

– Nous aurons besoin d'elle. Churchill compte sur nous pour que, le Jour J, nous empêchions les Fritz de faire sauter le port du Havre, Buck vient de me l'apprendre. Quais, écluses, grues, sont minés. Ton objectif : la boîte de jonction des câbles logée dans un collecteur sous le trottoir de la Grande Poste. Accès par une plaque d'égout…

– Pesant cent kilos… et sous les yeux des Fritz ?

– Mayer a tout prévu. Tu seras déguisé en égoutier, aidé par des vrais égoutiers. On verra ça plus tard. Allons dîner ! Ici, le vin sud-af' est imbuvable. En revanche, le directeur du *Regent Palace*, un ami, a fait le plein de bordeaux avant Dunkerque. Le saint-estéphe est en velours et deux fois moins cher qu'à Paris.

Violette claudique légèrement :

– Une entorse au cours d'un saut à Ringway en décembre, explique-t-elle. Et plâtrée, avec ça ! Stage interrompu deux mois. Une chance, puisque cela m'a fait rencontrer Charles.

À la lueur pâlote des lampadaires voilés, nous remontons Piccadilly. Soudain, surgissant de la pénombre, une femme nous accoste. Blonde platine, jupe fendue jusqu'aux fesses et juchée sur des talons aiguille. C'est l'une de ces pierreuses qui naguère faisaient la « saison » d'été à Londres. La débâcle de 40 l'a chevillée à ce trottoir, pavé d'or depuis que les *Yanks* l'ont conquis. Elle nous lance avec un accent de Belleville :

– *You want to make a foursome, darlings ?* Une petite partie carrée, mes chéris ?

– Non merci, ils sont trop gironds, je me les garde ! riposte Violette du tac au tac.

– Merde, tu turbines, toi aussi ? Mes excuses, ma vieille, j'te les laisse !

Charles éclate de rire :

– Eh bien, tu viens de gagner tes galons !

Le 6 mars, il nous annonce :

– Je suis « *On* » la lune prochaine. Vous me suivrez dans un mois.

Quelques jours après, au dîner de départ de Robert Benoist, Violette, en tailleur bleu-nuit et maquillage de star, resplendit. Je lui dit :

– Tu devrais faire du cinéma !

– À un moment, je l'ai cru ! J'ai tourné des bouts d'essais pour Arthur Rank. Hélas, l'un de mes profils clochait !

Lorsque nous nous quittons, Charles chapitre Benoist :

– Cette troisième mission, Robert… À ton âge, est-ce raisonnable ?

– À mon âge ? L’âge de mes artères, vingt ans, comme toi, mon petit !

Un week-end, les parents de Violette nous reçoivent dans leur petit pavillon de Stockwell, un faubourg du sud de Londres. Sa mère, Reine, est potelée, blonde, au regard étonnamment clair. Son père, Charles Bushell, est un petit homme sec, tout en muscles et en nerfs, aux cheveux encore drus et noirs.

– Je conduisais un camion militaire sur la Somme en 16, raconte-t-il avec un sourire goguenard. En traversant le marché de Pont-Rémy, je l’ai vue, Reine, dix-huit ans, à croquer ! J’ai failli emboutir un étalage. Nous avons attendu deux ans. Nous nous sommes mariés avant la fin de la guerre. Résultat : Violette… et ses quatre frères.

Il oublie d’ajouter que, comme il a la bougeotte, ils sont nés de part et d’autre du *Channel* et alternent une langue et l’autre, alors que lui n’a jamais pu anonner un mot de français. En revanche, c’est un culturiste enragé : gymnastique pour tout son petit monde, Violette servant de ballon aux garçons.

À la fin du repas, Reine est en mal de confidences ; elle me prend à part :

– À la chute de Paris, Dieu que j’ai pleuré ! Le 14 juillet, lorsque les premiers Français libres ont défilé devant le général de Gaulle, j’ai dit à Violette : « Va et invite à dîner l’un de ces pauvres exilés. À notre table, il retrouvera un peu de la France. » Elle est revenue avec un beau légionnaire, Étienne Szabo, de lointaine origine hongroise… Coup de foudre réciproque ! Mariage cinq semaines mois plus tard ; lune de miel éclair avant que, dès le mois d’août, Étienne n’embarque avec de Gaulle pour Dakar. Ensuite Étienne a fait le tour de l’Afrique en libérant le Gabon, l’Érythrée, la Syrie…

– Mais… combien de mois ont-ils été séparés ?

– Un an, Bob, une pleine année ! Interminable pour deux êtres fous l’un de l’autre, n’est-ce pas ? Enfin, après la prise de Damas, il est rentré ! Nouvelle lune de miel, enivrante… et dérisoire : une semaine ! Puis il est reparti en guerre. Alors, pour être digne de lui, elle s’est engagée. Lorsqu’il a été assiégé à Bir Hakeim, elle était enceinte. Fou de joie, il ne rêvait que de voir naître son enfant. Le War Office a téléphoné : « Il arrive ! » Elle

s’est faite belle, l’a attendu… des jours, des semaines, des mois, Tania, sa fille dans ses bras… Enfin une lettre ! « Nous avons le regret de vous informer… » Étienne a été tué à l’aube de l’assaut sur el Alamein.

On l’a enfoui dans le sable là-bas, simplement. Un légionnaire meurt léger.

Violette est restée enfermée chez elle des mois durant, prostrée, muette, sa fille dans les bras. Elle a refusé de recevoir de qui que ce soit. Enfin elle s’est laissée convaincre de renaître au monde, de se mêler au tourbillon des années de guerre. Elle a revu ses amis, s’en est fait d’autres. Ainsi elle est sortie avec deux jeunes officiers d’administration, Harry et Jack, pleins de vie et d’humour… jusqu’à ce qu’ils soient affectés quelque part en Italie.

Quelque temps après, elle a été convoquée au ministère des Pensions. Comme bien des veuves de guerre, a-t-elle songé. Un élégant gentleman l’a reçue, a longuement tourné autour du pot pour lui révéler que son « profil » correspondait à celui d’une certaine catégorie de personnel d’un certain service « très spécial ». Envisagerait-elle d’en faire partie ? Tombant des nues elle a dit oui avant que le gentleman ne vienne à bout de sa phrase.

Le 7 mars, Charles nous réunit :

– Je pars ce soir à Hasell’s Hall. La nuit prochaine je me poserai en Normandie. Dans un mois, ce sera votre tour.

Le 12 mars au matin on tambourine à ma porte. Je me rebiffe :

– Il n’y a pas d’alerte, Miss Martins ! Laissez-moi…

– Ce n’est pas ta Miss Martins, Bob, c’est Charles !

Il entre, blème, les traits tirés, et me lance :

– Tiens, lis !, en agitant un texte en lettres capitales semé de coquilles :

« TOR 1028-12 MARS 1944.

BLUFF CHECK. STOP – CHECK REEL. STOP – NR 73. NOUVELLES DE ROUEN : XLAUDE MALRAUX DISPARU PNESONS ARRETE PAR GESTAPO. STOP. OPERATEUR RADIO PIERRE ARRET. STOP. SI CLETENT ENCORE AVEC VOUS. NE LE ENVOYER PAS. STOP. DOFTEUR ARRETE. STOP. DIX HUIT TONNES D’ARMES

RAMASSEES PAR POLIFE. STOP. PNESONS CECI DU ARRESTATION D'UN FHEF SCTION QUI A DONNE ADRESSES. ADIEU. »

Ainsi Claude, Pépé, notre vieux médecin ont été pris ! Sans comper Georges Philippon, car les dix-huit tonnes d'armes citées n'ont pu être saisies que dans son garage ! Et la série ne doit pas s'arrêter là !

– Ce message est signé « Mac Intosh Red », nom de code de la radio de Roland Malraux, en Dordogne, souligne Charles. Catherine, la compagne de Claude, a glissé entre les mailles ; elle s'est débrouillée pour joindre Roland, à six cents kilomètres de là. À un poil près, je sautais dans les bras d'Alie qui a saisi les cahiers de messages, les codes de Peter, les plans des DZ. Un opérateur allemand pianotait sur son poste…

– Et Buck n'y a vu que du feu ? On nous a enseigné que le toucher d'un radio était reconnaissable entre mille !

– C'est ce qu'on dit. Ainsi, le service des écoutes lui a signalé un jour que le doigté de Norman, radio de Prosper, était hésitant, confus, comme s'il émettait sous contrainte : il avait même omis ses checks de sécurité(3). Buck n'en a pas tenu compte ; il a même expliqué à Pénélope, sa secrétaire : « *Rubbish !* Il est juste sous tension, ce garçon. Un vrai gentleman comme lui se suiciderait plutôt que de plier l'échine. » Et, pendant des mois, le SD a réceptionné, gratis, des armes, de l'argent et… même des hommes. Dieu nous garde des preux chevaliers d'Oxford ! Quant à notre réseau, il est bien écorné ! Je vais faire le point sur place.

– Tu es fou ! Ton portrait sera affiché à tous les coins de rue !

– Eh bien, je me déguiserai en Peter Pan et je me servirai d'une fée Clochette.

Notes

(1) *Landing Zone*, à savoir une piste d'atterrissage.

(2) Réseau de résistance parisien brutalement démantelé par les Allemands en 1943, ce qui conduisit à l'arrestation et à la déportation de centaines de personnes.

(3) Les checks de sécurité correspondent aux fautes de frappe laissées délibérément par les agents. Les messages sans ces checks étaient interprétés comme ayant été envoyés par les Allemands ou sous leur contrainte.

Chapitre XII

FEU SALESMAN

The life that I have
Is all that I have
And the life that I have
Is yours.
The love that I have
Of the life that I have .
Is yours and yours and yours.

Il suffit à Violette de réciter une seule fois cette strophe pour qu'elle demeure gravée dans son cœur à tout jamais. Ce n'est pas un poème banal, mais son *« code-poem »*, clé du chiffre de ses messages personnels. Le chiffre est une science exacte : une seule lettre fautive rend un message indéchiffrable. Or, notre Violette a une fâcheuse tendance à orthographier les mots français à l'anglaise. Bilan : d'emblée, elle a fait un bide. Charles l'a expédiée chez Leo Marks, le génie de la *crypto* des services secrets de Sa Majesté. Trop chétif et binoclard pour faire un combattant, Leo ! En revanche les chiffres sont son truc ; fils d'un bouquiniste de grand renom, il enseigne les échecs, se shnoufe aux mathématiques pures et aux éditions rares. Lorsqu'il voit apparaître « cette petite chose brune pleine de malice et au ravissant sourire », il tombe sous le charme. Sans réfléchir, il lui soumet pour base de chiffre ce poème enfoui au plus profond de son cœur, et qu'il n'a partagé avec âme qui vive. Comme par miracle, les mots français se forment d'eux-mêmes sur les lèvres de Violette :

« La vie qui est mienne
Est tout ce que je possède
Et cette vie qui est mienne
Est à toi.
L’amour qui est mien
Dans la vie qui est mienne
Est à toi, à toi, rien qu’à toi. »

Ces vers, elle les chiffre aussitôt, à la perfection.

– C’est sûrement un coup de chance ! s’exclame Leo. Voyons la suite.

La strophe suivante, « Vi » la traduit au fur et à mesure sans hésitation :

« Me viendra le sommeil
Me viendra le repos
Mais la mort ne sera qu’une pause
Car la paix de ces ans
Dans l’herbe verte et haute
Sera à toi, à toi, rien qu’à toi. »

Elle se sent emportée loin, très loin, dans un coin de désert où, sous un tertre de sable érasé par le vent du désert et sans épitaphe en vers, dort Étienne. Refoulant ses larmes, elle murmure :

– De qui est-ce ?

– Je ne me souviens plus.

Jamais Leo ne lui aurait avoué qu’ils lui étaient venus d’eux-mêmes, ces vers, en étreignant la femme de sa vie qui mourait dans ses bras.

Le 5 avril 1944, un Lysander décolle de Tangmere ; il emporte Staunton et sa fée Clochette, Violette, bien sûr. La veille, elle a serré Tania, sa fille de dix-huit mois, sur son cœur en chantonnant : « Maman rentrera vite et elle te rapportera une poupée de Paris, tu imagines ! » Tania, qui ne parle pas encore, lui a souri en ouvrant de grands yeux. Pas de faux départ cette fois ;

l’avion se pose sans incident sur une LZ non loin de Chartres. Lorsqu’ils mettent pied à terre, Charles et Violette sont embrassés par Rémy Clément, qui a succédé à Déricourt. Deux heures d’omnibus ; ils débarquent gare d’Orsay où Violette croise, sans sourciller, son premier *Feldgrau*.

En une semaine, elle se fait à la marée verte, aux hideuses bannières déparant les plus belles façades de Paris, aux vélos-taxis, aux cartes de rationnement, au marché noir, aux étoiles jaunes que portent les Juifs.

– Fin prête pour ta mission, conclut Charles.

Sa mission, il la lui a décrite : « Puisque je suis interdit de séjour à Rouen, Buck l’a décrété, je me posterai à Paris et toi, tu seras mes yeux et mes oreilles en Normandie. »

Il l’escorte gare Saint-Lazare jusqu’au cordon mi-Wehrmacht mi-police française qui filtre les voyageurs. Depuis le quai, Violette lui adresse un dernier signe de la main.

Pendant quatre semaines, moi, je suis les cours de la STS 17 – un institut de hautes études de démolition industrielle – dispensés par un colonel Rheam, ancien directeur de l’Électricité de Londres et une équipe d’ingénieurs *top class.* De l’aube au crépuscule, ils me farcissent le crâne de la structure industrielle d’une nation moderne, m’énumèrent tout ce qu’elle compte de sources d’énergie, d’usines, de machines, puis les dissèquent. Je visite hauts fourneaux, cockeries, aciéries, centrales, gares et écluses. J’apprends à dynamiter tout ce qui se présente ; je brûle du plastic à longueur de journée et au quintal. Chaque nuit, une attaque simulée. Les nuages de poussière soulevés par les déflagrations hantent mon sommeil. J’ai le sentiment que mes oreilles ne cesseront jamais de bourdonner. À Brickendonbury, on ne rêve que plastic, on ne parle que plastic, on se sent plastic.

Le jour de mon retour à Londres, on me téléphone : « Ils sont rentrés ! »

Dès que je me présente au *Studio Club*, Violette – elle devait guetter mon arrivée – esquisse un pas de danse qui fait voleter sa robe arachnéenne en écossais rouge et noir, un morceau de bravoure de la haute couture française, je n’en doute pas. Des femmes en uniforme ou en toilettes falotes la dévorent des yeux. Je lui souffle :

– Où as-tu volé ce chef-d'œuvre ?

– Chez Molyneux, rue Royale. Jamais je n'aurais imaginé posséder… Et Charles m'en a offert trois !

– Eh bien, quand Vera apprendra ça !

– Elle est au courant, coupe Charles. Et toi, sais-tu qui était le directeur de Molyneux avant-guerre ?… Non ? Eh bien, c'était Yeo Thomas, le « Lapin Blanc » qui, je viens de l'apprendre, a été pris par la Gestapo au cours de sa troisième ou quatrième mission… Violette, elle, a si bien rempli son contrat qu'elle a gagné ces colifichets.

– Soit, mais si tu me disais plutôt ce qu'il est arrivé là-bas ?

– Eh bien, Salesman est mort : cent des nôtres ont été arrêtés dont Peter, Claude, Mayer, les Boulanger. En revanche, mes logeurs et les tiens, les Francheterre, les Boucher, de même que les Evensen et les membres de ton équipe n'ont pas été inquiétés à l'exception de Philippon, qui, lui, a été cueilli parmi les premiers. Un membre de la cellule de Dieppe aurait remorqué une mouche jusqu'à *Micheline*, notre boîte aux lettres de la rue des Carmes, à Rouen. La Gestapo a monté une souricière.

– De qui tiens-tu ça ?

– De cette… Mata-Hari, voyons ! Au départ de Paris, elle a séduit un major de la Kommandantur de Rouen.

– Stop ! Je ne l'ai pas séduit. D'autorité, il a pris ma valise, et comme mon wagon était bourré jusqu'au plafond, il m'a offert une place dans le compartiment des officiers de la Wehrmacht. Une occasion inespérée de voyager en toute sécurité, non ? Le major, Karl, un Junker de la vieille école, parlait un si bon français que, craignant qu'il ne remarque mon accent, je n'ai pas lâché trois mots. Ces messieurs m'ont gavée de chocolats et de cigarettes. J'ai coupé au schnaps. À l'arrivée j'ai eu toutes les peines du monde à larguer mon chevalier servant. J'ai promis de l'appeler ; il m'espère toujours.

Le lendemain, elle s'est postée devant Saint-Maclou, tout près du HBM de René Boucher, mon « logeur ». Lorsqu'il est sorti, elle l'a intercepté. Il l'a menée aux Francheterre, qui l'ont conduite aux Evensen, qui lui ont appris que, cueillie chez elle en compagnie de Peter, Denise Desvaux avait joué les naïves, jurant tout ignorer de ce locataire que des amis communs

lui avaient présenté. Le major qui l'avait interrogée l'avait crue, ou avait fait semblant de la croire. « C'était un gentleman, a-t-elle rapporté. Il m'a certifié qu'ils ne fusillaient plus les hommes et n'emprisonnaient plus les femmes. » En fait, c'était Karl, le chevalier servant de Violette !

– Bref, conclut Charles, ta mission, une promenade de santé.

– Tu plaisantes ? Lors du vol de retour, j'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée, souviens-toi !

Sur la LZ de départ, près de Châteauroux, deux Lysander ont atterri coup sur coup. Dumesnil a embarqué Violette dans l'un et Charles dans l'autre : « Faut jamais mettre tous ses œufs dans le même panier, hein ! » Alors que l'avion de Charles s'envolait, le moteur du *Lyzzie* de Violette s'est mis à bafouiller ; le pilote s'est battu avec la manette des gaz jusqu'à ce qu'il tourne rond. Toutefois, ce cafouillage l'a perturbé au point qu'il s'est lancé droit sur la ville ! Remake de notre survol d'Angers : feu d'artifice, sarabande en plein ciel. Violette a été secouée, projetée en tous sens. Une cornière l'a frappée au front, l'a assommée.

– Quand j'ai repris connaissance, le Lysander était immobilisé sur une piste balisée. Soudain, j'ai vu se dresser sous l'aile un grand allemand blond ! Il me faisait signe de descendre ! J'ai réalisé l'atroce vérité : touché par la Flak, l'avion s'était posé en catastrophe sur le premier aérodrome venu, un aérodrome… allemand ! J'ai pensé à Étienne, la rage m'a saisie : jamais il ne me prendrait vivante ce *Chleu* ! Sûr de lui face à une faible femme, il n'avait même pas dégainé ! Je lui ai sauté à la gorge. Pris de vitesse, incapable de parer mes coups, il a hurlé *« My God ! You're crazy ! »*… avec un accent d'Oxford tellement inimitable que je me suis arrêtée pour mieux le regarder. C'était… mon pilote, tête nue. À ma décharge, je ne l'avais jamais vu que casqué, engoncé dans sa combinaison, et dans le noir ! L'avion avait bien été touché : un éclat d'obus dans un pneu ; il avait bien fait un atterrissage forcé qui, sur une roue crevée, s'était achevé en cheval de bois. Le pilote avait sauté du cockpit pour aller constater les dégâts. Je n'en avais rien vu : j'étais dans les vapes… depuis deux heures au moins ! Nous n'étions pas chez l'ennemi, mais à Tangmere ! Mais ce n'est qu'une farce à côté de ce que la Gestapo fait subir aux nôtres !

– Nous sommes de tout cœur avec eux, murmure Charles. Et s'il y a du vrai dans ce que ton Karl a dit à Denise, nous les reverrons. Mais montre donc à Bob ta prise de guerre.

Elle déroule une affichette. Apparaissent deux faces patibulaires et une légende : « X… dit Clément – X… dit Mollier », dont les têtes sont mises à prix par la « 3e brigade mobile », une unité antiterroriste secondant la Gestapo. La photo ne nous flatte pas, mais la ressemblance y est.

– Je l'ai décollée d'un panneau d'affichage en gare de Rouen. Les murs de la ville en étaient couverts. Buck a bien fait de t'interdire d'y mettre les pieds, Charles ! Cette affiche, je t'en fais cadeau, Bob. Et puis voici un briquet pour toi. À Paris, j'ai fait du shopping : des boucles d'oreille pour Vera, un porte-cigarettes pour Buck et une énorme poupée pour Tania. J'ai dévalisé les Trois Quartiers. Et devant j'ai fait une rencontre époustouflante. Qui ai-je vu déboucher de la rue Saint-Florentin… Imagine !… Jack Peters, l'un de ses deux officiers avec lesquels je sortais, à Londres, il y a moins d'un an !

– Tu as rêvé !

– *My foot !* Je l'ai reconnu immédiatement, même déguisé en Français moyen, blouson et béret basque. Mieux, il m'a adressé un clin d'œil, puis lorsqu'il m'a croisée, en me frôlant, il a chuchoté *« God bless you ! »* et s'est défilé.

– Si tu es sûre de toi, ton Peters est un agent de l'Intelligence Service, voilà tout !

– Résumons-nous, coupe Staunton : Salesman est mort, Bob et moi sommes brûlés en Normandie. À l'heure actuelle, Buck n'a plus besoin d'équipes constituées. Homogènes, les réseaux opérant en France ne lui réclament que des assistants, saboteurs, radios, surtout des radios. Aujourd'hui, nous sommes au chômage et… chacun pour soi !

Violette reste de marbre :

– Des clous ! Nous ne faisons qu'un, je le sens, je le sais !

– Dieu t'entende, ma fille. En attendant, Orchard Court va proposer à chacun une mission. Et il faudra bien l'accepter !

J'ai été convoqué le premier. Buck m'a dédié son sourire pastoral :

– Hello, Mortier ! Vous connaissez le Nord de la France, Laon – il prononçait *Laounne* – par exemple ? Non ? Tant mieux, vous n'y serez pas reconnu. Je propose de vous y parachuter *blind*. Vos liaisons seront assurées par un radio commun à plusieurs réseaux. Vous n'aurez qu'à recruter une troupe de partisans à la tête de laquelle, le Jour J, vous saboterez les voies de communication… Une mission taillée sur mesure pour vous ! Réfléchissez-y… une semaine, pas plus.

Réfléchir ? Le Nord de la France, zone interdite encore plus sensible que le mur de l'Atlantique, grouille déjà de nazis. Alors, le Jour J… Quant à dépendre d'un radio commun, c'est multiplier les risques par dix ! Je salue Buck, un sourire figé aux lèvres, et je cours me confier à Charles. Il fait preuve de son humour habituel : « Ce n'est pas une mission qu'il te taille sur mesure, mais un costume en sapin ! Exige au moins d'avoir ton propre radio ! ».

Violette, elle, me lance : « Ne te tracasse pas, tu y couperas ! »

Cinq jours plus tard, Charles m'appelle :

– Violette avait raison ! On te le confirmera demain à 10 heures au Verger.

Ce matin-là, Buckmaster nous sourit toutes dents dehors :

– Voici une mission qui vous va comme un gant : en Limousin, un certain colonel Guingouin, qu'on a surnommé le « premier résistant de France », commande une véritable armée et mérite qu'on s'intéresse à lui. Tenez, lisez donc sa biographie !

Orphelin d'un père mort à la Grande Guerre, pupille de la Nation, Georges Guingouin a été un bûcheur et un lecteur assidu de Proudhon, Engels, Karl Marx. Instituteur communiste pur et dur, il s'est bien battu en 1940. Il s'est replié avant d'être capturé, a regagné son village, a creusé une cache – tiens, comme les Boulanger ? Des « camarades » l'ont rejoint. Toutefois, il a « dévié » : au temps de l'indéfectible amitié germano-soviétique, il a osé s'en prendre à Vichy et à l'occupant, tandis que Jacques Duclos, leader du Parti, implorait les nazis de laisser paraître au grand jour *L'Humanité*. En ce début d'année 1944, le « préfet rouge » commande plusieurs milliers de partisans mal équipés car, depuis Moscou où il s'est réfugié, le secrétaire général du PCF, Maurice Thorez – qui a déserté dès les

premiers mois de la guerre – fait passer le mot que de Gaulle étant autant que Hitler l'ennemi juré des communistes, il faut s'en méfier comme de la peste. En conséquence, les chefs de guerre marxistes refusent d'être « infiltrés » par les agents de la France libre qui vont se faire un devoir d'atterrir au milieu des containers. Or, sans parrainage, pas de parachutages ! À l'Armée Secrète réputée apolitique, à l'Organisation de résistance de l'armée (ORA) revient la part du lion.

– Pour décrocher des armes que, prétend-il, de Gaulle lui dénie, Guingouin nous a monté une craque, explique Buckmaster. Il s'est évaporé ! Est soudain apparu un colonel Charles, comme vous, Staunton ! posant au chef d'un maquis « neutre » disposé à collaborer avec les « Anglais », c'est-à-dire nous du SOE, mais pas avec les FFL. Ce Charles, un fidèle entre les fidèles de Guingouin bien entendu, est censé faire écran, un écran transparent comme de l'eau de roche ! Guingouin a imaginé cet attrape-nigaud pour décrocher des armes dans le dos du Général, sans craindre de voir des gaullistes chercher à détourner ses troupes de l'objectif final : après la libération, la prise du pouvoir en France !

– Mais comment peut-il ignorer que Kœnig est chef des forces françaises de l'intérieur ? s'étonne Charles. Il coiffe les organisations de résistance, les agents du BCRA, du SOE et de l'OSS, et a droit de regard sur la logistique : approvisionnement, transports. Et n'oublions surtout pas que l'argent, les armes, les avions, c'est Churchill qui les dispense ! Bien sûr l'OSS aimerait voler de ses propres ailes, mais il n'est pas encore autonome. De Gaulle ne possède rien, lui. Faites confiance à Churchill, dont le dada est la guerre subversive, pour régler la distribution. Tout ce que Kœnig, un inconditionel du Général, peut faire, c'est opiner.

– Donc, Staunton, dès votre arrivée, vous passez outre aux divagations angéliques du colonel Charles, et vous traitez avec Guingouin. Vous évaluez ses effectifs, et vous nous commandez de quoi les armer proprement. À vous, Bob, la formation, la guérilla, la gestion des parachutages. Et là croyez-moi, vous n'allez pas chômer !… *By the way*, Maingard, le chef de notre réseau de l'Indre, qui déborde sur la Haute-Vienne, a pour informateur un jeune homme de la région qui a ses entrées dans le maquis, Jacques Dufour. Il lui a même fait attribuer une commission de sous-lieutenant. Il

assurera la réception d'une *team* cent pour cent britannique près de Sussac, un village à une quarantaine de kilomètres de Limoges, vous…

Je le coupe :

– Passe pour Violette et Staunton. Mais moi, j'ai un accent !

– Soit, je vous fais canadien… Votre radio est un jeune Américain de l'OSS de 19 ans, d'origine française très récente, Jean-Claude Guiet. Il préparait un diplôme de français à Harvard.

Pour le tester, Charles a convié le blanc-bec à déjeuner à Soho chez Rose, la petite Bretonne qui, dans un troquet tout en longueur, sert des steaks plantureux… sans tickets ! Un examen de passage sous forme de guet-apens : la viande est de cheval ! Or porter la dent au rumpsteak de la plus belle conquête de l'homme est un sacrilège autant pour un Anglais que pour un Yankee. Se présente *Chez Rose* le jeune Américain, frais repassé et les dents blanchies au chewing-gum. Violette me glisse :

– Il est plutôt beau gosse. Voyons s'il tient la toile.

Le « beau gosse » déguste son aloyau sans tiquer.

– Banco, lui dit Violette, tu es reçu !

Jean-Claude a grandi dans le Jura ; en 1940, sa famille a émigré aux États-Unis. En 1943, un chasseur de têtes de l'OSS a harponné ce très jeune GI francophone. Il a suivi la même formation que nous, mais dans des STS d'Amérique.

La French Section a ouvert dans une maison bourgeoise de Wigmore Street, non loin d'Orchard Court, une pension pour agents : chambres, snack-bar et salon où nous nous retrouvons le soir. On y joue au *Pontoon* – qui deviendra le black-jack à Las Vegas –, au gin-rummy, au poker. Les Québécois de la section sont de toutes les parties. Parmi eux, les d'Artois, un cas : coup de foudre en STS ; mariage en vue. Ils rêvent de libérer le « Vieux Pays » main dans la main. Je les ai détrompés :

– J'en ai connu d'autres, mes enfants. Ne vous faites pas d'illusions !

Le regard de Violette déborde de vague à l'âme lorsqu'il se pose sur Sonia d'Artois, si jolie, dix-neuf ans à peine, l'âge qu'elle avait lorsque Stephen et elle… Elle niche alors la tête de Tania, qui ne la quitte pas, au creux de son épaule et la serre fort, très fort. Tania, une poupée de deux ans

coiffée d’anglaises qu’elle agite comme des clochettes, rampe sous la table en gazouillant. Tous ces garçons qui la font sauter sur leurs genoux et la bourrent de bonbons, elle les appelle « Papa ».

Le *conducting officer* de Jean-Claude Guiet, Ted Fraser, est un grand escogriffe de capitaine sudiste à l’accent caricatural. À Londres, il se perd. De la France, il ne sait rien, surtout pas sa langue. De Paris, il ne connaît que la tour Eiffel… en carte postale.

Des cadres francophones, l’OSS n’en a pas à revendre ! Merci au président Wilson qui, en 1919, a décrété qu’il était indigne d’un gentleman américain d’écouter aux portes et a aboli ses services secrets ! Sans antennes, l’Amérique n’a rien perçu du péril nazi. En 1939 seulement Roosevelt a chargé William Donovan, un de ses copains de fac de droit devenu millionnaire, de monter à la va-vite un réseau d’espionnage. Un bon choix : surnommé *Wild Bill*, « Bill le Sauvage », parce que, héros le plus décoré de la Grande Guerre, Donovan était lié avec Claude Dansey, l’âme de l’Intelligence Service. Néanmoins, en 1944, l’OSS n’a pas encore comblé son retard sur le SOE ; il se contente de mettre ses agents à la disposition de la « Quatrième Arme » de Churchill. Il n’a parachuté que deux ou trois équipes en France depuis Alger, et sans grand succès.

Violette va se détendre quelques jours à Wormelow, un hameau près de Hereford, une ville médiévale où elle a passé une partie de son enfance : « Lorsque j’étais petite, je rêvais que je la traversais, coiffée d’un hennin et sur une belle haquenée blanche ! »

Charles lui souhaite de bonnes vacances, mais courtes :

– Va jouer à Lady Godiva si tu veux. Cependant, sois prête à sauter de ton canasson au premier appel. Tu as un avion à prendre !

Chapitre XIII

PAS DE D-DAY POUR LA *DAS REICH*

Par un soir de juin couvert et venté, nous prenons l'air non pas à bord d'un Halifax de la RAF, mais d'un Liberator d'une esquadrille de l'US Air Force formée en quelques mois aux parachutages clandestins. Ses équipages se sont baptisés *Carpetbaggers*, du nom de ces apprentis candidats députés qu'on parachute dans une circonscription pourrie pour y essuyer les plâtres. Charles maugrée :

– De mauvais augure ! Ces pieds tendres vont nous larguer sur les Alpes… ou en Espagne !

– Ne pleure pas, c'est un miracle que nous soyons à bord ! rétorque Violette.

Elle a raison. Après déjeuner nous échangions des balles sur le court de tennis du manoir de Hasell's Hall où nous sommes hébergés… Le filet s'est soudain désintégré dans un fracas d'apocalypse ! Un nuage rougeâtre nous a enveloppés. Lorsqu'il s'est dissipé, il ne restait du court qu'un cratère et, au fond, un cylindre emmailloté dans un écheveau de filin d'acier et de cordelette. Violette s'est écriée :

– Une bombe !

– Une bombe… en duralumin, et qui n'a pas sauté ? Un réservoir auxiliaire, plutôt, ma fille ! Et largué par un de ces connards de chasseurs américains qui viennent de nous survoler… À quelques mètres près nous y passions tous ! Assez de tennis pour aujourd'hui. Allons faire un ping-pong !

Notre B24 s’élève, perce une couche de nuages, puis une seconde. Un progrès : deux nuits auparavant nous avions fait demi-tour au sol ! Violette propose un *Pontoon*. La partie traîne en longueur, car l’avion danse et les cartes ne tiennent pas en place. Elle rafle la mise lorsque tombe l’ordre : « Équipez-vous ! »

La trappe s’ouvre, la bourrasque s’engouffre. À vitesse réduite, le bombardier se dandine, vire, vire encore, vire toujours. Charles gagne le cockpit en nous lançant : « Je vais aux nouvelles ! » Quelques instants plus tard, il nous rejoint désabusé : « Nous sommes sur la bonne DZ. Pas de balisage. On rentre. »

Le calme des vieilles troupes… Son parachute sous la tête en guise d’oreiller, chacun se cale dans un coin et s’endort. Lorsque, à l’approche de Tempsford, les moteurs décélèrent, les volets grincent, il me semble n’avoir sommeillé que quelques minutes. À Charles qui sort du cockpit, je lance :

– Par ce temps de cochon, tu n’as pas dû voir grand-chose !

– Si, par des trouées à travers les nuages, j’ai aperçu pas mal de sillages sur la mer.

– C’est la Navy, bien sûr. Elle patrouille la Manche en permanence, tu sais !

Gagner le manoir, puis notre lit, est l’affaire d’une demi-heure. Charles, Jean-Claude et moi occupons un petit dortoir, Violette une chambre particulière. Le jour point à peine lorsqu’on frappe à notre porte ; une voix s’élève :

– 7 heures ! Debout, *Gentlemen* !

Charles fulmine :

– Mais nous n’avons rien demandé !

– *Sorry, Sir*, il y a une note sur votre porte : « Réveil sans faute à 7 heures » !

– J’y suis ! C’est un coup de cette bourrique de Violette ! Elle me le paiera !

Deux heures plus tard, la bourrique entre avec fracas en criant :

– Cette fois ce n’est pas une blague ! Le…

Sa phrase reste en suspens. Elle bat en retraite sous un torrent d'injures, d'oreillers, de bottes tout en gémissant :

– C'est vrai ! Je vous jure sur la tête de Tania que…

Nous ouvrons l'œil à midi. Hasell's Hall est en émoi. Au bar on boit tournée sur tournée. Les Alliés ont débarqué en Normandie à l'aube ! Les journaux affichent des placards monstrueux : « D-DAY » !

En ce jour le plus long, le plus célébré du XXe siècle, cent quarante mille hommes ont pris pied « en face », cinq mille navires ont sillonné la Manche, deux mille avions l'ont survolée, dont un Liberator désarmé, dans lequel… nous avons tapé le carton et dormi !

Ce « Jour », je l'ai vécu !… Je n'en ai rien vu !

Dans la nuit du 7 juin, je pendule sous les étoiles en chantonnant *I'll be around* une scie des Mills Brothers que Violette fredonne à longueur de journée. Elle a sauté au premier tour derrière Charles ; Jean-Claude et moi avons été largués au deuxième passage. Des voix montent de la terre. Une profusion de lampes torches et de phares perce l'obscurité. Pour la discrétion, merci ! Espérons que les Allemands ne patrouillent pas la zone ! Soudain, entre deux vallons je distingue une tache claire… et ce qui ressemble à des vaguelettes ! Je repasse dans ma tête les gestes vitaux à enchaîner pour éviter la noyade en cas de chute dans l'eau : se libérer du harnais, se suspendre aux sangles, lâcher tout au contact de la surface afin de ne pas être recouvert, comme par un linceul, par le parachute. La pelle-pioche, le pistolet, les munitions, la boussole, la trousse de secours sont autant de lest. Mais il monte trop vite vers moi, cet étang ! Sans avoir le loisir d'esquisser un geste, je m'engloutis… dans des blés hauts qui, ondoyant à la brise sous les rayons de lune, jouaient aux vagues.

Des hommes en blouson de cuir bardés de baudriers et de bandes de cartouches se jettent sur moi, me relèvent, m'embrassent. Un grand gaillard au long visage anguleux sous des cheveux noirs ondulés survient :

– Je suis Jacques Dufour.

Charles et Violette le suivent. Un cortège de maquisards nous pousse vers une file de tractions noires qu'en ville on ne connaît que comme carrosses de la Gestapo. Nous dévalons tous feux allumés et sur les chapeaux de roue

une route en S. Les pneus hurlent, les vitesses grincent, les freins couinent. Derrière, pare-chocs contre pare-chocs, une procession de voitures colle à la nôtre. Charles soupire à mon oreille :

– À Rouen nous n'avions que les *Chleus* à craindre ! Ici, à chaque virage, la mort nous guette !

À l'issue d'un dérapage plus ou moins contrôlé, nous nous immobilisons dans un nuage de poussière et contre la vitrine d'un commerce.

– Vous conduisez toujours aussi vite… et tous feux allumés ? lâche Charles, d'une voix égale, au chauffeur.

– Vous trouvez ? Pourtant, ce soir, j'ai levé le pied pour ne pas faire peur à la petite dame ! Quant aux phares, ça fait des mois que les Fridolins ne mettent plus les pieds chez nous.

Une femme souriante en tablier à fleurs sort du magasin :

– Bienvenue à Sussac ! Je suis Mme Ribiéras. Vous logez chez moi.

Une meute de maquisards nous suit dans la boutique, à la bonne franquette. Lorsque, jouant les chrysalides, Violette s'extirpe de sa combinaison et apparaît en tailleur sport, elle fait un tabac. Jean-Claude lance une antenne à travers les étagères et pianote le message de bonne arrivée.

Au petit matin, nous nous préparons à saluer les « autorités ». Un homme fluet en tenue de toile arborant cinq galons fait son entrée :

– Je suis le colonel Charles, chef du maquis et…

Tout sourire, mon major le coupe :

– Dont le colonel Guingouin est le grand patron… Ravi de vous rencontrer !

– Le colonel Guingouin ? Non, il n'est pas… Au fait, vous le connaissez ?

– Bien sûr. Qui, à Londres, ne connaît pas le premier résistant de France ? J'ai pour mission de faire le point avec lui…

– Mais je peux très bien…

– Désolé, j'ai mes ordres.

De guerre lasse, le colonel grommelle qu'il « essayera » de toucher Guingouin. « Mais ça sera difficile, il se déplace sans arrêt, vous comprenez ! » Cependant, il m'autorise à familiariser les maquisards avec nos armes modernes. Première étape, une clairière hantée par des hommes basanés arborant des foulards rouges. Des *desperados* des Brigades internationales, comme à Matifou ! Ma carabine *Airborne* à crosse pliante, mon Colt 38 et la mitraillette Marlin les fascinent. Ils ne possèdent que des Lebel démodés, quelques Sten et un fusil-mitrailleur français 24/28 fatigué. Ils se déchaînent dans un stand de tir improvisé jonché de bouteilles en miettes et d'étiquettes de grands crus. « Ils proviennent des caves de châteaux de collabos, m'explique leur *jefe*. T'inquiète, on les a bues avant, *hombre* ! » Il ne me laisse partir qu'après m'avoir serré trois fois sur son cœur et en me chargeant de caisses de vénérables bouteilles. Devant l'une d'elle, Charles s'extasie :

– Une fine Napoléon… de cent vingt ans d'âge ! À se mettre à genoux !

– Guingouin n'est pas en vadrouille, nous révèle Dufour, mais planqué à La Villa, son PC, un hameau à moins de trois kilomètres de Sussac ! Et Charles est son œil de Moscou, vous pensez ! Il va prendre du recul, le Grand, croyez-moi, le temps de s'assurer que vous êtes bien ce que vous dites, des Anglais, pas des gaullistes… et d'obtenir le feu vert du Parti !

En revanche, nombreux sont les maquisards qui viennent voir « les Anglais ». Charles fait la moue devant la débauche de galons qu'ils arborent. Dufour les défend :

– Des « sortis de Saint-Cyr », en voyez-vous un seul ici ? Ils siestent au coin de leur feu en beuglant « Vive le Maréchal ! ». Les sans-grade qui se font tuer à leur place leur ont donc piqué leurs galons. Normal, non ?

Le lendemain je parcours les alentours à la recherche de prairies bonnes à faire des DZ. À mon retour, le regard sombre de Violette m'intrigue :

– Quelque chose ne va pas, Vi ?

– Non, rien. Enfin, si…

L'après-midi, après avoir chiffré des messages, elle est sortie sur la place du village. À cet instant, dans un nuage de poussière, un camion a stoppé devant l'église. Des maquisards ont déposé sur une dalle un ballot roulé dans une bâche. Des ménagères se sont avancées, ont soulevé un pan de la

toile révélant un visage livide, ensanglanté. Arrivé au pas de charge, le curé a tracé des grands signes de croix dans l'air, puis a pris Violette à témoin :

– Encore un pauvre enfant mort pour rien ! Ah, ces stupides accidents qui tuent plus que les Allemands, j'en ai vus tant ! Pensez, ils circulent, la mitraillette sur les genoux et sur les ailes de camions qui roulent à un train d'enfer, dérapent et vont au fossé. Les mitraillettes partent toutes seules. Moi, je les enterre !

Au dîner, même Charles en extase débouchant sa Fine centenaire ne parvient pas à la dérider :

– Goûte quand même ce nectar, ma fille ! Demain, tu verras la vie en rose tout au long de ton voyage !

Demain, 10 juin, elle doit gagner Pompadour, un bourg de Corrèze tenu par l'Armée secrète. De là elle établira la liaison avec Nestor, le chef du réseau SOE couvrant Corrèze et Dordogne. Pour atteindre Pompadour, à quelque cinquante kilomètres au sud-ouest, il faut couper la nationale Paris-Toulouse. Cela chiffonne Charles. Il relance Dufour à plusieurs reprises :

– C'est un axe nord-sud primordial ! Vous êtes certain que les Allemands ne l'empruntent pas ?

– Affirmatif, mon commandant ! Cette RN 20, je la franchis souvent par Salon-la-Tour qui la chevauche. C'est mon village natal, tous ses habitants me connaissent ! En cas de pépin, ils m'avertiraient, voyons !

– Ne devriez-vous pas pousser une reconnaissance avant ?

– Inutile ! Les Fritz, la Milice et les GMR[(1)] ne s'y risquent plus depuis des mois.

– Les GMR, c'est quoi ? demande Jean-Claude.

– Des gendarmes mobiles qui épaulent les Allemands, mais de moins en moins. L'année dernière, une de leurs sections qui livrait des cartes de rationnement à Sussac est tombée entre les pattes de Guingouin. Il les a réexpédiés à Limoges à poil ! Du coup, leurs collègues ont monté une embuscade sur la route, ont tué trois maquisards et fait deux prisonniers. Les maquisards les ont attendus au retour et en ont descendu sept ! Depuis le 6 juin, ils sentent le vent, désertent, prennent le maquis.

Charles se rend :

– C’est bon ! Mais ne conduisez pas comme ces fous ! Ne me la ramenez pas roulée dans une bâche !

À 6 heures du matin, sa tasse de café à la main, Violette prend une pose mannequin, taille cambrée, jambe arquée. Elle lisse son tailleur de gabardine :

– Moins pratique qu’un pantalon pour courir les maquis ! Mais à Londres on m’a sorti : « Les Françaises n’en portent pas. Vous vous feriez remarquer ! »

– Sois tranquille, tu vas faire sensation à Pompadour ! ricane Charles, qui, s’adressant à Dufour, multiplie les recommandations : « Vous avez bien une roue de secours, un cric, assez d’essence ? Et conduisez lentement ! »

Violette passe des bras de Charles à ceux de Jean-Claude, puis aux miens. Lorsque la traction démarre, sa Sten sur les genoux, elle nous adresse un grand sourire en nous soufflant des baisers.

La journée, nous la passons en pleine campagne à rechercher des maisons isolées. Le colonel Charles nous a bien assuré qu’il était protégé des mauvaises surprises de la part de la Milice, des GMR et des Allemands par un réseau de standardistes des PTT qui sonnaient l’alerte dès qu’ils battaient d’un cil, mais mon Charles avait bougonné : « Des demoiselles du téléphone pour garde-fou, très peu pour moi ! Un couac et nous voilà cueillis au saut du lit ! J’applique bêtement la consigne de Beaulieu : pour vivre heureux, vivons cachés… et chacun de son côté. »

Pour lui et Jean-Claude, il choisit une maisonnette isolée. Plus loin, il tombe en arrêt devant un moulin pittoresque enjambant la Combade qui diffuse une puanteur à vomir. Lui ne s’en formalise pas. La meunière, une matrone épanouie, nous éclaire :

– Comme il n’y a plus de grain à moudre, on s’est reconvertis dans les asticots, pour les pêcheurs.

Sous un auvent de tôle brasillant au soleil pendent des quartiers de bœuf très, très, avancés, sur lesquels déferlent des vagues de larves blanches. La pestilence est effroyable.

– C’est parfait ! s’exclame Charles ravi. Jamais les Fritz ne viendront te chercher ici !

– L’odeur, ajoute la brave femme, on s’y habitue ! Regardez mes p’tiots – trois mioches aux joues rouges –, ils n’ont pas l’air malheureux, hein ? C’est que pour la cuisine, je m’y entends !

Pour souper, Mme Ribiéras nous sert le délice du pays, un pâté de pommes de terre tendres à souhait mijotant dans un océan de crème double sous une croûte dorée. Lorqu’elle y plante le couteau, une auto freine bruyamment devant la devanture. Un jeune homme crotté fait irruption. Essoufflé, il balbutie :

– Je suis Barriaud, un copain d’enfance de Dufour, j’habite La Croisille, à six kilomètres d’ici. Comme j’allais à Salon-la-Tour, il m’a pris en stop ce matin devant le bazar de mon père…

Il avait ficelé tant bien que mal sa bicyclette au flanc de la traction. Dufour conduisait prudemment. Ils avaient traversé des hameaux, La Porcherie puis Lamongerie d’où la route descend en pente douce vers un tunnel sous la voie ferrée Paris-Toulouse, à moins d’un kilomètre de Salon. De là, une ligne droite, puis une courbe. Un corps de ferme cache les premières maisons du village…

Au sortir de la courbe, Dufour s’écrie : « Merde ! Les Fritz ! »

Postée à l’entrée du bourg, une sentinelle casquée, la mitraillette en sautoir, lève le bras à la vue de la Citroën. Sans perdre son sang-froid, Dufour adresse un signe amical à l’Allemand tout en sifflant entre ses dents : « Filez, je vous couvrirai ! »

– J’ai enfoncé la portière, et envoyé promener mon vélo, poursuit Barriaud. J’ai couru comme un dératé vers le tunnel. Les balles sifflaient. Je me suis caché dans un bosquet. Les Fritz ont tiraillé longtemps, très longtemps. J’ai entendu des bruits de chenilles sur la route, puis une fusillade isolée. J’ai attendu des heures… Personne ! Je suis rentré à travers bois.

– Pouvez-vous nous guider jusqu’au tunnel ?

– Bien sûr, mais mieux vaut attendre le jour, vous ne croyez pas ? Si les Allemands ont dressé un barrage… Dans le noir…

Avant l’aube, nous nous apprêtons à partir. Un camion fait halte devant le magasin ; Dufour en saute, couvert de terre, hirsute, les yeux caves.

– Où est Violette ? hurle Charles.

– Elle a été prise.

– Quoi ? Vous l'avez abandonnée ?

– Non, j'ai fait ce que j'ai pu ! C'est elle qui m'a donné l'ordre de vous prévenir. Laissez-moi vous expliquer… Passé le tunnel, une vieille a coupé la route avec ses moutons. Elle ne m'a pas dit un mot, la garce ! Et à l'entrée de Salon, un Allemand ! Comme, en blouson noir et béret et conduisant une traction noire, je pouvais passer pour un milicien, je lui ai adressé un geste amical et je suis descendu calmement pour donner le temps à mes passagers de se défiler. Il n'a tiré que lorsqu'ils ont sauté de la voiture. Je lui ai envoyé une rafale avant de bouler dans le caniveau. J'allais m'abriter derrière la ferme lorsque, depuis le fossé opposé, quelqu'un a fait feu : c'était Violette qui criait : « J'en ai eu un, j'en suis sûre ! » Je l'ai reprise : « Je t'avais dit de filer ! » Elle m'a répondu : « Je n'allais pas te laisser tomber ! Je vise bien, tu sais ! » J'ai piqué une colère : « Contre un régiment, ça nous fait une belle jambe ! Rejoins-moi derrière le bâtiment ! »

Les balles claquaient contre le mur. Une rafale a scié en deux et la fermière et la vache qu'elle hâlait vers l'étable. Les fugitifs se sont jetés dans un champ en pente. En le gravissant, ils ouvraient deux trouées parallèles dans les blés, une cible idéale ! Les épis leur tombaient en pluie sur la nuque. Une balle a labouré le dos de Dufour. Ils ont atteint le bout du champ en zigzaguant.

– Derrière ces pommiers, là-haut, à moins de trois cents mètres c'est la voie ferrée, et après, c'est le maquis ! a soufflé Dufour.

Ils se rapprochaient, ces pommiers. Soudain la cheville de Violette a craqué. Elle est tombée à genoux en gémissant :

– Je ne peux plus poser le pied par terre ! C'est ma vieille entorse qui fait des siennes.

– Accroche-toi à mon cou ! On va y arriver !

– Non. Je te retarderai, nous serons pris tous les deux. Sauve-toi !

– Jamais !

Elle s'est redressée sur ses genoux. Son tailleur était souillé de terre. Des mèches collaient à son front en sueur ; elle grimaçait de douleur. Les yeux

lançant des éclairs, elle a sifflé : « Va-t-en, imbécile ! Il faut bien que quelqu'un avertisse Charles que les Allemands sont là ! Je suis lieutenant de l'armée britannique, ne l'oublie pas ! C'est un ordre que je te donne ! »

– J'ai obéi, poursuit Dufour. J'ai galopé jusqu'à une ferme donnant sur un pont qui franchit la voie ferrée. Suzanne, la fille des fermiers, les Montintin, une amie d'enfance, m'a vu déboucher. Une voiture allemande arrivait pleins gaz. Elle a soulevé d'un coup de fourche un tas de fagots ; je m'y suis glissé. Un de mes pieds dépassait ; elle s'est assise dessus. De mon trou, j'ai aperçu Violette debout dans la voiture, un *command-car* découvert. Un officier lui a offert une cigarette ; elle l'a fait sauter d'une pichenette et lui a craché au visage. En rage, il a porté la main à son pistolet… Il s'est retenu en riant jaune, puis il a scruté la forêt au-delà du pont. « Tu peux toujours fouiller ! a gouaillé Violette. Mon ami, il est loin maintenant ! » La voiture a fait demi-tour ; deux SS sont restés de garde sur le pont…

– Vous avez dit des SS ? Vous en êtes certain ?

– Absolument… de la *Panzer Division Das Reich.*

– La *Das Reich* ? Il n'y a pas pire ! Il faut sortir Violette de là !

Cent pour cent British en toutes circonstances, mon major sait garder un flegme olympien. Mais, ce matin, lorsqu'il interpelle le colonel Charles, il est près d'exploser, je le devine :

– Eh bien, qu'est-il arrivé à votre rampart de demoiselles du téléphone cent pour cent étanche, colonel ?

– C'est que… la nuit, elles dorment, faut bien ! Et puis… ils viennent de Corrèze, ces SS. C'était donc à l'Armée secrète de donner l'alerte !

– Standardistes, Armée secrète ou pas, à ce jour, ils sont à Limoges… et ils ont Violette ! Et moi je n'ai pas l'intention de dormir ! J'ai l'intention de tout faire pour la sauver. Bob et moi aurons besoin d'aide. Avez-vous des complicités en ville ?

– J'ai tous les hommes qu'il faut ! Je les mets en campagne.

– Faites ! Dès qu'ils auront localisé Violette, nous filerons à Limoges et nous monterons un coup.

Non content de s’en prendre au petit colonel, mon major engueule Londres copieusement : « Comment, la *Das Reich* a quitté Montauban en direction du nord il y a quatre jours et personne à Orchard Court ne s’est soucié de donner l’alerte ? » Il voit rouge !

Alors que nous tournons sur la place de l’église comme des lions en cage, un concert de trompes et de chants secoue soudain le village. Apparaît un étrange cortège de maquisards qui braillent *La Marseillaise* en gambadant devant une auto-mitrailleuse frappée de croix gammées mais dont la tourelle arbore une bannière tricolore. D’où sort-elle donc ? On nous explique : elle tenait l’arrière-garde d’une colonne qui a contourné sans le savoir, et sans que nous le sachions, notre maquis par la départementale menant d’Eymoutiers à Limoges. Poussive, elle a été distancée, a perdu de vue ses congénères. Dans une courbe elle a bifurqué par la route de Sussac et a débouché dans le bourg de Sainte-Anne-Saint-Priest, sans crier gare ! Là, un chef de bataillon de Guingouin, Pierre Magadoux, montait la garde. S’il est tombé de haut, il a gardé son sang froid. Il a ouvert le feu. Exposé dans sa tourelle, le tireur a été tué sur le coup et Magadou a donné l’assaut. Le reste de l’équipage s’est rendu. Il s’agit de deux SS, de grands Aryens aux cheveux d’or, qui, tels des barbares vaincus, sont traînés derrière leur vainqueur triomphant tout au long du forum… la grand-place de Sussac. Ils sont hébétés, malmenés, étrillés par la foule qui scande : « Fusillez-les ! » Mon major suggère d’une voix suave au colonel :

– Avant de les fusiller, ne faudrait-il pas les interroger ? Ils ont sûrement des tas de choses à dire, vous ne pensez pas ?

Ce dernier fait la moue :

– C’est que personne ne parle allemand ici…

– Si… moi.

Dans la mercerie, ils déballent plus qu’il n’en faut à ce major plus cassant qu’un Junker, qui, en tapotant à la prussienne ses bottes de son stick gainé de cuir, les agresse, en parfait allemand !

La *Das Reich* est l’un de joujoux favoris d’Hitler : trois mille véhicules dont six cents blindés, quatorze mille hommes, deux régiments de grenadiers, le *Deutschland* et le *Der Führer*, le tout commandé par un

général de fer, Lammerding. Et pourtant, l'Armée rouge l'a fixée à Karkhov, l'Armée rouge… et l'hiver russe. Ensuite, elle a fait route sur Montauban, pour réprimer toute turbulence dans l'Entre-Deux-Mers et toute tentative de débarquement à droite ou à gauche. Il y a trois jours, von Rundstedt, grand chef du front de l'Ouest, lui a confié la mission d'écraser les maquis du Centre, une sacrée écharde sur ses arrières : « Sans ménagements, hein ! Frappez les populations de terreur afin de leur faire passer le goût de soutenir la Résistance ! »

Afin d'économiser des milliers de tonnes de carburant elle devait être acheminée par rail, la Das Reich. Hélas, dans la nuit du 7 juin, à la tête d'une petite armée de cheminots, Tony Brooks, l'un des benjamins du SOE, a fait sauter les quatre-vingt-deux wagons porte-chars disponibles, cent quatre locomotives et des kilomètres de rails. Elle a donc pris la route. Les maquis l'attendaient. Pour atteindre Brive, à moins de cent kilomètres, le *Sturmbannführer* Adolf Diekmann, chef du 1er bataillon du *Der Führer,* en éclaireur, a mis douze heures, et a laissé vingt-quatre de ses SS sur le carreau. En représailles, il a fait fusiller, arroser d'essence et brûler une quarantaine d'otages – parmi eux, trois femmes.

Le 8 juin, la division s'est scindée en colonnes ; l'une s'est dirigée vers Limoges, d'autres vers Brive, Tulle, et Guéret que – se gardant bien d'en informer Kœnig – les têtes pensantes du PCF avaient commandé à leurs troupes d'occuper. Guingouin avait récusé l'ordre « aberrant » de forcer Limoges : « Vétérans du front de l'Est et des combats de rues, ces SS vont faire un massacre de mes maquisards mal armés, peu aguerris, puis de la population. Un massacre pour rien. » Le chef des FTP de Tulle a, lui, occupé la ville… quelques heures, le temps que cinq cents *Panzergrenadier* appuyés par un escadron de blindés et des miliciens le balayent et pendent aux balcons de la ville quatre-vingt-dix-neuf de ses habitants.

Ce même jour, appel au secours de Rommel : Lammerding commande à ses colonnes de rallier Limoges au galop pour fondre d'un bloc sur la Normandie.

Le soir même, le chef du 3e bataillon, Helmut Kämpfe, le meilleur copain de Diekmann, déboule, trop tard, à Guéret. La garnison a maté la rebellion. Alors, impatient de rejoindre Lammerding, il dépêche deux motards en éclaireurs, salue d'un geste impérial Muller, le médecin de l'unité, écrase le

champignon de sa Talbot Grand Sport de « récupération » et, laissant le convoi sur place, s'envole dans un nuage de gaz d'échappement. Tout à coup, une camionnette surgit devant lui. Une meute d'hommes en saute. Avant d'avoir pu esquisser un geste, il est délesté de son Luger, balancé dans le véhicule qui s'évanouit par un chemin de traverse. Quelques minutes plus tard, ses grenadiers abasourdis découvrent la Talbot vide. Aucune trace de lutte ; pas une tache de sang, pas une douille sur l'asphalte. Ce brave entre les braves, le plus décoré de la division, qui a trucidé à la chaîne des popov autrement plus coriaces que ces guérilleros d'opérette, se serait rendu sans combattre ? *Unmöglich !* Mystère qui ajoute à la fureur de Diekmann, déjà révolté par l'outrage qu'ont infligé, la veille, à deux de ses surhommes ces homoncules français !

Gerlach, un *Obersturmführer* chargé d'aménager des cantonnements au nord de Limoges, s'était lancé à la légère sur les routes avec pour toute escorte, son chauffeur. Non loin de Peyrilhac, embuscade ! Voici les deux SS empoignés, désarmés, giflés, bottés, dépouillés. Ils comparaissant en caleçon devant de féroces maquisards. Verdict : la mort… On les jette en bas d'un camion au coin d'un bois, le bois du Roi. Terrifié, le chauffeur prend les gardes par surprise, se rue dans les fourrés ; ces derniers ouvrent le feu, tirent rafale sur rafale, le massacrent et… en oublie l'*Obersturmführer* qui détale comme un lièvre. Il regagne Limoges en remontant une voie ferrée et comparaît, toujours en caleçon, devant Diekmann, mais il ne sait même pas où il a été capturé. Il se souvient juste d'une bifurcation, de bribes de nom saisies au vol sur un panneau indicateur, depuis le camion…

Le lendemain, 10 juin, vers midi, roulement de bottes devant la boulangerie de Salon-la-Tour. Yvette Bessoule, la fille du boulanger, dresse l'oreille. Cette nuit même, la *Das Reich* s'est abattue sur le bourg ; les habitants se terrent chez eux. Sarnel, un brave père de cinq enfants, a donné tête baissée dans un de leurs barrages ; du maquis de Terrasson où il s'était engagé, il venait parfois au bourg embrasser les siens. À l'heure du déjeuner, une fusillade éclate, si proche que du plâtre arraché aux murs vole dans les assiettes. Longtemps après, le père se risque sur le seuil de sa boutique. Au pied de la vitrine aspergée de sang, le corps de Sarnel, criblé

de balles. Un grenadier le refoule : « *Verboten* de toucher au corps ! Il doit rester là à pourrir, pour l'exemple ! »

Après midi, nouveau bruit de bottes ; Yvette soulève un coin du rideau : six SS encadrent une jeune femme vêtue d'un élégant tailleur, mais crotté, chiffonné, bon pour la poubelle. En dépit de ses traits tirés et de sa chevelure poisseuse, elle est jolie. Curieusement, elle ne semble pas apeurée, plutôt détachée, un demi-sourire aux lèvres. Son regard clair parcourt les façades. Elle boite bas ; les soldats accordent leur pas au sien.

Le soir seulement, les villageois osent sortir sur le pas de leur porte. Loin au nord s'élève un panache de fumée ; si haut dans le ciel qu'on pourrait le prendre pour l'enclume d'un cumulus.

Le samedi est jour de marché et de distribution de cigarettes au tabac d'Oradour-sur-Glane. Ce 10 juin, on a convoqué les écoliers pour une visite médicale. À midi, deux tramways ont déjà déversé une foule de citadins venus de Limoges pour se ravitailler dans les fermes. Les cafés regorgent de monde. Il fait si beau ! En début d'après-midi, brusquement, les routes d'accès au bourg grouillent d'Allemands, des SS du *Der Führer* ! Ils poussent devant eux des hommes ramassés aux champs, forcent les portes des maisons, en débusquent les habitants. Un garçon de dix-sept ans, Martial Brissaud, se cache si bien qu'il déjoue la fouille et réussit à prendre la fuite. Lorsque les SS se présentent à la grande porte de l'école, Roger Godfrin, un petit Lorrain de huit ans, très déluré, – en 1940, Oradour a recueilli une trentaine d'écoliers d'Alsace-Lorraine – se défile par celle de derrière. Il traverse la Glane en barbotant et se perd dans les bois.

Diekmann fait battre le rappel par le tambour de ville. Les villageois se rassemblent sans trop renauder ; des contrôles de routine, ils en ont tant vus en quatre ans ! Le SS vocifère : « Je sais que vous cachez des armes ! Apportez-les ! »

Effarement : Oradour n'a jamais été un repaire de maquisards ! Néanmoins, deux hommes remettent à regret leurs antiques fusils de chasse.

L'officier fait alors séparer les hommes des femmes ; des SS mènent les mâles par groupes aux quatre coins du bourg. Les femmes, et les enfants qui s'accrochent à leurs jupes, on les pousse dans l'église. Pressant leurs bébés

contre elles, consolant leurs gamins en pleurs, les mères se massent d'instinct dans le chœur. Des grenadiers déposent une caisse sur l'autel, se retirent en déroulant une sorte de ruban noir, verrouillent la porte. Dehors, une grenade explose. Est-ce un signal ? Partout des fusillades crépitent. Suit une déflagration apocalyptique : la caisse déposée sur l'autel explose ! Elle déchiquette femmes, enfants, pulvérise statues, images pieuses, vitraux. Peu après, la porte s'ouvre, le soleil entre. La nef résonne de longues plaintes. Campées à contre-jour, des silhouettes criblent de rafales interminables l'amoncellement de mortes et de moribondes qui se sont étreintes dans un ultime sursaut. Ensuite, posément, elles empilent sur les corps bancs et prie-Dieu, aspergent le tout d'essence, de phosphore. Une flamme jaillit. Elles battent en retraite au pas de course, ferment soigneusement le portail derrière elles.

Miracle : une femme parvient à fuir ! Elle portera témoignage.

Entre-temps, les hommes ont été abattus et leurs corps brûlés tout comme ceux de leurs compagnes. Les SS dynamitent enfin chaque maison et incendient les décombres de sorte que du bourg, il ne reste que des ruines noircies. Le gigantesque panache de fumée qui s'en élève se verra à cinquante kilomètres à la ronde.

Diekmann a supervisé l'intervention depuis son « quartier général » établi à la ferme Masset, au-delà la Glane mais bien en vue d'Oradour. Il peut fanfaronner : « J'ai purgé Oradour de ses terroristes ! » Des terroristes, il n'y en avait pas plus parmi les cent quatre-vingt-dix habitants mâles qu'au sein des cent quarante-cinq femmes et des deux cent sept enfants. En revanche, il a signé l'arrêt de mort de son ami Helmut Kämpfe, que le sergent Canou, un homme de Guingouin, a si astucieusement escamoté. Ne s'estimant pas justicier de plein droit, le « préfet rouge » se contentait de le garder au frais. Mais lorsque les échos de la boucherie d'Oradour lui sont parvenus, il a collé au poteau le frère d'armes du boucher.

Au crépuscule de ce samedi maudit, le portail de la prison de Limoges s'est refermé sur Violette.

Trois jours plus tard nous arrive de Limoges un homme trapu, le visage carré, le cheveu en brosse et l'œil affûté. C'est le commandant Baptiste qui « sévit » en ville. Il nous décrit comment :

– J'ai une traction planquée dans un garage. Des fois, à la nuit tombante, je lance un raid. En passant à fond de calle, je fais un carton sur les *Chleus* à la terrasse des cafés et je me défile par les petites rues, pas vu pas pris ! Mais, à part ça, j'ai pas perdu mon temps ! Votre amie est à la prison. Mieux, on l'a vue aller et venir par le Champ de foire jusqu'à la Gestap', rue Louvrier-de-Lajolais, à deux cents mètres de là. Elle n'est ni menottée ni enchaînée, juste encadrée par deux flics en civil. Voilà le scénario : je roule au ralenti à proximité, deux gars à moi flinguent les Fritz et sautent avec votre Violette dans ma traction. Final : je me tire par une sortie de la ville non gardée… Je les connais toutes comme ma poche ! Ça vous botte ?

Mon major est sceptique, mais diplomate :

– Entre la prison et la Gestapo, il y aura sûrement un paquet d'Allemands. En plein jour et en espace découvert, vous ne bénéficierez pas du même effet de surprise que lors de vos raids, je le crains. Mieux vaudrait opérer les deux gardes en douceur, au Welrod par exemple.

– C'est quoi un Welrod ?

– Un pistolet totalement silencieux qui fait feu culasse verrouillée, une seule balle à la fois. Mais Bob sait tirer des deux mains et l'affaire sera menée à bout portant. Par mesure de précaution, vous sauriez le couvrir s'il manquait l'un des Fritz ?

– Sans problème. Il sera doublé par un de mes gus qui sait se servir d'un revolver. Moi, j'ai ma Sten et je suis pas manchot !… Il ressemble à quoi votre Wel… chose ?

Je produis un tube d'acier noirci muni de mires phosphorescentes :

– Vous voulez une démonstration ? Soit, mais une seule. Chaque coup use les chicanes de caoutchouc qui étouffent la détonation.

Ravi de n'entendre qu'un « pfut » ouaté, Baptiste s'exclame :

– Ah, si j'en avais une douzaine ! Je m'en ferais des doryphores !

– Et des représailles qui ne vous rendraient pas populaire ! réplique mon chef. Désolé, nous n'en possédons que deux. Allez chronométrer le

parcours. Repérez le point d’attaque, préparez vos lignes de retraite et revenez vite chercher Bob !

Baptiste nous revient trois jours plus tard, désespéré : alors que, son plan d’action parachevé, il se mettait en route, Violette a été emmenée à Paris. Nous devinons sa destination : l’oratoire, 84 avenue Foch, consacré par le *Sturmbannführer* Boemelburg et le *Hauptführer* Kieffer aux agents du SOE.

Ce soir-là, nous noyons notre déception dans la fine centenaire, dont jusqu’alors Charles n’usait qu’au compte-gouttes. Amer, il lâche :

– Je la dédie à Violette. Et… nous viderons la bouteille !

Note

(1) Groupes mobiles de réserve de Vichy.

Chapitre XIV

L'HEURE DU PRÉFET ROUGE

Lorsque, souvent, Charles se reproche d'avoir envoyé Violette à la mort, je le coupe :

– Souviens-toi de ce major Karl, de Rouen : « Nous ne nous en prenons plus aux femmes ! » Nous la reverrons vivante, crois moi !

Il se bute :

– Je ne me fie à aucun nazi, pas plus à ton Karl qu'aux autres !

– Pourquoi as-tu sauvé ces deux SS, alors ?

– Eux, bah ! des robots ! Ce sont les têtes pensantes, les doctrinaires qui les manipulent, que je veux écraser !

Ce n'est plus le flegmatique major Staunton qui parle mais un juge impitoyable. Puis son regard s'adoucit soudain ; la crise est passée.

Le V1, l'arme absolue de Hitler qui devait raser la Perfide Albion, a fait un couac. Elle n'a même pas écorniflé le moral des Anglais. Quant à la *Das Reich*, harcelée par les maquis, en Dordogne, dans le Limousin, le Poitou et les pays de Loire, lorsqu'elle arrive en Normandie, les Alliés y sont solidement ancrés ; elle ne les en délogera pas. Néanmoins, elle s'y présentera à temps pour que Diekmann rejoigne Kämpfe, son frère de tuerie, dans l'enfer des SS. On ne sait qui, tommy ou GI, l'a abattu. Qu'importe, justice a été rendue !

Un soir, après l'avoir formée sur le pouce, je poste une section du maquis en embuscade sur un secteur encaissé de la nationale 20, au nord d'Uzerche. J'applique à la lettre les directives du manuel de guérilla :

j’aligne successivement une « sonnette » en amont pour signaler l’arrivée d’un convoi, puis des grenadiers, un fusil-mitrailleur Bren. À côté, je mets mon bazooka en batterie. Je prêche :

– Surtout, laissez le convoi s’engager… Personne ne tire avant moi ! Ensuite, feu à volonté, pas plus d’une minute et repli à fond de train, avant que ces vieux roublards qui connaissent la musique ne vous encerclent. Compris ?

– Compris, cap’taine !

Le sous-bois baigne dans des senteurs d’humus. Un scarabée, des fourmis défilent sous mon nez. Mon bazooka est bien calé à l’épaule. Un ronronnement familier naît : des moteurs à gogo. Et si, ce soir, je m’offrais un *Tigre* ?

Un motard de pointe apparaît.

Soudain : Taaratatac ! Une Sten crache… trop tôt ! Le blindé de tête freine des quatre fers, hors de portée de mon bazooka. Ses chenilles crissent sur l’asphalte à en percer les tympans. Les pneus des camions tiennent la note. Suit un concert de vociférations, d’*« Achtung Terroristen ! »*. Des mitrailleuses crépitent, des canons, des mortiers tonnent. La tête dans les épaules, je décampe en fendant les broussailles.

Au camp, explication des gravures ; le coupable fait acte de contrition :

– Désolé, chef ! La prochaine fois, j’attendrai !

La prochaine fois, la nuit suivante, il se retient. Nous frappons dans le gras. Si les *Tigre* manquent au menu, trois camions rendent l’âme, et sans doute une douzaine de *Panzergrenadier* avec eux.

– Bravo ! dit mon chef. Cependant, Lammerding ne renoncera pas à expédier ses engins par le rail. La route est un gouffre à carburant ! Je m’attends à ce qu’ils empruntent tous les petits bouts de voie qu’il parviendra à sauver. Les *Chleus* ne se risqueront à les entretenir que de jour. Il te reste donc la nuit, mon grand, pour les foutre en l’air… comme Pénélope.

Faire valser un ponceau métallique est un jeu d’enfant que j’ai souvent pratiqué à l’école supérieure de démolition d’Hartford : quatre livres de

plastic « en ciseaux » à chaque extrémité, cinq kilos de dynamite dessous et l'ouvrage s'envole en tournoyant comme une hélice géante.

Chaque nuit, vers les étoiles, j'en propulse trois ou quatre… que les *Chleus* rétablissent dès le lendemain. Au petit matin, un train blindé surgit de Brive ou de Limoges. Il déverse une compagnie de grenadiers armés jusqu'aux dents, des pros qui implantent en un tour de main une ligne de défense inexpugnable. Suit un train atelier et sa grue. Les petites mains de la Reichsbahn lancent des poutrelles, puis des rails sur la brèche, soudent, rivent et le tour est joué ! Du gibier hors de notre portée, ces trains ; ils roulent en convoi. Le train blindé, une chenille d'acier hérissée de canons et de mitrailleuses que nous avons surnommée « La Casserole », a la peau si épaisse qu'elle résiste aux balles, aux grenades et peut-être aux bazookas. Il pousse devant lui un wagon plate-forme chargé de pitoyables otages accroupis, voués au vent, au froid, à la mitraille… et à être déchiquetés par la première mine venue. Charles jure : « Un jour, je me la ferai, cette Casserole ! »

Sur de courts tronçons intacts entre Limoges et Uzerche, au hasard de ponts rafistolés et de raids de la Casserole, circulent au petit bonheur des tortillards qu'empruntent les villageois, jamais un Allemand ; en lisière de maquis, sa vie ne vaudrait pas tripette !

La Reichsbahn rétablit la circulation aussi vite que je la coupe ? Je décide de frapper un grand coup. Un matin, en gare de Masseret, stationne un omnibus. J'invite poliment les voyageurs à descendre et je cours piéger la voie dans une courbe encaissée à un kilomètre de là. Je reviens. Le mécanicien et moi lançons la locomotive puis sautons en marche ; alors qu'elle aborde la courbe à toute vapeur dans un roulement de tonnerre, un geyser la projette contre le remblai. Les wagons chavirent, gerbent, comblent la tranchée. Je baigne dans l'euphorie : la Reichsbahn mettra des semaines à dégager cet Himalaya de feraille ! En trente-six heures, elle fait place nette. J'en suis écœuré.

– Tu as été pingre sur les moyens, bonhomme, décrète mon chef d'un ton condescendant. À moi de jouer. Écoute-moi…

Nous minons les voies entre Masseret et Saint-Germain-les-Belles, puis nous lançons deux trains l'un après l'autre. Régulateur grand ouvert, les

deux locomotives foncent l’une derrière l’autre… La première fait le grand saut, dans une tranchée, en courbe bien entendu, épouse l’accotement puis se disloque. Les wagons en folie couronnent la loco éventrée. Peu après, le second percute le tas de wagons défoncés, l’escalade, en fait un volcan de ferraille qui crache des torrents de vapeur et de poussier.

Planté sur un talus tel Néron devant l’incendie de Rome, Charles me crie :

– Ah, si Violette pouvait voir ça !

Ce feu d’artifice aurait-il réveillé Georges Guingouin ? Le voici à Sussac ! C’est un gaillard d’une trentaine d’années, dégingandé, vêtu d’un uniforme de toile type « colonial », aux manches et aux jambes trop courtes pour ses longs membres. Des cheveux en bataille s’échappent d’un béret défraîchi. Derrière d’épaisses lunettes cerclées de fer, un regard franc, engageant, dépourvu de malice. Un regard de « croyant » que j’ai connu à Fernand Bonnier. Il n’a rien du croquemitaine dépeint par les journaux de Vichy. Il sait même trouver des paroles qui nous émeuvent :

– Je me doute combien la disparition de votre amie vous a éprouvés. Moi-même, j’ai perdu tant des miens ! Nous la vengerons, je vous jure ! Derrière moi, il a des d’hommes qui ne demandent que ça… Mais ils manquent d’armes.

Le major Staunton saisit la balle au bond :

– Notre Premier ministre en est conscient, colonel ! (Comme s’il avait déjeuné avec Churchill la veille !) Ma mission consiste à vous fournir ce dont vous manquez… si vous voulez bien accepter de vous concentrer sur les objectifs fixés par Londres, n’est-ce pas…

– Bien entendu ! Je poursuis le même but que vous : chasser les Boches de France, major !

Le colonel Charles est détrôné : dans l’ombre de Guingouin, il a juste le droit d’opiner du bonnet. Le vrai chef a repris les commandes.

Très tard dans la nuit, Jean-Claude, Charles et moi achevons de chiffrer un message interminable. Je suis mort de fatigue. Avant d’aller me coucher en compagnie de mes asticots, je maugrée :

– Te rends-tu compte, Charles, que tu viens de commander deux cents tonnes d'armement, de quoi remplir quatre-vingts bombardiers qui mettront des mois à parachuter ce bastringue… si la météo reste au beau fixe ! La guerre sera finie avant !.

– L'affaire est trop complexe pour le petit pois que tu as dans la tête, bonhomme. Finis, tes petits parachutages de nuit au rabais ! Je vois grand. Trouve-moi une DZ géante, aménage des caches de stockage, rassemble tous les moyens de transport possibles. Laisse-moi veiller aux détails.

– Quatre-vingts bombardiers, un détail ?

La *Das Reich* passée, la RN 20 est déserte. Allemands, miliciens, GMR se terrent en ville. Seule la Casserole s'entête à venir réparer les dégâts causés sans relâche par Pénélope. Les *Feldgrau* ne s'aventurent plus hors des villes. Présomptueux, les maquisards se soucient d'eux comme d'une guigne. Mon Charles s'en inquiète, lui :

– Ils n'ont pas encore rendu les armes, les *Chleus* ! La preuve : Montgomery, qui devait enlever Caen pratiquement dans la foulée du débarquement, piétine devant ! Et, dans le sud, il leur reste des divisions… et des avions. À leur place, je m'en prendrais à ces maquis du Centre qui leur empoisonnent l'existence. Je crains que nous ne vivions le calme avant la tempête ! Si tu pouvais au moins enseigner à tes gars qui s'attroupent en terrain découvert à se camoufler ?

Un après-midi de juin, au lieu de le laisser griller des cartouches, je contrains un bataillon de maquis à l'effectif d'une grosse compagnie à progresser en ligne le long d'une route, et non en pagaille au milieu de la chaussée comme d'usage, puis à se jeter dans le caniveau au coup de sifflet. Les rangs protestent : « À quoi qu'ça sert ? Les *Doryphores* y-zont plus un coucou ! » À cet instant, j'aperçois des mouches dans le ciel. Je siffle comme un damné. On rouspète : « C'est des English, voyons ! »

– Pourquoi pas des papillons, et à croix gammée encore ?

Mes deux cents hommes consentent à s'accroupir, en protestant, dans le caniveau, sans pour autant escamoter les foulards rouges qu'ils arborent autour du cou, ou en turban, à la pirate. Pourvu que, vus du ciel, ils passent pour des coquelicots géants ! Des Messerschmitt, des Focke Wulf piquent sur nous, si bas que je distingue le visage des pilotes. Les rafales, les

bombes labourent le champ devant moi. Je me tasse du mieux que je peux au pied d'une haie. Frôlement le long de ma cuisse : langue dardée, une vipère dresse sa jolie tête triangulaire. Ses yeux dorés, deux topazes, m'interrogent : « Qu'est-ce que tu fiches sur mon terrier ? » Bercée par le souffle des explosions, elle pose sa tête sur ma braguette, s'endort en me laissant, bombe ou pas bombe, tétanisé à ne plus battre d'un cil ! La dernière bombe explosée, une demi-heure plus tard, elle se réveille, m'adresse un dernier regard et se fond dans les feuilles mortes. Merci vipère ! En redoutant tes crocs, j'en ai oublié la mitraille !

Nous nous en sortons sans une écorchure ! Pourtant les bombes ont retourné le champ bordant la route et ruiné le hameau d'Amboiras, à quelques centaines de mètres. De la ferme la plus proche ne subsiste qu'un pan de mur. Tout à coup, une silhouette s'en détache et gambade vers nous en battant des bras ! C'est un gamin qui rit comme un fou :

– Ces putains de *Fridolins* m'ont pris pour cible alors que je pissais contre le mur, et n'ont pas arrêté de me tirer dessus ! J'ai plus osé bouger ! Autour de moi, le mur, il est tombé, pas moi !

Ainsi, s'en prenant à un minot collé contre une façade, les tueurs ont négligé une compagnie entière, pourtant signalée par des feux rouges ! Les habitants d'Amboiras ayant pris la clé des champs dès les premières balles, le déluge de feu n'a fait aucune victime, si ce n'est… veaux, vaches, cochons, poulets restés enfermés.

Charles avait vu juste, comme toujours : le maquis a subi plusieurs raids, dont un a pris Sussac pour cible. La mercerie de Mme Ribiéras a été écornée. En revanche, d'une rafale de Brengun, un maquisard aurait abattu un Focke Wulf !

Le 21 juin à 20 heures, sur la DZ du Clos, la plus grande que j'ai pu dénicher, trois montagnes de branches vertes et de feuilles mortes rougeoient. Elles vomissent trois colonnes de fumée grasse qui bourgeonnent dans un ciel bleu des mers du Sud.

À 21 heures, des éclairs argentés jouent à saute-mouton sur les collines : des chasseurs P 38 Lightning de l'US Air Force. Fuseaux étincelants, leurs réservoirs auxiliaires ornent la pointe des ailes en lame de couteau. Rire de

mon boss : « Méfie-toi Bob ! Tu leur as échappé à Hazell’s Hall. Cette fois, ils ne vont pas te manquer ! »

Au nord, une nuée de points noirs signale une procession de forteresses volantes B17 progressant à trois de front, soutes béantes. Bientôt, pondus par séries de trente, leurs containers se balancent gracieusement sous des corolles multicolores. Symphonie réglée comme papier à musique… jusqu’à ce que, leurs parachutes ne s’ouvrant pas, dix cylindres de deux cents kilos s’abattent en hululant comme des Stuka ! « Attention en dessous ! » Affolés, les ramasseurs se dispersent en zigzaguant entre les caissons d’acier qui se fracassent au sol et bombardent le champ de débris d’armes et d’équipement. Et ce n’est qu’un début : de-ci, de-là, d’autres torpilles volantes piquent en sifflant ! Sauve-qui-peut ! Vient le bouquet : l’une d’elle, pleine de munitions, s’écrase dans l’un des foyers… qui met le feu aux poudres. Des bordées de traceuses rouges et vertes fusent au ras du sol. Les participants se jettent à terre… sauf ces balourds de bœufs de labour préposés au ramassage. L’un d’eux pousse soudain un mugissement à glacer les sangs : la balle qui vient de lui larder le croupion l’a rendu barjo ! Cramponné aux ridelles, son cocher l’injurie à tout va. Son Minotaure l’ignore, charge au triple galop, balaie tout sur son passage, enfin plonge dans un bois, s’y ouvre une trouée. On entend craquer des branches, peut-être des os ?

Le Clos n’est plus qu’un Waterloo jonché de parachutes, d’épaves de containers, d’armes en miettes, d’une charpie de sacs, de lambeaux d’uniformes, de pansements et de près de huit cents containers intacts, quand même ! Mon major est ravi :

– Rodéo aérien, bombardement, corrida, nous avons eu droit à la totale ! s’esclaffe Charles. Et à l’œil, encore ! La guerre a du bon, tu vois !

Le « préfet rouge » est aux anges : le major Staunton l’a gratifié du plus important parachutage jamais livré à un maquis. Mieux, il lui en a promis un second pour le 14 juillet ! Espérons que la pétaudière qu’est le champ du Clos sera curée à temps !

Guingouin me confie la formation d’unités réparties sur des centaines d’hectares. Gilles, un jeune capitaine jovial, me procure une 21cv Hotchkiss, qui fut haut de gamme… avant qu’un gazogène rappelant la

cheminée d’une locomotive du Far West ne dépare son spider. En me levant, je gave sa chaudière de cinquante kilos de charbon de bois, j’active la soufflante. Le temps de prendre mon bain dans le bief du moulin, de dévorer le solide petit-déjeuner préparé avec amour par la meunière, ma « Ferblantine » est sous pression ! Ouvert à la brise, mon cabriolet me vaut un hâle de play-boy. Mieux, au départ, les effluves de coke couvrent les odeurs de charogne !

Au soir du 7 juillet, je réceptionne au Clos les « missions interalliées » annoncées par Buck. À minuit, une ombre boule non loin en criant :

– Salut mon Toto !

Impossible de se tromper !

– Bissett, pas possible ? C’est bien toi ?

– Bien sûr, et pas seul !

Retentissent deux rires que je reconnaîtrais entre mille ! Personne ne claironne aussi fort qu’André Simon et… de Guelis :

– C’est bien nous ! Jugeant que si nous nous faisons capturer, ce que nous cracherons aux Allemands n’a plus de valeur, Baker Street nous laisse jouer la finale. Du coup, j’ai le plaisir de retrouver deux de mes recrues, toi et Staunton, que j’ai enrôlé à Nice en 1941… Voici Mackenzie, notre toubib, puis Thomas, commandant du BCRA, puis Lannou et Edgar, nos radios.

Simon enchaîne :

– Nous sommes Tilleul, l’une des missions interalliées larguées un peu partout en France. Elles portent toutes un nom de tisane, Verveine, Camomille ou… Bergamote ! Des tisanes, parachutées au pays du bon vin, tu te rends compte ?

Lorsqu’on connaît le gosier en pente d’André, on comprend son aigreur.

Coiffé de sa casquette chamarrée de *squadron leader*, il présente si bien que mon chef l’enverra chanter les louanges du Maquis dans les bourgs limitrophes. Juché sur une table de bistrot à Châteauneuf, Eymoutiers ou Masléon, il y fera un malheur !

Le 14 juillet, nous réceptionnons quatre cents containers largués par trois douzaines de forteresses. Cette fois les parachutes s'ouvrent tous ou presque. Nous n'essuyons ni bombardement, ni corrida. Mais nous ne perdons rien pour attendre…

Dans la nuit, après avoir mis le Cantal à feu et à sang, deux mille cinq cents SS, des Caucasiens, des Tartares, occupent Meymac, aux portes du maquis. À leur tête, le général von Jesser, un autre Lammerding. Par ailleurs, un bataillon de Waffen SS, deux *Centaines* de Milice et le 95e régiment de sécurité menacent Linards ! Au Clos, la noria des chars à bœufs, charrettes, camions se poursuit jour et nuit. Cependant, la DZ est loin d'être dégagée lorsque les Allemands s'en prennent à nos avant-postes de La Croisille, à moins de huit kilomètres !

Le 17, ils occupent le château de ce bourg, La Vialle. Afin de les retarder, si peu que ce soit, j'arrose ce château, à vue de nez, d'une volée d'obus d'un *Three Inch mortar*, une arme lourde sophistiquée de support d'infanterie dont on nous a dotés, par erreur sans doute, car seule une équipe spécialisée peut la servir. Par chance, une STS possédait un de ces mortiers. J'en ai tâté.

Le lendemain, les Tartares de von Jesser prennent d'assaut le mont Gargan, à cinq kilomètres au sud ; les maquisards de Guingouin se battent comme des lions. Mes *desperados* des Brigades internationales défendent le cimetière de Saint-Gilles tombe après tombe.

– Ce sont des braves, me dit Charles, mais ils luttent à un contre trois. Les SS vont les submerger et fondre sur nous. Ces SS, il faut que tu les prennes de vitesse ! Toutes les routes menant à Sussac passent un moment ou un autre sur un pont. Il y en a six ou sept. Tu les connais, bien sûr. … Eh bien, va donc leur couper l'herbe sous le pied, si l'on peut dire. Prends Dufour avec toi.

Je bourre *Ferblantine* d'explosif et roule vers un pont de moellons sur la Combade. Nous enfournons dans ses culées quarante livres d'amonnal, un nitrate d'alumine, explosif lent, « minant » – son onde de choc se traîne à 3 500 mètres/seconde ! – mais qui sait déchaîner un séisme. À l'instant où je fignole mes charges, un blindé léger surgit sur la rive opposée ! Le temps de dire ouf, sa tourelle pivote, la bouche de sa mitrailleuse se pare d'éclairs.

Les balles miaulent autour de nous. Plus question de mise à feu à retard ! Une mêche Bickford de dix secondes fera l'affaire. Je l'allume, puis nous cabriolons au-dessus d'un talus. Le pont saute à la barbe du char, qui, perdu dans un nuage de poussière, mitraille à l'aveuglette.

Je tire l'enfer du haut-fourneau de ma torpédo. Bien avant Châteauneuf, une fusillade crépite, des obus fusent. Des maquisards tapis dans des tranchées nous lancent : « Ils avancent ! »

Second objectif : un pont en béton armé. Dur comme l'acier, le béton est la hantise du saboteur : il faut le massicoter au plastic. Nous en confectionnons deux boudins ; nous les déroulons d'un parapet à l'autre ; ils découpent proprement la travée de béton… qui se balance gracieusement dans l'armature métallique demeurée intacte, comme dans un hamac ! À l'instant où, jouant les danseuses de corde, nous fixons des chapelets de charges sur les fers récalcitrants, des *Feldgrau* débouchent en contrebas et nous tirent au posé. Repli au pas de course, tandis que les reliefs du pont font, enfin, plouf !

Cap sur Châteauneuf. Quarante kilos de nitrate réduisent une arche vénérable en éboulis. Toutefois, comme j'ai omis de traiter les rails du tramway… ils décrivent au-dessus de la rivière un arc élégant, à opérer à califourchon ! Les *Chleus* ont le bon goût de ne pas s'en mêler, cette fois.

Avant que *Ferblantine*, à bout de coke et de souffle, ne rende l'âme devant la maison de Charles, deux autres ponceaux mordent la poussière.

– Vous avez eu beau faire, mes enfants, « ils » ont percé, nous dit le patron. Ils ont traversé les rivières à gué. Guingouin leur a tenu tête héroïquement. Mais quelle chance a-t-il contre trois régiments aguerris ? Désormais nous devons observer la loi de la guérilla, nous perdre dans la nature, laisser passer l'orage. Demain, tu me fais sauter les deux derniers ponts intacts et tu me rejoins à Vassivière, à trente kilomètres d'ici. Guingouin nous y retrouvera. Ne traîne pas en route, je compte sur toi pour réceptionner les renforts que Buck m'a promis, et qui ne seront pas de trop pour libérer Limoges !

Le lendemain, 19 juillet, Caen tombe ; la route de Paris est ouverte. Moi, j'exécute les ponts de Domps.

Le 20, les Tartares SS enlèvent « La Villa », le PC de Guingouin. Ils font un feu de joie des bâtiments, des charrettes, des camions, répandent sur la route le trésor du maquis, dix tonnes de vivres, vingt tonnes d'armes et d'équipement que les chenilles des blindés laminent, puis ils se replient. Le « préfet rouge » en a tué ou blessé trois cent quarante-cinq ; il a perdu cent hommes. Une victoire !

Chapitre XV

LES SS NE MEURENT JAMAIS !

J’ai baptisé « La Marquise » la dame Pascale, tenancière du manoir de Vassivière planté sur une île piquée au milieu d’un lac, car elle ne vit que bottée et mène son monde à la baguette. Elle ne traite à sa table que le gratin : Georges Guingouin – un colonel ! –, ce parfait gentleman qu’est le major Staunton, et ce puits de culture qu’est Jean Chaintron, l’un des pontes, et des cerveaux, du parti communiste. Mince, cheveu en brosse, sourire engageant, l’œil luisant d’intelligence, quel brillant causeur ! Proche de Thorez qui tire les ficelles depuis l’URSS, fondateur du PC algérien, commissaire politique pendant la guerre d’Espagne, libéré d’une prison vichyste – grâce à un évêque, paraît-il –, jésuite dans l’âme, il sait masquer d’un voile pudique son marxisme viscéral et son rôle d’œil de Moscou auprès de Guingouin. Car il est dans le collimateur du Comité central, Georges ! Antinazi au temps de l’idylle Hitler-Staline, il a refusé ensuite de se démettre et de faire pénitence dans le Puy-de-Dôme et, un comble, il a enfreint l’ordre de mettre Limoges à feu et à sang ! Un dangeureux déviationniste ; son compte est bon.

20 juillet, attentat manqué contre Hitler. Le Führer est sauf, mais trois mille officiers, dont d’excellents généraux, seront passés par les armes, la corde ou le croc de boucher. Ajoutez à ceux-ci Rommel, mitraillé par un *Typhoon*. Une purge à la Staline, une bénédiction pour Eisenhower !

Hébergé aux communs, je ne suis pas des bridges vespéraux de la « Marquise ». Pour quatrième, elle convoque « son » curé. Mes soirées, moi, je les passe sur les DZ des alentours.

La nuit du 2 août, boule au sol ce grand sudiste de Ted Fraser, le *conducting officer* de Guiet. Sa mission : remettre en état l'aérodrome de Limoges, une fois la ville libérée. Baker Street voit loin !

Suivent dix-huit gaillards dont les cheveux blonds chatoient sous la lune. Une invasion viking ? Non, un *Operational Group* ou OG[(1)] de l'OSS. Je les cantonne au château de La Vialle, que les SS ont laissé en bon état. À mes yeux, un quatre étoiles ! Je cohabite avec des asticots et j'ai la Combade pour baignoire, n'est-ce pas ? Pas mes *Yanks* : ils réclament lits moelleux et eau chaude ! Suractivée par le cahors sans doute, leur libido fait des siennes ; elle prend pour cible la chute de reins des jeunes filles de La Croisille que j'ai engagées comme femmes de ménage. Ce sont des demoiselles ; elles ne craquent pas pour des *Luckies* ! Scandale au manoir et au bourg ! Je mets le capitaine Larson, qui commande ces hypersexués, en demeure d'inhiber les paluches au panier. Pourquoi ces Vikings en France profonde, d'ailleurs ?

En 1942, l'US Army a constitué un bataillon de skieurs parachutistes visiblement destinés à être largués en Norvège. L'OSS a pêché dans ce vivier nos futurs OG qui se sont entraînés de-ci de-là aux États-Unis, en Angleterre, certains même en Algérie. Pas mieux pour attirer l'attention des espions, non ?

– Précisément… puisque c'était une intox montée pour convaincre Hitler qu'on allait débarquer en Norvège ! m'explique Ted. Une fois *Overlord* sur les rails, que faire de ces gars ? Eh bien, les engager sur le premier théâtre d'opérations offert : la France. On les y a largués par petits groupes, un peu partout. Leur grand chef est le colonel prince Obolensky, un ancien officier de la Garde du tsar, tu penses, devenu prince de l'hôtellerie à Hollywood, un peu playboy, bien en cour à Washington. Belle gueule dans le vent, jouant au dur, il a été parachuté en Sologne.

Le 9 août, dix-neuf SAS[(2)] français commandés par un jeune lieutenant, Lemaire, se posent à leur tour. Suit « Lee », une équipe Jedburgh[(3)] composée, comme les Interalliées, d'officiers alliés. L'un est le capitaine Viguier, un Français libre, l'autre, le *captain* Brown, qui se présente avec morgue : « de l'US Cavalry », tout en jurant comme un charretier, car son

radio et lui se sont crashés à des kilomètres, et leur émetteur, tombé en torche, est en miettes.

Je réceptionne radios, batteries, quartz, codes, courrier confidentiel et argent sur une DZ « privée » que je me suis aménagée en lisière de Sussac. Si étriquée que, la décrivant à Londres pour homologation, j'ai sans vergogne doublé sa surface. Triangulaire, elle est pincée entre deux routes, une ravine et le cimetière, mais si proche !

Par une belle nuit constellée d'étoiles, trois colis vont m'y être parachutés. Le tombereau du charron du village les enlèvera. Je baye aux corneilles à côté de sa jument.

Vrombissement au nord ; croix d'ombre sur fond de voie lactée, signal de reconnaissance…

Ploufs soyeux : un, deux, trois… cinq… dix parachutes se déploient. Le charon bougonne :

– Merde ! Y'en a ben plus que prévu ! J'va point savoir enlever ce fourbi !

Il est interrompu par des chocs sourds accompagnés, côté cimetière, d'un fracas de verrière brisée… et de jurons ! Il s'en inquiète :

– Vingt dieux, c'est-y qu'les morts y seraient point contents ?

Un spectre drapé dans un suaire blême se dresse soudain devant nous :

– Qu'est ce qui m'a foutu cette DZ de merde, bordel ? Je suis tombé dans une serre, nom de Dieu !

– Pas dans une serre, dans une tombe ! Tu peux larguer ton linceul, patate ! rigole un second revenant.

Derrière eux, le royaume des morts prend vie : entre les chapelles funéraires surgissent des parachutistes qui se massent les reins à qui mieux mieux. Je m'écrie :

– Qui êtes-vous donc, Bon Dieu ?

– Ben, la mission SAS que vous attendez, bien sûr ! me lance un lieutenant. Et j'aime autant vous dire que je vais faire un sacré rapport sur votre putain de DZ !

– Pourtant, je n'attends personne, mon vieux !

– Allons donc, je suis bien chez Bergamotte du commandant Robert ?

– Il n’y a pas plus de Bergamotte que de Robert, ici !

Le lieutenant reste bouche bée :

– Comment ? Je suis bien sur la DZ Pension, à côté de Guéret, quand même ?

– Des clous ! Vous êtes sur la Citron, et au sud de Limoges. Votre manche de navigateur s’est trompé de cinquante kilomètres, c’est tout !

Il me vient une idée : je guide le détachement jusqu’à l’auberge du village où Charles et Jean-Claude sont attablés. À la porte, je crie :

– Charles, on te demande !

Mon major apparaît, se frotte les yeux : figés comme des statues, vingt paras en tenue lui présentent les armes !

Le lendemain, j’affrète deux camions et, par des petites routes, je les conduis en Creuse, chez le commandant Robert du BCRA, qui les attend comme le Messie.

Sur le front limousin, calme plat : les Allemands ne quittent plus leurs casernes. Seule la Casserole ose s’aventurer sur les quelque quarante kilomètres de voie que j’ai préservés afin que les omnibus assurent une desserte locale. Un soir, nous apprenons qu’elle s’apprête à passer la nuit en gare de Masseret. Un affront que Charles veut laver : « Tout le monde sur le pont ! »

Au petit matin, lorsque les merles sonnent le réveil, je gagne mon poste de tir derrière un gros chêne. Sous le ballast, dans le puits de mine creusé au cours de la nuit, dort un quintal d’ammonal, de quoi chavirer la locomotive et plusieurs wagons. L’emplacement a été judicieusement choisi : cinquante mètres après un secteur de voie délimité par deux ponts enjambant une tranchée. Là, Charles, les OG, les SAS se tiennent en embuscade. Scénario classique : le train s’engagera sur la section piégée, sa machine sautera sur ma mine, bazookas, Brenguns, grenades *Gammon* entreront dans la danse !

Chuintement saccadé : la Casserole approche. Soudain les hoquets s’étouffent ; le train s’arrête ! Au-delà du pont s’étire un filet de fumée. Les minutes passent. Brusquement, une canonnade éclate ; des mitrailleuses,

des mitraillettes s’en mêlent. Je rampe jusqu’au pont, je risque un œil au-dessus du parapet. Loin, là-bas, la locomotive fume et en deçà, une douzaine de *Feldgrau*, Schmeisser à la hanche, fouillent les talus… Ils aperçoivent ma tête, m’ajustent. Les balles frôlent le parapet. Je boule en bas du glacis, rameute mes hommes. Nous gagnons au pas de course le point de ralliement à deux kilomètres. Un SAS me prend à témoin :

– J’ai rien compris, capitaine ! Le train a stoppé, je ne sais pourquoi, bien avant notre position. Deux *Frisés* en sont descendus, ont reconnu la voie sous nos yeux en taillant une bavette, le clope au bec, comme si de rien n’était. Cinq minutes plus tard, un canon nous alignait !

Charles arrive le dernier, essoufflé mais, comme à son habitude, impassible :

– L’un des nôtres devait être mal camouflé. Les deux Fritz, des pros, l’ont repéré mais n’ont pas cillé. Inutile d’épiloguer… Qui manque ?

– Trois SAS et le capitaine Larson.

Les heures passent. Aucun survivant ne se manifeste. Charles ronge son frein :

– Va aux nouvelles ! Je veux savoir ce que sont devenus Larson et ces trois SAS, et par quel mystère ce diable de train a stoppé. Prends Dufour avec toi, il connaît le pays. Je suis convaincu qu’elle n’est plus là, cette Casserole ; elle ne courra pas le risque de passer la nuit en rase campagne. Sois prudent quand même !

Nous abordons la voie ferrée avec des ruses de Sioux. Silence pesant. Ainsi que Charles l’a pressenti, la Casserole a filé. La tranchée est jonchée de douilles. Des essaims de mouches bleues tournoient sur des mares de sang séché…

Nous découvrons la clé du mystère cent mètres plus loin : avant la guerre, la Paris-Toulouse était électrifiée ; sous Pétain, faute de kilowatts, on en est revenu à la vapeur. Négligée, la caténaire s’est délabrée. Une tresse de cent mètres de câble électrique cloqué de vert-de-gris s’est affalée sur la voie. Le mécanicien a freiné des quatre fers… Notre échec : la faute à pas de chance.

Au matin, dans un village, je retrouve le capitaine… couché dans un grand lit campagnard sous un drapeau étoilé d’un autre temps et une

jonchée de fleurs des champs. Son sang a percé le sommier, s'est répandu sur le linoléum. Derrière le curé, des femmes en fichu, des hommes en complet noir prient. Le maire me chuchote :

– On l'a ramassé dans les barbelés, vidé par une de ces putains de grenades que nos gars portent à la ceinture. Il suffit que la goupille se prenne dans des ronces… Eh bien, il a voulu faire comme eux !… On l'enterrera à côté du monument aux morts, ne vous en faites pas !

Quant aux trois SAS, les Allemands les ont enlevés, indemnes, blessés ou morts, on ne sait.

Le 12 août, Staunton tient à remettre en personne à Georges Guingouin le message que nous adresse l'EMFFI de Londres : le général Kœnig place le colonel à la tête de toutes les forces de résistance, de tous les maquis de Haute-Vienne, quels qu'ils soient, FTP, AS, ORA. Georges est comblé. Du coup, il met les gendarmes en demeure de se rallier, sinon… et fait tenir au colonel Besson, à la fois chef des GMR et, secrètement semble-t-il, membre de l'ORA, une « convocation » à une « conférence qui réunira, sous sa présidence, à Linards le 17 août, le commandant Paquette, chef régional de l'ORA, et le major Staunton, « représentant le général Eisenhower ». Dans la nuit du 20, les GMR passeront au maquis.

Le 15 août : débarquement de Provence ; des ailes poussent à Besson. Il accourt et promet de passer au maquis avec armes et bagages.

Les rats quittent le navire… À Brive, tout particulièrement. Son *Kommandant*, le colonel Boehmer, serait disposé à mettre les pouces si des forces cautionnées par les « Alliés » le menaçaient. L'homologue de Staunton en Corrèze, Nestor, est prêt à ramasser les morceaux. Une idée – une de plus – vient à Charles :

– Nestor n'a peut-être pas à sa disposition, comme nous, des « réguliers », des SAS, des OG ?… Prends donc quatre SAS et va jouer à Brive ces fameux « Alliés ». Si besoin est, téléphone-moi. Je déboulerai avec le gros de nos forces.

Sur le pare-brise rabattu de *Ferblantine*, je place un Brengun et un bazooka en batterie. À l'aube, nous traversons Uzerche endormi. L'air est pur, la route est large, jusqu'à Donzenac. Soudain, au sud, concert d'explosions accompagné de fumée noire.

– Ça bombarde à Brive, s’exclame un SAS. Et le pire… c’est qu’il y a un zinc qui se pointe par ici !

C’est l’instant que choisit *Ferblantine*, qui n’a jamais eu un pet de travers, pour avoir ses vapeurs, hoqueter, faire relâche ! J’ai beau titiller le starter, la commande de soufflante, elle se bute, reste collée à l’asphalte. Le Messerschmitt en maraude pique. Une arapède blanche affublée d’une haute cheminée noire sur une route de France, on n’en voit pas tous les jours ! Nous parvenons à la pousser dans un chemin creux… juste avant que le chasseur ne nous ajuste. Sa première rafale nous rase les fesses. Il passera et repassera six fois, traçant dans la terre des lignes de pointillés, à droite, à gauche, jamais au centre, laissant *Ferblantine* et nous indemnes. La peur donne-t-elle vraiment des ailes ? Le silence revenu, au premier coup de démarreur elle s’ébroue et nous emmène d’un trait jusqu’à Brive ! La ville est en liesse. Sur une place, des FFI bottent machinalement le train d’un infortuné Fridolin. Je hèle l’un d’eux : « Y a-t-il un officier anglais dans le coin ? »

– Oui, le major Peters, vous le trouverez à la mairie

À la mairie, je manque le major de peu : « Il vient de partir en tournée d’inspection. » Soit. Retour à Limoges.

Le 16 août, alors qu’une grève générale secoue Limoges, Baker Street nous avise que les dernières forces de la Wehrmacht cantonnées dans l’Entre-Deux-Mers dont, particulièrement, la 159e division d’infanterie, pourraient bien se porter au secours de la garnison de la ville ! À moi de leur couper la route.

À Saint-Germain-les-Belles, au nord de Masseret, la départementale 5 saute la voie ferrée sur un bon vieux pont de maçonnerie. Cent kilos de nitrate le réduisent à cent tonnes de pierraille, qui comblent à ras la tranchée. À l’entour, nous semons des mines antichar et des panneaux *« Achtung Minen ! »*. Non loin, à Fombelaux, de part et d’autre du carrefour de la départementale et de la RN 20, nous abattons au plastic cent mètres de platanes, dont les rameaux s’enchevêtrent en une mangrove inextricable. Je la truffe de *booby traps*, des « pièges à con » détonnés par des allumeurs ultrasensibles et reliés par des fils si fins qu’on les dit « invisibles » ! Qu’on les fasse vibrer… tout saute ! Jouant les fourmis, les SAS, les OG et Brown

creusent un fossé antichar et le parachèvent par le semis de mines et de panneaux d'usage. Sur la route du retour, je démolis trois ponts et une entrée de tunnel. Charles est aux anges :

– Nos arrières sont assurés et nous avançons, bonhomme ! Boehmer a déteint sur le général Gleiniger, qui commande à Limoges et qui écoute le chant d'une sirène… le consul de Suisse, d'Albis, lequel entretient des rapports avec Guingouin. Toutefois, devant l'ultimatum de Georges, qui ne comportait qu'un seul article sec comme un coup de trique : « Capitulez sans condition ! », il s'est rebiffé : « Pas question de me rendre à ces terroristes. Je ne déposerai les armes qu'aux mains des forces du gouvernement légitime de la France ! »

– Autrement dit, à Pétain ! Il a de l'humour !

– J'ai concocté un nouvel ultimatum en dix articles, plus souple, lui laissant une marge de négociation face à une délégation « alliée »… qui sera présidée par le major Staunton de l'armée britannique, mandaté par Eisenhower, dont j'ai reçu délégation officielle, par radio. Gleiniger a mordu. Demain à 16 heures, d'Albis nous fera entrer dans Limoges.

– Quoi ? Tu fais confiance à un nazi ?

– Gleiniger n'est pas nazi, il est de la vieille garde ! Et puis, je ne manquerais pas ce face à face pour tout l'or du monde, moi qui adore le poker ! Prendre Limoges au bluff, un rêve ! C'est toi qui me conduiras jusqu'aux portes de la ville. Là, d'Albis me prendra en charge.

Le lendemain, frais repassé et bottes cirées, au volant de sa rutilante Citroën 15/6 je conduis la « délégation » composée de Charles, de Viguier, de Guéry, un capitaine FFI, et de Brown, « de l'US Cavalry » ne l'oublions pas ! « Il fera bien dans le tableau, m'a expliqué mon boss. Et s'il ouvre trop sa grande gueule, je la lui bouclerai ! »

Au faubourg du Sablard, sur la Vienne, la voiture du consul d'Albis arborant un fanion suisse prend le relais. Charles me confie :

– Nous en aurons fini vers 19 heures. Tu sais ce que tu as à faire, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, patron !

Mes dix-sept Vikings, mes sept SAS, Guiet, Dufour et moi prenons position devant devant la poste de Soudanas, un faubourg d'où l'on aperçoit la ville en contrebas. Ma mission est simple : à 19 heures, un coup de téléphone de mon major à la standardiste de service confirmera que Gleiniger a mis les pouces. Je le rejoindrai à l'hôtel de la Paix. Là, en présence de mon « détachement des forces alliées », le général et son état-major remettront leurs armes au major Staunton « représentant le général Eisenhower », et surtout au « libérateur », le colonel Guigouin en majesté !

Une journée torride s'achève. À l'instant où, pour la cinquième fois, j'interroge la demoiselle du téléphone, la ville s'embrase, des explosions, une fusillade résonnent. Et Charles, au milieu de tout ça ? Mes gars sautent dans les camions. Je roule à tombeau ouvert ; Dufour me guide le long des rues désertes. Je parviens à une place, freine devant une longue façade de bon ton : *l'hôtel de la Paix*.

Encadré par ma troupe, je pousse la porte vitrée, traverse un hall sous le nez d'un portier qui me fixe bouche bée, débouche dans un grand salon à lustres, colonnades et plafond à pâtisseries. Une douzaine d'officiers et d'*Unteroffizier* se dressent. Dans leur regard, je surprends une lueur de soulagement : ils s'attendaient à être malmenés par des terroristes, or voici des réguliers en uniforme… Casquette sous le coude, un officier claque les talons :

– *Ich bin Herr Hauptmann Knoll, Adjudant des Generalmajors Gleiniger !*

Dans mon allemand primaire, je réponds :

– *Hauptmann Mortier von das Kanadisches Wehrmacht !* Puis, à bout de vocabulaire : Vous parlez français, anglais ?

– Français, *Herr Hauptmann*.

– Alors, dites-moi, qui a tiré ?… Savez-vous où se trouve la délégation alliée ?

– Non ! Notre général est parti lire l'acte de capitulation aux unités de la ville. Il nous a commandé de l'attendre ici. Vous êtes le premier ennemi… je veux dire le premier allié que je vois. J'ai ordre de vous remettre nos armes. Si vous voulez bien…

À cet instant, la porte s’ouvre avec fracas. Une bande de maquisards, la mitraillette pointée, déboule en vociférant :

– Les v’là ces salauds de Boches ! Filez-nous vos pétards ou on vous flingue !

Blême, Knoll recule, porte la main à son pistolet. Je m’interpose :

– L’acte de capitulation spécifie que les officiers ont le droit de garder leur arme !

– Ton acte, on l’a au cul ! Et qui qu’t’es toi, d’abord ?

Je me contiens, désigne mes hommes qui ont machinalement levé le canon de leur *Tommy Gun* :

– Le commandant de ces parachutistes alliés. Et vous, d’où venez-vous ?

– D’Excideuil, en Charentes. On est du bataillon Bernard.

Des « Charentais » débarquant avant les gars de Guingouin ? À n’y rien comprendre ! Obtus, ils restent plantés, leurs mitraillettes dardées sur moi faisant écran devant Knoll la main au ceinturon. Les miens les ont dans leur ligne de mire. Un vaudeville, si je ne savais combien ces détestables Sten ont la détente hypersensible ! Alors aux mains de ces hystériques ! Mourir d’une rafale de mitraillette « amie » sous le nez des Allemands, un soir de victoire, un peu fort de café ! Nous nous regardons en chiens de faïence, lorsque la porte s’ouvre de nouveau… devant Charles, escorté par un commandant de « notre » maquis ! Je lui aurais sauté au cou ! Pas d’humeur à parlementer, mon major :

– Qu’est-ce qui m’a foutu un bordel pareil ? C’est moi qui ai signé l’acte de reddition. Les conditions en seront respectées à la lettre !

Le commandant du maquis l’épaule si bien que les « Charentais » se replient en maugréant. Le capitaine Knoll nous tend la main :

– Merzi, *Herr Major*, merzi *Herr Hauptmann !*

J’enchaîne :

– Merci Charles. Sans toi… Dis-moi, cette fusillade dans la ville, à qui la doit-on ?

– Aux SS, mon vieux. Lorsque le général leur a signifié qu’ils auraient à capituler, ils ont liquidé son escorte, l’ont kidnappé et sont sortis de la ville en force. Rassure-toi, le reste de la garnison a consenti à se rendre ! Ah, la

négociation a été folklorique… Ce vieux renard de Gleiniger pinaillait sur tous les articles après avoir échafaudé ses réponses avec son chef d'état major. Moi, je réfutais ses arguments avant qu'il ait fini de les formuler. Tu penses, il ne savait pas que je parlais déjà l'allemand au berceau. Je l'ai désarçonné à la Prussienne : « La RAF s'apprêtait à lancer sur la garnison un raid de *Mosquitos.* J'ai pris sur moi de le faire ajourner. Faute de consensus, je serai dans l'obligation de réviser ma position ! Une division américaine approche de la Loire. Sur un mot de moi, elle poussera jusqu'à Limoges ! L'effusion de sang sera telle que les vingt mille maquisards qui vous encerclent ne feront pas de quartiers. » Je me trouvais chez d'Albis lorsque la fusillade a éclaté. Craignant une trahison de la part de Gleiniger, j'ai conseillé à Guingouin de retenir ses troupes jusqu'à ce que la situation se clarifie. Apparemment, tes « Charentais » étaient hors circuit ! Quant à toi, tu as marché au canon, bravo !

– Ce qui m'a valu l'honneur d'entrer bon premier à Limoges, et de recevoir la reddition de la garnison avant Guingouin ! Pas prévu au programme…

– Dors sur tes deux oreilles ! Ton exploit, on va le gommer vite fait bien fait ! Pas question qu'un Britannique « vole », même involontairement, la reddition de Limoges à ses libérateurs légitimes et communistes ! Nous ne figurerons pas sur les tablettes, fais-leur confiance !… Tiens, voici Georges !

Derrière ses lunettes, les yeux gris du « préfet rouge » étincellent. Il nous serre dans ses grands bras :

– Ah mes amis, après quatre ans, quelle joie !… Allez, Staunton, on nous attend à l'Hôtel de Ville !

La Paix est attribuée à ma troupe. Guiet et moi partageons une chambre. Nous tirons un câble d'antenne d'un mur à l'autre, lançons le message de victoire avant de nous étendre sur nos lits, épuisés. Hélas, pas question de fermer l'œil : tous les quarts d'heure, une vague de maquisards se disant « de pointe » enfonce notre porte puis, apercevant notre émetteur, croit débusquer des espions nazis envoyant un ultime SOS à Berlin et nous enfonce le canon d'une mitraillette dans le ventre ! Pourtant, en dépit de la

chaleur, Jean-Claude et moi nous portons nos blousons, le sien orné du drapeau étoilé, le mien d'un *flash* « Canada ».

Au petit matin seulement, je trouve la parade : je colle à la porte une page de notre cahier de messages frappé aux armes de Sa Majesté. J'y écris en lettres grasses :

Bureau de l'Intelligence Service

Entrée interdite !

L'aura de l'Intelligence Service suscite un tel respect, même sur les rives de la Vienne, que de cet instant, les reîtres n'approcheront plus notre chambre que sur la pointe des godillots, et en chuchotant !

Notes

(1) *Operational Groups*, groupes opérationnels américains.

(2) *Special Air Service*, unité de parachutistes chargée d'opérer sur les arrières ennemis.

(3) Les groupes Jedburgh ne devaient pénétrer en France qu'une fois lancée l'opération *Overlord*, à savoir le grand débarquement de juin 1944.

Chapitre XVI

Le jour du Grand Soir

L'imposant portail de « l'hôtel de la Gestapo », rue Louvrier-de-Lajolais, chêne moulé et poignées de bronze, ouvre sur un escalier de pierre. Plafond vertigineux, colonnes à chapiteaux corinthiens, revêtements de céramique modern style à dominante bleue.

– Il avait la folie des grandeurs, l'*Obersturmführer* Meier ! lâche Charles.

– De quoi traumatiser ses victimes avant de les soumettre à la question. Tu penses à Violette, n'est-ce pas ?

– Oui, je la vois. Elle entre, lève les yeux vers le hall, rassemble son courage… Elle a craché à la face du SS qui l'a capturée, non ? Meier n'en a sûrement rien tiré.

Guingouin a fait don de cet antre au major Staunton :

– Vous l'avez bien gagné, surtout en mettant dans votre poche ce pauvre Gleiniger… que Meier a abattu sur la route de Saint-Léonard !

La vue des chambres de maître nous coupe le souffle : elles sont intégralement tendues de drap noir à liseré d'argent, murs, rideaux, baldaquins, couvre-lits et même les carpettes jetées sur des lames de chêne sombre ; les « couleurs », si l'on peut dire, de la SS !

– Tu dormais avec des asticots, mon grand, s'esclaffe Charles. Ce soir, tu dormiras dans un cercueil. Bof, tu n'es pas le premier ! Sarah Bernhardt…

La paix venue, les équipes SOE, Interalliées et Jedburgh qui ont opéré dans la région rallient notre funérarium promu centre de rapatriement : de Guelis, Bissett, Simon, Thomas, Viguier, leurs adjoints, leurs radios, deux médecins, Forster et Mackenzie, une Irlandaise de choc, Paddy O'Sullivan,

Jack Shannon, un major américain bon vivant. Les chambres de bonne affichent complet. Ted Fraser et son adjoint, un solide Québéquois nommé Collette, ne rentrent que tard le soir. De l'aube au crépuscule, ils s'acharnent à remettre en état l'aérodrome de Limoges avec les moyens du bord.

– À toi l'intendance, m'a dit Charles. Tu as fait tes preuves à La Vialle.

Je ne manque pas de personnel de maison, dont un fin cordon bleu. Réputée, notre table attire des jolies bourgeoises. Irrésistible, n'est-ce pas, un héros dans des draps noirs bordés d'argent ?

Un premier DC3 se pose enfin sur une piste rafistolée. D'autres suivent. « La Gestapo » est appelée à se vider. Éphémère le repos du guerrier.

Fin août, à la tête de notre harka de SAS, d'OG, Charles, Brown, Guiet, Dufour et moi mettons le cap sur un secteur de la nationale 10 entre Angoulême et Poitiers qu'empruntent des débris d'unités allemandes fuyant la Gironde. « Vous avez liberté d'action », a précisé Buckmaster.

En chemin, un pèlerinage s'impose…

D'Oradour, il ne reste que pierres, cendres, fétus d'arbres roussis aux branches tordues comme des allumettes calcinées, squelettes de charpente, pans de mur noircis. Sur le clocher encore debout on a planté un drapeau. L'autel fracassé au pied duquel quelque trois cent cinquante femmes et enfants ont été massacrés se dresse en plein vent.

Longtemps silencieux, Charles grogne :

– Vivement qu'on en finisse avec cette engeance… Allons-y !

Nous traversons la Vienne, puis Rochechouart, La Rochefoucauld. Bivouac au camp de la Braconne délaissé il y a peu par l'ennemi. À une quinzaine de kilomètres au nord d'Angoulême, près du village de Tourriers, la nationale consent à décrire une vague courbe et à se creuser un maigre sillon. Ailleurs elle court tout droit et à fleur de terre. Un bois borde le talus. Au soir, nous prenons position ; le lieutenant Rieder, qui a remplacé Larson, échelonne ses OG sur ma gauche. Une embuscade comme les autres, si ce n'est que Staunton a décidé de tenter sa chance ailleurs :

– À trente sur ce talus étroit, on va se bousculer ! Je te le laisse.

Et il a embarqué les SAS et Brown.

Rituel : un bourdonnement annonce un convoi. Pétarade des motos de pointe. Survient le gros de la troupe. Bien calé sur un genou, la ligne de mire phosphorescente de ma *Marlin* crevant la masse du troisième camion, je lâche des rafales courtes qui, je le sais, font mouche inexorablement. À mes côtés, la carabine M1 de Dufour tire posément. Le bois s'embrase : *Brenguns*, *Gammons*, bazookas donnent un concert infernal. S'y mèlent les hurlements des blessés, les vociférations des *Unteroffizier.* La riposte ne tarde pas, d'abord maladroite : grenades, rebondissant trop court, mitrailleuses tirant trop haut, mortiers, trop loin. Ensuite, ça se gâte. Nous décampons sous la pluie de branchages sectionnés par les volées de balles.

À l'entrée du camp de la Braconne, Rieder fait grise mine :

– L'attaque du train blindé, baptême du feu de mes boys, a si mal tourné… La mort de Larson les a terriblement traumatisés, tu sais ! Je pensais les avoir remis d'équerre, mais cette nuit, ils ont paniqué, ont filé en laissant deux Bren sur le terrain. Déjà, chez les SAS, on rumine que c'est l'un des miens, mal camouflé, qui a été repéré par les deux scouts de la Casserole. Ajoute abandon d'armes face à l'ennemi… Si Brown l'apprend : bons pour la cour martiale, ces *boys* ! Tu pourrais peut-être les tirer d'affaire ?

– Sous réserve d'un miracle : que les *Chleus* ne les aient pas escamotés, tes Bren !

Au point du jour, Dufour et moi approchons à croupetons le point d'embuscade. Pas un chat ! Sur l'asphalte, les mares de sang d'usage, les essaims de douilles et d'étuis d'obus miroitant comme pépites au soleil.

À l'abri du talus… deux Bren endormis baignent dans la rosée !

– J'en connais qui vont être contents ! dit Jacques. Quant aux Frisés, on a dû s'en payer une bonne douzaine. Toujours ça de pris sur Oradour ! À mon avis, c'est leur arrière-garde qu'on a mouchée. Regarde, la voie est libre !… Si on poussait une petite reconnaissance ? Avec ces deux Bren calés sous le pare-brise, qu'est-ce qu'on risque ?

À perte de vue, la route est déserte. C'est si tentant… Ce n'est plus *Ferblantine* qui nous porte mais, les DC3 nous ayant livré de l'essence à gogo, une Citroën 15/6 surpuissante. Allez, en route, et à 150 à l'heure ! Je ne ralentis qu'à la vue des ramparts d'Angoulême. Partout des drapeaux,

des guirlandes, comme à Brive ! L'Hôtel de Ville est envahi par des FFI affairés ; dans le majestueux fauteuil du maire est assis Aristide, où plutôt le major Landes du SOE, patron du réseau Actor qui couvre depuis Bordeaux la majeure partie de l'Aquitaine. Je l'ai croisé à Orchard Court. Il est philosophe :

– Je suis venu faire le point avec les chefs locaux, Ils ont les choses en main. Je n'ai plus qu'à rentrer chez moi. Tu peux en faire autant, va.

Par les rues étroites et pentues, je conduis prudemment. Tout à coup, à une fenêtre deux silhouettes battent des bras en glapissant :

– *Sir ! Sir ! Stop ! We are English !*

Ce sont les mitrailleurs d'un Lancaster abattu que des braves gens ont recueillis et claquemurés au fond de leur appartement ; ils n'ont pas contemplé le soleil depuis trois mois ! Adieux déchirants. Les deux jeunes et jolies filles de la maison sanglotent à fendre l'âme. Au cours de cette longue cohabitation, l'Entente cordiale a été, à l'évidence, respectée à la lettre… étroitement !

Je rentre auréolé de gloire : à Rieder, je restitue discrètement les Bren, puis, de retour à Limoges, je remets à Ted mes deux rescapés, à rapatrier par le premier avion.

Deux jours plus tard, nous reprenons la route, vers le nord. Notre objectif : ces mêmes Allemands en fuite que nous venons de moucher. D'après Londres, ils tentent de se frayer un chemin vers le *Vaterland* par la Sologne, le Bourbonnais, la trouée de Belfort. Des GMR ont offert de constituer notre avant-garde. Ils ont tant à se faire pardonner… Nous remorquons aussi deux mitrailleuses Vickers, lourdes, à refroidissement par eau, dont personne n'a appris à se servir.

Un colonel américain nous surprend dans un village de Sologne. Blond, le regard d'acier, la taille cambrée, et bardé de Colts ! C'est le colonel, et « cosaque », Obolensky courant après les sections de sa troupe larguées dans le Finistère, en Vendée, dans le Cantal et à Vassivière. Bon prince, il consent à laisser *Percy Red* – c'est le nom de code du groupe Rieder – temporairement à la disposition de Staunton. Puis il reprend la quête de ses enfants perdus.

Un chef de maquis nous informe qu'au Claveau, une gentilhommière à quatre kilomètres de Mézières-en-Brenne, loge un PC de la Wehrmacht. En contrebas, par la départementale qui relie Châtellerault à Châteauroux, les Allemands battent en retraite.

À l'abri d'une levée de terre, j'ai vue sur ce Claveau, un manoir modeste flanqué de deux tours d'angle trapues. Une porte de plain-pied ouvre sur une pelouse en lune ; y dorment une moto, deux autos et un bus, le toit chargé d'une mitrailleuse. Sur une corde tendue du bus à un balcon, du linge pend. Au-delà la pelouse, un pigeonnier et un coq enroué qui se prend pour Chanteclerc. Derrière moi sont déployés des OG, des SAS et les GMR qui s'affairent autour des lourdes Vickers que Charles leur a refilées : « Démerdez-vous ! »

Seul le coq ose troubler la paix de l'aube ; le coq, et Charles qui, à mes côtés, ajuste son porte-voix :

– *Achtung, Deutsche Soldaten* ! Vous êtes cernés par une unité alliée. Vous n'avez aucune chance de vous échapper ! Rendez-vous !

Des silhouettes demi-nues se montrent aux fenêtres, à la porte, se ruent vers les véhicules. Un grand diable, athlétique, bronzé, gravit en deux bonds l'échelle du bus, atteint la mitrailleuse.

– Quels cons, ces *Chleus* ! hurle Charles… *Halt, Dummkopf* !

Le *Dummkopf*, le con, l'œilleton de ma carabine ne le lâche pas d'une ligne. Quand je songe à ma sainte femme de mère qui m'a toujours tenu, religieusement, à l'écart des engins de mort : « Ne tue jamais » ! Aujourd'hui, je tue, au nom de Gaston, de Fernand Bonnier, de Violette et des enfants d'Oradour désintégrés au phosphore.

La main de l'acrobate empoigne la mitrailleuse ; elle pivote…

– Feu ! hurle Charles.

Quarante armes crachent. Les Vickers se signalent par un pom pom pesant. L'acrobate se casse sur son affût ; des pantins s'affaissent. Aux ouvertures, des chiffons s'agitent. Mains croisées sur la tête, une douzaine de *Feldgrau* hébétés piétinent face aux rangs de SAS et de Vikings.

Affaire menée rondement. Charles lance :

– Faites enterrer les morts, évacuez ces véhicules dans les bois auprès des nôtres, récupérez les armes, fouillez, apportez-moi les documents que vous trouverez. Je me charge d'interroger les prisonniers. Bob et Dufour, allez monter la garde près de la route.

Une allée ombragée mène à la départementale. Après avoir progressé d'un arbre à l'autre, nous nous calons entre les racines d'un platane, à une cinquantaine de mètres de la départementale. Pas âme qui vive ; je m'assoupis. Dufour, un boulimique, s'étire :

– Je vais chercher un petit casse-croûte.

Imaginez, il n'a rien grignoté depuis l'aube !

Les quarts d'heure s'égrènent.

En contrebas, soudain, deux cyclistes, bien allemands, passent en sifflotant. Deux autres surviennent, mettent pied à terre, boivent une rasade, repartent. Un provocateur va jusqu'à poser culotte dans le caniveau ! L'occasion est trop belle de cravater l'un de ces inconscients ; nous en saurons plus sur ces fuyards, leur nombre, leur parcours. Je me glisse derrière la haie qui borde la route.

Un tintement de sonnette m'alerte… Je bondis.

Mon apparition surnaturelle produit un effet renversant sur quatre cyclistes tout de vert vêtus qui pédalent de front : ils freinent, dérapent, tombent en s'enchevêtrant. Les quatre premiers… puis les rangs qui suivent car, des cyclistes, il y en a jusqu'à l'horizon…

Je reste campé, carabine pointée sur un amas de vélos et d'hommes paralysés, les yeux exhorbités. Pastichant l'accent prussien de Charles, je hurle :

– *Deutsche Soldaten ! Ich bin ein English offizier !* Vous êtes encerclés, rendez-vous !

Convaincre mille Allemands qu'ils sont encerclés par un seul homme, est-ce bien raisonnable ?

Une rafale claque. Frappé d'un coup de battoir, mon bras décrit un cercle. Ma carabine s'envole. Avant qu'elle touche terre, un pack me plaque au sol. Un ordre claque : la mêlée se débande. Un jeune lieutenant arborant

l’insigne des troupes de montagnes, un edelweiss, me tend la main en souriant :

– *Sorry, but there is a war on, you know !* (Désolé, il y a la guerre, vous savez !)

Un *Unteroffizier* arborant un brassard à croix rouge accourt, saisit mon bras dégoulinant de sang :

– Croix-Rouche internazionale, *mein Herr*. *Ach,* vous aviez bras contre poitrine ? À deux centimètres près, balle plein cœur ! Or os pas même cassé ! Vous, grosse chance, hein !

Me voici bras en écharpe et prisonnier. Tapis dans les fossés, mes vainqueurs braquent leurs armes aux quatre points cardinaux. Le lieutenant s’incline :

– Alors, capitaine… car c’est votre grade, n’est-ce pas… dites-moi un peu ce qui vous amène ?

Je lui révèle mon nom, mon matricule, ce qu’aux termes de la convention de Genève il est en droit d’exiger. Je brode ensuite sur les effectifs du 3e SAS auquel je prétends appartenir : quatre cents commandos parachutés aux environs. Il s’étonne que je m’en sois séparé. Je réplique :

– Je voulais sauver des vies. Vous n’irez plus bien loin, vous savez !

Il m’adresse un regard amical, presque complice :

– C’est aux chefs d’en décider…

Un autobus fatigué stoppe devant nous. Le jeune officier m’invite à y monter. Je jette un ultime regard circulaire. Pourquoi Charles n’est-il pas intervenu ?

Parce que – je l’apprendrai par la suite – il n’a rien entendu. Replié à un bon kilomètre de là, il interrogeait les prisonniers. L’un des nombreux comptes rendus de Brown en dira plus : « Après l’attaque du Claveau, notre troupe a reculé de quatre cents mètres dans un bois. Je me suis posté sur un monticule qui domine la départementale. Deux heures plus tard, j’ai entendu une série de coups de feu venant de la route puis j’ai vu de trente à quarante Allemands qui se déployaient vers nous pour, apparemment, nous encercler. J’ai immédiatement donné l’ordre de repli puisque nous n’étions

que trente-cinq en tout et que j'étais convaincu qu'il y avait beaucoup plus d'ennemis que nous n'en voyions. J'avais raison. Plus tard, nous avons appris que cent à deux cents cyclistes ont été envoyés en reconnaissance. »

Le soir tombe. Dieu qu'il fait sombre dans ce bus ! Des remugles de sueur, de plaies purulentes me prennent à la gorge. Sur les banquettes et à même le sol sont vautrés des blessés. À coup sûr des victimes d'embuscades qui ne me portent pas dans leur cœur ! Je me tasse du mieux que je peux dans un coin. Bientôt, je grelotte de fièvre. Insensiblement, comme poussée par les cahots, une couverture glisse sur mes genoux ; une main m'effleure. Sur la défensive, je la saisis. Elle tient une cigarette. La flamme d'un briquet éclaire un bref instant un visage souriant sous un turban ensanglanté :

– *Nehmen Sie, bitte… Krieg ist schrecklich* ! Prenez… La guerre est horrible !

Et je ne suis pas au bout de mes surprises…

L'autobus s'arrête ; la porte s'ouvre sur un major qui braque une torche sur moi :

– Vous avez tué toute la garnison du Claveau !

– Non, *Herr Major.* Seuls ceux qui ont ignoré les sommations. Les autres seront traités en prisonniers de guerre.

– Vous méritez d'être fusillé !

– Mais non ! Fusillez-moi et les miens vous retrouveront. *Krieg ist schrecklich… und fertig* pour vous. Vous l'avez perdue !

Il claque la porte. Mon voisin me tend une seconde cigarette :

– *Major*, méchant, nous, pas !

Nous repartons. Je m'endors. Fusillade, glapissements :

– *Terroristen !*

Nous stoppons, brutalement ; des balles sifflent.

Cette nuit, d'une embuscade à l'autre, nous ne roulerons que par à-coups.

À l'aube du 5 septembre, le chauffeur coupe enfin le moteur. Mon ange gardien à croix rouge survient :

– Ici *Lazaret*, hôpital.

Une cour des miracles plutôt, peuplée de bancals, d'amputés, de momies répandus sur une pelouse bordée de pavillons. Je l'interroge :

– Où sommes-nous donc ? À Nevers ?

– *Gar nicht*, Châteauroux !

Ainsi, en une nuit nous avons couvert moins de cinquante kilomètres ? À ce train-là, Dijon est à une bonne semaine de route et le *Vaterland*… aux calendes grecques !

Dans le parc, un grand diable couvert de pansements me fait comprendre qu'il n'attend que moi pour faire la belle. Si je consens à le couvrir auprès des miens, nous nous évaderons par une brèche qu'il a découverte dans la clôture… Hélas, un *Feldwebel* hargneux qui s'attachera désormais à mes pas – et que je surnommerai le *Roquet* – se jette sur nous. Mon grand pendard prend le large pour ne plus revenir. À la tombée du jour, je suis poussé sur le plateau d'un camion entre une pyramide de caisses d'obus et six fûts de carburant, sous l'œil d'un factionnaire dont le Mauser ne me quittera pas d'une ligne même lorsque, à trois reprises, nous essuierons des fusillades qui, heureusement, se perdront dans les étoiles.

Aux aurores, les véhicules se réfugient dans des granges, dans les bois ; il ne fait pas bon circuler en plein jour : avant-hier, une douzaine de Mustangs ont fait un carnage de camions près d'Argenton-sur-Creuse.

Après m'avoir salué en claquant les talons, mon chauffeur, un vieux caporal au visage buriné, me mène à une ferme, recommande au fermier de me traiter comme un seigneur. Derrière ses petites lunettes cerclées de fer, il est tout sourire :

– Moi, Fritz, Rhénan, cousin des Alsaciens, cinquante-deux ans, cultivateur, pas soldat, auxiliaire seulement. Jamais tiré, jamais tué ! Je vous protéger, *Herr Hauptmann* !

Du coup, ses acolytes, dont la sentinelle féroce qui me tenait en joue la nuit précédente, se mettent au diapason : Knut, le mécanicien, est autrichien, pas nazi ! L'autre, Hermann, n'a que dix-huit ans ; Sudète, donc à peine allemand, il a été enrôlé de force. Je n'aurai jamais meilleurs valets. Dorénavant, si Hermann monte la garde, c'est pour signaler l'approche du

Roquet ! Bien sûr, il y a des mauvais coucheurs, tel ce nazi qui, comme le major de Mézières-en-Brenne, a hurlé :

– Fou, terroriste, je fous vusiller !

J'ai agité sous son nez mes plaques d'identité réglementaires :

– Je suis officier des forces régulières. Vous, vous n'atteindrez jamais l'Allemagne ! Alors…

Il a blêmi, a levé la main, a hésité, s'est claqué la cuisse de toutes ses forces puis a tourné les talons.

– *Schön, ganz schön, Herr Hauptmann !* Bien, très bien, a murmuré Fritz.

À l'étape du lendemain, mon hôte me chuchote :

– Quelqu'un veut vous voir, dans la cuisine…

C'est le « délégué » du réseau de résistance dont, bien entendu, mon fermier fait partie. Il m'apprend que je suis prisonnier d'un ramassis de fuyards commandé, si l'on peut dire, par un général Elster qui occupait Mont-de-Marsan. Hier deux cents camions chargés d'éléments de Luftwaffe de la base de Châteauroux ont tenté de rallier Sancoins ; attaqués sans relâche par les maquisards, ils n'ont pas couvert cent kilomètres en trente-six heures !

– Je donnerai de vos nouvelles à Londres par radio, m'assure-t-il.

Lorsque je regagne la salle, Fritz, qui veille au *Roquet*, grimace :

– *Herr Hauptmann*, Feldwebel a dit que si vous *weg*, Knut, Hermann, moi, fusillés… Vous répétez tout le temps : « Trouée Belfort fermée. » Alors, si vous bientôt libre, vous pas partir avant, *bitte* ?

Il est si pathétique, le vieux caporal. En dépit des compresses à la gnôle que m'appliquent les fermières qui m'hébergent, ma blessure s'est envenimée ; je ne suis plus d'attaque pour faire le mur : « Non, Fritz, sois tranquille. »

L'après-midi du 8 septembre, après une nuit sacrifiée aux embuscades d'usage, le lieutenant à l'edelweiss, des aviateurs, des marins me rendent visite. Je leur répète, en l'enjolivant, ce que la BBC vient de m'apprendre : des chasseurs alliés ont straffé des éléments qui, derrière nous, quittaient Châteauroux : quatre cents morts. Plus à l'est, de Lattre occupe Dijon, Autun. La route du *Vaterland* est bien coupée ! J'enchaîne sur le confort

trois étoiles des camps de prisonniers d'Écosse, du Canada. Peu après, le résistant de service me transmet un message de Londres : un nommé Salesman me souhaite « bon courage ! ».

Le 10 avant l'aube, Fritz s'engage sur un pont interminable ; il enjambe un large lit de graviers parcouru par un filet d'eau, tout ce qu'il reste en cette fin d'été d'une grande rivière. Une forteresse médiévale se dresse sur une falaise dominant la berge opposée. Pris dans une marée de charrettes, de cyclistes, de piétons, notre carrosse roule au pas. Tout à coup, la falaise s'embrase, la foudre s'abat : balles, obus pleuvent, fauchent hommes et chevaux. Des véhicules se télescopent. Panique indescriptible. Cramponné à son volant, Fritz exécute un demi-tour rocambolesque puis un chassé-croisé, trompe hurlante, entre les épaves, les cadavres de bêtes et de gens. La cabine est criblée de balles, le pare-brise en miettes. Champignon au plancher, il fonce et ne coupe le contact qu'au premier bourg, Marcenat-sur-Allier, à plus de deux kilomètres.

Je n'ai pas le temps de reprendre mon souffle, le *Roquet*, qui, hélas ! a survécu, me pousse dans l'école du village, m'enferme dans une resserre. Je m'assieds à même le sol de terre battue, adossé à une cloison.

Peu après, quatre *Feldgrau* entrent, et sans m'accorder un regard déposent à mes côtés un cercueil en sapin frais dégoulinant de sang. Dix minutes après, ils reviennent : nouveau cercueil. Bientôt, j'ai six bières pour me tenir compagnie. Sous le toit de tôle porté au rouge par le soleil de midi, j'étouffe. Des escadres de mouches vertes bourdonnent dans les mares de sang. J'extermine celles qui prétendent festoyer sur mon bras. Entre un colonel :

– Monsieur, je n'ai plus ni pansements ni médicaments, et beaucoup de blessés. Par le maire du village, j'ai appris qu'en face, à Billy, ce sont des unités presque régulières appelées ORA, commandées par de vrais officiers, qui nous ont attaqués. D'officier à officier, j'ai pensé que vous pourriez peut-être les convaincre de faire hospitaliser les nôtres.

– Mais, colonel, pourquoi ne déposez-vous pas les armes, tout simplement ? Vous êtes pris dans une nasse. À quoi sert de faire tuer des hommes, comme ce matin ?

– Notre général refuse de se rendre à des « irréguliers » !

– Mais, moi, je suis un « régulier » !

– Sans doute, mais vous n’avez pas pouvoir pour…

– Vous croyez ? Dans la journée, par radio, je peux recevoir délégation du général Eisenhower !

Il me toise, perplexe :

– Je vais en référer à mon général. Ne bougez pas !

Je m’esclaffe :

– Bouger ? Vous plaisantez !, puis, en montrant les cercueils : Si je pouvais seulement prendre l’air !

Il s’en va en laissant la porte ouverte. Aussitôt, Fritz m’apporte une tartine de saindoux et un faux café que je déguste en m’étirant au soleil. Mon breakfast à peine expédié, le médecin réapparaît :

– Je ne suis pas parvenu à joindre mon général, et mes blessés ne peuvent attendre… Acceptez-vous ma proposition ?

Six ambulances arborant un drapeau blanc s’alignent devant l’école ; elles sont bourrées de blessés accompagnés d’infirmières, des « souris grises », défraîchies par des semaines de galère. Violette les trouvait déjà mal fagotées lorsqu’elles étaient au sommet de leur gloire… Devant, une haie d’honneur : figés au garde-à-vous, mon Alpin, des marins, des aviateurs, Hermann, Knut et Fritz qui me souffle :

– Cette fois, *Herr Hauptmann, Krieg* bien *fertig* !

Je les passe en revue, je leur serre la main. Fritz a la larme à l’œil. Manque le *God Save the King* !

Le colonel m’invite à prendre place dans la cabine de l’ambulance de tête :

– Ainsi, en cas de traîtrise, la première balle sera pour vous ! me glisse-t-il avec un demi-sourire.

Au volant, une *Gretchen* au regard sombre et aux cheveux filasses. Lorsque nous atteignons la rive opposée de l’Allier, elle réprime un *« Mein Gott ! »* à la vue d’un major écossais portant béret clanique à pompon, favoris à la Édouard VII et moustache rousse en paquet de tabac, qui me lance un : « *Welcome home* Bob ! Buck vous sait gré d’avoir capturé une trentaine d’ennemis, même *worn out*, hors d’usage. Staunton viendra vous

chercher », tout en dédiant à mon amazone un sourire holywoodien. Ahurie, la *Souris* ! Dans la Wehrmacht, tirée au cordeau, elle n'a jamais croisé d'*Herr Major* déguisé en gugusse et, de plus, faisant du charme à une soldate !

Dans une maisonnette au pied de la forteresse campe le colonel Mortier, commandant les éléments reconstitués de tirailleurs qui m'ont étrillé :

– En novembre 42, démobilisés, ces braves tirailleurs se sont perdus dans la nature. Nous les avons récupérés et remis en forme, précise-t-il. Des sacrés guerriers, vous êtes d'accord, hein ?

– Absolument… Merci !

– Quant à la « colonne Elster », ce n'est pas une colonne à proprement parler, plutôt trois ou quatre bandes de quatre à cinq mille hommes. L'une a été bloquée net à Decize par les FFI. La vôtre essayait de se défiler entre Moulins et Vichy… Vous avez vu, j'étais là ! Le 4e SAS du colonel Bourgouin déboule depuis la Bretagne, la 83e division américaine depuis Orléans. On raconte qu'Elster ne veut se rendre qu'à son chef, le général Macon. Imaginez, si votre toubib avait pu le toucher, peut-être auriez-vous fait cinq mille prisonniers ? Allez, je vous prête deux motards pour éclairer votre route.

Après avoir feint de nous chercher des ancêtres Mortier communs, alors que nous savons pertinemment que notre patronyme est un pseudo, nous nous quittons bon ami.

L'hôpital de Moulins est vénérable. Au pied de chaque lit se tient une religieuse en cornette ; mes blessés sont à la fête. Quant à moi, je suis pansé, baigné, choyé comme un Jésus et bordé dans le lit blanc d'une cellule par la prieure en personne. Je remplis religieusement le registre des entrées.

Le lendemain, je déjeune à l'hôtel de Paris, l'établissement le plus étoilé de la ville. Le personnel observe avec curiosité ce premier officier allié. Je me rengorge : me voici héros ! Jobard, plutôt ! L'addition, salée à refus, me remet à ma place ! Entre occupants et libérateurs pas de favoritisme : même coup de fusil… fatal. Le mark est mort, feu sur le dollar ! Que Vera n'en sache rien…

Charles m'enlève à l'heure du café, payé au poids de l'or.

À Limoges, la « Gestapo » tient encore table ouverte. Je renoue avec la douceur de mes draps mortuaires. Hélas, très tôt le matin, un coup de téléphone m'arrache à ces délices :

– Capitaine Mortier ! Ici le colonel Rivier, commandant la région. C'est vous qui avez miné un carrefour de la nationale 20, n'est-ce pas ? Eh bien, faut me le déminer !

– C'est que je l'ai farci de *booby traps*…

– Des quoi ?

– Des pièges à con…

– Comment ?… Vous avez bien dressé un plan de votre champ de mines, non ?

– Euh, non… Ce jour-là, je n'avais pas trop le temps, vous savez.

– Mais qu'est-ce qu'on enseigne donc dans votre Saint-Cyr du Canada, capitaine ?

– C'est que je n'ai pas fait Saint-Cyr, colonel !

– Ça se voit ! maugrée Rivier… polytechnicien. Quoi qu'il en soit… Exécution !

Le carrefour est tel que je l'ai laissé : un fatras de platanes abattus les uns sur les autres. Au bord du champ de pancartes *« Achtung Minen* ! *»* gît une carriole démembrée encore attelée à un cheval éventré, pattes raides. Un pantalon pend à la branche d'un arbre. Un paysan me dit :

– C'est le Pierre, un fermier, tête de mule et porté sur la chopine. L'autre soir, il a gueulé : « Ces pancartes, c'est des attrape-couillons ! J'vas prendre au plus court ! » On l'a enterré par morceaux.

Je mets mes pas dans l'ornière creusée par une roue de la charrette, je déroule de part et d'autre des longs boudins d'explosifs. Leur déflagration fait détonner les mines. De boudin en boudin, je parviens à l'abattis d'arbres. Je repère l'un de ces mortels fils « invisibles », je le piste sans l'effleurer jusqu'au premier *booby trap*, je le désamorce. J'en poursuis un autre à l'allure d'une tortue ; un faux mouvement et je pars en fumée ! À la nuit tombante, j'ai neutralisé six pièges ; je suis vidé, mon bras blessé

refuse tout service. Jusque-là, ma chance a tenu. Or, des *pièges ac'*, il en reste une bonne douzaine…

Le colonel Rivier, je ne l'affronte que tard le soir, et de loin, par téléphone :

– Désamorcer à la main, dans ce fouillis, c'est du suicide ! Ces arbres, il faut les débarder au tracteur, et à bonne distance. Ainsi les *booby traps* sauteront les uns après les autres sans faire de dégâts. Quant aux mines, seule une unité de génie armée de poêles à frire pourra les neutraliser !

Je n'attends pas que le colonel explose. Je coupe ! Ensuite, je fais le mort. Heureusement, il a d'autres soucis : régler les fêtes de la Libération.

Sur le champ de foire, fanfare, distribution de croix de guerre aux glorieux alliés, à la volée, quel que soit le temps passé en France, les actions menées, les dangers courus. Charles raille :

– En inventant la Légion d'honneur, Napoléon disait que les médailles n'étaient que des hochets, cependant il décorait ses grognards au mérite quand même ! Tu n'avais qu'à être major, pomme ! Parachuté même après la Libération, tu aurais décroché la palme !

Les maquisards sont de revue. À la tête d'une section, deux d'entre eux, blonds, élancés, bronzés, dépassent d'une bonne tête leurs compagnons d'armes, des soldats d'occasion dont le pas de parade laisse à désirer. Ces deux-là défilent ventre rentré, menton haut, jambe cambrée. Des vrais militaires, sans doute. Lorsqu'ils aperçoivent Charles, le visage illuminé d'un large sourire, ils s'écrient :

– *Wie geht's, Herr Major ?*

Mon boss leur répond par un grand salut en me disant :

– Mais, ma parole, ce sont mes deux fusillés de la *Das Reich* ! Ils se portent comme le Pont-Neuf !

Leur sergent ne tarit pas d'éloges :

– Au début, quand ils se sont portés volontaires, j'en voulais pas. Je me disais : ils vont nous flinguer dans le dos !… Ce sont des tireurs hors pair, je vous le garantis. Faut voir combien ils en ont descendus de leurs copains !

L'Hôtel de Ville offre un vin d'honneur aux « autorités », le nouveau maire, Georges Guigouin, le préfet Chaintron, des « délégués » régionaux,

un commissaire de la République. Le *Centre Libre* ne lésine pas sur la pommade : « Le major Staunton a répondu au discours du commissaire du gouvernement dans un français impeccable. » Dernière flûte de champagne. Georges Guingouin m’enserre dans ses longs bras :

– Adieu, Bob ! Bon retour au pays !

– Adieu, colonel ! Tu l’as bien gagnée, ta paix !

Il me fixe d’un regard inspiré :

– « Ma » paix ? Non, la tienne ! La mienne ne viendra que le jour du Grand Soir.

Sa foi le transfigure ; un apôtre, voilà ce qu’il est. En son âme et conscience, le paradis des Soviets est celui des justes. Saint Staline, père et rédempteur des peuples, leur imposera au jour du Grand Soir sa fraternité universelle à coups de faucille et de marteau.

Chapitre XVII

DES V2 AUX SAMOURAÏS

« Je resterai à Limoges le temps de liquider nos affaires ; je veux laisser place nette, me dit Charles. Nous nous retrouverons à Paris. »

Jean-Claude et moi quittons la « Gestapo » dans ma Citroën remplie de jerrycans d'essence ; de ce jour, nous n'en trouverons nulle part. Diable, qu'elle est vide la route du retour que j'ai connue bloquée par la pitoyable cohue de l'Exode ! On y croise de rares véhicules civils et parfois un convoi militaire. En revanche, à Orly, forêt de dérives à perte de vue : bombardiers, chasseurs, appareils de liaison sont serrés comme sardines en boîte.

Les rues de Paris sont aussi tranquilles que les routes de France. Sur les trottoirs, les sergents de ville à bâton blanc qui, hier à la botte de l'Occupant, mâtaient les piétons franchissant la chaussée hors des clous fixent le ciel lorsque les mêmes paroissiens mettent un point d'honneur à traverser partout sauf dans les clous. Ce n'est pas le moment de faire des vagues, ils ont des peccadilles sur la conscience. Or, aux façades, les drapeaux alliés ont relevé les oriflammes à svastika.

Je songe aux miens, sans nouvelles depuis un an. Quel choc vais-je leur causer ! J'opte pour la méthode douce… Madeleine Ducroquet, la mère de mes amis, répond au premier appel :

– Mon Dieu, c'est toi ? Hier, ton père se désespérait : « Paris est libéré depuis plus d'un mois et « le petit » ne s'est pas manifesté ! ». Je vais leur annoncer ton retour avec des gants. Mes fils ne sont pas là, ils ont repris leurs cours après avoir fait le coup de feu à la Préfecture de Police. Comme ils auraient été heureux de t'accueillir !… Mais où ai-je la tête, il me reste

une bouteille de Duval-Leroy, débouche-la dès que j'aurais dégagé un coin de table. Excuse ce fouillis dont j'ai honte !

Madeleine est de ces hôtesses maniaques qu'un grain de poussière, un bibelot, un napperon déplacés mettent en transes :

– Il ne me ressemble pas, ce fouillis, mais ma femme de ménage m'a quittée précipitamment il y a une semaine. Son mari a été tué !

– À la guerre ?

– Non, il cultivait sa terre.

– Un accident ?

– Si l'on peut dire… il a sauté sur une mine !

– Près du front ?

– Pas du tout… en France profonde. Un village perdu, en Limousin.

– En Limousin ? Te souviens-tu du nom, par hasard ?

– Oui, Fombelaux.

D'un coup de pied précis ajusté sous la table, je cloue le bec de Jean-Claude.

Le retour au bercail sera, comme les précédents, pathétique, arrosé de larmes. Nous nous couchons à l'aube ; nous avons tant à partager. Le lendemain avant midi, je me présente à l'Automobile Club de France.

– M. Benoist n'a pas encore donné de ses nouvelles, me répond-on.

Le *Cecil*, PC parisien de la French Section, est un hôtel quatre étoiles qui se dresse en proue de navire au carrefour de la rue Saint-Didier et de la rue Lauriston de sinistre mémoire : le 93 abritait tout récemment encore la Gestapo française, la « Carlingue » de Bony et Lafon, l'un malfrat, l'autre flic pourri ayant trempé dans l'affaire Stavisky et autres immondices. Décorée avec goût, cette Carlingue était égayée d'orchidées, la fleur favorite du patron. Ses « comtesses », un bataillon de putes sachant faire parler sur l'oreiller, poursuivaient parfois le dialogue avec leurs jobards d'amants par des interrogatoires musclés dans les salles de torture en sous-sol. Hôte d'un luxueux hôtel particulier à Neuilly, Lafon montait des pur-sang au bois, et sur son lit géant jonché de pétales d'orchidée, des amazones

titrées. Le tout-Paris se bousculait à ses réceptions. Maurice Chevalier y a roucoulé *Ma pomme !* Lafon se confondait en courbettes lorsque son ami et patron Karl Boemelburg honorait l'un de ses pince-fesses de sa présence.

Buckmaster nous accueille. Dieu qu'il a pris de rides ! Ses cheveux roux striés de gris se clairsèment, de lourdes poches cernent ses yeux. Affable, chaleureux, il l'est tout autant ! Il serre mes mains entre les siennes :

– Vous avez été blessé, Bob ?

– Ce n'est qu'un mauvais souvenir, mais Violette, Peter Newman, Claude Malraux sont toujours vivants, n'est-ce pas ?

– Oui. La Croix-Rouge suisse m'a appris qu'ils ont été déportés. Soyez certain que nous les reverrons. Au bout du rouleau, les nazis seront trop contents d'avoir une monnaie d'échange !

– Je l'espère… Enfin, Éliane, Diana, Éric sont là, bien sûr ?

Le visage de Buck s'assombrit :

– C'est-à-dire… non…

– Ne me dites pas qu'ils ont été pris, eux aussi… En juin, il y a peu, vous m'affirmiez…

– Je vous ai menti. Nous avions pour règle de ne pas révéler aux « opérationnels » la disparition de leurs amis. Le moral, vous comprenez… Éliane a rejoint le réseau Monk de Marseille. Elle a saboté trente locomotives près de Cassis, puis le réseau a été pénétré. Diana faisait partie du circuit Acrobat de Lons-le-Saunier, infiltré par un agent double… Elles auraient été aperçues au camp de Natzweiller. Quant à Éric, parachuté près de Belfort, il a abattu un traître. Par malheur, il a été trahi à son tour et… tué, à Montbéliard.

Je serre les poings et les machoîres avant de lâcher :

– C'est tout j'espère ?

Buck toussotte :

– Oui… Enfin, non… Reste Bisset.

– Quoi, Bisset ?… Il est rentré, voyons !

– Non, il rentrait en auto avec Ted Fraser. Ils ont fait escale à Vichy. En déchargeant sa Jeep, le groom de l'hôtel aurait fait tomber sa Marlin…

Sûreté mal engagée… Une balle en plein cœur !

Toto, je le maudis presque : inconscient, comme ces mômes du maquis, comme Larson ! Mort pour rien…

– J'espère que la liste est close, colonel… Savez-vous où se trouve Benoist ?

À cet instant apparaît Vera Atkins, impeccablement coiffée, fardée, arborant son sourire de lady victorienne. Elle me tend la joue :

– Bob, mauvaise graine, j'étais sûre que toi, tu reviendrais !

– Benoist, fait le colonel. Il demande… où il est ?

– Ah, oui, Robert, murmure-t-elle. Trahi par son cœur ! Il a monté un réseau exemplaire à Nantes. Il a appris un jour que sa mère, qu'il vénérait, était à l'agonie. Tu le connais, rien n'aurait pu l'empêcher de se rendre à son chevet. Kieffer l'attendait. Ils l'ont pendu.

Avec un sourire forcé, Buck me confie que, de la promotion mars 1943 de Wanborough, il ne reste que deux survivants, Raynaud et moi. Pierre est rentré il y a peu, indemne, après dix-huit mois de mission dans le Midi.

Je salue Buck, j'embrasse Vera. Je quitte le *Cecil* en courant presque. Il sent trop la mort !

Je me surprends à songer que Maguy aussi, peut-être… Non, elle répond à la première sonnerie, bien vivante, folle de joie :

– Toi ? Je te donne dix minutes, pas plus, pour me retrouver au *Ciro's* !

Je me présente au *Ciro's* en uniforme, béret amarante sur la tête, stick sous le bras, tout en imaginant : « Quel choc vais-je lui causer ! » Sans un flottement, sans un mot, elle se jette dans mes bras. Une longue minute plus tard, après avoir repris son souffle, elle s'exclame :

– L'uniforme te va bien, mon chéri !

J'en reste stupéfait :

– C'est tout l'effet que…

– Eh oui ! Tu en es pour tes frais, René ! Mais tu ne t'appelles sans doute pas René, n'est-ce pas ? Avant ton départ pour la… Turquie, tes absences

sans laisser d'adresse, tes secrets de polichinelle m'avaient mis la puce à l'oreille. Tu aurais aussi bien pu te confier à moi.

– Et à ton oncle ?

– Tonton l'*Oberst* ? Un pacifiste qui m'adorait tant qu'il t'aurait protégé ! Je ne lui ai rien dit, bien sûr. Hier, la chance ne t'a pas souri : maman t'a vu sortir du *Cecil* qui se trouve à deux pas de chez nous, tu sais. À son retour, elle tremblait de tous ses membres : « Ton René est un espion anglais ! Il a vu mon frère en uniforme, il va nous dénoncer ! » Je l'ai rassurée. Je m'apprêtais à contacter le *Cecil.* Tu m'as appelée…

À nous la fête des lendemains de victoire : nuits blanches dans un Paris semblable à s'y méprendre à celui d'hier. Pas d'entracte pour le marché noir. Paris libre trafique des *Luckies*, des nylons, des rations des GI et de l'essence militaire pourtant rose pour ne pas passer inaperçue. Gagneuses et femmes du monde sont passées du *Feldgrau* au *Fieldgreen* sans marquer de pause. Blasé, Gabriel Chartrand, le Québecois qui m'a précédé à Rouen en 1943 ! Grand chef des Relations publiques des Forces canadiennes, il est courtisé par tous les demi-sel de la Collaboration en quête de blanchiment. Ils assiègent sa suite de l'hôtel Napoléon, le palace de l'avenue Friedland.

– Imagine, me raconte-t-il, Jules Berry – vedette incontournable du cinéma et du boulevard – m'a supplié d'intercéder en faveur de sa femme, elle-même une star, qui s'est fait baiser par des Allemands.

Gaby lui a objecté : « C'est trop criant ! »

– Allons, mon cher, soyez indulgent ! a insisté l'acteur de sa voix rongée par les cigares et le Scotch. Comme toute femme, Josette obéit à son cul, c'est la loi universelle ! Hélas, un cul -et elle en a un sacré, faites-moi confiance ! – c'est aveugle, ça ne débrouille pas entre une bite allemande et une bite française !

Il s'indigne Gaby ! La majorité des sommités des arts, des lettres et de l'écran ont émargé à la Continental, léché les bottes d'Otto Abetz, l'ambassadeur du Reich à Paris ou, à Berlin, celles de Goebbels et de Goering. Tino Rossi se cache. Chevalier crache aux bonnes œuvres du PCF pour qu'il le dédouane. Guitry végète à Drancy. Rumine-t-il sa gloire passée lorsque, au premier rang d'une harka de collaborateurs et de pontes de la

Wehrmacht, il accueillait l'offrande de Hitler, les cendres de l'Aiglon ? Et, dans l'art de la collaboration, le monde des « affaires » dame, de loin, le pion à l'intelligentsia !

– On ne peut pas être bon en tout, ricane Charles arrivé à Paris. Si, en guerre la France est battue, en magouilles elle est imbattable. Tu es jeune et candide, mais tu t'y feras. Allez, viens dîner à la maison.

– Tu as une maison à Paris ?

La « maison » n'est qu'un appartement, mais dans un immeuble chic du faubourg Saint-Germain. Sur le palier, une jeune femme élégante coiffée à la garçonne m'accueille :

– Je suis Maryse, la femme de Philippe.

– Philippe ?… Mais c'est Charles que…

– Entrez, il vous expliquera.

Charles apparaît :

– Non, Bob, le major Charles Mark Geoffrey Staunton, c'est fini ! En face de toi tu as Philippe Liewer, français cent pour cent… et juif.

Tout devient clair : je me souviens de sa larme à l'œil, lorsqu'il avait ouvert à des Juifs les portes d'un camp d'internement.

Charles-Philippe m'adresse un sourire en coin :

– Que je t'explique, bonhomme… Les Liewer, établis à Strasbourg depuis toujours, se sont repliés à Paris en 1871 pour ne pas devenir prussiens. Chez nous, par tradition, on apprend l'allemand et l'anglais au berceau. Après mon droit, je suis entré chez Havas, j'ai couvert la bouffonnerie de Munich jusqu'à ce que le SD découvre que j'étais juif et m'expulse. En 1940, j'étais interprète auprès de l'état-major britannique. J'ai été de ces évacués de Dunkerque prêts à rempiler. Mais Maryse se trouvait à Nice ! Je suis parti la chercher. La débâcle… Je suis resté bloqué. Fin 1940, on m'a contacté. Tu connais la suite.

Les Liewer appartiennent au Tout-Paris. Née chez les Weill-Harlé qui pondent des savants et des professeurs, Maryse s'est lancée dans l'adaptation française des *Hauts de Hurlevent*. Mes amis m'entraînent dans un tourbillon mondain. Maryse et Maguy, parées de robes de collection

éclipsent les starlettes, les bas-bleu, les poétesses évanescentes, les existentialistes du *Tabou*.

Dans l'attente d'élections, qui auront lieu Dieu sait quand, de Gaulle ménage le chou, et surtout la chèvre, le PCF, « Parti des 75 000 fusillés » ! qui, bien armé – nous le savons ! – marche au son du Kremlin. Thorez sera ministre. Herriot, le vieux drapeau usé jusqu'à la corde, flotte encore. Il n'a pas été, comme ses compères de la IIIe République, condamné à Riom et interné. Il a fait une longue déprime. En août 1944, il était l'hôte de marque d'une maison de repos en Lorraine.

– Avant que les Allemands ne plient bagages, Laval s'est figuré qu'il pourrait le blanchir, me raconte Philippe. Il a convié Herriot à un déjeuner pantagruelique à la Préfecture de Paris et lui a dit : « On peut vous introniser, vous, le dernier président de l'Assemblée, légitime successeur du chef de l'État. Si le Maréchal se retire – et j'y veillerai –, Roosevelt, qui ne peut pas voir de Gaulle en peinture, vous couronnera. Le tour joué, vous me renvoyez l'ascenseur. » Gavé de foie gras et de grands crus, dans les vapes, le Gros réplique : « Comme je ne crois pas plus en de Gaulle qu'en Pétain, je marche ! »

– Il a signé son arrêt de mort !

– Des clous ! Hitler l'a sauvé… Il a refusé de cautionner la combine, l'a fait embarquer en Allemagne ! Ainsi, du Gros, « capturé par l'ennemi », il a fait un martyr qui aura un jour plus de rues à son nom que de Gaulle, tu verras ! Les Français ont la mémoire si courte. Ils s'assemblent à Paris par trois cent mille pour voir le Grand Charles, soit pas un de plus qu'en avril dernier quand Guitry, encore lui ! a offert au grand-papa gâteux, et en grande pompe, une lettre autographe de Napoléon ! Un autre fera son chemin aussi : Mitterrand. À Vichy, au service de Documentation de la Légion, il a léché le Maréchal pour qu'il lui décerne la Francisque, numéro 2202, banane rarissime qu'il fallait solliciter par écrit, n'oublie pas. Il a monté un réseau bidon de prisonniers et déportés… comme s'ils étaient aptes à résister ! Il est allé faire du gringue à Giraud à Alger, tout en se maintenant soigneusement au large du Général. À la Libération, il s'est vanté d'avoir enlevé, presque à la baïonnette, le ministère des Anciens Combattants… les Allemands s'étant défilés trois jours plus tôt. À présent, il est secrétaire général du ministère des Prisonniers, dont un à deux

millions seront un jour… autant d'électeurs. Le « drapeau », fais-lui confiance, lui prêtera la main !

Une qui n'a jamais flotté : maman. En 1914, elle avait fondé à New York en 1914 « Le Paquet du Soldat » qui a expédié des dizaines de milliers de colis à nos poilus. En juin 1940, elle a jeté au fond d'un tiroir la lettre de reconnaissance que Pétain avait rédigée de sa main. Trente ans plus tard, elle a conçu le *French Welcome Committee*, une structure d'accueil pour les soldats alliés exposés aux tentations de la ville-lumière, de ses petites femmes, de ses bouges ! Ses sponsors elle les a pêchés dans le grand monde : Lady Astor, Mrs Eden, Lady Decima Moor, une respectable aristocrate dont j'ai fait connaissance à Londres, et le général Carthew-Yorstoun, qui commande la garnison britannique. Dans un grand appartement place de la Madeleine, elle gouverne un bataillon d'hôtesses de bonne famille, irréprochables !

Lorsque je lui rends visite, un sergent anglais pousse une grosse moto de la Wehrmacht, une Zündapp, sous le porche d'entrée. Accoutré d'un uniforme fantaisie : culotte de cheval, bottes lacées sur des bas blancs, avec ses cheveux noirs ondulés, sa moustache de jeune premier, son œil de velours, il a une gueule de beau ténébreux. Je siffle :

– Quelle belle machine !

– Prise de guerre, *Captain* ! Son propriétaire, un *Unteroffizier* de la *Panzer SS Hitlerjugend*, je l'ai allongé sur l'Orne, en juillet. Les motos, je connais : en 40, j'étais mitrailleur en moto dans l'armée tchèque ; j'ai été blessé à Orléans.

– Allons donc ! En 40… vous étiez trop jeune, voyons ! Et puis, vous parlez l'anglais sans accent !

– C'est que je suis doué pour les langues ! Je parle le russe, le roumain, le hongrois, l'allemand. Je suis né dans un trou des Carpates qui a changé de nationalité comme de chemise. Je vais vous confier un secret : ce jour, en droit, je suis soviétique !

Il m'offre une *Du Maurier*, cigarette de luxe. Je fume les mêmes.

– Eh bien, vous avez bon goût, *Sir*, car je suis Leslie Du Maurier, un nom de guerre bien sûr.

Il cite les tournants de sa vie : fuite d'Ukraine en 1939 devant les Allemands, par la Bulgarie, la Turquie, le Liban, la Légion étrangère puis l'armée tchéque, l'Angleterre, et même une lady qui lui a appris l'anglais sur l'oreiller. Puis me questionne :

– Au fait, à qui ai-je l'honneur, *Sir* ?

– *Captain* Mortier, plutôt Bob Maloubier.

– Ah, vous êtes le fils de la présidente ? Élisabeth m'a parlé de vous… *Good God*, mais c'est qu'elle m'attend ! *Sorry Sir* ! me jette-il en s'engouffrant dans l'escalier

Dans le salon plein à craquer, je l'aperçois cassé en deux sur une jolie fille au visage fin, encadré d'une longue chevelure châtain.

– Ah, te voilà enfin ! me lance ma mère.

– J'ai été retardé par un drôle de sergent qui se dit russe…

– Ah, tu as donc rencontré Leslie ? Quel toupet, celui-là ! Il a séduit ma protégée, Élisabeth Meynard, d'une bonne famille lyonnaise. Sa mère s'inquiète : sa fille, amourachée d'un petit Juif d'Europe centrale ! Néanmoins, Carthew le porte aux nues. Il m'a assuré qu'il serait décoré, promu officier, naturalisé même, et qu'il était digne d'Élisabeth. Il lui cherche un commandement dans une unité de prestige. Je suis quand même dans mes petits souliers car son père, officier du Cadre noir, héros de la Grande Guerre et protestant (vertu par excellence aux yeux de maman, huguenote endurcie !) m'en veut !

– La France libérée, la French Section, qui n'a plus besoin d'agents, va te verser au BCRA, m'annonce Vera, désabusée. Je crains qu'il n'ait pas grand-chose à t'offrir !

Philippe se soucie aussi de mon avenir :

– Tu rêvais de voler, non ? L'un de mes bons amis, Corniglion-Molinier, qui a été pilote de Malraux, pourrait peut-être te pistonner. Gaulliste inconditionnel, il est de ces rares chasseurs qui ont remporté des victoires dans les deux guerres. Accessoirement, il est docteur en droit, a produit des films, est, je crois, propriétaire des studios de la Victorine. Général tout

frais pondu, il est aujourd'hui le second de Valin, le chef de l'aviation française.

Belle figure de condottiere, le jeune deux étoiles ; élancé, bronzé, profil d'aigle, chevelure d'argent, et affable :

– Philippe m'a dit du bien de vous. Mais Valin seul… Je lui téléphone. Allez le voir !

De son bureau, boulevard Victor, le grand chef domine l'aérodrome d'Issy-les-Moulineaux, aussi engorgé que celui de Gibraltar. Il est débonnaire :

– Je peux vous faire entrer dans une école de formation… qui, à la fin des hostilités, fermera. Et si vous n'êtes pas encore breveté, ce que je crains, vous serez sur le pavé, et frustré ! Réfléchissez !

Je n'ai pas réfléchi longtemps : cette guerre, je l'avais commencée, elle méritait que je la termine. Adieu mon rêve d'enfant.

Été indien sur les Champs-Élysées encombrés. Dans la foule de militaires claudique un aviateur enturbanné, une jambe et un bras plâtrés, s'appuyant d'un bord sur une béquille, de l'autre sur une petite femme boulotte aux cheveux cuivre rouge emmitouflée dans un manteau de vison : Déricourt et sa Jeannot ! Il me serre contre sa poitrine corsetée :

– Les Fritz m'ont abattu il y a deux mois. Des maquisards m'ont sorti de mon avion en bouillie pour m'enterrer… Deux jambes, huit côtes et un bras cassés, fracture du crâne, poumons perforés, rate éclatée et j'en passe ! Ce n'était pas mon heure… Allons arroser ça !

Pour la brigade de *La Lorraine*, la brasserie haut de gamme de la place des Ternes, du premier maître d'hôtel à la dame pipi, il est Monsieur Henri. Champagne ! Il me conte ses déboires :

– Depuis que nous nous sommes perdus de vue, j'ai galéré. Les FAFL, pas plus que la RAF, ne voulaient de moi : trop vieux pour faire un pilote de guerre, quoique assez jeune pour sauter en parachute ! Un jour, Corniglion-Molinier m'a sorti de la mélasse. Il récupérait, en France, de vieux coucous pour effectuer, montés par de vieux pilotes, des vols de liaison. Un jour, aux commandes d'un Auster du temps des croisades, je volais à vue, très bas. J'ai coupé la route d'une colonne allemande…

Conteur né, Henri décrit l'obus frappant son moteur de plein fouet, le crash dans un champ, sa mort – aussi vraie que la mienne un an plus tôt – comme on raconte une donne de bridge. Tout ouïe, Maguy, haletante, dévore des yeux Henri l'enchanteur.

Philippe m'emmène à Rouen. Il tient à faire l'autopsie – le terme est de lui – de la dépouille de Salesman, notre réseau, à reconstituer sa chute, secourir les victimes et les ayants droit, réconforter les veuves, les orphelins.

Quel choc en abordant la basse ville ! Les quais disparaissent sous un entassement d'épaves de chars et de camions, les rognures des colonnes allemandes qui, en retraite, s'étaient embouteillées sur les berges et qu'un ouragan de bombes a laminées. Les ponts ont croulé. Du 12 rue Jeanne-d'Arc, il ne reste pas pierre sur pierre. Saint-Maclou et la rue Molière sont épargnées. Madeleine se blottit contre moi en sanglotant, tandis que Maurice roue mon dos de grandes claques. En Juillet, Denise Desvaux avait mis la clé sous la porte à temps ; elle nous serre sur sa poitrine généreuse. Broni Piontek a été déporté, Paccaud et les Francheterre sont passés entre les gouttes, en revanche, leur fils, Raymond a été arrêté, ils ignorent pourquoi. En commun, nous établissons la liste des disparus.

Au Havre, la « casse » a été sévère. Juliette Mayer rapporte comment Roger a été pris, trahi par le principal du collège qui, terrorisé, lui a caché que la Gestapo l'attendait… Philippe confronte le « commissaire » Alie à la prison de Bonne-Nouvelle où il est détenu. C'est un bonhomme insignifiant, si ce n'est ses yeux noirs très mobiles. Il joue au preux chevalier qui a misé sur le mauvais cheval. Philippe le coupe :

– Saint Paul a ordonné aux bavards inutiles de se taire ! Seule la soif du pouvoir vous a incité à envoyer les vôtres à l'abattoir. Vous n'êtes qu'un vendu immonde ! Je vais adresser à la justice un tel réquisitoire que vous serez fusillé. Et si, par miracle, vous échappez au peloton, je vous mettrai personnellement les tripes à l'air pour que vous creviez à petit feu. Et je ne serai pas seul, n'est-ce pas, Bob ?

Le demi-sourire suffisant s'efface ; le petit homme se tasse sur lui-même.

Une fois encore, Philippe voit juste : nous n'aurons pas à poursuivre Alie ; il sera fusillé.

Dîner d'adieu chez les Francheterre qui habitent Rouen rive gauche, place des Emmurées. Le nom m'intrigue. Francheterre m'en donne la clé :

– Nous nous trouvons sur le site d'un couvent de cloîtrées vieux de mille ans dont, à l'époque, on ne sortait que les pieds devant ! Ainsi, les ouvriers qui creusaient les fondations de cet immeuble ont exhumé une pierre tombale portant cette épitaphe :

« Je ne fus que six ans abbesse de ces lieux.

Le ciel me prit à lui à l'avril de mon âge,

Mais puisque l'on n'y vient que pour gagner les Cieux,

Je n'avais nul besoin d'y rester d'avantage. »

– Ça donne froid dans le dos !

– Violette, il y a six mois, m'a dit la même chose !

Si Paris fait la fête, Londres fait encore la guerre. À peine y ai-je mis le pied qu'un bloc d'immeubles se désintègre devant mes yeux dans un ouragan de poussière… sans un avion dans le ciel, sans un ronronnement de moteur, sans être même précédé du sifflement qui, toujours, annonce l'arrivée d'une bombe honnête ! Non, il vient après, ce sifflement. Comme je reste le nez en l'air, un cadet de la RAF m'apostrophe :

– Jamais entendu de V2, *Sir* ? Comme ça arrive plus vite que le son, et par la stratosphère, ça prévient après ! Jolis dégâts, hein ? Une tonne de *high explosive* percutant à plus de deux mille pieds à la seconde, ça fait un beau trou, hein ? Les V1, à côté, de la crotte, vous vous souvenez ?

– Je n'ai « entendu » ni les uns ni les autres, j'étais *abroad*.

– Eh bien, des V1, il en est tombé dix mille, dont le quart sur Londres : cinq mille morts et quinze mille blessés ! Quant aux V2, vous allez être servi, il en tombe dix par jour. Je sais tout ça parce que je suis dans une section qui compte les bombes volantes !

Effectivement, dans la journée, des V2 tonnent aux quatre coins de Londres. Un bloc d'immeubles par-ci, un pan de rue par-là tombent en poussière. Le roi, la reine, leurs filles, Lilibeth et Margaret, en uniforme,

l’une ATS, l’autre « Guide », et Churchill passent des heures à escalader les décombres, réconforter les sinistrés.

À Baker Street, je suis *honorably discharged*, démobilisé en tout bien tout honneur. À Duke Street, siège du BCRA, je remplis une liasse de documents et je troque mes *pips* de *captain* contre des galons de capitaine. Vissée à ses sous-marins, Ann ne peut s’absenter de Weymouth. Au téléphone, elle jure d’une voix mouillée qu’elle pensera à moi *for ever* !

Un soir, je lie connaissance avec Nancy, « une » pilote auxiliaire de l’US Air Force qui convoie en vol vers l’Angleterre des bombardiers sortant des usines américaines. Je n’en crois pas mes oreilles ; frêle, elle a des mains de harpiste.

– Si, m’assure-t-elle. Je fais même plusieurs rotations par mois.

Elle m’invite au Rainbow Corner, le PX, complexe foyer, poste, drugstore, bar, restaurant et *dance hall* des troupes américaines au coin de Piccadilly Circus et Shaftesbury Avenue. Ce soir-là, Glenn Miller et son orchestre font danser les GI. Une table est réservée en permanence aux dames pilotes et leur chef, Jacqueline Cochran, célèbre aviatrice de records. On m’y reçoit à l’américaine, à bras ouvert ; j’ai même l’occasion d’échanger quelques mots avec Glenn qui, apprenant que je rentre en France, me lance :

– Ah, je vais sûrement m’y rendre ! Alors, *see you in Paris, Bob !*

Dans une aube pisseuse, à travers des pans d’averses, je débarque à Arromanches, un immense port flottant protégé du ressac par un brise-lames en demi-cercle fait d’une chaîne d’épaves et de *Mulberries*, ces caissons inventés par Churchill. Une cohue de navires dégorge des chalands chargés à ras bord. La rade et l’arrière-port grouillent d’embarcations, les pontons, de camions. J’échoue sur le rivage, un cloaque où l’on s’enfonce jusqu’aux mollets. Sur fond de cottages normands troués comme des passoires et de bunkers écorchés, des équipes de plages agglutinées autour de panneaux multicolores règlent à grands moulinets de bras le trafic de *Ducks*, de chars.

– Pour aller à Paris ? grommelle un officier. Sautez dans ce GMC qui essaie de se sortir de ce merdier !

En se battant avec un volant, trois leviers, autant de pédales et un moteur hurlant à la mort, un escogriffe noir d'encre arrache son *truck* au marécage. Quatre heures plus tard, il me dépose chez moi, chargé de quatre jerrycans d'essence.

La DGER (Direction générale des études et recherches), qui a succédé à la DGSS (Direction générale des services spéciaux) qui a relevé le BCRA de Londres, est surnommée « La Muette », car elle squatte un pâté d'immeubles de grand standing dominant le rond-point de la Muette. C'était à l'origine un bien fonds Bloch-Rotschild confisqué par la *Kriegsmarine* qui, en les badigeonnant de vert et de noir, en a fait, en plein Bois de Boulogne, un fortin du Mur de l'Atlantique. Autour, des centaines d'autos ornées d'étoiles, de croix de Lorraine, de faucilles et de marteaux. À l'intérieur, une fourmillière de civils et de militaires venus d'on ne sait où, fait on ne sait quoi. C'est le dépotoir des services secrets de Londres, Alger… et Vichy. On y entre comme dans un moulin. On y apprendra que le docteur Petiot, qui a damé le pion à Landru en brûlant dans sa chaudière, après les avoir dépouillés, des Juifs qu'il prétendait faire passer en Espagne, lui a rendu visite, en capitaine FFI. Après le colonel Passy, c'est l'ethnologue Jacques Soustelle qui en a hérité. Il a beau jongler avec les Zapotèques, Toltèques, Chichimèques, Tépanèques et Aztèques, à La Muette, il a perdu les pédales ! Moi, j'ai interrompu le point de crochet d'innombrables secrétaires et troublé la sieste de nombre de sous-chefs pour me voir proposer des missions plus suicidaires les unes que les autres, mais « dans mes cordes », concoctées sans doute par des vichystes non repentis soucieux de se payer la peau d'un « gaulliste ».

Buck m'a sorti d'affaire : « Un colonel Carlton-Smith qui commande la Force 136, une sorte de SOE d'Extrême-Orient, cherche des volontaires pour sauter dans le dos des Japs… »

Des jours durant, j'assiège la pétaudière pour me faire délivrer un indispensable ordre de détachement signé Kœnig, dont exemplaire après exemplaire se perd.

Les « Actualités » projettent la scène de « toute une division se rendant à quatre valeureux combattants américains », soit quatre GI éberlués, assaillis

par une horde de *Feldgrau* enthousiastes… Au premier rang Fritz, Hermann et Knut, hilares…

Philippe, lui, baisse les bras :

– Je ne te suivrai pas, mon grand. Mon estomac ne va pas fort. Je prends des vacances.

– Tu l'as bien mérité, major.

– Non, pas major, maréchal… des logis, ou sergent, ce que j'étais en 40. Comme je ne rempile pas, la France reconnaissante se refuse à entériner mon grade britannique et le major Charles Mark Geoffrey Staunton redevient le sergent Liewer. Cela ne me rend pas optimiste. Les démagogues commencent à promettre au bon peuple lait et miel à gogo, alors que la guerre a ruiné la France, que tout est donc à rebâtir à coups de sang, de sueur, de larmes. Je ne donne pas cher de l'avenir de Churchill et de Gaulle.

– Allons, ils sont indéboulonnables !

– Rêve toujours, innocent !

Lorsque je lui annonce mon départ proche, maman ne retient pas ses larmes :

– Ton père, ton frère, toi, je vous ai vu partir trop souvent. Attendre est le lot des femmes, bien sûr… Imagine, Élisabeth Meynard, ma protégée, va attendre ce Don Juan de Leslie. Il a promis de l'épouser lorsqu'il rentrerait de guerre, officier. Le général Carthew m'a certifié que s'il adoptait un nom écossais, il lui décrocherait aussitôt sa naturalisation. Alors Leslie a choisi « Bob Maxwell ». Un point commun de plus avec toi. Vos parcours se ressemblent, vous avez le même âge et maintenant les mêmes initiales !

Maguy est toujours belle à croquer, mais réaliste :

– Te voici de nouveau parti, loin, très loin de moi. Tu me laisseras sans nouvelles, des mois, des années peut-être. Cette fois, je n'aurai pas la force de t'attendre, tu le sais, n'est-ce pas ? Je ne te promets qu'une chose : je ne t'oublierai jamais.

Je ne l'ai jamais oubliée non plus.

Décembre touche à sa fin. Dès que le brouillard pâteux qui empoisonne la Manche depuis un long mois se dissipera, je m'envolerai vers Londres,

base de départ à destination de ce Sud-Est asiatique dont il faut déloger les Japs.

Elle a fait une victime illustre, cette purée de pois. Les radios du monde libre l'ont annoncé : « La nuit du 16 décembre, l'avion qui emportait le célèbre *band leader* Glenn Miller de Londres aux Pays-Bas s'est écrasé dans la Manche. »

« *See you in Paris, Bob ?* » Hélas non…

La veille de Noël, le *fog* se délave. Je m'envole…

À moi les Samouraïs !

POST-MORTEM

En août 1946, je débarque d'Orient, déboussolé, dans le hall du Bourget. Un commandant de bord, petit mais taillé en athlète, se jette dans mes bras : Jean Kisling ! Rescapé, lui aussi :

– Imagine, le 8 novembre 1942, tout le personnel de la base de Tunis-El-Aouina a été évacué, sauf trois serveurs du mess des officiers, dont moi ! Le soir même, un colonel allemand m'a interpelé : « *Ach*, voici le fils de Moïse Kisling, ce *schwein* de barbouilleur juif qui a filé en Amérique ! » Et il m'a fait boucler dans une cave du mess servant de réserve à patates !

À l'aube, un garde a ouvert. Un livreur a déposé à terre un sac de pommes de terre, a fait demi-tour ; le garde l'a imité.

– Sans réfléchir, j'ai soulevé le sac, vingt-cinq kilos, comme une plume, et le Fritz, je l'ai assommé avec, puis j'ai défouraillé sa baïonnette et je l'ai embroché ! Du couloir, le livreur n'avait rien vu. J'ai grimpé l'escalier sur la pointe des pieds. En haut, une sentinelle tournait le dos, je l'ai saignée avant qu'elle ait le temps de dire ouf ! J'ai sauté dans la camionnette du livreur, j'ai explosé la barrière à l'entrée de la base, j'ai foncé jusqu'au bordel de Tunis dont la patronne m'avait à la bonne. Lorsque les Allemands ont abandonné leurs recherches, j'ai filé au Maroc. Là, Saint-Exupéry, vieil ami de ma famille, a donné le coup de pouce qui m'a ouvert une école de pilotage en Alabama ; il arrivait de New York où il s'engueulait avec mon père, gaulliste et grand blessé de 14-18. C'est que, pétainiste, il refusait de servir de Gaulle, Antoine ! Vieux pilote tout cassé, les machines modernes n'étaient plus de son âge, mais quel emblème ! Alors Valin a forcé la main aux Américains. Saint-Ex en est mort ! Moi j'ai fini la guerre comme pilote de chasse… Mais c'est que j'ai un horaire à tenir, moi, et une tonne de langoustes à charger en Corse ! Retrouvons-nous dans une semaine. Papa sera enchanté de te revoir.

À Croydon, un beau jour, un douanier relève que la mallette du commandant Déricourt paraît bien lourde[(1)]. En vérité, elle « pèse » une fortune en lingots d'or, de platine et en liasses de livres sterling. Henri se présente à l'audience du modeste tribunal de province flanqué d'un ténor du barreau de Londres, un KC – *King's Counsel* (Conseiller du roi) –, assisté par deux *Juniors* qui subjuguent le juge à tel point qu'il ne lui inflige qu'une amende de 500 livres sterling, une paille au regard d'un délit passible de plusieurs mois à l'ombre. Qui a donc mobilisé et payé cette star des assises ? Pas le colonel Sir Claude Edward Marjoribanks Dansey ! Il vient de perdre son SIS ! Sa mort, discrète, dans son manoir de Bath, sera pleurée par ses fidèles, qui l'encenseront comme le « plus grand serviteur de Sa Majesté », et en réjouira d'autres. Lady Frances, sa très jeune épouse, réduira en cendres ses archives ultra secrètes. Ainsi, de ses collusions avec l'amiral Canaris, le patron de l'Abwehr, avec Bodington ou Déricourt qu'il drivait dans le dos de Buckmaster, il ne restera rien. À l'automne 1945 déjà, les archives du SOE dissous ont été remises au MI 6. Un incendie providentiel en a détruit une bonne part ! Dès lors, demandez donc communication d'un dossier sentant le roussi, on vous répondra : « *Sorry*, il a brûlé ! »

Si ce n'est pas Dansey en personne qui a inspiré ce KC, qui d'autre que l'IS, exécuteur fidèle de ses volontés dernières, aurait pu s'en charger ?

Mais un malheur ne vient jamais seul…

Un matin de novembre 1946, deux en-civil bouclent le bel Henri à Fresnes. La DST a épluché les archives de la Gestapo parisienne… dont le dossier d'un agent « BOE 48 », traité personnellement par Boemelburg… et qui ressemble diablement à Déricourt ! Si Boemelburg s'est évaporé et Kieffer a été pendu, les artisans du contre-terrorisme nazi détenus par les Alliés, dont Bleicher, fregoli de l'Abwehr, et le maître du *Funkspiel*, Götz, entre autres, soufflent au juge d'instruction de quoi faire rouler sa tête.

À l'audience, le 8 juin 1948, coup de théâtre : ils sont devenus sourds et muets ces féroces accusateurs, des moutons atteints d'Alzheimer précoce ! Sur ce, la défense, Maître Moro de Giafferi, un ponte gaulliste du barreau, produit quarante témoins de bonne foi, dont Philippe, moi et… François Mitterrand : « Ils sont passés entre les mains de l'*Air Movement Officer* Déricourt… Ils sont toujours en vie, n'est-ce pas ? Alors… »

Coup de théâtre, juste avant que le rideau ne tombe : surgi dont ne sait où se présente l'invité de la onzième heure : « Je suis le colonel Bodington, second du colonel Buckmaster… « Nous » étions au courant des collusions Déricourt. Il a agi sur ordre ! »

Henri est acquitté sur le champ !

Trois enquêteurs, écœurés, me confieront : « Les multiples demandes d'information que nous avons adressées au Foreign Office, Home Office, War Office, SOE et au colonel Buckmaster en personne sont restées sans réponse et sans plus d'accusé de réception. Alors, d'où sortait-il, celui-là ? Et le revirement des témoins, qui l'a manigancé ? »

Aux témoins, un énigmatique « Monsieur Robert » aurait prêché la bonne parole jusque dans leur cellule…

Écarté de la French Section fin 1943, démobilisé de longue date, Nick Bodington n'avait plus rien d'un colonel, encore moins du second de Buck. Toutefois : *Once a spy, forever a spy*, « Espion un jour, espion toujours ». L'IS vous tient, jusqu'à la mort !

Alors, qui d'autre que le MI 6 aurait pu manipuler les témoins nazis et *driver* Bodington ?

Henri arrose sa mise en liberté par une nuit de champagne à gogo rue Pergolèse. Écœuré par tant d'injustice, il me confie : « On m'a rendu mon honneur, mais mes dix-huit mois de prison, qui me les remboursera ? Fini l'aviation. Je me retire au vert, éleveur de volailles à jamais. Ma porte te restera toujours ouverte. »

Du Déricourt grand cru !

En 1957, un quadrimoteur Armagnac d'une filiale d'Air France capote sur l'aéroport d'Orly noyé dans le brouillard. « Aucune faute de pilotage n'est imputable au commandant de bord Henri Déricourt » conclut l'inspecteur général Maurice Bellonte. Dès lors, Henri prend goût à l'Orient – Air Liban, Air Laos… – et à une jeune journaliste anglaise et romantique, Jean Overton Fuller. La « chose jugée » lui garantissant une immunité blindée, il lâche un pot-pourri de bobards assortis de vérités… qu'elle publie : « Bodington et Henri étaient en cheville. Ils roulaient pour un « autre » service de Sa Majesté. Ils intoxiquaient leur ami « Boe », tout en

lui livrant de temps à autre un des agents confiés à leurs soins, le colonel Bonotaux, entre autres. »

« La vie d'un Bonotaux, qu'est-ce dans une guerre ? » a lancé Henri à sa confidente.

Le « cousin » Émile Bonotaux est bien entré en résistance fin 1942 sous les ordres du général Frère, hors de Gaulle, bien sûr. Il s'est rendu à Alger. Au retour, il n'a pu obtenir une place dans le sous-marin faisant la navette Alger-Ramatuelle. Il a dû se rabattre sur un Lysander de la « ligne » de Déricourt. Son sort était scellé… Déricourt l'a vendu à Boemelburg. Il est mort du typhus à Dachau, moins de deux mois avant la capitulation allemande.

Fin novembre 1962, hautes personnalités, ambassadeurs et le tout-Vientiane, capitale du Laos, saluent la dépouille du « colonel » Déricourt, pionnier de l'air, héros de la RAF et de l'aviation gaulliste, paré des plus prestigieuses décorations alliées. Son Lockheed s'est écrasé à Sayaboury, près de la frontière birmane. La presse omet de mentionner que Sayaboury est un aérodrome discret du Triangle d'or et que Déricourt était l'unique pilote d'une compagnie aérienne modeste à en être confidentielle : Air Laos Commercial, surnommée Air Confiture ou… Air Opium. Il livrait la « mélasse » aux sbires du président du Viêt-Nam Ngô Dinh Diêm sur des terrains de fortune des alentours de Saigon. Mais paix à son âme, si une âme il a jamais eu… et si elle l'a vraiment quitté ! On prétend l'avoir vu récemment à Barcelone au bras d'une ravissante qu'il aurait séduite à Hong Kong !

Accessoirement, le 9 septembre 1944, Henri n'a pas été abattu par la *Flak* allemande mais, volant en rase-mottes, par… une ligne à haute tension. Au sud d'Issoudun, semble-t-il. Non loin du cheminement de la colonne Elster, qui, bien trop anxieuse d'échapper aux chasseurs-bombardiers, n'allait pas se signaler en tirant un coup de canon sur qui que ce soit, je m'en porte garant !

Dans les années trente, ne le surnommait-on pas déjà « Trompe-la-Mort » ?[(2)]

Des *Trompe-la-Mort*, j'en connais d'autres…

Le 17 avril 1956, le *Times* chante la détente. Co-dictateurs de l'URSS, Krouchtchev et Boulganine, viennent de débarquer à Porstmouth du croiseur *Ordzhonikidze*, fleuron de leur marine. Première visite, historique, de chefs du Kremlin à la reine.

29 avril 1956 : « Le Commander de réserve Crabb qui testait un scaphandre d'un nouveau type en baie de Stokes, à cinq milles de Portsmouth, il y a une semaine, n'est pas réapparu. » annonce l'Amirauté.

Le commandant de l'*Ordzhnikidze*, clame, lui : « J'ai vu un homme-grenouille rôder autour de mon bateau ! »

La presse prend le mors aux dents : « Un monsieur Smith est descendu au *Sally Port*, hôtel de la corniche. Le soir, il est sorti ; on ne l'a pas revu. Le lendemain, deux gentlemen ont récupéré ses bagages, sa fiche de police et arraché quatre pages du registre des entrées. »

Interpellé aux Communes, le Premier ministre, Anthony Eden, toussote : « … Choses produites à notre insu… les révéler, contraire aux intérêts de la Couronne, etc. » La *Pravda*, Radio Moscou, suivis des médias du monde entier orchestrés par Krouchtchev depuis son pupitre de l'ONU, se déchaînent : le commander Crabb-Smith, VRP en pilier de bar – il en avait l'étoffe ! – faisait des p'tits boulots pour l'IS : reconnaître la carène d'un croiseur qui rendait quinze nœuds aux plus rapides coursiers de la Navy, par exemple ! Un autre p'tit boulot dont on parlait sur base à Portsmouth, où j'avais suivi deux stages de *frogman* : tester, en caisson, la résistance du corps humain aux explosions sous-marines. À plusieurs reprises, j'avais croisé le Gentleman à l'*Anchor*, un pub du bord de mer dont la barmaid était belle à couper le souffle, le sien et le mien. Nous avions évoqué de lointains souvenirs de Gibraltar, sans plus.

Un détail me chagrinait : du temps où les *frogmen* anglais m'apprenaient à barboter dans la rade, un vieux pêcheur m'avait assuré : « J'sais pas à quoi elles jouent les marées de la baie, mais les noyés de la rade, la mer les ramènent toujours au rivage, et en moins de quarante-huit heures ! »

Gros titres des *tabloïds* : « Le Commander a été kidnappé ! »

Quatorze mois plus tard, dans le golfe de Chichester, à dix milles de là, un pêcheur croche dans un cadavre mangé aux crabes. Plus de visage ni de mains, mais des lambeaux de combinaison de frogman.

« C’est le Commander ! » conclut le coroner du comté en dépit du fait que ni l’ex-femme, ni la maîtresse de Burster ne l’ont formellement reconnu.

Les pros ne se prononcent pas non plus. Est-ce lui ? Noyé ? Tué par les Russes ? Est-ce un cadavre bidon autant que celui de « l’homme qui n’a jamais été » balancé par les Anglais en pâture à Hitler en 1942 ?[3] Si oui, le *Gentleman*, ils l’ont vraiment enlevé ; il en a tant à raconter au KGB !

Quoi qu’il en soit, l’affaire Crabb a fait trembler la Couronne. Une bonne leçon pour tous les services secrets du globe, néanmoins mal assimilée par Charles Hernu et François Mitterrand qui, trente ans plus tard, en produiront un remake sous le titre *Rainbow Warrior*.

Moi aussi, un jour, j’ai frisé de près le royaume d’Hadès… sans même qu’on m’en ait informé !

– Je t’emmène à Bruneval ? m’a proposé en mars 1947, Morlane, chef du Service Action de la DGER, qui, à mon retour d’Orient, m’avait pris dans son équipe. Le Général va y commémorer le premier raid de commandos en France occupée et lancer son Rassemblement du peuple français. En chemin, nous déjeunerons chez mon cousin qui dirige une usine métallurgique de Rouen, la *Française des Métaux*.

– Quelle surprise ! J’aurai des choses à lui dire !

Derrière le majestueux portail de l’entreprise manquent les *Feldgrau* qui fouillaient les ouvriers. Un jeune couple nous accueille sur le perron du pavillon directorial. Morlane leur annonce :

– Tenez, voici un garçon qui se vante d’avoir fait sauter votre usine !

La jeune femme dévale les marches, se jette dans mes bras en s’écriant :

– Mon Dieu, vous êtes Bob, en chair et en os ? C’est un miracle !

Abasourdi, je balbutie :

– Mais, comment connaissez-vous mon nom, et de quel miracle s’agit-il ?

– C’est mon mari, alors ingénieur de fabrication, qui a remis à Delbos les plans de notre usine. Il faisait partie du petit groupe de résistants de *La Française*, mais vous n’aviez pas à le savoir. Moi-même, j’ignorais tout de vous… avant votre enterrement.

– Mon enterrement, c’est une plaisanterie ?

– Comment ? On ne vous en a rien dit ? C’est trop drôle ! Vous avez été blessé, grièvement, n’est-ce pas ?

– Grièvement, c’est beaucoup dire. Pas inquiet pour un sou, Delbos ! Il me serinait : « Tu seras sur pied dans huit jours. »

– C’était le 21 décembre 1943, n’est-ce pas ? Eh bien, le soir, il a débarqué chez nous en catastrophe : « J’ai sur les bras un gaillard qui, poumon, foie et intestin perforés, ne passera pas la nuit ! Par ailleurs, il pèse au bas mot quatre-vingts kilos pour 1,80 m, et, pire, il va mourir au cinquième étage d’un HBM ! Pas question d’attendre la *rigor mortis*, l’escalier est étroit, on ne peut le descendre que plié ! J’attends son dernier souffle pour l’emballer ! » J’ai cousu bout à bout trois sacs à pommes de terre, votre linceul. Mon mari a déniché des gueuses de fonte, de la chaîne. Nous vous avons choisi pour lieu d’immersion un coin de Seine bucolique à Croisset, devant la maison de Flaubert. Mes hommes ont garé en bas de chez vous la camionnette de mon mari. Cadre d’une usine tournant pour les Allemands, il avait essence, SP, *Ausweis*. Delbos est monté… et redescendu à temps pour rentrer avant le couvre-feu : « Il respire encore, le diable, mais il ne passera pas la nuit ! De ce fait, demain il faudra que je tienne son corps au chaud. Je m’en vais concocter des fumigations de camphre et d’eucalyptus… pour l’odeur, vous comprenez ! » Rentrant bredouille le lendemain soir, il a grommelé : « Il est plus solide que je ne pensais, le bougre, mais c’est une question d’heures ! » La troisième nuit : « Il est coriace, mais les dégâts sont irréversibles… Tout a une fin ! » La quatrième : « Il défie les données de la science, mais la science, elle, a toujours le dernier mot. » La cinquième : « J’ai connu des cas de rémissions, temporaires bien sûr ! » La sixième : « Je me refuse à croire aux miracles ! »

– Je lui ai fait remarquer, poursuit la jeune femme, que, Lisieux n’étant pas loin, peut-être sainte Thérèse… Ça ne l’a pas fait rire. Toutefois, en fin de semaine, nous avons remisé gueuses, chaîne, suaire, et nous avons arrosé votre réincarnation.

Ce jour-là, à *La Française*, nous levons nos coupes à ma résurrection… après avoir observé une minute de silence à la mémoire du bon docteur

Delbos, mort peu après son retour de déportation.

À Bruneval, en proclamant l'avènement de son RPF, le Général a fait allusion à une rémanence prochaine, lui aussi.

En 1954, bien peu auraient misé sur la survie de Georges Guingouin. « Les médecins de l'hopital Marchand de Toulouse se refusent à se prononcer sur les chances de salut du « détenu », annonce la presse. « Détenu », Georges ? Je suis stupéfait. Il y a dix ans, lorsque je l'ai quitté, il évoluait en plein ciel de gloire : libérateur, bientôt maire de Limoges, enfant chéri du Parti, à lui les lendemains qui chantent ! J'avais oublié les paroles de Philippe : « Quand Chaintron et les siens sonneront son halali ! »

En 1947, il a perdu « sa » mairie. Ensuite, Chaintron l'a évincé des listes électorales du PCF puis l'a ravalé du rang de secrétaire du Comité central à celui de simple membre, sous-fifre, mais pas sans voix ! Dernier des justes, Georges condamne le pacte germano-soviétique et le bain de sang de Tulle. Or, un diktat de Moscou a énoncé : « Toutes les questions se rapportant à la clandestinité ont été tranchées et ne peuvent être remises en question ! » Les apparatchiks font donner les glossaires marxistes-léninistes : « Titiste, Vipère lubrique, trotsko-hitlériste », etc. Il s'en soucie comme d'une guigne. Déviationnistes, Tillon et Marty sont purgés. En les défendant, Georges se fait la cible de Thorez et consorts et… signe son arrêt de mort.

« L'argent de Tillon et Guingouin, c'est l'argent du Parti. Je n'admets pas les détournements ! » crache Duclos au cours d'un meeting.

L'argent, bon pour Duclos, le « petit pâtissier » grassouillet et embourgeoisé qui, sous Pétain, prosterné devant Abetz, clamait dans *L'Humanité* : « Nous sommes le parti de la fraternité. Nous sommes sans haine vis-à-vis du soldat allemand. » Qu'est-ce que l'argent pour un apôtre tel que Georges ? Je revois ses lunettes rafistolées, ses bottines éculées, le béret verdi qu'il aurait donné à plus pauvre que lui. D'ailleurs, il a repris sa place devant le tableau noir, le modeste pion, aux yeux de beaucoup, mis au coin et coiffé d'un bonnet d'âne. Ce « pion », le Parti voulait sa peau ; il a mobilisé des flics qui, sous Vichy, avaient déjà pourchassé le « préfet rouge », et des magistrats qui n'avaient pas brillé pour faits de résistance pendant l'Occupation ! L'un d'eux s'était contenté de poursuivre

Guingouin, un autre plus collaborateur que les autres avait même été condamné, un troisième était passé entre les gouttes.

Le 24 décembre 1953, convoqué comme témoin dans une nébuleuse affaire remontant aux bons temps de l'Occupation, Georges s'est rendu au palais de justice de Tulle, les mains dans les poches… pour quasiment disparaître. Par bonheur, depuis la guerre les secrets savent filtrer en morse à travers les murailles : « SOS ! Georges Guingouin a été matraqué à mort dans un cul de basse fosse de la prison de Brive. Mais il a survécu ! » La Ligue des droits de l'homme s'en mêle, un comité de défense voit le jour, Roland Dumas, fils d'un résistant, monte au créneau. Les médias font bouillir le chaudron. Le siège est mis devant la prison de Toulouse où il a été enfermé sans autre forme de procès, dans le plus grand secret… Une nouvelle version du Masque de fer.

Le 6 juin 1954, dixième anniversaire du « Jour le plus long », le « prévenu » Guingouin est « élargi ». Prévenu, à quel titre sinon à la suite d'une lettre de cachet ? Le PCF serait-il devenu plus royaliste que le roi ? Les juges collaborateurs livreront cinq ans durant des combats d'arrière-garde avant de lâcher un non-lieu.

Cinq ans, moins qu'il n'en faut au *Herr General* Lammerding, bourreau d'Oradour, pour monter une affaire florissante et mourir dans son lit, et au *Sturmbannführer* Boemelburg, paisible bibliothécaire d'un hobereau bavarois, pour glisser sur une plaque de verglas, succomber à une fracture du crâne et être enseveli dans une tombe champêtre au pied d'un chêne.

S'il en est un qui n'a jamais eu maille à partir avec la justice, c'est bien le sergent Leslie Du Maurier. Promu officier, il a épousé Élisabeth. Au titre de l'Intelligence Service et en vertu de son don des langues, il a interrogé les criminels de guerre détenus à Berlin. Il affirme que le SOE a parachuté délibérément de ses agents dans les bras des nazis pour les intoxiquer sur le lieu du débarquement et que Déricourt était bien un « double ».

Officier de liaison auprès de l'Armée rouge à Berlin, puis à la tête d'une commission de ravitaillement en 1946, Bob Maxwell en joue si bien que les Sociaux, les Chrétiens Démocrates, lui doivent de triompher aux premières élections « libres », pourtant manipulées, on s'en doute, par les Soviétiques.

Élus, les communistes auraient exigé que l'Armée rouge occupe la totalité de la ville. Les Berlinois ont eu chaud ! Reconnaissance éternelle ! Une couronne de major est promise à Bob Maxwell ; à la longue, pourquoi pas des étoiles de général ? Il décline ; il a son idée : depuis cinq ans, réservées exclusivement aux seuls savants du Reich, les publications scientifiques allemandes sont conservées au frais ; une mine de données, de physique nucléaire par exemple. Maxwell achète. Il intéresse Sir Charles Hambro, président de la Hambro's Bank, prince de la finance, et ex-patron du SOE, ainsi que le comte du Saint Empire Van Den Heuvel, ancien chef du poste MI 6 de Berne…

À la tête de 130 revues, son groupe *Pergamon Press* va se répandre sur les cinq continents. En Angleterre, ses publications du groupe Mirror flirtent avec les 24 millions d'exemplaires et sa fortune se compte en milliards de livres. Il prend une participation dans TF1. Oracle en géopolitique, il est l'hôte des grands de ce monde. À soixante-huit ans, tout lui a réussi…

5 novembre 1991, une bombe fait trembler la planète : « Bob Maxwell, le Titan des médias a disparu de son yacht, *Lady Ghyslaine*, qui croisait au large des Canaries. »

Après des jours de suspense intolérable pour la famille et… les places boursières, un hélicoptère espagnol repère son corps flottant à la dérive. « Mort naturelle » concluent les légistes espagnols.

La presse ne se rend pas : comment a-t-il pu basculer au-dessus de la lisse s'élevant à hauteur de poitrine… alors que le commandant, des officiers, des matelots, et son maître d'hôtel veillaient sur la passerelle, le pont ? Ensuite, stupeur : l'État d'Israël lui accorde des funérailles quasi nationales et un sépulcre sur le mont des Oliviers, lieu sacré voué aux héros légendaires appelés à jouir d'un accès prioritaire à l'immortalité : « Les Juifs ensevelis au mont des Oliviers seront les premiers ressuscités lorsque viendra le Messie. ».

Le *Jewish Chronicle* ne s'y trompe pas : « Il ne pouvait être qu'un super juif, pas au sens religieux, au sens naturel. » Au sens naturel de pourfendeur de nazis, puis de James Bond du Mossad, assurément. De fait, on l'expose au Palais de la Nation puis le mènent au tombeau des figures

emblématiques d'Israel : Elie Wiesel, Yitzhak Shamir, Ariel Sharon, Shimon Peres, Moshe Arens, des rabins, des généraux, ainsi que le gratin du Mossad.

Entre-temps, les légistes israéliens ont mis en doute le verdict de leurs confrères ibériques ; « Nous avons observé des contusions, dues à des chocs, ou des coups. »

La chronique saute à pieds joints dans le roman noir : qui a supprimé ce héros garanti sans tache… jusqu'à la clôture des comptes de *Pergamon.* Horreur : les caisses de retraite des employés sont vides, soulagées de 400 millions de livres vouées à renflouer un groupe en perte de vitesse. Enquête. Les avoirs des sociétés sont gelés, les cotations suspendues, et les fils de Bob inculpés. Du chevalier blanc, on fait un cavalier noir, obèse, poivrot, drogué, escroc, mégalo, cavaleur.

Bien sûr il est loin cet efflanqué de sergent Du Maurier qui a conquis sa Zündapp à la pointe d'un bazooka et séduit son Élisabeth – et maman – avec sa légende, sa belle gueule, son bagout en cinq langues ! Les cigares, le scotch, les banquets et une trop jolie secrétaire de temps à autre lui ont arrondi la panse et laminé le cœur, certes.

Mais sa besace n'était sûrement pas chargée de tous les péchés du monde, sinon le Dieu d'Israël ne l'aurait pas élu !

En parlant de héros, d'Israël et d'ailleurs, à mon retour d'Extrême-Orient, Philippe a soigné mes accès de paludisme, m'a dorloté. Puis il a boudé le journalisme, est parti au Maroc. Nous échangions des petits mots. Le dernier : « Je t'attends à Casa. Je t'offre soleil, mer, tennis, golf et éventuellement la compagnie d'une ou deux nymphettes, si tu n'as pas viré ta cuti. Faut-il que je vienne te chercher ? »

Je promettais de venir, mais la guerre froide à laquelle j'étais mêlé, modestement, urgeait !

Un matin, me voici planté, entre les stèles du cimetière Montparnasse, une rose rouge à la main devant une tombe ouverte. Je la lance, elle choit parmi tant d'autres, sur un beau cercueil de chêne, au niveau de la plaque de cuivre gravée : « Philippe Liewer 1911-1950 » Une nuit, un coup de

téléphone m’avait tiré du lit ; Marie-Louise, sa sœur, sanglotait : « Il est mort… Son estomac, vous savez, c’était son cœur. Infarctus foudroyant ! »

Au cimetière, je suis talonné par le dernier carré des « Rouennais » « en dimanche » : Hugues Paccaud, les Piontek et Georges Philippon rentré de Buchenwald dans l’enveloppe d’un zombie de trente kilos ; depuis, le beurre de Normandie a fait son œuvre ; il a recouvré son teint fleuri. Je fends une foule imposante, j’embrasse Maryse, Marie-Louise et ses enfants.

Le soir, avant que le cimetière ne ferme, je reviens. Les allées sont désertes, la terre fraîchement remuée couverte d’un monceau de gerbes, de couronnes. Nous sommes seuls.

Depuis plus d’un demi-siècle, une fois l’an, je lui rends visite. Nous bavardons :

– Quoi de neuf, mon grand ?

Une année, je lui apprends :

– Limoges t’a dédié une de ses rues.

– Chouette ! Comment s’appelle-t-elle ?

– Rue du Major-Staunton, alias Philippe Liewer.

– Alors, tournée à l’envers !… Elle est quand même bien située, j’espère ?

– Tu parles… dans l’ancien quartier des bordels !

J’ai cru l’entendre pouffer :

– Ah ! Parfait !

Été 2000. Dans le parc majestueux de Lord Montaigu of Beaulieu, siège du Group B, ci-devant école de sécurité, une poignée de survivants du SOE fête le soixantième anniversaire de la naissance du bébé de Churchill. Sur la pelouse vert anglais enchâssée entre les colonnes ruinées du cloître, des cornemuseux écossais, baudrier blanc sur peau de panthère, enchaînent un *drill* complexe. C’est l’instant que choisit Vera Atkins pour nous quitter, discrètement.

On ne lui a pas offert deux mètres carrés sur le mont des Oliviers, pourtant elle était juive autant que le petit Ludvik Koch-Maxwell. Nous

nous recueillons en l'église Saint-Paul de Knightsbridge puis éclusons des flots de champagne à sa mémoire dans notre club des vieux espions, sis derrière *Harrod's*. Le portrait en pied de la Reine mère trône au bar et la cage d'escalier est tapissée de portraits des agents disparus qui, photographiés en pleine jeunesse, semblent se moquer de leurs vieux complices qui peinent à grimper les marches.

Née à Bucarest, le *Petit Paris* des Balkans, Vera Rosenberg a fréquenté de bons collèges d'Europe. La guerre l'a surprise à Londres, fiancée à un pilote de la RAF. « Le SOE m'a trouvée par hasard », m'a-t-elle raconté. Voire. À Bucarest, elle était du cercle des diplomates britanniques qui, chacun le sait, émargent pour la plupart au MI 6, dont Leslie Humphreys, futur chef de la French Section… Vera en sera un jour la secrétaire générale que « Buck consultait sur tout », au dire des mauvaises langues.

Lorsque je la taquinais sur les « affaires » de la Section et les dégâts qu'avait causés le diabolique *Funkspiel* de Götz, elle plantait son regard bleu faïence dans le mien : « Un seul de nos réseaux a été pénétré, Bob, et nous ne lui avons parachuté que du matériel, uniquement ! Ni argent, ni armes, ni hommes, tu m'entends ! »

Sacrée menteuse, notre Vera ! Dans le marbre blanc du mémorial de la French Section, à Valençay, dans l'Indre, cent quatre noms sont gravés en lettres d'or. Parmi eux, quatorze victimes du *Funkspiel*, et, d'après la plaquette de présentation, « arrêtés à leur arrivée », ou « peu après leur arrivée », c'est-à-dire dans les bras de la Gestapo ; sans oublier ceux vendus par Déricourt…

Buckmaster, B.P., Jacques de Guelis, Gerry Morel, Nick Bodington, Dédé Simon ont précédé *Dear Vera* dans la tombe, et ce n'est pas elle, muette comme un tombeau, qui aurait trahi leurs secrets ! À l'exception de ceux de Bodington, peut-être :

« Le matin du procès de Déricourt, j'ai croisé Nick devant mon hôtel, le *Scribe*, m'a-t-elle confié. Je lui ai mis les points sur les i : « Si tu témoignes, n'oublie pas de dire la vérité, rien que la vérité ! »… Ce *double-crosser*, je ne lui ai plus jamais adressé la parole ! »

Parfois je la poussais dans ses derniers retranchements : « Pourquoi n'as-tu pas témoigné, toi-même ? Pourquoi Buck ne s'est-il pas manifesté ? »

Elle se fermait alors comme une huître :

« Il y a prescription ! »

Fin 1945, le SOE étant dissous, Buckmaster et les siens ont réendossé leur costume trois-pièces. Churchill a été mis au rancart. Il ne restait aux morts, aux déportés, aux veuves, aux orphelins, qu'à se battre contre des moulins pour faire valoir leurs droits. Après avoir tiré en vain toutes les sonnettes de l'*establishment*, Vera, outrée, a menacé des foudres de la presse et d'une intervention aux Communes l'ex-grand chef du SOE, Colin Gubbins, général d'état-major toujours en service, lui. Il lui a décroché un poste à la Commission des crimes de guerre.

Squadron Officer, « commandante » de la RAF, elle est repartie « en ligne », sa chevelure auburn roulée au poil près, son fume-cigarette pointé comme un pistolet entre ses bagues, lestée de la liste des cinquante-deux « manquants » de la French Section.

Kieffer était aux mains d'un bataillon de SAS en zone d'occupation britannique en Allemagne qui s'apprêtait à le pendre : en juillet 44, ses SS avaient capturé cinq SAS parachutés en France. Le Führer avait ordonné : fusillez-les… discrètement ! Kieffer les a déguisés en civils, les a abattus. Pourtant, deux ont réussi à s'échapper ! Les SAS ont lancé une traque sans merci.

Vera confronte le petit *Hauptsturmführer* dans sa cellule. « À ses yeux, je n'étais qu'une femme, moins que rien, m'a-t-elle rapporté, en revanche un *Major* supérieur en grade qui parlait un meilleur allemand que lui ! Il s'est déboutonné, m'a dévoilé que BOE 48 était bien Déricourt… qu'il haïssait. Mais Boemelburg le couvait, le "traitait" chez lui, sans témoins : "Ses confidences et le courrier des réseaux qu'il remettait ont fait tomber les plus indomptables de vos agents en les persuadant qu'ils étaient trahis par une taupe infiltrée à Baker Street" m'a-t-il révélé. En conséquence, j'ai adressé rapport sur rapport à ma propre Commission et au War Office. Ils ont été enterrés, comme tu le sais, mais grâce aux confidences de Kieffer, j'ai reconstitué le calvaire de mes filles. »

Andrée Borrel, Sonia Olschanezki, Vera Leigh et Diana Rowden, « ma Diana », sont arrivées au Struthof, le camp de concentration d'Alsace, par une belle journée d'été 1944. Tandis que les SS les menaient à leur

baraquement, leur moral était haut : l'Allemagne prête à céder, leur statut d'officier britannique leur garantissait la vie sauve, elles n'en doutaient pas. Soudain, leurs gardiens se sont jetés sur elles, ont planté des seringues au hasard dans leur chair, les ont deshabillées, puis, mortes ou vives, les ont traînées vers un four crématoire. Une gueule rougeoyante s'est ouverte ; ils les ont basculées, l'une après l'autre, dans la fournaise. Lorsque les cheveux de la première se sont embrasés, un SS trop sensible a vomi et s'est enfui à toutes jambes. Plus tard, il l'a confessé à ses juges.

À Dachau, non loin de Munich, peu après la libération de Paris, Noor Inayat Khan, Madeleine Damerment, Yolande Beckman et Éliane Plewman, « ma sœur », maigres à faire peur, mais se sentant protégées par leur état d'« Anglaises », bavardaient avec insouciance tandis que des gardes les menaient le long d'une cour sablée. Soudain, les éclaboussures, couleur rouille, qui maculaient la base d'un mur les ont fait sursauter. Les hommes les ont alors empoignées, ont pesé sur leurs épaules. Les jambes décharnées des femmes ont cédé ; elles sont tombées à genoux… Usant de la force qui leur restait, elles ont serré, serré, la main de leur compagne. Posément un SS a appliqué le canon de son Luger dans la nuque de chacune d'elle, a fait feu, quatre fois. Quatre têtes ont éclaté…

De huit femmes qui avaient été jeunes, belles, et braves, il ne reste rien, pas même une once de cendres. En fait, autant que ce qu'il subsiste du Reich de Mille Ans !

Dès le 8 mai 1945, jour de la victoire, les Bushell ont remué ciel et terre pour retrouver Violette. Le War Office, la Croix-Rouge se renvoyant la balle sans résultat, ils ont alerté la presse. Des rescapées des camps se sont manifestées : elles avaient croisé trois « Anglaises », dont Violette, au cours de l'hiver 1944.

Au mois d'août précédent, dans un compartiment de troisième classe dépouillé de ses sièges de l'un des derniers trains de déportés gagnant l'Allemagne, étaient entassés dix-neufs captifs dont Robert Benoist, Yeo Thomas, le « Lapin blanc », et Harry Peulevé, chef du réseau de Dordogne dont l'adjoint était Roland Malraux.

Ce train, des chasseurs-bombardiers de la RAF le prennent pour cible, le mitraillent, le bombardent. Il freine de toutes ses roues. Les gardiens verrouillent les portes, se jettent dans des buissons. Dans un fracas assourdissant, les balles lacèrent les tôles, les bombes font tanguer le convoi. Bientôt, le plein soleil porte le toit des wagons au rouge, fait du compartiment bondé une fournaise. Se voyant condamnés à être déchiquetés ou brûlés vifs, des prisonniers terrorisés hurlent à la mort. C'est alors que, dans le couloir, apparaissent deux femmes enchaînées, portant chacune un broc ! Les SS n'ont pas verrouillé le compartiment des prisonnières, en bout de wagon ; les ayant chevillées deux par deux, ils ne craignaient pas de les voir s'envoler ! Sans se soucier de la chaleur, de la mitraille, des bombes, les deux prisonnières, la cruche à la main, font la navette entre les toilettes et le compartiment, abreuvent les hommes.

L'une d'entre elles mène le jeu, active sa compagne. Benoist, Peulevé la reconnaissent : c'est Violette, Violette Szabo ! Au premier coup d'œil, Violette identifie Peulevé. C'est Harry, l'ami de Jack Peters, qui, à Londres, lui avait affirmé sans rire être un gratte-papier militaire ! Ils l'ont bien menée en bateau, ces deux-là ! Elle lui adresse un clin d'œil complice.

Lorsque, le calme revenu, les SS font leur rentrée, les déportés galvanisés redressent la tête. « Elle jouait la gaité, nous adressait son plus beau sourire, se souviendra, jusqu'à sa mort, Peulevé. Même en loques, sans fard, Dieu qu'elle était jolie ! »

Plus prosaïque, Yeo Thomas : « Cette Violette, elle avait des couilles ! »

C'est l'opinion, l'image en moins, que partagent deux de ses consœurs de misère, Huguette Deshors, sa compagne de cellule de la prison de Limoges, et Marie Lecomte, qui ne l'a pas quittée de Fresnes à Ravensbrück.

Une bombe ayant éventré sa locomotive, le train reste ancré aux rails. Des camions prennent le relais et arrivent à Reims à la tombée du jour. Les SS parquent les déportés dans une écurie ; ils les enchaînent aux mangeoires, femmes d'un côté, hommes de l'autre. Les chaînes sont lâches. Serrant au plus près l'allée centrale surveillée par des gardes postés à chaque extrémité, Violette et Harry parviennent à échanger des nouvelles en chuchotant :

– C’est moi qui ai signalé ton « profil » à Jepson, le recruteur du SOE, avoue Harry Peulevé. Faisant partie de la French Section… comme toi, ce n’est pas l’Italie, mais la Dordogne et Roland Malraux que j’ai rejoints. En mars 1944, nous est arrivée de Rouen une Catherine, amie de son frère Claude qui venait d’être arrêté. J’ai pianoté le message mettant un Clément en garde…

– Tu étais donc, autant que je me souvienne, MacKintosh Red ?

– Tu le sais ? Tu m’expliqueras par quel mystère… J’ai été moi-même arrêté peu après. Heureusement, mon adjoint, était absent. Tu le connais… c’était Jack Peters…

– « Notre » ami Peters… que j’ai croisé place de la Madeleine en avril dernier…

– Dieu merci, il est en vie, alors ! Il a dû me succéder aux commandes de Nestor, notre réseau qui couvrait la Dordogne et la Corrèze.

– Le Nestor, que je devais contacter le 10 juin, c’était donc lui ! Si Dieu et la *Das Reich* l’avaient permis, quelle surprise nous aurions eue ! Que de coïncidences ! Si un auteur en collait autant dans un roman, on ne le prendrait pas au sérieux !

Au petit matin le branle-bas interrompt leurs chuchotements. Les hommes sont emmenés vers Buchenwald, les femmes vers Ravensbrück.

En 1946, Vera avait remonté la piste de la plupart de ses « petits » tombés aux mains des nazis. De Violette, elle savait qu’elle avait séjourné à Ravensbrück. Ensuite, mystère… Le *Lagerführer*, sous-chef de camp, Schwarzhüber, avait jusque-là opposé à ses interrogateurs un silence plein de morgue.

« Ce *Totenkopf*, cette tête de mort, je me suis résolue à lui faire la peau, au propre et au figuré ! m’a confié Vera. Lorsqu’il a vu entrer une femelle dans sa cellule, il a souri avec un tel mépris que la moutarde m’est montée au nez. ». Elle n’a pas précisé comment elle s’y est prise, mais il s’est allongé, le SS : « La prisonnière Szabo ? Une insoumise, autant en usine que dans le camp ! » Un hommage, en quelque sorte…

Conçu pour deux mille captives, Ravensbrück, en fin de guerre, en contenait plus de quarante mille, nourries d'eau claire, d'épluchures, de détritus. La Binz, la sadique garde-chiourme en chef, un molosse sur les talons, cravachait, faisait mordre les zombies en guenilles rayées qui ne s'effaçaient pas assez vite devant elle. Appel à 3 heures de la nuit par 20 degrés sous zéro : les malades tombaient raides, au garde-à-vous. À l'aube, celles qui avaient dormi sur le sol gelé prenaient sur les bat-flanc la place des mortes de la nuit.

« En janvier 45, s'est souvenu Schwarzhüber, j'ai reçu un ordre spécifique de Berlin concernant trois « Anglaises ». Je les ai extraites de leur cellule… »

Liliane Rolf et Denise Bloch, qui avait secondé Robert Benoist, sont si affaiblies que des SS les portent à bout de bras. Violette, elle, tient encore debout. Au bout d'un chemin, un carré d'herbe entre deux murs. Les SS précipitent au sol les trois femmes, des spectres. Elles n'ont que la force de lever le menton en un ultime défi. À genoux, Violette lance aux spectateurs, le médecin, le dentiste et des sous-fifres, un regard chargé de haine et de mépris. Le SS Schult dégaine son Mauser…

Vera Rosenberg poursuivra les bourreaux d'une haine implacable. Elle fera pendre Schwartzhüber, la « Chienne » et nombre de leurs semblables.

Lorsque le roi George VI épinglera sur la poitrine de Tania Szabo la *George Cross* décernée à sa mère, plus haute distinction accordée à une femme, il ne citera pas Yeo Thomas dans le texte, il murmurera : « Je n'aurais jamais eu le courage de faire ce qu'elle a fait ! »

Pâques 1958, comme chaque année, Marie Lecomte, la Bretonne qui avait partagé le calvaire de Violette, est allée en l'église de Morlaix prier pour l'âme de ses consœurs défuntes. Il y a treize ans, à Ravensbrück, lorsqu'elles ont été séparées, Violette, décharnée et crasseuse, l'a embrassée sept fois :

– Pour chacun des miens, mes parents, mes frères et moi. Si jamais tu t'en sors, jure-moi de leur transmettre ces baisers ! Tiens, voici mon adresse, je l'ai écrite avec mon sang, a-t-elle ajouté en lui glissant une rognure de journal entre les doigts,

– Je le jure sur ma tête ! a soufflé Marie en insérant le minuscule rouleau dans l'ourlet de sa jupe.

Hélas, en février 1945, la voici piétinant dans l'interminable queue menant à une chambre à gaz nouvellement mise en service, car les balles, les injections ne répondent plus à la demande d'exécutions ! Miracle : sans crier gare, quelqu'un la tire hors du rang : c'est une kapo française qui lui murmure : « Tu me revaudras ça, hein ? »

En mai, la Croix-Rouge prend possession du camp, et de l'une de ces mortes vivante qui n'a souvenir de rien. Ni d'un serment, ni d'un lambeau de journal griffé de sang et roulé dans un ourlet. On la déshabille avant de l'étuver ; on brûle ses hardes.

Treize ans durant, Marie s'en voudra. Mais qu'y faire ?

Soudain, pendant cette messe de Pâques, transparaissant sur une tapisserie délavée, la Vierge lui parle ! Marie court chez elle, va droit vers une commode, ouvre un tiroir ; au fond, un portefeuille verdi. Dans le portefeuille, sur la coupure jaunie d'un journal anglais, un avis de recherche, une photo de Violette… et son adresse ! Le lendemain, Marie part à Londres se jeter dans les bras des Bushell.

Auparavant, Vera m'avait adressé un journaliste anglais, R.J. Minney, que l'épopée de Violette passionnait. Nous avons parcouru la Normandie, le Limousin. Il a publié *Carve her Name with Pride*, un récit dont le producteur Arthur Rank a tiré une affabulation à la James Bond. De Londres, Buck m'a téléphoné : « N'allez pas voir cette ânerie, Bob. ». Ce film a pourtant fait mouche : des plaques ont fleuri aux frontons de la maison des Bushell, à l'entrée de l'école dont elle faisait le mur avec l'aide de ses frères, sur la façade de l'hôtel de ville de Lambeth. Sans oublier une fresque au monument aux morts de Stockwell et un buste de bronze sur l'Albert Embanquement.

Un demi-siècle après sa mort, on a inscrit son nom et celui de ses compagnes à l'angle du crématorium de Ravensbruck, là où Schult l'a abattue. Enfin un horticulteur a baptisé « Violette » un fuschia mauve.

En 1998, un soir, dans son cottage de Wormelow, une dame Rigby a « senti » la présence immatérielle d'une jeune femme qui, de l'au-delà, lui commandait d'y créer un musée. Ce cottage, elle l'ignorait, se trouvait être *The Olde Kennels*, le « Vieux Chenil » du maître de meute Harry Lucas, oncle de Violette ; elle y passait ses vacances.

« Ne t'y endors pas, tu as un avion à prendre ! » lui avait recommandé Philippe à la fin mai 1944.

Le 24 juin 2000, le musée Violette Szabo a été inauguré en présence de stars, de députés, d'évêques, de généraux, de détachement de FANY et de Forces spéciales, de trois mille spectateurs et d'une cohue de journalistes et de cameramen pondus par une flotille de camions de télévision.

En l'an 2000 également les « vieux » de Guingouin se sont souvenus de la « petite Anglaise » qui avait assez de couilles pour tenir tête, jusqu'à sa dernière cartouche, aux *Panzergrenadiers* de la *Das Reich*. Ils lui ont élevé une stèle au coin du Clos, le pré où nous avons atterri.

Le 6 juin, chaque année, après que les « autorités » ont prononcé leurs discours et déposé leurs gerbes, la sonnerie aux morts roule dans le vallon parsemé de fleurs des champs.

Minute de silence…

Sur fond de coquelicots et de boutons d'or m'apparaît la silhouette d'une « petite chose brune pleine de malice et au ravissant sourire », dixit Leo Marks, le prince du chiffre. Elle fredonne sa rengaine : *I'll be Around*, « Je serai là », cette scie des Mills Brothers qui faisait fureur en 1944, esquisse une arabesque de paso doble. Virevolte le savant drapé d'un voile en écossais évanescent signé Molyneux. Elle m'adresse un sourire.

Je souris en retour en lui murmurant :

« La paix de ces ans dans l'herbe verte et haute

Est à toi, à toi, rien qu'à toi.

Et ta mort… ne sera qu'une pause. »

Notes

(1) Jean Lantéguy et Bob Maloubier, *Triple Jeu*, Paris, Robert Laffont, 1992.

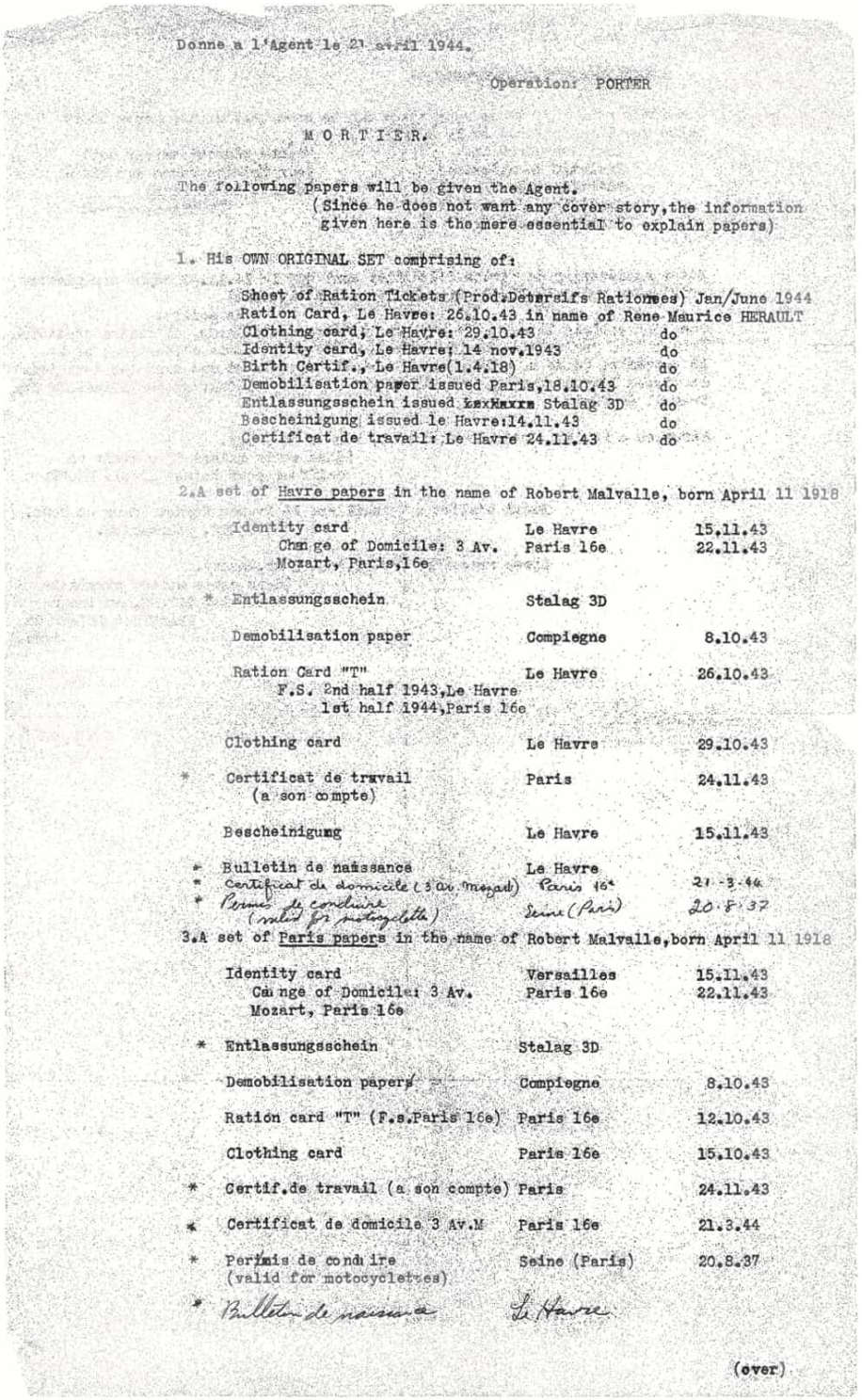
(2) *Cf.* Jean Lartéguy et Bob Maloubier, *op. cit.*

(3) Bob Maloubier, *Les Coups tordus de Churchill*, Paris, Calmann-Lévy, 2009.

ANNEXES

ANNEXE 1

Liste des documents d’identité



Donne a l'Agent le 21 avril 1944.

Operation: PORTER

M O R T I E R.

The following papers will be given the Agent.
(Since he does not want any cover story, the information given here is the mere essential to explain papers)

1. His OWN ORIGINAL SET comprising of:

Sheet of Ration Tickets (Prod.Detersifs Rationnes)		Jan/June 1944
Ration Card, Le Havre: 26.10.43 in name of Rene Maurice HERAULT		
Clothing card, Le Havre: 29.10.43		do
Identity card, Le Havre: 14 nov.1943		do
Birth Certif., Le Havre(1.4.18)		do
Demobilisation paper issued Paris,18.10.43		do
Entlassungsschein issued ~~Lexmaxrm~~ Stalag 3D		do
Bescheinigung issued le Havre:14.11.43		do
Certificat de travail: Le Havre 24.11.43		do

2. A set of Havre papers in the name of Robert Malvalle, born April 11 1918

	Identity card	Le Havre	15.11.43
	Change of Domicile: 3 Av. Mozart, Paris,16e	Paris 16e	22.11.43
*	Entlassungsschein	Stalag 3D	
	Demobilisation paper	Compiegne	8.10.43
	Ration Card "T" F.S. 2nd half 1943,Le Havre 1st half 1944,Paris 16e	Le Havre	26.10.43
	Clothing card	Le Havre	29.10.43
*	Certificat de travail (a son compte)	Paris	24.11.43
	Bescheinigung	Le Havre	15.11.43
*	Bulletin de naissance	Le Havre	
*	Certificat de domicile (3 Av. Mozart)	Paris 16e	21-3-44
*	Permis de conduire (valid for motocycle)	Seine (Paris)	20.8.37

3. A set of Paris papers in the name of Robert Malvalle, born April 11 1918

	Identity card	Versailles	15.11.43
	Change of Domicile: 3 Av. Mozart, Paris 16e	Paris 16e	22.11.43
*	Entlassungsschein	Stalag 3D	
	Demobilisation papers	Compiegne	8.10.43
	Ration card "T" (F.s.Paris 16e)	Paris 16e	12.10.43
	Clothing card	Paris 16e	15.10.43
*	Certif.de travail (a son compte)	Paris	24.11.43
*	Certificat de domicile 3 Av.M	Paris 16e	21.3.44
*	Permis de conduire (valid for motocycletes)	Seine (Paris)	20.8.37
*	Bulletin de naissance	Le Havre	

(over)

Premier paragraphe : collection de « vrais » au nom de Hérault.

Second paragraphe : collection de « faux » falsifiés à Londres d'après les vrais ci-dessus au nom de Malvalle. Jeu de secours au cas où je serais

« brûlé » sous le nom de Hérault. Je peux changer d'identité à la minute !

ANNEXE 2

Rapport d'enquête sur le sabotage du 10 octobre 1943 à la Française des Métaux de Deville-les-Rouen

AHB/58
RF/4

RAPPORT D'ENQUETE

Ste. Francaise des Metaux, Deville les Rouen, Seine Inferieure

Visite et compte-rendu etabli par; Capitaine Henneguier, D.C.M.R
Major Brooke, Evaluation Committee.

Date : 17 mai, 1945.

Date et heure

Nuit du 10.10. 43.

Reconnaissance

Les renseignements furent fournis au chef de groupe par l'ingenieur de l'usine.

Attaque

Sept hommes dont deux d'entre eux appartenaient au personnel de l'usine penetrerent dans l'usine par une porte non gardee. Ils penetrerent ensuite dans la salle des pompes à eau dont la porte n'avait pas ete fermee intentionellement. Ils neutraliserent les gardes ce qui prit un temps considerable. Ils eurent de grandes difficultes a trouver les machines car ils n'avaient pas de lampes avec eux et ne purent trouver aucun moyen pour eclairer la salle des pompes.

But

Attaquer les cinq pompes a eau alimentant les reservoirs hydrauliques qui font marcher les presses et les pilons dans la salle des machines et un moteur electrique de 1,200 c.v.

Methode

Des charges de 5 livres toutes reliees par cordtex et amorcees par des crayons de 10 minutes furent utilisees.

1. Pompe Weier a 2 cylindres de 185 c.v. et 115 Kgs par cm².

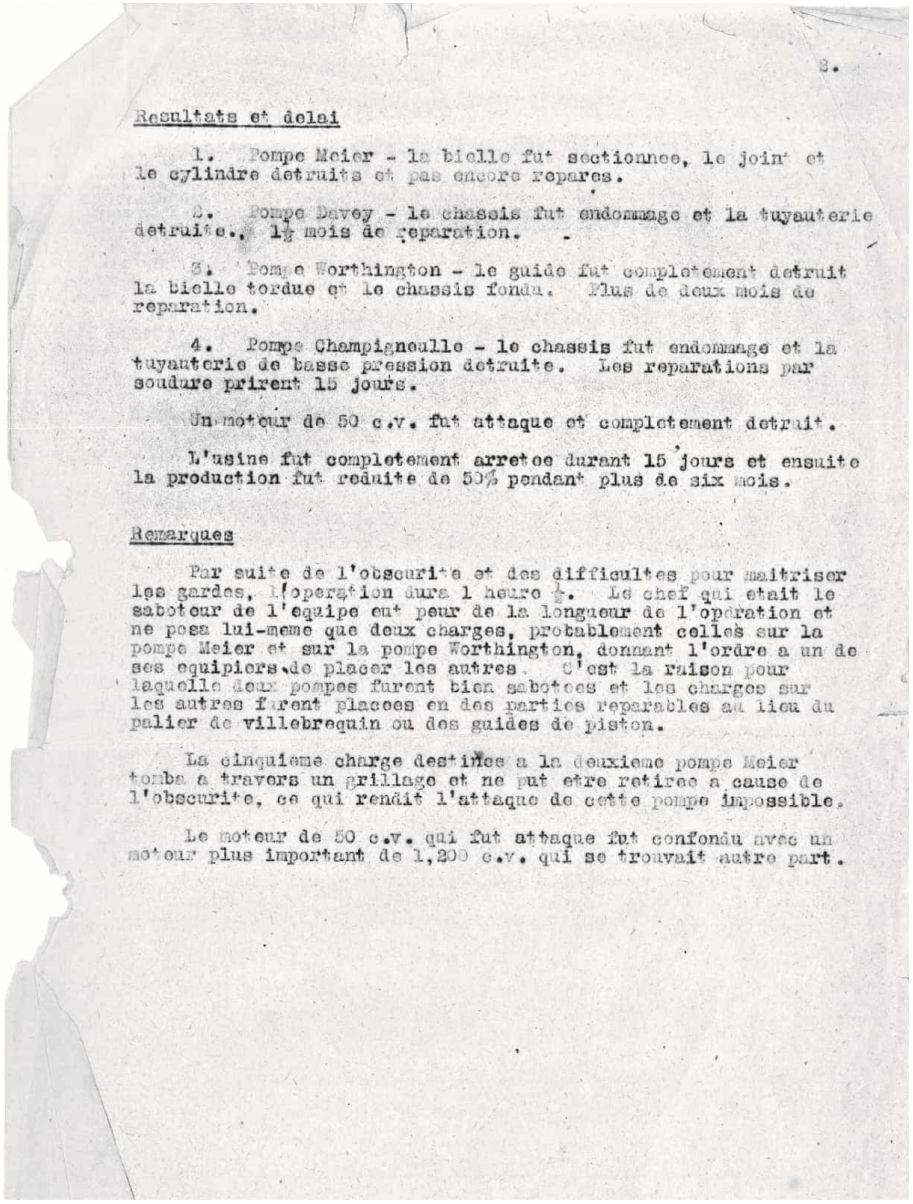
La charge fut placee sur la bielle contre le joint de cylindre.

2. Pompe Davey a 3 cylindres de 115 Kgs par cm².

La charge fut placee sur le chassis a la sortie a haute pression.

3. Pompe Worthington a 2 cylindres de 165 Kgs par cm².

La charge fut placee sur le chassis du guide de piston.



2.

Resultats et delai

1. Pompe Meier - la bielle fut sectionnee, le joint et le cylindre detruits et pas encore repares.

2. Pompe Davey - le chassis fut endommage et la tuyauterie detruite. 1½ mois de reparation.

3. Pompe Worthington - le guide fut completement detruit la bielle tordue et le chassis fondu. Plus de deux mois de reparation.

4. Pompe Champigneulle - le chassis fut endommage et la tuyauterie de basse pression detruite. Les reparations par soudure prirent 15 jours.

Un moteur de 50 c.v. fut attaque et completement detruit.

L'usine fut completement arretee durant 15 jours et ensuite la production fut reduite de 50% pendant plus de six mois.

Remarques

Par suite de l'obscurite et des difficultes pour maitriser les gardes, l'operation dura 1 heure ½. Le chef qui etait le saboteur de l'equipe eut peur de la longueur de l'operation et ne posa lui-meme que deux charges, probablement celles sur la pompe Meier et sur la pompe Worthington, donnant l'ordre a un de ses equipiers de placer les autres. C'est la raison pour laquelle deux pompes furent bien sabotees et les charges sur les autres furent placees en des parties reparables au lieu du palier de villebrequin ou des guides de piston.

La cinquieme charge destinee a la deuxieme pompe Meier tomba a travers un grillage et ne put etre retiree a cause de l'obscurite, ce qui rendit l'attaque de cette pompe impossible.

Le moteur de 50 c.v. qui fut attaque fut confondu avec un moteur plus important de 1,200 c.v. qui se trouvait autre part.

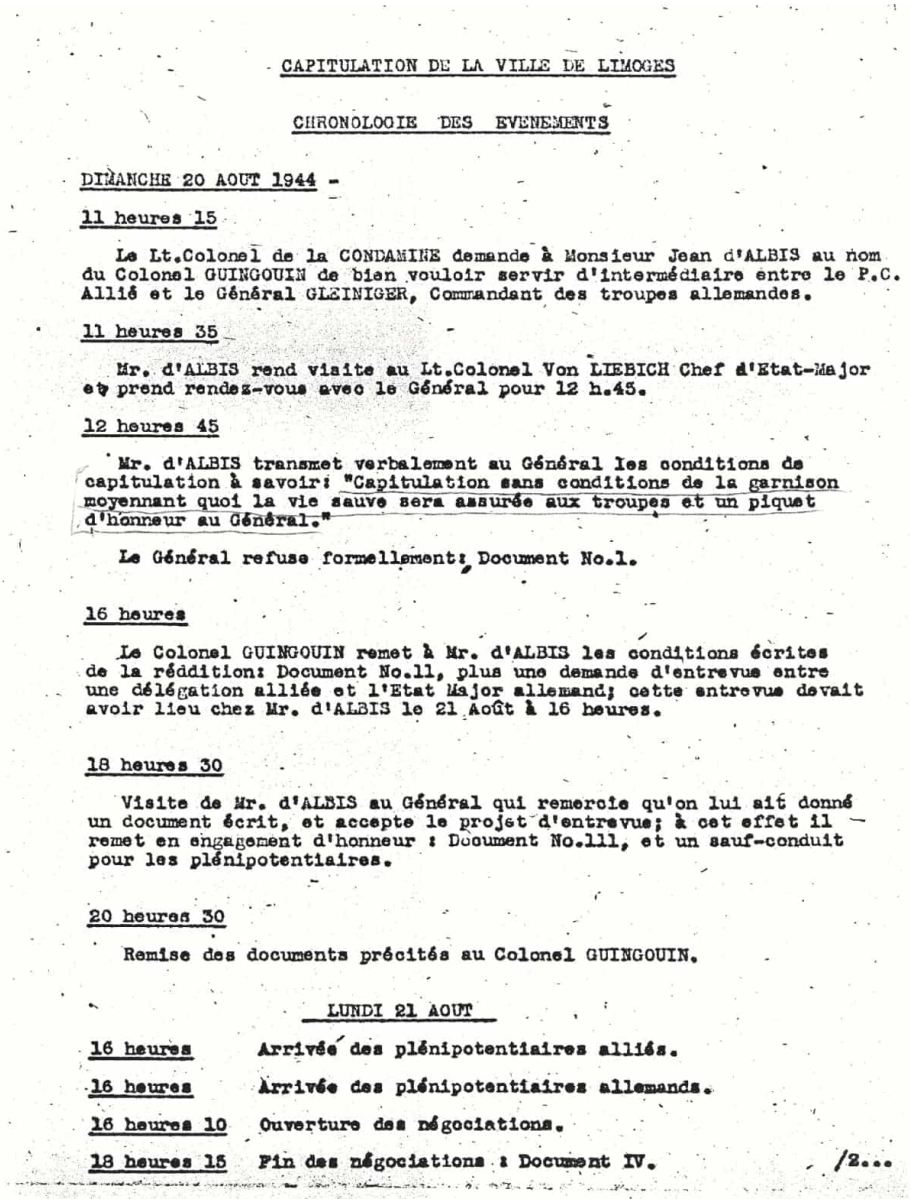
Ce rapport fut rédigé par des experts du SOE chargés de s’assurer que les comptes-rendus n’étaient pas « du vent ». L’objectif était double : 1) ne pas décerner des décorations imméritées ; 2) faire le point sur la santé industrielle de la France.

N.B. : Trois ans plus tard, les informations recueillies auprès de témoins douteux sont devenues tout aussi douteuses. Exemple : « Deux hommes de l’équipe appartenaient au personnel de l’usine. » Faux ! « Difficulté à maîtriser les gardes ? » Faux ! Pas de gardes ! Nous ne fûmes pas

d’avantage gênés par l’obscurité, puisque nous avions des torches puissantes. Enfin, j’ai moi-même placé toutes les charges.

ANNEXE 3

Capitulation de la ville de Limoges



CAPITULATION DE LA VILLE DE LIMOGES

CHRONOLOGIE DES EVENEMENTS

DIMANCHE 20 AOUT 1944 -

11 heures 15

Le Lt.Colonel de la CONDAMINE demande à Monsieur Jean d'ALBIS au nom du Colonel GUINGOUIN de bien vouloir servir d'intermédiaire entre le P.C. Allié et le Général GLEINIGER, Commandant des troupes allemandes.

11 heures 35

Mr. d'ALBIS rend visite au Lt.Colonel Von LIEBICH Chef d'Etat-Major et prend rendez-vous avec le Général pour 12 h.45.

12 heures 45

Mr. d'ALBIS transmet verbalement au Général les conditions de capitulation à savoir: "Capitulation sans conditions de la garnison moyennant quoi la vie sauve sera assurée aux troupes et un piquet d'honneur au Général."

Le Général refuse formellement: Document No.1.

16 heures

Le Colonel GUINGOUIN remet à Mr. d'ALBIS les conditions écrites de la réddition: Document No.11, plus une demande d'entrevue entre une délégation alliée et l'Etat Major allemand; cette entrevue devait avoir lieu chez Mr. d'ALBIS le 21 Août à 16 heures.

18 heures 30

Visite de Mr. d'ALBIS au Général qui remercie qu'on lui ait donné un document écrit, et accepte le projet d'entrevue; à cet effet il remet en engagement d'honneur : Document No.111, et un sauf-conduit pour les plénipotentiaires.

20 heures 30

Remise des documents précités au Colonel GUINGOUIN.

LUNDI 21 AOUT

16 heures Arrivée des plénipotentiaires alliés.

16 heures Arrivée des plénipotentiaires allemands.

16 heures 10 Ouverture des négociations.

18 heures 15 Fin des négociations : Document IV. /2...

20 heures 30

La délégation alliée accompagnée de Mr. d'ALBIS se présente à l'hotel de l'E.M. allemand en vue de la signature du traité.

Le Capitaine NOLL annonce aux alliés que le Général et le Colonel ont été enlevés par les S.S. Le Chef de la délégation alliée répond que dans se cas, le traité est devenu caduc et que les F.F.I. prendront les mesures pour assurer la réddition de la ville.

Vers 22 heures 10

La prise de la ville est effective, 5 officiers et 300 soldats sont prisonniers. (800 maintenant)

La garnison comportait environ 1500 hommes.

1. Chronologie de la réédition de Limoges.

PROCES-VERBAL DE L'ESSENTIEL DE LA DISCUSSION CONCERNANT LA CAPITULATION DE LA VILLE DE LIMOGES, le 20 AOUT 1944 de 16 Heures à 18 Heures 15, 6, CHEMIN DE SAINT-LAZARE.

PRESIDENT : Monsieur Jean d'ALBIS Correspondant de la Légation Suisse chargé de la négociation.

DELEGATION ALLIEE :

Major STAUNTON
Capitaine GUERY
Capitaine VIGUIER
Captain CH.A.BROWN
Interprète Q.M. BOURG

DELEGATION ALLEMANDE

Général GLEINIGER
Lieutenant-Colonel Von LIEBICH
Capitaine NOLL

Mr.d'ALBIS - Messieurs les plénipotentiaires, en vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés par les parties dans les présentes négociations, je déclare la séance ouverte et je donne immédiatement la parole au Major STAUNTON, en vue de la lecture d'un nouveau projet de capitulation de la Ville.

GENERAL - Je ne suis pas prêt à capituler et je désire discuter le principe même de la capitulation avant la lecture du projet que vous me présentez.

MAJOR - A la suite de votre acceptation de venir discuter ici, j'ai décommandé un bombardement massif de la Ville.

GENERAL - Je ne veux pas capituler je veux discuter.

Mr.d'ALBIS - Dans ce cas nous ne pouvons discuter que sur le document qui vous a été remis hier et qui motive la présente conférence.

GENERAL - Quelles sont les raisons qui motivent votre demande de capitulation ?

MAJOR - Nous avons suspendu les opérations, LIMOGES est encerclée par des troupes qui dépassent 20,000 hommes. En plus, des forces blindées américaines marchent sur la ville, il faut donc éviter de verser le sang de la population.

(D'autre part, le Major précise, qu'il est le représentant de l'Etat Major allié en Haute Vienne)

GENERAL - Je demande qu'on me laisse sortir de LIMOGES avec mes troupes.

MAJOR - Refuse, car ce serait agir directement à l'encontre des ordres qu'il a reçus.

GENERAL - Quels sont ces ordres ?

/2

2. « Minutes » des négociations menées par Staunton

MAJOR - Les troupes seront internées dans un camp, la vie sauve étant assurée à tous; un château sera réservé aux officiers.

GENERAL - Je demande que vous réclamiez de nouveaux ordres à votre Q.G.

MAJOR - Les ordres que je vous ai transmis sont confirmés.

GENERAL - Tant que je suis en droit de croire que vous agissez selon vos idées personnelles je demande que vos ordres soient confirmés.

MAJOR - J'ai reçu des ordres formels.

Mr.d'ALBIS - Demande que le Général veuille bien lire le document qui fait preuve de la plus grande largeur de vues.

(lecture du document est faite)

GENERAL - Je désire discuter le document point par point, mais sans m'engager à l'accepter.

Art.1) déposition des armes et ceinturons, marche sur St.Paul.

GENERAL - Combien de Km ?

Major - 23. Lecture des articles 2,3,4, sans commentaires, l'article 5 concernant les otages et les prisonniers

GENERAL - Pour prouver ma bonne foi j'ai déjà donné l'ordre de les remettre aux autorités françaises (le général espère toujours obtenir le libre passage de ses troupes)

MAJOR - Les ordres sont formels, ils ne sauraient être changés.

Lecture de l'art.6 concernant l'ordre donné aux troupes de se rendre.

GENERAL - Celà concerne t-il toutes les troupes ?

MAJOR - Toutes.

GENERAL - Et les services politiques ?

MAJOR - Ils ne sont pas compris, il ne s'agit que des troupes en uniforme.

GENERAL - Les troupes de police c'est à dire Feldgendarmerie, S.D., politike, truppen.

MAJOR - Tout ce qui est en uniforme sera fait prisonnier.

GENERAL - Le S.D. est en uniforme, est-il compris dans le traité ?

MAJOR - Tout ce qui est en uniforme.

Mr.D'ALBIS - La S.D. est ce qu'on appelle vulgairement la Gestapo.

MAJOR - S'ils sont en uniforme ils sont inclus.

/3

Lecture est faite des art.7 & 8.

GENERAL - demande que les télégraphistes et la Croix Rouge soit mis dans une résidence à part.

MAJOR - Cela dépend de leur nombre.

GENERAL - 20 ou 23 télégraphistes, pour la Croix Rouge il he sait pas.

MAJOR - On réservera un château pour elles.

GENERAL - Que se passera-t-il si je refuse, Mr. d'ALBIS m'a laissé entendre qu'il ne serait pas fait de quartier.

MAJOR - On exécutera le plus d'attaque et au moment d'un assaut je ne suis pas sur d'être en mesure de contrôler les F.F.I. qui sont très courageux, ainsi je ne puis assurer la vie sauve aux prisonniers.

Capitaine GUERY - Ils ne sont pas assez militaires pour obtempérer à un ordre immédiat.

GENERAL - On ne fera pas de prisonniers ?

MAJOR - Probablement.

GENERAL - La population en souffrira.

MAJOR - Inévitablement.

GENERAL - Je demande une suspension de séance pour discuter avec mon Etat Major.

REPRISE DE LA SEANCE A 17 heures 15

GENERAL - Messieurs, j'accepte vos propositions.

MAJOR - Mon Général, je vous remercie, vous sauverez la vie de beaucoup de gens.

GENERAL - Cela me semble très dur, mais il le faut.

MAJOR - Je vous remercie mon Général.

GENERAL - Je demande au'on joigne au traité les assurances données pour les femmes et pour la police, et que le personnel russe de l'hopital soit également interné.

MAJOR - Ils auront l'option soit d'être internée, soit de quitter l'uniforme.

GENERAL - D'accord; y aura-t-il un piquet d'honneur.

MAJOR - Comment désirez-vous qu'il soit composé ?

GENERAL - Faites moi des offres.

MAJOR - 1 Officier et 6 sous-officiers Anglo-Américains.

GENERAL - Je préfère la reddition sans aucune cérémonie en ce qui concerne la réddition des troupes, je préfère qu'elles se rendent aux F.F.I. plutot qu'à la Garde en qui je n'ai plus confiance, je voudrais que ce sois des détachements de l'A.S.

MAJOR - Il n'y a plus qu'un seul Corps.

GENERAL - J'espère qu'il n'y aura pas de manifestations désagréables.

MAJOR - Le Document a été rédigé dans le souci de respecteur l'honneur allemand.

GENERAL - A quelle heure la réddition ?

MAJOR - 18 heures.

GENERAL - Il n'y a pas matériellement le temps.

MAJOR - 20 heures.

GENERAL - Il est 5 h ½, c'est impossible.

MAJOR - C'est pour éviter la marche de nuit.

GENERAL - Demain matin.

MAJOR - Impossible.

GENERAL - Techniquement c'est trop court.

MAJOR - Techniquement je ne puis arrêter la marche des troupes.

GENERAL - A quel endroit la réddition ?

MAJOR - Les troupes rejoindront leurs casernes où les F.F.I les prendront.

GENERAL - Les troupes sont à leurs postes de combat, elles n'auront pas le temps, il faut 3 heures pour passer les ordres, je demande que la réddition ait lieu à 21 heures.

MAJOR - Accepté, les détachements F.F.I. entreront par la route de Toulouse à 20h.30. Il y aura au Pont Neuf un officier allemand par caserne qui conduira les détachements F.F.I. Le Général peut-il se rendre garant qu'il n'y aura pas de résistance ?

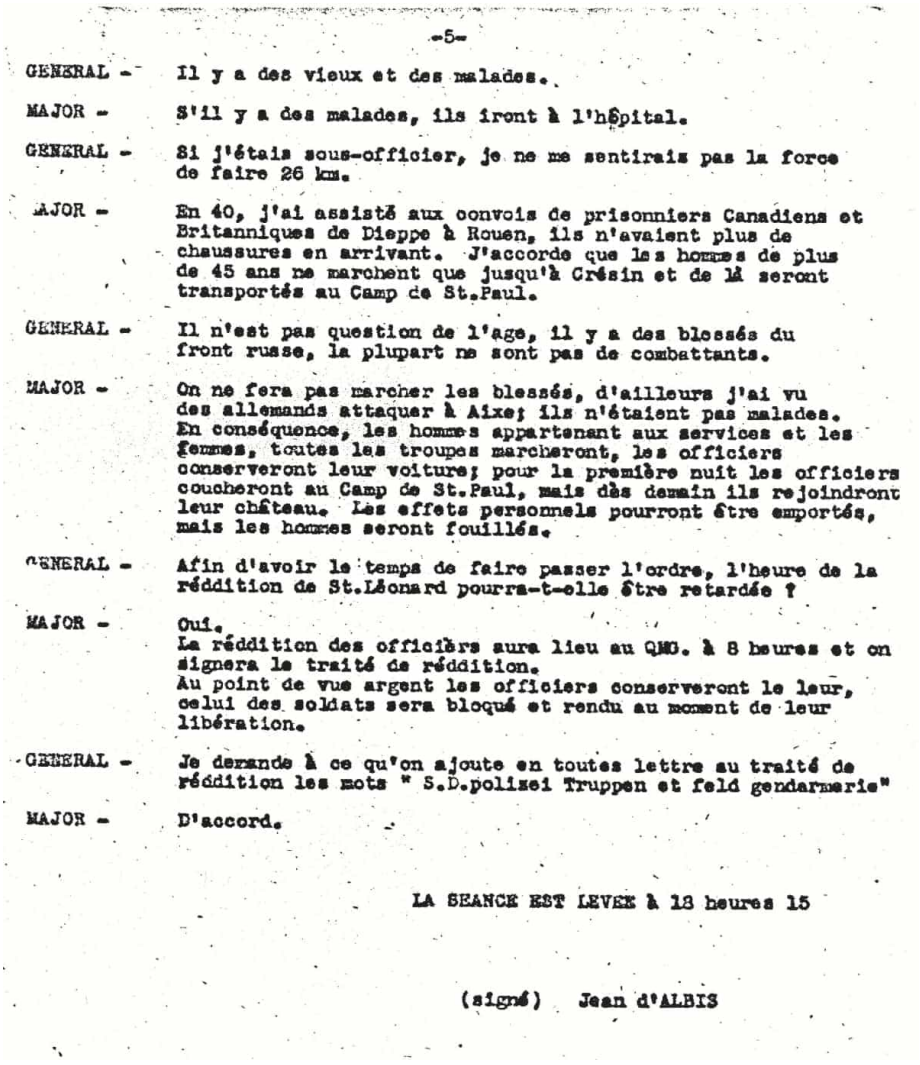
GENERAL - J'en suis persuadé, ceux qui resisteraient ne seront pas couverts par le traité.

MAJOR - Le matériel sera déposé au centre des casernes.

GENERAL - Les troupes seront-elles transportées sur véhicules.

MAJOR - Non elles iront à pied.

/5



-5-

GENERAL - Il y a des vieux et des malades.

MAJOR - S'il y a des malades, ils iront à l'hôpital.

GENERAL - Si j'étais sous-officier, je ne me sentirais pas la force de faire 26 km.

MAJOR - En 40, j'ai assisté aux convois de prisonniers Canadiens et Britanniques de Dieppe à Rouen, ils n'avaient plus de chaussures en arrivant. J'accorde que les hommes de plus de 45 ans ne marchent que jusqu'à Crésin et de là seront transportés au Camp de St.Paul.

GENERAL - Il n'est pas question de l'age, il y a des blessés du front russe, la plupart ne sont pas de combattants.

MAJOR - On ne fera pas marcher les blessés, d'ailleurs j'ai vu des allemands attaquer à Aixe; ils n'étaient pas malades. En conséquence, les hommes appartenant aux services et les femmes, toutes les troupes marcheront, les officiers conserveront leur voiture; pour la première nuit les officiers coucheront au Camp de St.Paul, mais dès demain ils rejoindront leur château. Les effets personnels pourront être emportés, mais les hommes seront fouillés.

GENERAL - Afin d'avoir le temps de faire passer l'ordre, l'heure de la réddition de St.Léonard pourra-t-elle être retardée ?

MAJOR - Oui.
La réddition des officiers aura lieu au QMG. à 8 heures et on signera le traité de réddition.
Au point de vue argent les officiers conserveront le leur, celui des soldats sera bloqué et rendu au moment de leur libération.

GENERAL - Je demande à ce qu'on ajoute en toutes lettre au traité de réddition les mots " S.D.polizei Truppen et feld gendarmerie"

MAJOR - D'accord.

LA SEANCE EST LEVEE à 13 heures 15

(signé) Jean d'ALBIS

On remarquera avec quel sens du bluff (il me plumait toujours au poker !) mon boss a mené Gleiniger en bateau. Le maquis était loin de compter 20 000 hommes en armes ; le « bombardement » de Limoges : du vent ! Mieux, comme il parlait parfaitement allemand, Staunton avait le temps d'analyser les propositions du général allemand, tandis que l'interprète les traduisait. En outre, il disposait d'une délégation officielle du général Eisenhower et… d'un piquet d'honneur (un officier et six sous-officiers anglo-américains) : votre serviteur, ses SAS et ses OG, en avance sur l'horaire !

Sans nul doute, Limoges serait tombée aux mains du premier résistant de France, Georges Guingouin. Mais grâce à l'astuce du major Staunton-

Liewer, sans effusion de sang, elle tomba comme un fruit mûr ! Quelque 67 ans plus tard, je suis heureux de lui justice.

DU MÊME AUTEUR

Les Coups tordus de Churchill, Calmann-Lévy, 2009.
Triple Jeu, avec Jean Lartéguy, Robert Laffont, 1992.
Nageurs de combat, avec Georges Fleury, La Table Ronde, 1989.
Bazooka, Filipacchi, 1988.
Plonge dans l'or noir, espion !, Robert Laffont, 1986.
Plongez à tombeau ouvert, Fayard, 1960.

Retrouvez tous nos ouvrages sur
www.tallandier.com

Table des matières

Couverture

Titre

Copyright

Préface

Chapitre premier Achtung Feldgendarmes !

Chapitre II À Churchill pour la vie !

Chapitre III Cellule Dreiundneunzig

Chapitre IV Special Detachment

Chapitre V Le démineur fou de Gibraltar

Chapitre VI Adios, Hermano !

Chapitre VII La mort du Cygne

Chapitre VIII Le mur de l’Atlantique

Chapitre IX L’or du Rhin

Chapitre X Mission sans retour

Chapitre XI Violette

Chapitre XII Feu Salesman

Chapitre XIII Pas de D-Day pour la Das Reich

Chapitre XIV L’heure du Préfet rouge

Chapitre XV Les SS ne meurent jamais !

Chapitre XVI Le jour du Grand Soir

Chapitre XVII Des V2 aux Samouraïs

Post-mortem

Annexes

Du même auteur

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library